

Louise Fein

La
LIBRAIRIE
des

FAUX-SEMBLANTS



HAUTE
VILLE

Sommaire

[Couverture](#)

[Biographie](#)

[De la même autrice](#)

[Titre](#)

[Mentions légales](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[Prologue. Jeannie](#)

[Première partie](#)

[1. Celia](#)

[2. Celia](#)

[3. Celia](#)

[4. Septimus](#)

[5. Celia](#)

[6. Celia](#)

[7. Celia](#)

[8. Celia](#)

[9. Septimus](#)

[Deuxième partie](#)

[10. Jeannie](#)

[11. Celia](#)

[12. Celia](#)

[13. Septimus](#)

[14. Celia](#)

[15. Celia](#)

[16. Septimus](#)

[Troisième partie](#)

[17. Jeannie](#)

[18. Celia](#)

[19. Celia](#)

[20. Septimus](#)

[21. Celia](#)

[22. Celia](#)

[23. Celia](#)

[24. Septimus](#)

[Quatrième partie](#)

[25. Jeannie](#)

[26. Celia](#)

[27. Celia](#)

[28. Celia](#)

[29. Septimus](#)

[30. Celia](#)

[31. Celia](#)

[32. Celia](#)

[33. Septimus](#)

[34. Celia](#)

[Cinquième partie](#)

[35. Jeannie](#)

[36. Celia](#)

[37. Celia](#)

[38. Septimus](#)

[39. Celia](#)

[Épilogue. Celia](#)

[Note de l'autrice](#)

[Remerciements](#)

Avant de se consacrer à l'écriture, **Louise Fein** a entamé une carrière dans le secteur bancaire et le droit. Elle vit aujourd'hui dans le Surrey avec son mari et ses enfants. À travers *La Librairie des faux-semblants*, Louise Fein dresse un parallèle entre la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide, et donne à réfléchir sur la place des individus dans le jeu des grandes puissances.

De la même autrice :

La Fille du Reich

L'Enfant du secret

La Librairie des faux-semblants

www.editions-hauteville.fr

Louise Fein

**LA LIBRAIRIE DES FAUX-
SEMBLANTS**

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Barbara Versini

Hauteville

Hauteville est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The London Bookshop Affair*

Copyright © Louise Fein 2024

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction partielle ou complète, à l'exception de citations dans le cadre d'articles ou de critiques.

Ceci est une œuvre de fiction, toute ressemblance avec des personnes, lieux, événements, institutions ayant réellement existé serait purement fortuite.

© Bragelonne 2024, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Leonardo Baldini/ Arcangel Images
(personnage) ;

© David Page/ Alamy Stock Photo (décor)

Directeur : Antoine Béon

Directrice de la publication : Claire Renault Deslandes

Directrice éditoriale : Julia Leloup

Directeur artistique : Fabrice Borio

ISBN : 978-2-38122-785-6

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne – Hauteville

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@editions-hauteville.fr
Site Internet : www.editions-hauteville.fr

À Julian, mon île sur les mers tourmentées.

« N'importe quel imbécile est capable de déclencher une guerre, mais une fois que c'est fait, même les plus intelligents des hommes demeurent impuissants à la stopper – surtout quand c'est une guerre nucléaire. »

Nikita Khrouchtchev

Prologue

JEANNIE

Londres, février 1942

L'air était étouffant, chargé d'un mélange lourd et entêtant d'eau de toilette, de sueur et d'alcool, saturé par la fumée d'une bonne centaine de Lucky Strike. Les couples qui se trémoussaient en se déhanchant au rythme de l'orchestre de jazz du *Feldman's Swing Club* se pressaient si nombreux qu'il était impossible de ne pas bousculer un peu ses voisins. Aucune importance pour Jeannie, elle ne s'en formalisait pas. Elle avait mal aux joues d'avoir souri toute la soirée, ses chaussures trop étroites écrasaient ses orteils comme un étau, pourtant rien n'aurait pu l'empêcher de faire virevolter sa jupe sur la piste de danse.

Depuis combien d'heures était-elle là ? Elle en avait perdu le compte et ne sentait pas la fatigue, pas même après une journée de dix heures à servir au café. Elle ne voulait pas que ça s'arrête. L'éclat des trompettes, du saxophone et de la clarinette sous les lumières tamisées, la chaleur, l'ambiance vaguement illicite du lieu, et par-dessus tout Harry, tout proche d'elle – elle en redemandait. L'orchestre entama un morceau lent et langoureux. Harry l'attira plus près dans ses bras. Prise de vertige, elle se laissa enivrer par son odeur. Elle sentait contre sa peau son uniforme rugueux, son menton lui frôlait le crâne. Elle ferma les yeux. Les sonorités audacieuses et joyeuses de la musique palpitaient en elle, s'adressant à quelque chose de primitif au plus profond de son être. Elle se sentait à la merci de Harry. Et cela lui allait très bien.

Elle l'avait rencontré deux semaines plus tôt. En temps de guerre, quand chaque minute compte et qu'on s'efforce de la faire durer le plus possible, quand on voudrait ne jamais dormir pour ne pas en perdre une miette, deux semaines c'est bien assez. Dans cinq jours, Harry serait parti pour la base 1101 des forces aériennes de l'armée de terre des États-Unis, à Daws Hill, dans le Buckinghamshire. Pour Jeannie, on aurait tout aussi bien pu l'envoyer sur la Lune, car Daws Hill paraissait bien loin d'Oxford Street, de ce club, de sa vie. Une vie qui était sens dessus dessous depuis l'arrivée de

son *GI*. Elle avait l'impression d'avoir dormi pendant dix-neuf ans en attendant que Harry Marshall vienne la réveiller, avec son sourire lumineux, ses yeux sombres et profonds, son charme irrésistible. Rien – ni Mère, ni son travail, ni aucune pensée raisonnable – n'aurait pu la dissuader de rester auprès de lui jusqu'à l'instant où il partirait rejoindre son escadron.

L'orchestre s'était arrêté. Harry lâcha Jeannie et la tint tendrement par le menton.

— Tu n'as pas faim, mon chou ? Si je ne mange pas tout de suite, je crois que je vais tomber.

— Maintenant que tu me le fais remarquer, j'ai faim, oui. Et en plus j'ai mal aux pieds. Je ne sais pas ce que je donnerais pour m'asseoir.

— Viens. Je connais un chouette endroit.

Un bras passé autour des épaules de Jeannie, Harry l'entraîna dehors, dans la nuit glaciale de février. Ils marchèrent vers Piccadilly, au même rythme, leurs corps à l'unisson. Quelque part, une horloge sonna la demie. Jeannie pensa à Mère, en espérant qu'elle n'était pas restée debout pour l'attendre.

— Tu as déjà goûté les gaufres américaines ? demanda Harry.

Avec la pleine lune, la nuit était claire, et Jeannie jeta un coup d'œil au profil de Harry. Comme il était beau ! Son cœur en chavirait.

— Pas encore.

— Alors, tu vas te régaler.

Les salles de loisir du *Rainbow Corner* étaient comme un petit bout d'Amérique. Le pays loin du pays, rien que pour les troupes. Flipper, juke-box, Coca Cola, canapés moelleux, accent yankee. Jeannie adorait les Américains. Tous les Américains. Tous ceux qui se trouvaient là, débordants de vitalité, d'énergie et de joie de vivre, et qui venaient les protéger des nazis. Le *Rainbow Corner* lui plut énormément ! C'était jeune et dynamique, elle voulait faire partie de tout ça, de cet endroit étincelant et clinquant, tellement différent du Londres écrasé par la guerre, des meubles inconfortables et guindés de ses parents, de sa maison au papier peint sombre, avec son poêle à charbon, ses lampes à huile et ses privations.

Harry l'entraîna vers une table recouverte d'une nappe à carreaux, puis il alla chercher de quoi manger. Le juke-box diffusait un morceau de Glenn Miller. Tout en balayant du regard la salle emplie de rires, Jeannie croisa les jambes en marquant le rythme avec son pied, pour mieux se fondre dans le décor.

— À quelle heure ça ferme, ici ? demanda-t-elle à Harry quand il revint. Il ne doit pas être loin de minuit.

— Ça ne ferme pas, répondit-il en souriant. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Comme à New York.

Il rit, tout en poussant un hamburger vers elle.

— Tiens, un avant-goût des États-Unis d'Amérique.

L'abondance, dans un pays de rationnement et de pénurie : après le hamburger, ils partagèrent une assiette de gaufres et burent du Coca-Cola dans des bouteilles de verre. Les bulles piquaient le nez. Jeannie toussa et cracha.

— Dieu bénisse l'Amérique ! commenta-t-elle en riant.

Le goût sucré de la gaufre était un délice. Harry lui souriait, et il lui semblait voir dans ses yeux une lueur passionnée. L'espoir fleurit en elle, comme un printemps.

— Tout va changer pour nous, à présent que vous êtes là, assura-t-elle. Je veux dire *nous* les Anglais, et *vous* les Américains. Nous sommes vraiment heureux et reconnaissants de tout ce que vous faites pour nous.

Elle éprouva le besoin de déglutir avant de poursuivre.

— Et *moi*... moi aussi, Harry, je suis heureuse. Tu es la plus belle chose qui me soit arrivée.

Harry la regarda de nouveau ; ses yeux luisaient à la lumière des lampes. Puis, soudain, il prit un air solennel.

— Épouse-moi, Jeannie, murmura-t-il.

— Pardon ? dit-elle en lâchant sa fourchette.

Un morceau de gaufre imbibé de sirop s'envola pour atterrir sans bruit sur la table entre eux.

— Je suis sérieux, chérie, insista Harry sans se préoccuper du bout de gaufre. Je n'ai jamais rien éprouvé de tel auparavant. Jamais. Et je sais que c'est pareil pour toi. Quand tout ce foutu cirque sera terminé, je t'emmènerai à New York. On habitera un appartement classe, dans une grande tour, on aura des bébés et tu pourras faire tout ce que tu veux. Je te le promets. Je te rendrai heureuse. Dis-moi « oui », ma chérie. Dis-le.

Il semblait tout à coup apeuré et vulnérable comme un enfant. Il attendait avec angoisse qu'elle prononce le mot de trois lettres qui déterminerait son avenir. Elle se demanda un instant s'il avait laissé derrière lui quelqu'un qui comptait et si cette déclaration n'était qu'une ruse pour l'attirer dans son lit. Père l'avait mise en garde contre les hommes qui

séduisaient les jeunes femmes. Elle savait que cela arrivait plus souvent qu'elle ne prenait un repas chaud. Elle s'était tellement habituée à cette rengaine qu'elle ne l'écoutait plus que d'une oreille, mais elle lui revint quand son regard plongea dans celui de Harry. Elle douta un très bref instant de ce qu'il lui faisait miroiter : une vie merveilleuse, incroyablement nouvelle et différente, qu'elle n'aurait même pas osé imaginer avant lui. Pourtant, tout au fond d'elle-même, elle le savait sincère.

Aussi eut-il droit au plus radieux des sourires.

— Oh Harry ! C'est oui, oui et oui !

Plus tard dans la soirée, Harry la fit entrer en douce dans la petite chambre qu'il occupait et elle fondit dans ses bras, tandis qu'il traçait des motifs sur sa peau nue avec des doigts légers comme un souffle de vent sur de la soie. Elle n'eut pas beaucoup de mal à étouffer la voix de Père qui tentait une dernière fois de la mettre en garde. *Méfie-toi.*

Ils allaient se marier. Tout irait bien.

Le lendemain, après le service de Jeannie au café, Harry arriva avec un bijou bon marché trouvé chez un prêteur sur gages. C'était en attendant, expliqua-t-il. Il allait économiser pour lui offrir plus tard la bague qu'elle méritait.

Elle se convainquit que la valeur marchande de l'objet était sans importance. Elle joua avec l'anneau de métal un peu trop grand qui tournait facilement autour de son doigt – de l'étain, apparemment. Elle jugea tout de même prudent de reporter l'annonce de ses fiançailles. Pour le dire à ses parents, elle attendrait d'avoir la véritable bague, celle que Harry lui avait promise.

En attendant, celle-ci ferait très bien l'affaire.

Ce fut à peine si elle rentra chez elle de toute la semaine. Elle inventa excuse sur excuse pour justifier ses absences auprès de Mère. Des heures supplémentaires. Une amie qui avait besoin d'aide. Une tâche pour l'effort de guerre. Quand elle n'était pas au travail, elle était dans les bras de Harry, ou dans son lit, ou bien ils se blottissaient l'un contre l'autre sur un banc pour se tenir chaud, sous un arbre de Hyde Park, en observant les canards et les pigeons.

— Les pigeons sont des oiseaux utiles, déclara Harry en s'adossant au banc, la tête inclinée, les yeux fixés sur le mouvement rythmé de leur cou. Ils transportent des messages sans se faire repérer, tu le sais ? Ils sont extrêmement fiables. Tant que l'ennemi ne les abat pas.

Ils évitaient en général de parler de la guerre, préférant évoquer leur avenir commun et la vie qu'ils auraient après. Ils s'étaient fait photographe, afin d'avoir chacun un peu de l'autre à porter sur son cœur durant leur séparation.

Le jour où Harry dut reprendre son poste et retourner à sa base dans le Buckinghamshire, ils se dirent au revoir sur le quai de la gare, agrippés l'un à l'autre, oublieux des cris, des pas, des portes de wagon qui claquaient, de la vapeur, des sifflets, du fracas ambiant et du bruit des trains. Pour Jeannie, il n'y avait plus que Harry et son souffle tiède qui lui chatouillait l'oreille.

— À bientôt, mon amour, murmura-t-il en jouant distraitement avec une mèche de ses cheveux. Pendant mon absence, évite ces foutus GI. Ils peuvent se montrer très persuasifs avec les petites mignonnes comme toi.

— Oh, je ne risque absolument rien, répondit-elle en lui souriant.

Elle vit son visage s'illuminer et en eut les larmes aux yeux.

— Mon cœur est déjà pris par un bel aviateur.

Il se pencha sur elle et l'embrassa longuement, presque féroce, avec une sorte d'urgence.

— La prochaine fois, il faudra que je te présente mes parents, déclara-t-elle tout en songeant qu'elle ne devait pas oublier d'enlever la bague en étain pour la cacher dans sa poche dès qu'il serait parti.

— Bien sûr. La prochaine fois.

Un sifflet retentit.

Harry grimpa dans son wagon, puis il réapparut à une fenêtre, tandis que le train s'ébranlait lentement pour quitter la gare dans un nuage de fumée. Un dernier sourire attristé, un geste de la main. Il était parti.

Elle apprit la nouvelle à la fin du mois de mai. C'était l'après-midi. Il faisait chaud. À un certain moment, elle remarqua devant le *Lyon Corner House* un homme qui portait le même uniforme que Harry, grand et mince, avec un visage allongé et des cheveux blond cendré. Il passait et repassait devant la vitrine en jetant de temps à autre un coup d'œil à l'intérieur, comme s'il hésitait à entrer. Au bout d'un moment, elle posa le plateau de vaisselle sale qu'elle transportait et alla jusqu'à la porte en s'essuyant les mains à son tablier. Harry était peut-être à Londres, lui aussi. Elle essayait de se rassurer, mais en vérité elle avait déjà compris.

— Je m'appelle Nat, je suis un bon copain de Harry, dit l'homme en lui tendant sa main.

Un silence gêné s'installa entre eux et ils se dévisagèrent, lui sur le seuil et elle agrippée à la porte ouverte, avec l'impression que la vie s'écoulait hors d'elle.

— Je... Pourrait-on parler dans un endroit tranquille ? demanda l'homme.

Elle se retourna pour interpeller l'autre serveuse derrière le comptoir.

— Margot, ça va si je prends ma pause tout de suite ?

Elle n'attendit pas la réponse.

Dans la ruelle près du *Lyon*, Nat expliqua comment c'était arrivé. Jeannie entendit « son bombardier a été abattu », puis « disparu au combat ». Le reste ne fut ensuite qu'un bruit blanc, tandis qu'elle s'affaissait contre le mur, comme si ses os se désintégraient sous l'impact des mots. Les mains tremblantes, elle prit la cigarette que Nat lui tendait et toussa à en cracher ses poumons pendant qu'il lui racontait comment il avait promis à Harry de venir en personne la prévenir si le pire arrivait. Et aussi que Harry parlait d'elle tout le temps et que, étant son copain, il savait à quel point elle avait compté pour lui. Elle avait été l'amour de sa vie, et vraiment il était désolé. Tellement désolé.

— Merci, Nat, parvint-elle enfin à articuler. C'est très gentil à vous d'avoir fait tout ce chemin pour me parler. J'apprécie beaucoup. Vraiment.

Puis il repartit, tête basse. Elle se retrouva seule, comme une épave, avec ses larmes et sa morve, sa rage et son désespoir. Elle venait juste de rencontrer Harry. Lui aussi avait été l'amour de sa vie, et déjà il lui était arraché. Des visions de Harry plongeant vers sa mort dans un avion en flammes lui traversèrent l'esprit. Elle vomit son maigre repas dans le caniveau.

Ensuite elle resta là, assise dans la ruelle, le plus longtemps possible, en se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire. Pourquoi n'avait-elle pas parlé de Harry à sa mère quelques semaines plus tôt ? Pourquoi n'avait-elle rien dit à personne ? Jamais elle ne s'était sentie aussi seule.

Elle serra les poings. Pleurer ne servait à rien. Après s'être mouchée et s'être tamponné les yeux, elle se leva en respirant à fond plusieurs fois. Elle trouverait un moyen d'affronter la situation. De toute façon, que pouvait-elle faire d'autre ?

Elle se repoussa du mur et retourna dans le café. Les clients attendaient.

Première partie

1

CELIA



Avril 1962

« Les jeunes aventurières des années 1890 montaient sur les planches. Entre les deux guerres, ce furent les studios de cinéma qui eurent leur préférence. Et aujourd'hui c'est vers la télévision, leur nouvelle étoile polaire, que se tournent les yeux pleins de rêves de ces demoiselles. Elles se voient devenir en six mois une Polly Elwes ou une Nan Winton, ou encore une cheffe de plateau au caractère bien trempé, déambulant à grands pas dans un studio, casque sur les oreilles, pleine d'autorité... »

Good Housekeeping, « Second guide annuel des métiers féminins »,
novembre 1961.

La télévision. Et si c'était ça, *la* solution ? Celia s'imagine dans un élégant tailleur à carreaux – Mary Quant, cela va sans dire. Régnant sur son petit monde, un porte-bloc à pinces à la main, elle inspecte un studio d'enregistrement du Television Centre de la BBC. *Un peu moins fort, l'éclairage*, ordonne-t-elle. *Caméra 1, prête ? Caméra 2, en attente. Comédiens en place, s'il vous plaît. Musique et...*

— Celia, pour l'amour du ciel, lève un peu le nez de ce magazine et mange ton petit déjeuner. Tu vas finir par être en retard au travail.

Mère dépose bruyamment devant Celia une assiette contenant des œufs au bacon.

— Quand tu ne lis pas un livre, c'est un magazine... Tu vas finir par loucher, à force de passer des heures à scruter des pages imprimées.

Mère laisse entendre un « tut-tut » désapprobateur, puis tapote affectueusement la tête de Celia, comme pour atténuer la dureté de ses paroles.

Celia soupire et pose son magazine en le laissant ouvert à la page des

métiers féminins. Avoir un vrai métier, voilà qui lui fait vraiment envie. Celia, femme d'ambition. Celia, femme indépendante, avec un *métier*. Elle en reste songeuse. L'argent et l'indépendance, quoi de plus agréable... ? Surtout avec du glamour en prime. Elle pourrait enfin échapper à Southwark, le quartier de l'éléphant au château, de la Shot Tower, des *fish and chips* et des authentiques hooligans. Southwark, réputé aussi pour l'ambiance de ses pubs, pour ses marchés de rue et ses maisons de jeu. Elle vivrait dans West End, avec d'autres filles – des sosies de Jean Shrimpton –, dans un appartement qui aurait du style. Elles improviseraient régulièrement des fêtes pour recevoir leurs collègues, rien que des gens épatants et relax. On jouerait de la musique et on danserait. D'après le guide des carrières de *Good Housekeeping*, les filles peuvent désormais exercer toutes sortes de métiers – on est dans les années 1960, quand même. Tout leur est accessible : le milieu scientifique, celui des affaires, les voyages, la télévision. Travailler dans une librairie, c'était parfait pour Celia durant ces trois dernières années, et elle y a même pris du plaisir. Mais, depuis peu, elle commence à se dire qu'il serait temps de changer.

Elle veut améliorer sa condition.

Mère, en dépit de ses bonnes intentions, est une relique ambulante du siècle dernier et ne croit pas une seconde qu'une telle chose soit possible. Issue de la classe ouvrière et fière de l'être. Soucieuse de rester fidèle à Southwark, ses racines et tout ça. Pourquoi fréquenter ceux de la rive nord ? Elle ne comprendra jamais ce que c'est que d'être jeune et moderne.

Mère est née pieuse, rigide et déjà vieille. Celia ne voit pas d'autre explication. Impossible d'imaginer une personne plus réfractaire à tout ce qui est divertissant, ou un peu excitant. Et encore plus de l'imaginer à dix-neuf ans, l'âge de Celia aujourd'hui. « Non » est la réponse instinctive de Mère à tout ce qui est nouveau. Un véritable réflexe. « Tu risques un accident. Tu pourrais avoir des ennuis. Attention à ne pas te laisser manipuler. » Enfant, Mère a dû être une version miniature de la femme qu'elle est aujourd'hui, vêtue d'une robe de jour ample et terne, un tablier noué autour de la taille, des cheveux grisonnants enroulés en un chignon serré. Avec moins de rides, mais pour le reste aucune différence.

Celia grappille ses œufs brouillés du bout de sa fourchette et parcourt discrètement la suite de l'article. « Dans le milieu de la production, les possibilités de carrière pour les filles sont limitées. » (Donc en fait quasiment impossibles.) « La concurrence est rude pour les rares assistantes

de production. On recrute le plus souvent des femmes entre vingt et un et vingt-cinq ans... » Il n'est pas trop tard pour Celia, si seulement ses parents étaient d'accord pour l'école de secrétariat... « Avec une solide expérience en secrétariat, suffisamment d'intelligence, l'esprit d'initiative, de l'énergie, une vraie capacité à progresser et une résistance sans limites... » Bon, le manque d'expérience l'exclut d'office, même si elle pourrait remplir les autres conditions. « Costumière et assistante sont des domaines plus volontiers féminins. » Costumière, pourquoi pas... Cela conviendrait mieux à Daphne, sa meilleure amie, qui a certainement un œil plus averti en matière de vêtements, mais...

— Celia Duchesne ! proteste Père depuis la position d'autorité que lui confère son siège de président de table (de la cuisine). Range ce magazine et fais ce que ta mère t'a demandé !

D'une morale tout aussi victorienne que Mère, mais nourrissant par contre une méfiance instinctive à l'égard de la religion, le père de Celia a débarqué en 1914 à Margate, Angleterre, à l'âge de douze ans. Il était alors un réfugié belge sans le sou, et depuis il n'a jamais quitté son pays d'adoption. Chef renommé de la grande cuisine française, il travaille au *Strand Palace Hotel*. Il a un penchant avéré pour la bière artisanale et le vin de groseilles à maquereau, et il est de santé fragile – les deux étant très probablement liés. Il est en désaccord avec Mère à peu près sur tout, excepté sur la nécessité de tempérer le caractère trop fougueux de leur fille.

Mère disparaît un instant dans le garde-manger, et Père se penche aussitôt vers Celia, ses lunettes de lecture perchées au bout de son nez.

— Tu ne vois pas que tu contraries ta mère en venant à table avec ce torchon ?

Celia regarde avec insistance l'exemplaire du *Times* soigneusement replié à la page des résultats de football et adossé au pot de lait à côté de l'assiette de son père.

— Comment ça se fait que *toi*, tu aies le droit de lire le journal ? C'est quoi la différence ?

Il s'enflamme aussitôt.

— La différence, c'est que...

Il marque une pause et ses sourcils broussailleux se rapprochent.

— La *grande* différence, c'est que les journaux servent à lire les nouvelles. Il est important de se tenir au courant de ce qu'il se passe dans le monde.

Celia tend le cou pour déchiffrer un article qui l'intéresse sur la page du journal, du côté appuyé au pot de lait, celui que son père ne regarde pas. Elle n'arrive à lire que des bribes de phrases. « Chantage au nucléaire : sans force de dissuasion nucléaire, la Grande-Bretagne ne pourrait résister à la menace d'une attaque nucléaire russe et devrait se rendre à... Posséder la bombe atomique est un élément essentiel à la préservation de la paix... le lord-chancelier, le vicomte... en réponse à ceux qui ont protesté contre le nucléaire lors de la marche d'Aldermaston du week-end de Pâques... »

— Je crois que tu t'es trompé de côté, papa, fait remarquer Celia. Tu regardes les résultats du football. Les nouvelles, c'est...

Père l'interrompt d'un regard sévère et marmonne : « Ça suffit, l'insolence », au moment où Mère sort du garde-manger avec une bouteille de sauce HP.

— Je l'ai trouvée, annonce-t-elle victorieusement en agitant la bouteille et en prenant place à la table.

Il est mal vu de répondre, au 13 Copperfield Street, mais Celia ne peut pas s'en empêcher.

— Cet article *est* important pour moi, déclare-t-elle en tapotant avec insistance *Good Housekeeping* du bout de sa fourchette. Je réfléchis à mon prochain emploi. À condition qu'on ne soit pas tous anéantis par une bombe nucléaire, ajoute-t-elle en désignant le journal du menton.

Ses parents la regardent fixement.

— Pourquoi chercherais-tu un autre emploi alors que le tien est très bien ? demande Père, une note de perplexité dans la voix, en ignorant la remarque sur la menace nucléaire.

— Je croyais que tu adorais cette librairie, commente Mère, le front plissé. Tu n'y es que depuis trois ans. Moi, je sers dans la même épicerie fine depuis vingt-cinq ans.

— Je ne veux pas être vendeuse toute ma vie. Ce n'est pas un *métier*.

— L'ambition n'est pas un trait de caractère séduisant chez une fille, déclare enfin Mère, en avançant le menton et en découpant une tranche de bacon. En plus, tu devras tout abandonner quand tu te marieras. Les carrières ne sont pas faites pour les femmes comme nous, Celia. Ça ne te rendra pas *heureuse*. Ce qui compte, c'est la famille, Dieu, et le fait de savoir où est sa place.

Elle se tait, mâche, avale.

— Tu devrais oublier tes rêves. Tu lis trop, voilà le problème. Et après

tu as la tête farcie d'idées bizarres.

Elle soupire comme si elle avait affaire à un chien mal dressé et turbulent, mais néanmoins adorable.

— Et que diraient M. et Mme Blythe s'ils perdaient leur vendeuse ? renchérit Père en ôtant ses lunettes et en écartant son journal.

Il regarde sa fille, le magazine, puis de nouveau sa fille.

Celia soupire et referme le magazine, en ôtant de ses genoux le poids tiède du corps de Bartholomew, son chat tigré roux.

— Désolé, mon gars, murmure-t-elle en lui donnant une petite caresse en guise d'excuse.

Il pose sur elle le regard dédaigneux de ses grands yeux ambrés, agite nerveusement la queue, puis s'éloigne d'un pas digne et sort par la fenêtre ouverte de la cuisine.

— Justement, papa, ils sont partis. Je ne vous l'ai pas dit ?

Son père lui jette un regard d'incompréhension.

— Les Blythe ont pris leur retraite et vendu leur affaire, explique-t-elle. La librairie a changé de propriétaire, et aujourd'hui je vais rencontrer ma nouvelle patronne. Elle ne voudra peut-être pas de moi. Et, même si elle a l'intention de me garder, ce ne sera pas pareil. Je n'arrive pas à imaginer cette librairie sans les Blythe. Il me semble que c'est le bon moment pour chercher quelque chose de mieux.

— Tu as bien dit « patronne » ?

— Oui, papa, on est au xx^e siècle. Une femme a le droit de posséder une boutique.

Celia reporte son attention sur le petit déjeuner. Sauf que maintenant, elle a l'estomac noué et plus d'appétit. La vérité, c'est qu'elle reste à la librairie parce qu'elle n'a pas le choix. Elle ne connaît personne pour l'aider à trouver mieux, elle n'est douée pour rien de particulier et elle n'a aucune qualification. Dans ces conditions, elle a autant de chances de faire son chemin dans le monde qu'un âne à trois pattes de gagner le Derby. Si elle écoutait sa mère, elle épouserait à vingt et un ans un garçon du genre de Sam Bancroft, le voisin. Depuis que Sam ne fréquente plus cette Tessa de la confiserie, Mère n'arrête pas de faire des sous-entendus. Celia imagine un avenir avec Sam dans un appartement moderne flambant neuf, probablement à trois rues d'ici, où elle élèverait une ribambelle d'enfants tandis qu'il travaillerait toute la journée pour la compagnie du gaz. Elle verrait Mère tous les jours. Pour lui faire plaisir, elle mettrait de beaux

habits à ses enfants le dimanche et ils iraient tous à l'église. L'été, Sam et elle emmèneraient les enfants dans sa camionnette de la compagnie du gaz à Littlehampton durant de longs week-ends où ils pourraient jouer sur la plage. Une inquiétante vision d'elle-même dans quarante ans plane devant ses yeux. Elle se voit corpulente et voûtée, usée, les cheveux gris, mourant intérieurement d'ennui à petit feu.

Par ailleurs, Celia n'a rien à reprocher à Sam Bancroft et elle l'aime bien. Il a emménagé dans la maison voisine quand elle avait treize ans et lui quatorze. Mère s'est rapidement liée d'amitié avec Mme Bancroft, qui avait récemment perdu son mari Leo, frappé par la foudre alors qu'il était parti pêcher. Mère a chargé Celia d'accompagner Sam à l'école, de veiller à ce qu'il ne se perde pas, de lui présenter « les enfants convenables » – quelle qu'ait été sa définition du mot « convenable ». Cette première rencontre s'est révélée calamiteuse pour tous les deux. À l'époque, Sam était un garçon maladroit et renfrogné – sans doute souffrait-il d'avoir perdu son père – qui ne répondait aux questions que par monosyllabes. Le premier matin, ils se sont trouvés à court de conversation bien avant d'avoir atteint le bout de la rue. Avec le temps, elle a appris à mieux le connaître. Il s'est peu à peu débarrassé de sa timidité et s'est affirmé. Il a même commencé à avoir un certain charme et son petit succès auprès des filles. Notamment auprès de Tessa.

Ils sont restés trois ans ensemble, et puis ils se sont séparés parce que Sam n'avait pas posé à Tessa la question qu'elle attendait – d'après Mère, qui l'a expliqué avec l'air de s'en réjouir.

Pour Celia, Sam c'est Sam, le gentil voisin qui travaille le dimanche comme bénévole au refuge pour animaux près d'Old Kent Road. Il fait partie de sa vie à Copperfield Street, tout comme les œufs pochés et le thé chaud du matin, la cloche qui sonne, l'appel du chiffonnier qui fait sa tournée chaque semaine, ou encore le sifflement joyeux du laitier et le tintement de ses bouteilles sur le pas de la porte aux heures encore sombres du petit matin. Elle l'adore, mais elle a envie de l'épouser autant que de sortir avec sa vieille paire de pantoufles.

En outre, alors qu'il semble satisfait de son sort, elle voudrait quitter Southwark, le quartier le plus malfamé du sud de Londres, où il reste encore des taudis délabrés et des rangées de maisons mitoyennes adossées les unes aux autres et qui paraissent minuscules comparées aux tours de béton qui poussent tout autour comme des champignons – la réponse du

gouvernement à la surpopulation, à la pauvreté et aux privations.

Situé sur la rive sud marécageuse de la Tamise, Southwark est depuis des centaines d'années le quartier des miséreux. Dickens a erré dans ses rues, d'abord enfant, puis adulte, pour observer les personnages qui lui inspireraient *Oliver Twist*, *Pip*, *William Dorrit* et *Nicholas Nickleby*. Il y flotte en permanence une odeur nauséabonde provenant des chantiers navals où les classes ouvrières travaillaient jour et nuit dans les arrière-cours et les ruelles étroites au service de l'Empire britannique, en se nourrissant uniquement de poisson séché et de tronçons d'anguilles.

Mais pour ceux qui vivent ici depuis des générations, Southwark est un territoire à part, en dehors de Londres, au-delà du fleuve. L'endroit a longtemps fasciné les journalistes, les écrivains et les aristocrates bien-pensants, de Charlie Chaplin à Jessica Mitford en passant par George Orwell. Tous ceux-là, comme Dickens, sont venus y chercher l'inspiration et s'encanailler auprès de la classe ouvrière. Ce qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu comprendre, c'est le lien qui soude la communauté de Southwark, le sentiment de solidarité et de fierté qui unit ses habitants.

C'est du moins ce que Mère répète à l'envi avec un « tut-tut » désapprobateur. Le conseil municipal projette de remplacer les maisons victoriennes de Copperfield Street par des tours de béton semblables aux inquiétantes constructions aux yeux multiples qui semblent planer au-dessus d'elles tels des vaisseaux spatiaux. Bien entendu, elle est contre.

L'aversion de Mère pour le progrès est inversement proportionnelle à l'intérêt qu'y porte Père. Plus il réclame du changement dans leur vie, plus elle s'y oppose. « Elle me pousse à boire », se plaint-il chaque fois qu'ils sont en désaccord (souvent). Elle lui reproche entre autres de ne pas comprendre les Anglais parce qu'il *est* étranger – un handicap de départ dont il peine à se défaire. Et ce n'est pas tout. Il y a entre eux comme une rancœur qui gronde quelque part sous la surface et dont l'origine reste un mystère pour Celia. Peut-être est-ce simplement qu'ils en ont marre l'un de l'autre après toutes ces années passées ensemble.

Ayant vécu dix-neuf ans auprès du couple que lui donnent à voir ses parents, Celia envisage le mariage avec un certain cynisme. Elle a compris depuis longtemps que c'est une institution qui marque la fin du conte de fées. Le temps que le prince épouse sa fiancée et qu'il lui fasse quelques enfants, il ne reste plus grand-chose du romantisme des débuts. La belle princesse n'a guère que des corvées domestiques à attendre de la vie.

— Celia...

La voix de Mère la ramène au présent.

— Oui maman ?

Mère la regarde avec insistance.

— C'est bien des poils de chat, sur ton cardigan ?

Celia baisse les yeux et s'empresse d'épousseter les poils laissés par le passage de Bartholomew sur ses genoux.

Père s'éclaircit la voix.

— Ne penses-tu pas comme moi que le vêtement qu'elle porte n'est pas très convenable, Maggie ? demande-t-il en s'adressant à sa femme.

— Il est un peu trop moulant, répond celle-ci, les sourcils froncés.

— Et en plus il est rouge, renchérit son père. Ce n'est pas l'idéal pour faire bonne impression sur ta nouvelle patronne.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, à ce gilet ? proteste Celia.

— Rouge et moulant, ça fait *vulgaire*. On ne met pas ça pour travailler dans une librairie, non ? répond son père.

— Une librairie de livres d'occasion, précise Mère d'un ton vaguement méprisant.

— De livres d'antiquaires, corrige Celia.

Mère lui jette un regard d'incompréhension.

— On vend des livres de valeur, des premières éditions rares.

— Ça ne change rien à ce que tu dois ou ne dois pas porter, rétorque Mère en redressant ses épaules osseuses.

— Avec M. et Mme Blythe, ça n'avait aucune importance, mais là c'est différent, ajoute Père. La nouvelle propriétaire pourrait être d'un tout autre genre. À mon avis, *elle* veut sûrement comme employée une fille sérieuse et sensée. Elle n'est pas *obligée* de te garder, n'est-ce pas ?

Celia avale une bouchée de ses œufs brouillés, et son estomac proteste. Elle prend une longue et lente inspiration.

— J'en suis parfaitement consciente. C'est pour ça que je regardais le guide des métiers. Si je dois changer de cardigan, il faut que j'y aille tout de suite, non ? Je ne voudrais pas être en retard.

Elle s'attend à ce que Mère lui reproche d'avoir perdu son temps à lire des articles sans intérêt dans des magazines sans intérêt au lieu de manger, mais celle-ci se contente d'acquiescer en silence.

Celia se lève et s'empresse de filer à l'étage, pour ne pas laisser à ses parents une occasion supplémentaire de la rabrouer.

2

CELIA

Comme chaque jour ouvrable depuis trois ans, Celia descend du bus à impériale devant Somerset House. Aujourd'hui, cela pourrait bien être la dernière fois. En tout cas, c'est ce qu'elle a cru comprendre la semaine dernière, quand elle a dit adieu à ses anciens employeurs. Ils étaient tout chamboulés de quitter leur librairie au bout de quarante ans, et Mme Blythe s'est longuement excusée auprès d'elle en expliquant qu'elle ne pouvait vraiment plus s'occuper de son époux et gérer en même temps un commerce. « L'état de ses poumons ne va pas s'améliorer, nous devons l'accepter... », a-t-elle déclaré, la larme à l'œil, tandis qu'ils finissaient de boucler leurs valises. Celia n'a pas osé lui demander ce qu'il allait advenir d'elle après leur départ.

Elle a donc décidé de se présenter ce matin à la librairie comme si de rien n'était, en espérant que la nouvelle propriétaire serait soulagée de voir arriver de l'aide.

Elle est entraînée sur le Strand par la marée humaine des banlieusards qui marchent d'un pas rapide vers Fleet Street et le quartier la City de Londres. C'est une foule masculine en costume sombre, avec çà et là des touches de couleur, signe que quelques femmes se sont glissées dans le lot. La plupart de ces hommes sont des journalistes. Les plus soignés, les mieux habillés doivent être avocats ou juristes, ou bien ils travaillent dans la finance, notamment dans les banques et les établissements financiers de Squire Mile, au cœur du Grand Londres, plus à l'est. Quelle que soit leur occupation, ils affichent tous un visage impassible et aucun d'eux ne sourit.

Tous ces gens qui ont une carrière et un métier ne semblent pas heureux, ce qui semblerait donner raison à Mère.

Celia arrive un peu avant 9 heures devant l'enseigne qui proclame « Librairie H.J. Potts. Depuis 1843 ». On pourrait facilement passer devant cette petite librairie sans la voir, car elle est coincée entre deux magasins qui attirent bien plus le regard. Celui de droite vend des robes d'avocat et tous les accessoires qui vont avec – perruques et autres ; celui de gauche est une boutique de tailleur qui propose des costumes sur mesure. Parmi les

travailleurs qui empruntent cette rue tous les jours depuis des années, ils ne sont pas nombreux à remarquer *H.J. Potts* – une poignée tout au plus, d’après Celia. En tout cas, rares sont ceux qui franchissent leur entrée. Ils n’ont jamais eu beaucoup de clients.

Devant la porte, elle hésite, inquiète. Elle se sent un peu comme le jour où elle a découvert *H.J. Potts*. Elle venait de terminer le lycée et occupait dans une blanchisserie un emploi à temps partiel et sans grand intérêt. Elle aurait voulu mieux, et c’était en quelque sorte le destin qui l’avait conduite jusqu’ici. Ce jour-là, Père avait oublié ses lunettes de vue à la maison en partant au travail – il était chef cuisinier dans un grand hôtel. Mère s’était inquiétée : il allait se tailler les doigts en coupant les carottes, et alors comment faire sans l’argent qu’il ramenait chaque mois ? Elle avait donc chargé Celia de lui apporter les lunettes. En courant à petites foulées depuis l’arrêt de bus le long du Strand en direction du *Strand Palace Hotel*, Celia avait repéré l’enseigne « Librairie H.J. Potts. Depuis 1843 ».

Là, des livres en vitrine avaient attiré son regard. Et particulièrement les trois volumes de la première édition de *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley, exposés en bonne place, bien au centre, leurs dos bruns un peu écornés, leurs couvertures bleues abîmées par le temps. Les vieux livres donnent toujours le frisson à Celia. Autour du *Frankenstein* de Shelley, il y avait d’autres bijoux – Virginia Woolf, James Joyce, et même un recueil de poèmes de Lord Byron. La vue de ces ouvrages lui avait fait oublier les doigts de son père et le danger qui les guettait. La main gauche crispée sur l’étui à lunettes, elle était entrée dans la boutique sans même s’en rendre compte.

L’intérieur était sombre et poussiéreux, une véritable caverne au trésor, avec des murs tapissés de livres anciens du sol au plafond. Ça sentait la poussière, le cuir et la cire d’abeille.

Emportée par la joie de sa découverte, Celia a naïvement demandé le prix du Mary Shelley, histoire de bavarder. Elle a toujours aimé la lecture, son seul et unique moyen d’échapper à la monotonie de sa vie.

— J’adore les vieux livres..., a-t-elle avoué, toute rougissante, en souriant à Mme Blythe. Et tous les livres, en fait. J’ai quand même une préférence pour les romans du XIX^e siècle. Ceux des sœurs Brönte, surtout, et aussi *Frankenstein*. C’est terrifiant, bien sûr, mais quand on pense que Mary Shelley n’avait que dix-huit ans quand elle l’a écrit... Je n’ai jamais rien lu d’aussi original et...

Mme Blythe a balayé Celia du regard, des pieds à la tête.

— Ma chère, il n'est pas dans mes habitudes de juger mes clients sur les apparences, mais vous-même ne semblez pas avoir beaucoup plus de dix-huit ans.

— J'en ai seize. Depuis la semaine dernière.

— Oui. C'est bien ce que je pensais. Je devine que vous êtes une grande lectrice, mais, à moins de me tromper totalement sur votre compte, je devine aussi que notre *Frankenstein* n'est pas dans vos moyens. Il a une telle valeur que nous envisageons de le vendre aux enchères la semaine prochaine. Nous l'avons mis en vitrine pour le montrer, voyez-vous, et donner une idée du niveau de ce que nous proposons ici.

Elle a fait un vague signe de la main en direction des étagères chargées et des livres empilés un peu partout dans la boutique.

— Je dois dire que vous avez bon goût, a-t-elle ajouté en la gratifiant d'un regard insistant et d'un sourire. Le Shelley est une première édition, l'un des cinq cents exemplaires imprimés à l'époque. Nous espérons en tirer un bon prix aux enchères.

Celia en a aussitôt conclu qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir une seule page d'un livre de cette librairie, et encore moins un livre tout entier. Elle a commencé à se rapprocher insensiblement de la sortie, se souvenant au passage, non sans remords, des lunettes dans sa main et, par voie de conséquence, des doigts de son père qui se trouvaient peut-être déjà sur une planche à découper. Par-dessus tout, elle avait envie d'échapper à l'humiliation de s'entendre conseiller la librairie *W.H. Smith*, où elle pourrait se procurer un livre de poche bon marché, à la portée de sa bourse.

— Il se trouve que, si nous parvenons à gagner suffisamment avec le Shelley, nous espérons embaucher quelqu'un, a poursuivi Mme Blythe, qui ne paraissait pas avoir remarqué que Celia visait la porte. M. Blythe et moi avons pris de l'âge, et depuis qu'il a les poumons abîmés, une aide nous serait fort utile...

— Je serais tout à fait capable de vous aider, a précipitamment enchaîné Celia d'un seul élan. Je suis très organisée, j'adore les livres et, justement, je cherche un emploi.

La suite, tout le monde la connaît...

Celia s'attarde encore un peu devant *H.J. Potts*. Elle tire sur le cardigan beige qu'elle a enfilé à la place du rouge, puis prend une grande inspiration et tend la main vers la poignée de la porte – peut-être pour la dernière fois.

Tandis que ses yeux s'accoutument à l'obscurité après la vive lumière du jour, Celia jette un coup d'œil à ces lieux familiers. Elle constate tout d'abord avec un certain soulagement que pour l'instant rien n'a changé. Au fond, le comptoir vitré à l'ancienne est dominé par une grande caisse enregistreuse. La lampe Art déco est toujours là, projetant ses motifs multicolores sur les murs et le plafond à travers un abat-jour en verre biseauté. Celia se remémore la joie de Mme Blythe le jour où elle l'a dégottée sur Portobello Road. « *Un véritable bijou* », a-t-elle commenté. Les livres couvrent les murs du sol au plafond, et la grande échelle est calée contre les rayonnages les plus hauts. D'un côté, on trouve les vitrines, réservées aux ouvrages les plus précieux. Au centre, deux rangées d'étagères où les livres sont sans protection. Le chariot est à sa place, poussé contre le comptoir, à moitié rempli. Tout est exactement comme avant, y compris l'odeur – un mélange de vieux cuir et de vernis, avec un vague relent aigre de moisi. L'espace d'un instant, Celia en a presque le vertige. Elle se demande si les Blythe n'auraient pas par hasard changé d'avis. S'ils ne sont pas dans la réserve de l'arrière-boutique, ou en train de descendre d'un pas raide de leur appartement situé à l'étage.

— Hello, appelle-t-elle. Madame Denton ?

C'est le nom de la femme qui a acheté le magasin. « Une personne sympathique, a commenté Mme Blythe. Américaine... Ils ont les moyens, les Américains. Elle nous a proposé un prix exorbitant, si vous voulez mon avis. Ils ont plus d'argent que de bon sens, mais tout de même... Nous lui devons une fière chandelle. »

Silence.

Rien ne bouge, et aucun signe de présence humaine. L'endroit est aussi vivant qu'une morgue.

Puis Celia entend un bruit de pas de l'autre côté de la porte située derrière le comptoir, celle qui donne accès à l'appartement du dessus, et soudain le battant s'ouvre. Une petite femme d'âge mûr se tient sur le seuil. Ses cheveux bouclés enroulés au sommet de son crâne évoquent à Celia la touffe d'un caniche. Elle a probablement fait une permanente, et cette coiffure lui ajoute au moins cinq centimètres de hauteur. Elle affiche un air extrêmement surpris, comme si voir entrer quelqu'un dans sa boutique était la dernière chose à laquelle elle pouvait s'attendre.

— Que puis-je pour vous ?

Elle s'approche du comptoir et scrute Celia à travers les verres épais

d'une paire de lunettes à monture d'écaille, bien trop grandes pour son petit visage. Le collier de perles de rivière irisées qui pend autour de son cou capte la lumière de la lampe posée sur le comptoir quand il se balance au rythme de son pas. Un parfum de muguet flotte dans son sillage.

— Bonjour, oui, je suis mademoiselle Duchesne. Celia... Je ne sais pas si M. et Mme Blythe vous ont parlé de moi. Je suis l'employée de la librairie. Ou du moins, je l'étais.

La femme s'arrête net.

— Oh ! s'exclame-t-elle, les yeux écarquillés.

Elle s'agrippe au comptoir, comme si Celia était le fantôme de Miss Havisham.

— Je suis désolée, bégaie Celia. Si vous n'avez pas besoin de moi, peu importe... Je vais m'en aller.

— Attendez ! s'exclame Mme Denton comme Celia se détourne pour partir. Vous êtes la jeune fille qui travaille ici ? Bien sûr que les anciens propriétaires m'ont parlé de vous. Et oui, je vais avoir besoin de vous. Je suis très contente que vous soyez venue.

Mme Denton s'exprime avec un léger accent américain. Celia se souvient que M. Blythe a précisé qu'elle était originaire de Californie. Drôle d'idée de s'installer en Angleterre... Quelle personne saine d'esprit quitterait la *Californie*, patrie des stars hollywoodiennes et des plages dorées, pour venir à Londres, patrie des buveurs de bière et du métro souterrain ? Sans doute le marché des livres anciens est-il meilleur ici. Les Californiens sont sûrement trop occupés à s'amuser pour avoir du temps à consacrer à la lecture.

— Je vous prie de m'excuser, poursuit Mme Denton en laissant échapper un petit rire. Ça a été un peu la folie, avec le déménagement et tout le reste... Il y a tellement de choses à organiser, et je suis seule ici. M. Denton, au cas où vous vous poseriez la question, m'a quittée il y a un an pour une... disons pour une « jeune femme », afin de rester polie. Alors je me suis dit : Vera, ce qu'il te faut, c'est un nouveau départ. Après une petite bataille judiciaire et surtout après avoir compris que j'étais bien mieux sans ce goujat, je me suis retrouvée avec une petite somme en poche et l'envie de vivre une aventure. J'ai *toujours* rêvé de visiter Londres, alors j'ai pensé : pourquoi pas ? Je voulais faire plus que flotter au gré du vent comme une touriste, et d'ailleurs mon pécule n'aurait pas duré éternellement. Quand j'ai vu que cet endroit était en vente, j'ai tout de suite

pensé que c'était l'occasion que je cherchais. Alors, je suis là. Et vous aussi vous êtes là. Nous allons faire équipe, n'est-ce pas ?

Elle sourit à Celia, laquelle est confuse et rougissante d'avoir obtenu tant d'informations personnelles d'une personne dont elle vient de faire la connaissance.

— Pour le moment, je vais vous confier la boutique et je suis sûre que vous la dirigerez de main de maître. Enfin, de *maîtresse*, je veux dire. Moi, je vais finir de m'installer dans l'appartement. Ensuite, vous m'apprendrez les ficelles du métier. Qu'en dites-vous ?

Mme Denton se tapote les cheveux.

— Eh bien... je...

Celia ne sait pas trop quoi penser du fait que Mme Denton lui confie son tout nouvel empire. M. et Mme Blythe ne l'ont quasiment jamais laissée seule dans la librairie. Il y a ici des livres de prix. Parfois, il faut être capable d'authentifier un ouvrage ou de juger de sa valeur, et tout une foule d'autres choses qui ne sont pas vraiment du ressort d'une employée. C'est du moins ce que dirait Mme Blythe.

La femme fronce les sourcils en la voyant hésiter.

— Oh, je suis désolée, Celia... Vous permettez que je vous appelle Celia, n'est-ce pas ? Vous vous demandez combien je vais vous payer, c'est ça ?

Celia rougit encore plus furieusement et se fige. Personne en Angleterre n'oserait parler d'argent d'une manière aussi frontale. C'est vulgaire.

— Combien vous payait-on avant ? insiste Mme Denton, apparemment inconsciente de la gêne de Celia.

Celle-ci s'éclaircit la voix et regarde ses chaussures.

— Six livres et dix pence par semaine, pour cinq jours et demi de travail. Ils m'avaient très généreusement accordé mon samedi après-midi, mais si vous...

— C'est tout ? Ça ne me semble pas suffisant pour les responsabilités liées à la gestion de cette librairie. Bon. Je vous paierai huit livres. Non, disons dix. Dix livres par semaine, ça vous va ? Je ne veux pas vous perdre, comprenez-vous.

Celia relève brusquement la tête et ouvre la bouche pour parler, sans émettre aucun son.

— Cela suffira-t-il à vous donner envie de rester ? s'inquiète Mme Denton.

Celia acquiesce, abasourdie. Elle serait probablement restée pour rien si Mme Denton le lui avait demandé gentiment.

— Parfait, dit Mme Denton en se frottant les mains. Je suis contente que tout soit réglé. Je vous laisse travailler. Je redescendrai dès que j'aurai mis un peu d'ordre là-haut.

Et elle s'en va. Celia contemple avec étonnement la porte qui vient de se refermer sur elle d'un coup sec. Des bruits de pas résonnent dans l'escalier de bois qui monte à l'appartement et, quelques instants plus tard, ce sont des coups de marteau, comme quand on plante un clou. Mme Denton doit être en train d'accrocher des tableaux aux murs pour se sentir chez elle. Voilà donc une femme qui emménage seule dans son appartement *et* qui possède sa propre affaire. Elle est décidément impressionnante.

Celia entreprend à présent de faire le tour de la boutique à petits pas, en parcourant des yeux le dos des livres pour vérifier que ses préférés sont encore là. Austen, Brontë, Chaucer, Dickens, Eliot, James, Joyce. Ils sont tous à leur place. À travers la vitrine poussiéreuse qui donne sur le Strand, elle regarde les voitures qui passent et le défilé interminable des banlieusards.

Elle prend soudain conscience de tout ce qui pourrait découler de la proposition de Mme Denton et se sent tout émue.

L'augmentation, elle n'en parlera à personne. Ça veut dire qu'il lui restera une belle somme à la fin de la semaine, quand elle aura comme d'habitude remis à sa mère l'équivalent de son ancien salaire, moins quelques sous pour son argent de poche.

Cet argent secret rien que pour elle, c'est une chance inespérée qu'elle ne va pas laisser passer.

3

CELIA

Quatre jours plus tard, à 17 h 30 pile, Celia patiente à l'angle d'Aldwych et de Kingsway. Il tombe une légère bruine, et elle se tient le plus loin possible de la chaussée pour éviter d'être éclaboussée par les gerbes d'eau sale soulevées par les grosses roues des bus à impériale. Sur les trottoirs, c'est toujours le même flot ininterrompu de costumes sombres et de parapluies noirs, mais il coule en sens inverse du matin, en direction de Kingsway, vers les stations de métro Aldwych ou Waterloo, de l'autre côté du pont, vers les banlieues, vers les épouses souriantes en tablier fleuri, les enfants bien récurés, le thé préparé avec amour.

Et parmi eux, telle une tache de couleur dans un film en noir et blanc, arrive Daphne, avec sa cape jaune citron qui danse autour d'elle, un chapeau et des gants assortis, des chaussures du même beige clair que son sac, ses cheveux d'un blond éclatant, les pointes bien retroussées vers l'extérieur. Elle serait plus à sa place dans un défilé de mode parisien que sur ce trottoir londonien détrempé.

Dès son arrivée à l'école primaire St Thomas, Celia a remarqué la jolie Daphne aux grands yeux bleus et aux cheveux d'or : elle était dans le bac à sable et rossait à coups de pelle cette grosse brute de Billy, qui avait osé s'en prendre à Rudy. Billy hurlait de douleur, mais ça n'a pas eu l'air d'impressionner Daphne. Celia a tout de suite eu envie d'en faire son amie.

Quand Daphne a passé l'examen pour entrer au lycée, Celia a craint de la perdre, car ses parents à elle ne lui avaient pas permis de s'y présenter. « Pourquoi voudrais-tu aller dans cette école de prétentieux ? s'était agacée Mère. Il n'y a que des garçons et des filles guindés. Tu détesterais ça, Celia. En plus, l'uniforme, les livres et tout le reste, ça nous coûterait un bras. »

Mère avait sans doute voulu lui épargner la honte d'être recalée. Après avoir raté l'examen d'un cheveu, Daphne a traîné cet échec comme un fardeau jusqu'à la fin de sa scolarité.

En son for intérieur, Celia s'est égoïstement réjouie que Daphne n'aille pas dans un lycée d'enseignement général et reste avec elle en lycée professionnel. Son amie était bien plus intelligente qu'elle, mais Celia a

réussi à se retrouver dans sa classe, celle des bons élèves, au lieu d'aller dans celle des cancrès. Malheureusement, quand elles ont quitté leur lycée, les parents de Celia ne l'ont pas autorisée à poursuivre comme Daphne dans une école de secrétariat. Ils ont jugé plus judicieux qu'elle cherche tout de suite du travail.

« L'école de secrétariat est le summum de la réussite pour les jeunes filles ambitieuses qui sortent de l'enseignement technique, l'université étant réservée aux diplômées de l'enseignement général, affirmait le guide des métiers de *Good Housekeeping*. Une bonne secrétaire est assurée de faire une belle carrière, très enrichissante. »

Voici donc Daphne, secrétaire juridique s'il vous plaît, avec un excellent poste chez Thompson, Parker & Edgely, l'un des nombreux cabinets d'avocats de High Holborn, à dix minutes à pied de la librairie *H.J. Potts*.

— Quel temps épouvantable ! s'exclame Daphne en embrassant Celia sur les deux joues. J'espère que tu ne m'attends pas depuis trop longtemps.

Elle glisse son bras sous celui de Celia, et elles entrent se mettre au sec dans la salle du *Wellington*. Il fait bon et ça sent la bière. En ôtant sa cape jaune pour la draper sur le dossier d'une chaise, Daphne révèle une élégante robe gris phoque, parfaitement ajustée.

— C'est moi qui t'invite, pour fêter ça, propose-t-elle.

Une chance, car, Celia n'ayant pas encore touché sa paie, elle n'a pas un sou en poche.

— Fêter quoi ? demande-t-elle en se débarrassant de son imperméable taupe, un vêtement quelconque et défraîchi.

— C'est vendredi. On a besoin d'un autre prétexte ?

— Tu as raison, sourit Celia en soufflant sur ses mains pour les réchauffer.

On ne se croirait pas en avril.

— Alors un soda au gingembre, s'il te plaît, ajoute-t-elle.

— Un « soda au gingembre » ? proteste Daphne. Pour de bon ? Ta mère n'est pas là, Celia ! Je t'apporte un cherry brandy.

Elle lui adresse un regard complice – ses yeux sont d'un bleu saisissant – et s'éloigne vers le bar en jouant des coudes.

Daphne a raison, Mère n'est pas là. Mais si elle était là, elle n'approuverait pas que sa fille boive de l'alcool. Elle n'autorise qu'un demi-verre de rouge lors du déjeuner dominical après la messe. Selon Mère, l'alcool est le plus sûr chemin vers la ruine et la damnation. Ses sermons sur

les dangers de la boisson ne font bien sûr pas directement référence à Père, mais Celia a des yeux pour voir.

J'ai dix-neuf ans. Je suis une femme forte et indépendante. Je n'ai pas besoin que ma mère approuve tous mes faits et gestes. Elle se répète cette litanie plusieurs fois, tout en regardant avec envie Daphne, toujours détendue et bien dans sa peau, qui se fraie un chemin à travers un groupe d'hommes – la gent masculine étant majoritaire dans ce bar. Elle voudrait tant lui ressembler...

Daphne a vraiment une allure folle, et les hommes s'écartent pour la laisser passer, quasiment la bave aux lèvres. Hier encore, une pointe d'envie malsaine lui aurait vrillé le ventre devant cette amie qui ne cesse de progresser, tandis qu'elle-même végétait et se fossilisait avec pour seule échappatoire le refuge des pages d'un bon livre. Mais plus maintenant. Plus depuis qu'une véritable opportunité s'offre à elle. Elle ne peut réprimer un sourire en voyant Daphne revenir avec deux bouteilles brunes de vin de cerise dans une main, et deux verres dans l'autre.

— Alors ?

Daphne remplit leurs verres, en pousse un vers Celia et élève la voix pour se faire entendre par-dessus le brouhaha ambiant.

— Crache le morceau. Que cache cet air réjoui ?

— J'ai l'air si triste que ça, d'habitude ?

Celia boit une gorgée du vin de cerise sucré et sirupeux. Puis une autre. Et encore une autre.

— Plutôt, répond Daphne en riant et en poussant Celia du genou sous la table. Mais aujourd'hui, tu as la mine d'un chat qui vient de tremper sa patte dans le pot de crème.

Celia rit à son tour. Elle se sent plus légère quand elle gravite dans la sphère positive de Daphne. Mais peut-être ressent-elle déjà les effets du vin de cerise.

— La nouvelle propriétaire de la librairie est arrivée cette semaine, explique-t-elle.

— Ah, dit seulement Daphne en sirotant son vin.

Elle écoute avec attention les circonstances de l'arrivée de Mme Denton à Londres.

— Je la trouve admirable, s'enthousiasme Celia. Une femme seule, qui quitte son pays natal pour s'installer à l'autre bout du monde et diriger sa propre affaire, tu imagines un peu ? En plus, elle est gentille. Je pensais que

je n'aurais plus envie de travailler à la librairie après le départ des Blythe, mais elle me donne carte blanche pour tout gérer comme je l'entends. Comme si c'était moi la patronne ! C'est formidable, non ?

— Tout à fait d'accord. À ton succès ! s'exclame Daphne en vidant son verre.

— J'espère que je vais être à la hauteur.

— Bien sûr que tu vas l'être !

— Et de ton côté, ça se passe comment, au cabinet ?

— Beaucoup de travail. M. Edgely se prépare pour un procès qui débutera dans deux mois, alors je vais probablement faire pas mal d'heures supplémentaires. Ça ne me dérange pas. Pas vraiment, en tout cas. Parce que l'argent que je vais gagner en plus me sera bien utile. Et à part ça, devine...

Les joues de Daphne rosissent.

— Ce clerc stagiaire, tu sais, celui dont je t'ai parlé...

— Graham Drayton ?

— Oh non, pas lui, soupire Daphne en levant les yeux au ciel. Il a les mains beaucoup trop baladeuses, celui-là. Tout ce qui l'intéressait, c'était de me mettre dans son lit. Non, je parle de Thomas Fitzpatrick. Il est beaucoup plus intéressant. Il ressemble à Gregory Peck jeune. Il m'a invitée à sortir avec lui vendredi !

— Veinarde !

Daphne accumule une collection enviable de petits copains. Elle en change régulièrement, au bout de quelques semaines, chaque fois que l'attrait de la nouveauté s'estompe ou quand ils commencent à manifester l'intention de passer aux choses sérieuses. Daphne est à la recherche de l'homme idéal, mais les garçons qu'elle fréquente cherchent tous une même chose qu'ils n'obtiendront, assure-t-elle, qu'après lui avoir passé la bague au doigt.

— Oui, je suis une veinarde. Mais toi, Celia Duchesne ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Tu ne vas pas rencontrer Clint Eastwood dans cette vieille librairie poussiéreuse, même si ta Mme Denton est très gentille.

— Oh, ne t'inquiète pas pour moi.

— Ça veut dire quoi ? Lire des livres suffit à ton bonheur ?

— J'aime mes livres, Daph...

— Je sais, mais il est possible d'aimer les livres *et* les garçons.

— Je n'ai pas envie de penser aux garçons pour le moment, soupire

Celia, qui transpire rien qu'à imaginer la réaction de ses parents si elle leur présentait un petit ami. Mais par contre, je pense à ma carrière. J'ai eu une idée, tu sais...

Elle fouille dans son sac à main et en sort un dépliant qu'elle tend à Daphne, toute pleine de ce secret qu'elle a gardé pour elle depuis le début de la semaine et qu'elle ne veut confier qu'à son amie.

— L'institut Pitman propose des cours du soir de sténographie et de dactylographie. Je me suis inscrite à une formation de six mois. Je commence la semaine prochaine.

De nouveau, elle sent monter en elle une bouffée de joie et d'excitation. Et, cette fois, elle est bien sûre que le vin n'y est pour rien.

— Je sais que ce n'est pas aussi bien qu'une véritable école de secrétariat, poursuit-elle. Mais ça me permettra quand même d'être embauchée en tant que dactylo. Ensuite, je gravirai les échelons. BBC, me voilà !

Daphne parcourt la brochure et lève la tête vers Celia.

— Mais... comment vas-tu payer les frais de scolarité ? Je croyais que tu devais donner presque tout ton salaire à ta mère. Tu gardes à peine de quoi payer le bus et ces fichus livres que tu achètes tout le temps.

— C'était vrai jusque-là. Mais Mme Denton a trouvé que je n'étais pas assez payée et elle a pratiquement doublé mon salaire. Comme ça, d'un seul coup !

— Sérieusement ? s'étonne Daphne, qui en reste bouche bée. Mais pourquoi ?

— Aucune idée. Enfin, si. Elle avait l'air terrifiée à l'idée que je parte. Elle pense avoir besoin de moi pour faire tourner la librairie.

— C'est merveilleux, Celia, mais tu ne crois pas que...

— En tout cas, j'ai décidé de ne pas parler à mes parents de cette augmentation. Je continuerai à leur donner cinq livres, comme d'habitude, et ils penseront que je garde une livre et dix pence. Comme ça, tout le monde sera content.

— Et comment tu expliqueras tes absences en soirée ?

— Je dirai que je fais des heures supplémentaires pour aider Mme Denton qui est toute seule. C'est deux heures le mardi et le jeudi soir, de 17 h 30 à 19 h 30. Il faudra que je quitte la librairie à 17 heures précises, mais j'en ai parlé à Mme Denton et elle est d'accord. Je me sentirai un peu coupable vis-à-vis d'elle quand je démissionnerai, mais c'est une femme

qui a de l'ambition, elle comprendra. Et je l'aiderai à trouver quelqu'un pour me remplacer. J'aurai peut-être un nouveau poste à *la télévision* avant Noël, Daph, qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je dis que c'est absolument incroyable ! Parce que je t'adore, tu le sais ?

Le visage de Daphne n'est que douceur et bienveillance, ses yeux qui brillent reflètent l'excitation de Celia.

— Oui je le sais, et moi aussi je t'adore. Maintenant, buvons à la chance que nous avons de vivre dans les années 1960 et d'être toutes les deux des femmes fortes et indépendantes !

Elles joignent aussitôt le geste à la parole, en trinquant joyeusement.

Celia a toujours vécu au 13 Copperfield Street, dans sa maison victorienne de deux étages, au milieu d'une rangée d'autres maisons identiques, tout aussi humbles, simples et fonctionnelles. Peu à peu, au rythme de leurs occupants, ces maisons sont entrées à des degrés divers dans le xx^e siècle. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la plupart sont équipées d'un certain nombre d'éléments du confort moderne : cuisine, chauffage central, toilettes intérieures, électricité. Les abris antiaériens Anderson construits à la hâte pendant les années de guerre ont été démontés et remplacés par des potagers ou des parterres de fleurs. Les cheminées ont été maçonnées et remplacées par des chauffages au gaz ou électriques, assez laids mais beaucoup plus sains, pour répondre aux exigences du *Clean Air Act* de 1956, la première loi sur la pureté de l'air.

C'est ce qu'on appelle le développement, le progrès, l'avancée toujours plus rapide des hommes vers un avenir meilleur et plus de confort. Voilà ce que Père répète en pontifiant depuis son siège de président de table (de la cuisine). Celia sait qu'il vaut mieux ne pas discuter ce point de vue, même si elle aimerait bien demander à son père pourquoi les humains se considèrent comme de plus en plus civilisés et parlent sans cesse d'évolution et de progrès, alors qu'en vérité leur nature profonde n'a pas changé d'un iota depuis la préhistoire. Ils sont toujours mus par les mêmes instincts qui les poussent à se battre pour leur survie, leur territoire et leurs ressources. Simplement, ils utilisent pour cela des outils plus efficaces et des armes plus meurtrières. On en est arrivé au point où les deux superpuissances pourraient détruire la planète entière si leurs relations s'envenimaient, du moins si l'on en croit les manifestants pacifistes dont le

nombre ne cesse de croître.

Mais Celia se tait. Elle picore distraitement sa tourte au bœuf et aux rognons qui surnage dans une mer de sauce, tandis que son père justifie à coups d'arguments fallacieux le choix d'installer une télévision chez eux. « On pourra regarder les nouvelles au lieu de les écouter. De toute façon, avec l'image, la radio va tout simplement disparaître, et nous, on fera comment ? » Tout le monde autour de cette table sait qu'en vérité il veut suivre cette année la coupe du monde de football sans avoir à quitter le confort de son salon. Il fera quoi qu'il arrive ce qu'il a décidé. Car celui qui gagne l'argent détient le pouvoir.

Cette équation très simple s'est lentement imposée à Celia au fil des ans. C'est d'abord la mère de Sam Bancroft qui l'a amenée à s'interroger sur la question de l'indépendance financière. Mme Bancroft a hérité d'une belle somme à la mort de son époux – contrairement à la plupart des hommes de Southwark, celui-ci n'avait pas bu, joué ou fumé l'argent qu'il gagnait, mais, au contraire, il l'avait économisé. Ainsi, elle a pu s'acheter une maison et n'a pas été obligée de se remarier. Elle s'en est félicitée, car pourquoi donc aurait-elle voulu un second mari ?

Une femme vivant sans le soutien financier d'un homme... Ç'a été pour Celia une révélation qui a planté en elle le germe d'une ambition : celle de se suffire à elle-même. Et voilà qu'aujourd'hui le cas de Mme Denton vient s'ajouter au dossier toujours plus épais de ce que peut accomplir une « Femme Moderne ». Celia garde précieusement le secret de son inscription au cours Pitman, qui incarne pour elle la fragile promesse d'une vie meilleure.

— Et tu vas voir, la télévision va égayer ta vie, assure Père en s'adressant à Mère.

Tout en parlant, il nettoie avec application son assiette et recueille la sauce avec un morceau de pain.

— Ce n'est pas *moi* qui ai besoin d'égayer ma vie, répond-elle, d'une voix aussi piquante qu'une aiguille.

— C'est ce que tu crois, rétorque Père.

Il boit d'un trait son verre de vin plein aux deux tiers, puis le remplit à nouveau.

Celia soupire. À son humble avis, ils sont aussi malheureux l'un que l'autre. Ils restent ensuite assis, murés dans le silence, jusqu'au moment de débarrasser la table du déjeuner. Après manger, elle va s'installer dans le

canapé du salon pour poursuivre la lecture de *Catch 22*. Elle voudrait élargir son horizon littéraire et a demandé à Mme Denton de lui conseiller des auteurs américains. Celle-ci a répondu de manière étrangement évasive. Elle a admis qu'elle aimait les grands écrivains russes – Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Nabokov – et les maîtres de la littérature française – Victor Hugo et Alexandre Dumas. Puis elle a ri, en expliquant qu'elle n'avait pas en ce moment beaucoup de temps à consacrer à la lecture. Celia a d'abord trouvé cela étrange de la part d'une propriétaire de librairie, mais il est vrai que la pauvre femme a eu une année difficile et doit gérer seule un commerce.

On frappe à la porte d'entrée.

Celia soupire et pose son livre sur la table basse. Elle a à peine eu le temps de finir une page.

Sur le seuil, elle découvre Sam, grand et maigre dans sa salopette, avec dans les bras un Bartholomew aux yeux hagards. Garée un peu plus loin dans la rue, il y a sa belle camionnette crème et rouge flambant neuve, portant en grosses lettres l'inscription « Chauffage moderne au gaz » – son véhicule de fonction depuis le mois dernier. L'espace d'un instant, Celia croit qu'il va encore lui proposer de faire un tour avec lui. Elle a déjà refusé plusieurs fois. Il est très fier de rouler là-dedans, mais, franchement, elle ne voit pas l'intérêt de circuler au pas dans les embouteillages londoniens et préfère rester chez elle à lire.

Sam lui tend le chat à deux mains, comme une offrande.

— J'ai trouvé ce petit bonhomme sur la route principale. Terrifié, bien sûr. Je pense qu'il a été pris en chasse par un chien. J'ai réussi à l'attraper. Monsieur a été raccompagné jusque chez lui en camionnette, mais je n'ai pas l'impression que ça lui ait vraiment plu...

— Oh, Sam !

Celia prend le chat, lequel est encore tétanisé par la peur. Elle le serre tout contre elle et lui caresse la tête. Il se détend un peu.

— Comment te remercier ? C'est très gentil à toi. Et vraiment désolée pour le dérangement.

Quel autre garçon remarquerait un chat apeuré sur Southwark Bridge Road et arrêterait la circulation rien que pour le sauver ? Le cœur de Celia fond un peu. La prochaine fois que Sam lui proposera une balade en camionnette, elle acceptera.

— Ne sois pas ridicule. C'est normal, pas besoin de me remercier.

Il sourit et tend la main pour grattouiller les bajoues de Mew.

— Je le ferais pour n'importe quel animal, ajoute-t-il. Tu le sais bien.

— Je le sais.

Celia dépose un baiser sur la tête du chat et le relâche dans le couloir en fermant la porte sur lui pour l'empêcher de sortir. Puis elle se retourne vers Sam.

— Tu veux entrer prendre une tasse de thé ? Je viens de le préparer.

— C'est gentil, Celia, mais non merci, répond-il en baissant les yeux vers sa salopette. Ta mère piquerait une crise si je m'asseyais sur son beau canapé tout propre avec ce vêtement couvert de graisse. Je termine tout juste mon service, alors je dois me laver. En plus, ma mère m'attend pour le dîner...

— Je ne savais pas que tu travaillais aussi le dimanche...

— Bien sûr que oui, commente-t-il avec un petit sourire qui fait apparaître quelques rides au coin de ses yeux. Les gens ont besoin de gaz vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, non ? Alors la régie du gaz travaille tout le temps. Pas de repos pour les braves, hein ? On se voit bientôt, d'accord ?

— D'accord. Et merci encore d'avoir sauvé Bartholomew.

Il rentre chez lui et traverse le jardin voisin, celui de sa maison, remarquable pour son entretien et déjà en pleine floraison grâce à la main particulièrement verte de Mme Ursula Bancroft. Celia se demande soudain si Mère n'a pas raison de penser que Sam serait pour elle l'homme idéal. Puis elle rit, tant l'idée lui semble saugrenue.

Tout ça parce qu'il m'a ramené mon chat...

Contrairement à Elizabeth Bennet, elle trouvera le moyen de ne pas dépendre financièrement d'un homme, pas même d'un M. Darcy, à supposer qu'elle ait la chance d'en rencontrer un.

4

SEPTIMUS

Septimus Nelson est un nom affreusement pompeux.

Un nom qui attire l'attention sur lui, alors qu'il aurait préféré se fondre dans la masse. Néanmoins, se faire remarquer a parfois du bon, surtout quand on vit dans un pays étranger et qu'on vient de s'installer dans une ville où l'on ne connaît pratiquement personne.

Et justement, hier soir, ce nom de Septimus choisi par M. et Mme Nelson pour leur fils le jour de sa naissance a démontré son intérêt.

Septimus sourit intérieurement à ce souvenir tout en quittant son appartement dans Paddington pour traverser l'étendue de Hyde Park en direction de l'ambassade américaine sur Grosvenor Square. Ça va être une très belle journée. Septimus est arrivé dans cette ville de grisaille au début du mois de janvier. Quatre mois déjà, et jusque-là il n'a vu Londres que sous un ciel de plomb, baignée de cette humidité qui s'élève des trottoirs et des bâtiments, ou bien tombe du ciel en grosses gouttes ou en fine bruine. Ici, les gens ont une mine solennelle et le teint blafard des peaux privées de soleil. Septimus a passé son adolescence en Californie, il aime les jours clairs et lumineux. À présent, mai est arrivé, et avec lui ce soleil qui semble répondre à son humeur enjouée.

Météo mise à part, Septimus a des raisons de se réjouir. Il doit encore se pincer quand il contemple tout ce qu'il a déjà obtenu à seulement vingt-six ans. Ce travail, cet endroit. Il respire à pleins poumons l'air du parc. Septimus a toujours aimé le grand air, les grands espaces, la campagne. Tout ce qui lui rappelle son pays. Certes, Hyde Park n'est pas vraiment un grand espace sauvage, mais, au milieu d'une métropole tentaculaire comme Londres, ce n'est pas mal du tout, on s'en accommode.

Il lève les yeux vers un ciel étonnamment dépourvu de nuages, d'un bleu pâle et délavé par une nuit pluvieuse. Il suppose que Londres ne connaît pas la chaleur extrême des étés de son pays, pas plus que le froid saisissant de ses hivers. Son pays. Sa patrie. Quand il y pense, il a toujours un serrement de cœur.

Il ne l'a plus revu depuis son enfance.

Septimus est un nomade. Après tout, quand on y réfléchit, c'est un état naturel de la condition humaine. S'arrêter un certain temps, profiter de ce qu'un endroit a de mieux à offrir, et repartir vers de nouveaux pâturages : ainsi vivaient les anciens. Malheureusement, peu de gens peuvent se le permettre de nos jours. Septimus s'estime chanceux de ne pas avoir d'attaches, d'être capable de s'adapter à tout et de se fondre dans la masse, de n'avoir à se soucier que de lui-même, de pouvoir disparaître du jour au lendemain sans laisser de traces.

Si ce n'est que ce n'est pas lui qui décide où il va, mais ceux qui le dirigent. Pour l'instant, il ne s'en inquiète pas. Il a une mission importante à accomplir à Londres, et on ne va pas l'envoyer ailleurs de sitôt.

Comme à son habitude, Septimus laisse son esprit vagabonder durant la traversée du parc. Dès qu'il le quittera pour rejoindre les rues huppées de Mayfair, il se concentrera pleinement sur les tâches qui l'attendent. *Toujours être gouverné par l'intellect, jamais par l'émotion.* Autodiscipline sans faille, préparation rigoureuse, grande concentration intellectuelle. C'est ce qui lui a permis d'arriver là où il en est aujourd'hui. Il se remémore la soirée d'hier. Sa surprise quand David Bruce, l'ambassadeur américain, également connu sous le nom de Big B., est venu poser sa lourde main sur son épaule.

— Septimus Nelson, n'est-ce pas ? a-t-il demandé en baissant les yeux vers lui.

Bien qu'ayant déjà un certain âge, l'ambassadeur Bruce, grand et carré, lui a fait forte impression. Il l'a aussitôt classé parmi cette catégorie d'hommes qui regardent les gens de haut, au propre comme au figuré. En l'observant de près, il a remarqué ses cheveux bien coupés et gominés en arrière, son beau costume taillé sur mesure. Big B. est l'incarnation de l'élégance. Pour un Américain, on ne peut pas faire plus aristocratique.

— Oui, monsieur, a-t-il répondu, un peu intimidé tout de même, car c'était la première fois que l'ambassadeur lui adressait la parole.

— On m'a dit beaucoup de bien de vous, et votre nom ne s'oublie pas facilement, a poursuivi Big B. avec un petit sourire en coin qui a donné le frisson à Septimus. Vous avez beaucoup impressionné Hadley, et laissez-moi vous dire que ce n'est pas rien. Écoutez, a-t-il conclu en agitant son verre, venez demain matin dans mon bureau. J'ai quelque chose à vous proposer.

Septimus a eu du mal à dissimuler son excitation. Enfin, son travail et

son dévouement portaient leurs fruits. Hadley l'avait remarqué. Il avait apprécié les heures supplémentaires, le volontariat, les comptes-rendus soignés, son désir évident de bien faire et d'apprendre.

Septimus a regardé l'ambassadeur s'éloigner pour s'entretenir de la délicate affaire Soblen avec lord Home et un important diplomate de l'ambassade d'Israël. Puis il a remarqué une invitée qui l'observait. C'est toujours délicat de déterminer l'âge d'une dame, mais celle-ci devait avoir une trentaine d'années. Les femmes posent souvent sur lui un regard appréciateur. Sans vouloir se vanter, il sait à quel point il les impressionne. Par sa taille, sa corpulence, son allure. En général, il les ignore, mais celle-ci a attiré son attention. En raison de ses yeux, peut-être. De grands yeux noisette aux paupières lourdes, pleins d'ennui, qui quémandaient un peu d'attention. Ses beaux cheveux frôlaient ses épaules nues. Elle avait de longues jambes galbées. Des créatures comme elle, il en rencontre souvent. Elles sont parfaites pour quelqu'un qui recherche quelques heures de compagnie féminine. Aucun lien. Juste de la tendresse et du sexe.

Ils avaient eu besoin de ça tous les deux. Ce genre de rencontre laisse à Septimus un sentiment d'euphorie pendant quelques jours, et ensuite il se sent plus vide que jamais.

À 7 h 45, Septimus annonce son arrivée à la secrétaire installée devant le bureau de M. Bruce. On ne le fait attendre que cinq minutes avant de l'inviter à entrer.

— Je vais aller droit au but, déclare Big B. après avoir parlé du temps, des travaux dans les rues et du goût infect du café anglais. J'ai besoin d'un assistant d'un genre particulier. Une sorte d'aide de camp, si je puis dire. Hadley pense que vous êtes l'homme qu'il me faut. Je sais que vous n'occupez pas votre poste depuis longtemps, mais, après avoir examiné votre parcours et vos qualifications, j'ai pu constater que votre séjour à l'ambassade d'Ottawa avait donné pleine et entière satisfaction à vos supérieurs.

Il se penche en arrière et observe Septimus d'un œil pénétrant.

— Bref, vous seriez parfait. Qu'en dites-vous ?

Septimus ne s'attendait pas à ça – pas à une offre aussi extraordinaire, en tout cas. Sur le moment, il ne trouve rien à répondre.

— Je suppose que vous voulez en savoir plus sur votre poste, hein ? enchaîne David Bruce, comblant ainsi le silence.

Les gens comblent toujours les silences.

— Pour être honnête, c'est un nouveau poste, donc nous devons le définir au fur et à mesure. J'ai beaucoup trop à faire. Bien sûr, j'ai des assistants, une secrétaire pour tout ce qui est administratif.

Il agite la main en direction de la porte et du lointain cliquetis de la machine à écrire.

— Et puis Hadley, bien sûr, mais il supporte déjà lui-même une énorme charge de travail, reprend-il. C'est pour ça qu'il me faudrait une personne polyvalente, qui apprendrait vite, une sorte de bras droit sur qui je pourrais compter et qui ne serait pas rebuté par des tâches subalternes et ennuyeuses, comme prendre des notes ou s'occuper de logistique. Quelqu'un de vif et d'intelligent que je pourrais emmener dans les réunions, comme des yeux et des oreilles supplémentaires. Je pense que nous ferions une bonne équipe, vous et moi. J'ai l'expérience et l'âge ; vous avez la jeunesse, la volonté de progresser, l'énergie.

Il hoche la tête d'un air sentencieux, comme pour lui-même.

— Est-ce que cela pourrait vous intéresser ? demande-t-il.

Septimus retrouve enfin sa voix.

— Absolument, monsieur ! Merci pour cette opportunité. Vous ne regretterez pas de m'avoir sollicité, je vous le promets.

— Excellent, commente l'ambassadeur en tapotant son carnet du bout de son stylo. Nous allons commencer par une période d'essai. Je vais faire rédiger votre contrat et demander à Shauna de vous installer dans le bureau voisin. Il y aura beaucoup de travail et des heures supplémentaires. Vous êtes prêt à ça ?

Septimus se rend compte qu'il sourit.

— J'aime travailler dur, monsieur. Hadley vous l'a sûrement dit. J'ai de l'ambition et je n'ai pas honte de l'admettre. Je veux réussir, je ferai de mon mieux.

— C'est parfait, approuve Bruce, qui arbore un air à la fois satisfait et soulagé. Alors nous sommes sur la même longueur d'onde. Bienvenue dans mon équipe, Septimus Nelson.

5

CELIA

Le premier mardi de mai, Celia quitte la librairie à 17 heures précises et remonte l'avenue Kingsway d'un pas rapide. Elle est essoufflée. La marche lui donne chaud en dépit de la brise mordante. Elle craint de ne pas être à la hauteur. La sténographie, c'est compliqué. Va-t-elle réussir à apprendre tous ces signes bizarres qui ressemblent à des gribouillis ? Et si elle s'avérait être la dactylo la plus lente à avoir jamais franchi les portes de la célèbre école fondée par sir Isaac Pitman en 1870 ? Eh bien cela ferait d'elle une honte pour le mouvement des droits de la femme...

« *Reprends-toi, ma fille* », murmure dans son crâne la voix de Daphne.
Je peux y arriver.

Arrivée devant l'imposante entrée de l'école Pitman, sur Southampton Row, elle s'arrête et respire un grand coup. Puis elle grimpe d'un pas décidé les marches de pierre menant à la réception.

— Vous venez pour le cours accéléré ?

Une femme munie d'un porte-bloc l'aborde aussitôt.

— Votre nom ?

— Celia Duchesne.

La femme lui jette un regard aigu.

— Française ?

— Je vous demande pardon ? Je croyais que le cours était en anglais !

— *Bien sûr* qu'il est en anglais, je parlais de votre *nom*. Il est français, n'est-ce pas ?

Elle parcourt une liste de noms du bout de son stylo et raye « Celia Duchesne ».

— Belge, corrige Celia, tandis qu'une rougeur envahit son cou.

— Ah ! s'exclame la femme en la gratifiant d'un bref sourire. Excellent, excellent. Les langues, cela compte beaucoup de nos jours pour obtenir un bon poste. Si nous entrons dans la Communauté économique européenne, eh bien, vous serez très demandée.

— Mais je ne parle pas français... Malheureusement, mon père...

La femme au porte-bloc n'écoute plus, elle est déjà passée à la fille qui

est entrée derrière Celia.

— Rejoignez les autres dans la salle d'attente, lance-t-elle par-dessus son épaule. Je vous conduirai tout à l'heure dans votre salle de cours.

...n'a jamais accepté de me parler en français, termine mentalement Celia. Elle sent remonter à la surface la rancœur qu'elle nourrit à l'égard de Père, qui lui a refusé le cadeau d'une seconde langue maternelle quand elle était enfant. Être bilingue lui aurait permis de se démarquer. Elle aurait eu ainsi un talent particulier, un avantage sur le marché du travail. Elle suppose qu'il n'en a jamais vu l'intérêt et se demande, pour la millième fois, s'il aurait considéré la chose autrement pour un garçon.

Il y a déjà dans la salle une quinzaine de filles qui papotent par petits groupes de deux ou trois. Elles sont toutes bien habillées, elles ont l'air plutôt sérieuses, et Celia leur donne entre seize et vingt ans. Elle se mêle au groupe le plus proche de la porte et se présente. Les filles qu'elle a abordées déclinent leurs prénoms – Marjorie, Betsy et Ellen –, puis se remettent à parler de leurs aspirations, de l'élévation sociale, des postes qu'elles espèrent obtenir grâce à ce cours.

La femme au porte-bloc ne tarde pas à les rejoindre et frappe des mains pour réclamer le silence, debout à l'entrée de la salle pour mieux attirer l'attention.

— Bienvenue, mesdemoiselles, dans notre célèbre école Pitman. Je suis mademoiselle Anderson, l'administratrice. En choisissant notre formation accélérée en dactylographie et sténographie, vous faites un investissement que vous ne regretterez pas. Avec nous, vous allez acquérir une formation et des compétences très appréciées sur le marché du travail. Chacune de vous travaillera à son rythme, certaines progressant plus vite que d'autres, mais vous finirez toutes par y arriver. Et quand je dis « y arriver », je parle d'atteindre notre objectif : une vitesse de frappe d'au moins soixante à quatre-vingt-dix mots par minute et une vitesse de sténographie d'au moins cent mots par minute, idéalement cent trente, avec une marge d'erreur de moins de deux pour cent pour la dactylo comme pour la sténo. Les employeurs se battent pour vous avoir. La sténographie est une compétence essentielle pour de nombreuses professions exigeant de prendre rapidement des notes, notamment celle de journaliste. N'oubliez jamais qu'une bonne dactylo, ou une bonne secrétaire, n'a pas de prix pour un patron. Mais je suis sûre que vous le savez déjà, mes chéries, puisque vous êtes là.

Elle rayonne, à présent, et lève les mains comme un prédicateur s'adressant à ses ouailles.

— Et comment allez-vous obtenir de tels résultats ? reprend-elle. La réponse tient en un seul mot : la *pratique*. Seule une pratique quotidienne vous permettra de réussir.

Le cœur de Celia se serre. Qui a chez soi une machine pour s'entraîner tous les jours... ?

— En tant qu'élève de notre école, poursuit Mlle Anderson, comme si elle avait entendu les inquiétudes de Celia, vous pourrez utiliser à volonté des machines mises à votre disposition dans une salle dédiée. Il vous suffira pour cela de réserver un créneau à la réception.

L'heure du déjeuner, pense aussitôt Celia. *J'aurai une demi-heure pendant ma pause-déjeuner.*

— Suivez-moi, je vais vous faire visiter les lieux, propose Mlle Anderson. Ensuite, je vous conduirai à Mlle Cutter pour votre premier cours de dactylographie.

Le bâtiment Pitman est immense et s'étend sur six étages. Avec ses mille cinq cents étudiantes, l'école est la première institution de formation professionnelle du Royaume-Uni. Mlle Anderson est toute fière et se pavane comme un paon. Après la visite, les nouvelles élèves entrent dans la classe de dactylographie, une salle immense, haute de plafond, avec de grandes fenêtres donnant sur Southampton Row. Des bureaux sont alignés dans la pièce, et chacun d'entre eux est équipé d'une belle machine à écrire. Celia prend place entre Marjorie et Ellen, tandis que Betsy s'installe au bout de la rangée. Tous les yeux sont fixés sur Mlle Cutter.

— Bonsoir, mesdemoiselles, dit-elle en souriant. Nous allons commencer par placer correctement dans la machine le papier et le carbone.

Elles apprennent à quoi servent les différents boutons et leviers, puis à changer un ruban.

— Excellent, approuve Mlle Cutter en tapant dans ses mains. Il nous reste même un peu de temps pour commencer à utiliser les touches les plus fréquentes.

Elle désigne le tableau derrière elle où sont affichées les lettres « a, s, d, f, g, h, j, k, l » et fait ensuite lentement le tour de la salle pour montrer aux élèves comment placer les doigts sur le clavier. La pièce ne tarde pas à résonner du cliquetis discordant des touches, ponctué par le tintement des retours de chariot.

De temps en temps, Celia échange un regard et un sourire nerveux avec Marjorie ou Ellen. Il est bien sûr interdit de bavarder pendant les cours, leur a annoncé Mlle Cutter, car la concentration est essentielle, et autant prendre de bonnes habitudes de travail dès le premier jour. De toute façon, avec le bruit des machines, il serait difficile de parler.

À la fin du cours, elles se disent au revoir. Celia descend les marches et regagne le trottoir avec un sentiment de victoire : sa première leçon clandestine s'est très bien déroulée. Sa mère n'a rien dit en apprenant qu'elle ferait des heures supplémentaires deux soirs par semaine. Elle trouve que c'est bien de beaucoup travailler. Le temps passé à travailler, selon elle, arrive juste après celui que l'on passe à l'église et se place bien au-dessus des activités de dégénérés telles que regarder la télévision, lire, danser, ou toute autre forme d'amusement.

Celia se dirige vers l'arrêt de bus en souriant d'aise.

Sa longue marche vers le succès a commencé.

Le vendredi, Daphne est libre à l'heure du déjeuner et Celia s'accorde un jour de repos, car elle juge avoir fait suffisamment d'exercices cette semaine pour maîtriser les premières touches du clavier. Elles s'installent à une petite table dans l'espace exigu du *Jack's Café*. L'air sent le renfermé, les haleines tièdes, le thé brûlant et la friture.

— Comment ça se passe avec Thomas ? demande Celia.

Elle sait que Daphne a eu un premier rendez-vous avec lui samedi dernier et qu'ils se sont vus deux fois dans la semaine.

— Eh bien, il n'est pas si mignon que ça, au bout du compte. Il embrasse mal et il a les mains moites.

Elle se tait un instant et plisse le nez.

— J'ai pris une décision importante... On est en 1962 et je n'ai pas besoin d'un petit ami. J'ai envie de faire comme toi. En femme forte et indépendante, j'évacue le sexe masculin de ma vie.

— *Toi ?*

— Ne prends pas cet air étonné, Celia. Il y a dans le monde des choses bien plus importantes que les garçons, auxquelles il est urgent de s'intéresser.

— Vraiment ? Comme quoi, par exemple ?

La serveuse arrive avec une théière marron bon marché, en faisant déborder du thé par le bec verseur à chacun de ses pas.

— L'Armageddon nucléaire, murmure Daphne. On continue tous à vivre comme si de rien n'était, la tête dans le sable, sans tenir compte du fait que *si on n'agit pas*, le monde entier va exploser, et nous avec !

— Je sais, Daph, c'est vraiment terrifiant, commente Celia avec un rire gêné. Mais on n'y peut rien, en vérité.

— Mais si, justement, on y peut quelque chose, proteste Daphne en se penchant en avant et en écarquillant les yeux. On peut s'informer. Protester. Nous tous. Si le pays tout entier fait suffisamment de bruit, ils ne pourront pas nous ignorer, n'est-ce pas ?

— D'accord. Admettons que tu aies raison, que l'on puisse rassembler assez de monde et faire assez de bruit pour que notre gouvernement nous entende... Tu oublies que nous ne sommes que la vieille Angleterre. Notre empire n'existe plus. Nous avons perdu notre influence dans le monde. L'Amérique se moque de ce que nous pensons, et l'URSS aussi. Or, ce sont ces deux pays, qu'il faudrait convaincre.

Daphne secoue la tête.

— On n'a plus le droit de réfléchir comme ça. Plus maintenant. On s'est laissé entraîner dans la Seconde Guerre mondiale comme des somnambules et on risque de reproduire la même erreur dans une autre. Sauf que, cette fois, le monde pourrait ne *jamais* s'en remettre.

— Tout cela est très juste, Daphne, mais ce dont tu parles nous dépasse. Toi et moi, on est juste... des filles ordinaires. Et puis, pourquoi faudrait-il éliminer les garçons de ta vie pour sauver le monde ?

Celia se sert en fronçant les sourcils, car elle trouve le thé bien clair. Non seulement la qualité des feuilles laisse à désirer, mais en plus ils mégotent sur la quantité.

— Daph, tu pourrais t'intéresser aux garçons *et* au sort du monde, insiste-t-elle.

— Arrête de plaisanter, c'est très sérieux. J'ai lu des tas de trucs là-dessus, le soir avant de m'endormir.

— Moi aussi, j'ai lu des articles sur le sujet. Mais je n'ai pas l'impression qu'il y ait moyen de...

— Je ne parle pas des articles de journaux, l'interrompt Daphne. Ils sont probablement censurés par le gouvernement ou quelque chose comme ça.

De nouveau, elle ouvre de grands yeux.

— Je parle d'analyses plus approfondies, de chroniques, de véritables articles de fond écrits par des spécialistes antinucléaires. Et vraiment, Celia,

c'est terrifiant. Choquant et terrifiant, ce que notre gouvernement manigance sous notre nez.

— Par exemple ?

— Par exemple, la Tsar Bomba, l'arme nucléaire la plus meurtrière jamais mise au point. Mille cinq cents fois plus puissante que les effets combinés des bombes larguées sur Hiroshima et Nagasaki. Lors des essais, l'onde de choc a fait *trois fois* le tour de la Terre. Des maisons ont été rasées à une centaine de kilomètres de là, et l'explosion a infligé des brûlures au troisième degré à plus de soixante kilomètres de distance. L'éclair de l'explosion a été visible à plus de mille kilomètres. Tous ces essais doivent cesser.

— Mais la Tsar Bomba n'a rien à voir avec notre gouvernement. C'était une bombe soviétique, non ?

— Eh bien oui, mais qu'est-ce que ça change ? De notre côté, ce n'est pas mieux. Les Américains multiplient les essais pour battre les Soviétiques à la course au nucléaire, et tu sais bien que notre gouvernement de minables leur obéit au doigt et à l'œil. J'ai lu ce qu'écrit Bertrand Russell à ce sujet. Ce type est âgé, mais je t'assure qu'il a plus de cervelle que tous nos politiciens réunis.

— Depuis quand es-tu à ce point concernée par la politique ?

— Depuis que Thomas m'a expliqué tout ça.

— Celui qui embrasse mal et qui a les mains moites ?

— Eh bien oui, lui. Il est membre de la CND, la Campagne pour le désarmement nucléaire. Il n'est pas très séduisant, mais c'est quelqu'un d'intéressant. Il m'a ouvert l'esprit.

— C'est du rapide, dis donc... Tu n'aurais peut-être pas dû le quitter, alors ?

— Il embrassait vraiment trop mal... En tout cas, ce qui compte c'est que chaque camp essaie de distancer l'autre, du côté de Kennedy comme de celui de Khrouchtchev. On dirait des gamins qui montrent leurs muscles dans la cour de récréation et veulent à tout prix prouver qu'ils ont le meilleur jouet. Ils sont grotesques. Dangereux, stupides et grotesques.

Daphne s'anime de plus en plus. Ses joues ont pris des couleurs.

Elle a raison. Celia a vu comme tout le monde les gros titres parlant des nombreux essais nucléaires effectués par l'Union soviétique et les États-Unis. Depuis des mois, ça n'arrête pas – dans les déserts, en mer, sous terre, et même dans l'espace. Si ça continue comme ça, les retombées des essais

suffiront à les tuer tous ; il n'y aura même pas besoin d'une guerre pour détruire la planète.

— Je me demande comment tu arrives à dormir la nuit, si tu lis des trucs pareils le soir dans ton lit, commente Celia en touillant son thé avec vigueur. Honnêtement, je te recommande plutôt les romans. Georgette Heyer, Ann Stafford, Elizabeth Hoy. Même les publications Mills & Boon, si tu aimes les histoires à l'eau de rose. Essaie, je t'assure, c'est beaucoup plus relaxant.

Daphne ignore le commentaire.

— J'ai décidé de militer pour la cause antinucléaire. Je vais participer à une marche de protestation, Celia. Et tu vas venir avec moi.

6

CELIA

La matinée a paru plus longue que de coutume. Celia n'a eu qu'une seule visite depuis 9 heures du matin : un homme d'âge moyen, vêtu d'un pantalon décontracté et d'une veste de cuir. Après un vague coup d'œil autour de lui, il a demandé le rayon français. Celia a tout de suite senti qu'il n'allait rien acheter. Ils sont nombreux dans ce cas. Au fil des ans, elle a développé un sixième sens pour faire le tri entre les simples curieux et les acheteurs potentiels.

— On a une petite sélection de livres français dans ce coin, a-t-elle déclaré en le guidant vers l'étagère qui l'intéressait.

Elle a marqué une pause.

— Un mélange d'auteurs français et de traductions...

Elle a passé en revue le dos des livres. Proust, Sartre, Beauvoir, Zola, quelques recueils de poésie.

— Vous cherchez pour vous ou pour un ami ?

— Pour l'instant, je regarde, a répondu l'homme, confirmant ainsi l'intuition de Celia.

Il se tenait trop près d'elle, il sentait fort le tabac, et son haleine charriait des relents de whisky. Elle s'est dit qu'il valait mieux le surveiller de près, celui-là. On ne savait jamais, il était bien capable de glisser un petit volume dans sa poche.

— Bon, a-t-elle dit en reculant d'un pas. Je vous laisse feuilleter.

Il lui a souri et elle l'a dévisagé attentivement, au cas où elle aurait plus tard à le dénoncer à la police. Il avait dû être séduisant autrefois, avec ses cheveux bruns presque noirs virant au gris sur les tempes et ses yeux sombres profondément enfoncés. Un nez busqué au profil noble, des pommettes ciselées. Mais une cicatrice rouge et irrégulière barrait son front en diagonale et traversait l'un de ses sourcils jusqu'au bord extérieur de l'œil. Celia a essayé de ne pas trop la regarder. On voyait que cet homme-là avait vécu. Elle s'est interrogée sur l'histoire de cette blessure. Un accident, une bagarre, une action héroïque pendant la guerre... Ou alors quelque chose de moins avouable. Elle s'est retirée derrière son comptoir en

frissonnant.

— J'ai remarqué que vous aviez une traduction de *Crime et Châtiment*. L'avez-vous lu ? a demandé l'homme en revenant vers elle.

— Non, pas encore, a-t-elle répondu. C'est un livre assez long et ardu. Je ne suis pas sûre d'avoir le temps pour le moment. Mais je le lirai un jour.

— Vous devriez, c'est un excellent roman, a dit l'homme.

Puis il a tiré de sa poche une enveloppe fermée et la lui a tendue.

— C'est pour Mme Denton. Veillez à la lui remettre en main propre, s'il vous plaît.

Elle a hésité, surprise, avant de la prendre.

— Oui, bien sûr.

Il l'a remerciée et est sorti de la librairie.

Depuis, le regard de Celia est sans cesse attiré par les mots griffonnés sur l'enveloppe : « Mme Vera Denton. Personnel. » Elle se demande ce qu'elle contient. Une invitation ? Mme D. n'est pas aussi transparente qu'il y paraît au premier abord. On dirait qu'elle a en tout cas l'intention de profiter pleinement de sa nouvelle vie sans mari, en fréquentant des amis de sexe masculin. Au fond, cela n'a rien de répréhensible. Cet homme-là n'est pas mal, si l'on oublie sa cicatrice, son haleine au whisky et l'odeur de tabac qu'il dégage. Quand même, elle n'aurait jamais cru qu'il puisse être le genre de Mme D. et le trouve un peu trop rustre.

Celia se pose des questions au sujet du divorce de Mme D. « Divorce. » C'est un mot sale. Un mot qu'elle n'a jamais entendu prononcer qu'à voix basse, comme « sexe » ou « mort ». Mme Denton est pour elle une révélation, car elle ne manifeste pas une once de regret ou de honte. Mère ne serait-elle pas plus heureuse sans Père, si elle divorçait, comme Mme D. ? D'aussi loin que Celia se souvienne, ses parents n'ont jamais eu un geste affectueux l'un envers l'autre, pas une pression de la main ni un bras autour d'une épaule. Mais, dans son milieu, le divorce est aussi impensable que de marcher sur la Lune, même quand on se déteste.

Le tintement de la sonnette de l'entrée fait sursauter Celia. Elle jette un coup d'œil du côté de la caisse, en espérant qu'il s'agira d'un client, un vrai, qu'il faudra renseigner. La librairie est bien trop calme, et ça commence à l'inquiéter. Ça a toujours été plus ou moins le cas, et c'est souvent la vente exceptionnelle d'un livre de prix qui leur a permis de se maintenir à flot. Mais, ces derniers temps, pas de clients et pas de vente exceptionnelle. Mme Denton doit se poser des questions sur les rentrées d'argent.

L'absence de visiteurs permet à Celia de réviser sa sténographie et de lire les romans de la librairie, mais elle rend aussi ses journées bien monotones.

Il s'avère que c'est Mme Denton en personne, qui revient d'une matinée à faire les boutiques de Regent's et d'Oxford Street. Une bouffée de l'air vicié du Strand entre en même temps qu'elle. Ses élégantes chaussures à talons hauts font entendre un « clac clac clac » rapide sur le parquet.

— Merci, ma chère, d'avoir gardé seule la librairie.

Elle dépose à terre ses nombreux sacs de courses et se palpe les cheveux.

— Il y a beaucoup de vent, ce matin. Ma coiffure est fichue.

Celia ne voit pas une seule mèche qui ne soit pas en place. Mme D. met tellement de laque que même un coup de vent de force 9 ne la décoifferait pas.

— On dirait que vous sortez d'un salon de coiffure, assure-t-elle.

— Vous n'êtes qu'une vile flatteuse, proteste Mme D. avec un petit rire joyeux et cristallin.

— Vous avez trouvé votre bonheur ?

— Oui, j'ai fait quelques achats.

Elle fouille dans les sacs et en sort une robe cintrée couleur pois cassés de chez Selfridges, des chaussures en cuir verni de chez Jones et un magnifique sac à main Dior étincelant. L'ensemble a dû lui coûter une fortune. Si elle peut s'offrir de tels articles sur un coup de cœur, Mme D. n'a manifestement aucun souci d'argent. Elle a dû obtenir une belle somme en compensation de son divorce. Mais Celia la juge bien frivole. Pour quelqu'un qui a l'habitude de compter chaque centime, une telle débauche d'achats, c'est proprement écœurant.

— Bon, si ça ne vous dérange pas de rester encore un peu toute seule, je vais monter mes emplettes à l'étage, déclare Mme Denton en remettant les articles dans leurs sacs.

Le collier de perles qu'elle porte comme toujours sur un pull pastel à col roulé – elle en a toute une collection – se balance quand elle se penche pour ramasser les sacs.

— Non, bien sûr que ça ne me dérange pas. Et, oh, madame Denton, un homme en blouson de cuir a laissé ceci pour vous, ajoute Celia en prenant l'enveloppe et en la lui tendant.

Mme D. fronçe les sourcils, visiblement perplexe.

— Je me suis dit qu'il s'agissait d'un admirateur, tente Celia en

souriant.

— Oh !

Le visage de Mme Denton se détend.

— Bien sûr. Ce doit être Alfred Humphries. C'est euh... Oui, c'est un ami. Il repassera, probablement. On a aussi le droit d'avoir des amis masculins, pas vrai, ma chère ? ajoute-t-elle en poussant Celia du coude.

Celia écoute ses pas grimper l'escalier de l'autre côté de la porte qui mène à l'appartement. Elle ferme les yeux et tâche de visualiser la page de tirets, de points et de signes qu'elle étudie en ce moment. Son manuel – *Cours rapide de sténographie Pitman, Édition complète avec exercices supplémentaires* – est censé proposer une méthode simple à suivre pas à pas, mais, après deux heures passées à essayer de mémoriser des signes phonétiques, Celia a le cerveau totalement embrouillé. Elle referme le livre et se frotte les paupières pour effacer les lignes noires imprimées sur sa rétine, qui semblent danser devant ses yeux.

Le cours Pitman demande beaucoup de travail, mais Celia adore. Mlle Cutter lui a dit qu'elle avait un don pour la sténographie, et elle progresse plus vite que la plupart de ses camarades. C'est agréable. Un *don*. Pour la première fois de sa vie, Celia s'entend dire qu'elle est douée pour quelque chose.

Le tintement de la sonnette la tire à nouveau de sa rêverie. Cette fois, il s'agit bien d'un client. Un homme de grande taille, portant costume et chapeau, dont la silhouette se découpe sur la lumière venue du dehors. Il salue d'un signe de tête et commence à parcourir les rayonnages. Au bout de quelques instants, il choisit un petit volume et se dirige d'un pas décidé vers le comptoir.

— Bonjour, puis-je vous aider ? demande Celia en descendant du tabouret sur lequel elle était perchée.

— Je l'espère. Mme Denton est-elle là ?

L'homme a un accent américain. Il a l'air quand même bien jeune pour être l'un des amis masculins de Mme Denton. Mince alors ! Cette femme n'est en Angleterre que depuis quelques semaines et il y a déjà eu deux visites pour elle à la librairie. Plus que pour Celia en trois ans.

— Malheureusement, elle est occupée dans l'arrière-boutique. Je peux aller la chercher, ou bien vous aider ?

— Vous travaillez ici ? demande l'homme en fronçant les sourcils.

La question est assez étrange, vu qu'elle se tient derrière le comptoir.

— Oui, j'étais l'employée des anciens propriétaires, avant Mme Denton. Vous cherchez quelque chose de précis ?

Il la regarde, bouche bée. Puis il referme la bouche, l'ouvre de nouveau comme s'il allait dire quelque chose, semble se raviser et la referme encore.

— Bon, dit-elle, vaguement irritée. Vous le prenez ou non ?

— Si je prends quoi ?

Elle lui désigne l'ouvrage qu'il tient dans sa main.

— Ça, insiste-t-elle en se demandant ce qui ne tourne pas rond chez lui.

— Ah.

Il contemple le livre comme s'il était surpris de le voir là. Il s'agit de *Amants et Fils*, de D.H. Lawrence. Le visage de l'homme s'éclaire et il sourit.

— Est-ce que ça vaut le coup ? demande-t-il.

Celia le regarde attentivement. Il est beaucoup plus jeune que la plupart des clients qui s'aventurent chez eux. C'est peut-être un touriste qui a perdu son chemin et croit se trouver dans une librairie ordinaire qui vend des livres de poche bon marché. Elle devrait lui en indiquer une, mais elle n'a pas envie qu'il s'en aille. Pas tout de suite.

— Entre nous, je trouve Lawrence un peu déprimant.

L'homme enlève son chapeau, révélant des cheveux de la couleur d'un thé fraîchement infusé. Il semble avoir repris ses esprits et affiche un large sourire.

— Une commerçante honnête. Voilà qui fait plaisir. Que pouvez-vous me recommander à la place ?

Celia fixe les étonnants yeux de l'homme, d'une couleur fauve. Elle lui donne un peu moins de trente ans. En plus d'avoir une belle carrure, il a en lui quelque chose de léonin. La couleur de ses cheveux. Sa taille. Et surtout ces yeux, qui sortent de l'ordinaire.

Il est vraiment très beau.

Elle cale quelques mèches rebelles derrière ses oreilles.

— Vous cherchez absolument un classique anglais ? Parce que nous avons aussi une importante section internationale. C'est pour vous, ou pour quelqu'un d'autre ? Nous avons de nombreux ouvrages de collection – des premières éditions, certaines signées par l'auteur, etc.

— Euh...

Il balaie la boutique du regard.

— Avez-vous des romans américains ?

— Bien sûr !

Elle sort de derrière le comptoir et l'entraîne vers la section de littérature américaine.

— Je cherche quelque chose pour mon patron. C'est son anniversaire. C'est un homme cultivé, et je ne veux pas lui offrir une bouteille de whisky. J'aimerais quelque chose d'un peu plus raffiné.

— Vous avez raison, un livre, c'est une très bonne idée !

Elle fait courir ses doigts le long d'une rangée et s'arrête sur l'ouvrage qu'elle cherchait.

— Voilà. C'est un roman très puissant, et cet exemplaire est en excellent état.

Elle lui tend *Les Raisins de la colère*, qu'elle vient de terminer. Pour un lecteur éclairé, c'est un cadeau parfait.

— Mais vous devez connaître, ajoute-t-elle. Vous êtes américain, n'est-ce pas ?

Il rit.

— Je suis né au Canada, mais j'ai grandi en Californie. Croyez-moi, je ne suis pas assez vieux pour avoir lu tous les livres publiés en Amérique. Je le prends.

Il caresse la couverture de sa main pâle et manucurée.

— C'est en Californie que vous avez rencontré Mme Denton ?

— Oui, c'est exact. C'est une amie de ma mère.

— Oh, je vois. Alors... vous êtes ici en vacances ? demande-t-elle, car elle trouve agréable de bavarder avec lui.

Elle emballe le livre dans du papier kraft.

— Je travaille à l'ambassade américaine. Je suis ici depuis janvier.

— L'ambassade ? C'est passionnant ! Et vous aimez Londres ?

— Oui, beaucoup. À part le climat.

— Comparé au soleil de Californie, le temps ici doit vous paraître épouvantable.

— C'est le mot juste, dit-il en riant. Mais je ne viens pas directement de Californie. Avant d'être nommé ici, j'ai travaillé à l'ambassade d'Ottawa pendant deux ans. Je m'appelle Septimus. Septimus Nelson.

Il avance sa main pour serrer celle de Celia.

— Septimus Nelson, répète-t-elle.

Elle rit, malgré elle. C'est nerveux. Elle a souvent des rires nerveux de gamine.

— Je sais, je sais, dit-il en baissant la tête comme s’il avait déjà eu droit des centaines de fois à cette réaction. Moi aussi, je me demande ce qui a pris à mes parents...

— Je suis désolée, bafouille-t-elle. Vous devez me trouver terriblement impolie.

Elle prend sa main chaude et ferme dans la sienne.

— Celia Duchesne, dit-elle. Enchantée de faire votre connaissance.

— Moi de même, mademoiselle Duchesne, dit-il en la regardant dans les yeux un peu plus longtemps que nécessaire, assez pour donner à Celia la chair de poule.

Elle termine d’emballer le livre, tape le montant de ce que doit M. Nelson, prend l’argent qu’il lui tend et lui rend la monnaie.

— Merci, dit Septimus en agitant le livre bien emballé. Je suis sûr que mon patron sera ravi. Transmettez mon bonjour à Vera – à Mme Denton. Je passais simplement voir si tout allait bien pour elle.

— Je comprends.

— Dites-lui que je reviendrai bientôt.

Après qu’il a refermé la porte derrière lui, Celia contemple rêveusement le battant, accoudée au comptoir.

Septimus Nelson revient bientôt, pense-t-elle sans pouvoir réprimer un sourire.

Depuis deux jours, la température est montée en flèche, une brume de chaleur aveuglante plane sur la ville, adoucissant ses contours, lui imposant le rythme lent d’une rivière. Dans le bus, c’est l’étuve, et Celia en descend avec soulagement, heureuse de se retrouver de nouveau dans la relative fraîcheur de Southwark Bridge Road. Elle pense encore à la visite de Septimus. Septimus Nelson aux yeux fauves. Elle a très envie de parler de lui à Daphne. Elle espère le revoir bientôt, même si elle sait bien qu’elle devra se contenter de l’admirer en secret, car il est beaucoup trop bien pour elle.

— Salut, Celia !

— Sam !

Sam est adossé à l’abribus. Il a troqué sa salopette contre une chemise à manches courtes à carreaux gris et blancs, rentrée dans un pantalon gris impeccable. Il est plutôt élégant. Elle cale son sac en bandoulière, en se demandant s’il est là pour attendre quelqu’un. Il se repousse de l’abribus et

vient vers elle.

— Ça ne t’ennuie pas que je t’accompagne ? demande-t-il.

— Ne me dis pas que tu m’attendais, murmure-t-elle.

Elle agite une main devant son visage, dans une vaine tentative pour s’éventer.

— Bien sûr que non ! C’est simplement que...

— Tu as fini de travailler ?

— Depuis plusieurs heures.

Celia l’observe attentivement. Il a les yeux baissés sur ses chaussures.

— Je travaille plus tôt cette semaine. Je commence à 4 heures et je finis à 14 heures. Et là, j’avais quelques courses à faire dans le coin.

Celia regarde ses mains vides. Il était donc bien là pour l’attendre. Elle se demande si Mère n’y est pas pour quelque chose.

Ils se mettent en marche en direction de Copperfield Street.

— Tu commences à 4 heures du matin ? Tu dois être épuisé.

— Ben oui, mais la compagnie du gaz ne dort jamais, comme je te l’ai dit.

— Heureusement que ce n’est pas pareil pour les librairies.

— Ça te dirait, une glace au chocolat ? propose-t-il comme ils passent devant les vendeurs de journaux.

— Je veux bien une glace, oui, mais plutôt une Mivvi à la fraise.

Il sourit, se précipite à l’intérieur et revient quelques minutes plus tard avec deux glaces. Ils marchent lentement. Celia adore la glace Mivvi, un sorbet acidulé avec un cœur crémeux au goût de beurre.

— Je me demandais..., commence Sam avant de s’interrompre pour prendre une bouchée de sa glace au chocolat. Ça te dirait, d’aller voir *Bon Voyage* au cinéma samedi soir ? J’en aurai terminé avec le service du matin, je pourrai sortir le soir.

Celia prend une autre bouchée de sa glace.

— C’est une comédie, ajoute Sam. J’ai pensé que ça te plairait... Si tu n’as rien de prévu, évidemment.

Elle sent sur elle le poids de son regard et se surprend à rougir.

Ce ne serait pas la première fois qu’ils iraient au cinéma tous les deux, ni qu’ils passeraient une soirée ensemble. Ils sont amis. C’est normal pour des amis. Pourtant... quelque chose dans la manière dont Sam a formulé sa demande dérange un peu Celia. Elle se secoue. C’est idiot, elle se fait des idées parce qu’il n’est plus avec Tessa. Entre eux, rien n’a changé. Rien du

tout.

— Oui, bien sûr que ça me dit.

Elle lui sourit, et il a l'air soulagé.

— Tu me connais, ajoute-t-elle. Je n'ai jamais rien de prévu.

CELIA

Bertrand Russell s'installe derrière le micro, et Celia s'étonne de le découvrir aussi âgé. Il balaie la place du regard avant de s'adresser à ceux qui sont venus l'écouter. Il y a un monde fou. Chaque centimètre carré est occupé, les gens débordent dans les rues environnantes, certains se penchent à leurs fenêtres, d'autres ont grimpé sur les statues pour mieux voir.

— Mes amis, commence-t-il.

La foule s'immobilise, le silence se fait. Daphne porte une main à sa poitrine. Émue, pleine de respect, elle retient son souffle.

— Le largage de la bombe A sur Hiroshima a marqué le début de l'ère atomique par le massacre de plus de cent mille civils, dans un pays qui était sur le point de capituler. La bombe H est mille fois plus puissante. Les Russes et les Américains en possèdent un stock très important et ne cessent de se vanter d'avoir la capacité de détruire le camp adverse. Les uns comme les autres semblent prêts à débiter un massacre, sans se soucier des conséquences. Pour vous donner un exemple, il suffirait de quelques frappes pour tuer tous les habitants de Grande-Bretagne, et en vérité personne n'aurait rien à gagner à déclencher une telle guerre. Pourtant, à l'est comme à l'ouest, les différents pays s'obstinent à la préparer, tout en assurant être prêts à négocier un désarmement. En Amérique et probablement en Russie, l'opinion publique est poussée à un degré d'hystérie dans lequel les sacrifices sont présentés comme héroïques, au lieu d'être qualifiés d'insensés. Chez nous, au Royaume-Uni, les autorités minimisent la menace et maintiennent la population dans l'ignorance... jusqu'au moment ultime où la mort frappera.

Un cri d'horreur jaillit de la foule.

— Tu vois ? dit Daphne en se tournant vers Celia. Personne n'est au courant du danger qui nous guette.

— Eh bien, je crois que tout le monde va être au courant, maintenant, rétorque Celia.

Elle désigne autour d'eux les journalistes de télévision et leurs caméras

braquées sur Bertrand Russell et son public. Voilà qui *serait* un travail absolument passionnant. Manier cet objectif, décider de ce qu'il faut capturer, le transmettre à des millions de personnes. Orienter l'opinion publique en fonction de l'angle choisi sur le vif et des images envoyées en direct tout autour du globe.

— Nous, ici présents, appelons le peuple britannique et celui des autres pays à se réveiller face à la menace qui pèse sur l'humanité, poursuit Bertrand Russell. Nous demandons instamment que la question de Berlin – et d'autres – soit résolue par une négociation, si nécessaire avec la participation bienveillante de parties neutres. En cas d'échec, il pourrait en résulter une guerre et, s'il y a une guerre, elle sera nucléaire. Et alors, non seulement la Grande-Bretagne et l'Europe occidentale n'existeront plus, non seulement la Russie et l'Amérique n'existeront plus, mais tout ce que les hommes...

Et les femmes, ajoute mentalement Celia.

— ...ont construit au cours des siècles par le biais de la civilisation cessera d'exister. Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter cette marche vers l'abîme : une vaste manifestation de masse.

Ou bien, pense Celia, *mettre des femmes aux commandes, pour changer. Jamais des femmes ne permettraient un tel gâchis...*

— Le danger est imminent et bien plus important que ce que l'on veut bien laisser entendre au peuple britannique. Chacun d'entre vous est en mesure de faire quelque chose. En agissant dès à présent, vous pouvez remporter pour l'humanité une victoire qui résonnera dans les siècles à venir.

Une formidable clameur salue ces paroles, semblable à un rugissement. Un puissant courant, la force collective du désir et de la volonté de vivre, traverse la foule et la pousse à agir vers un destin commun auquel tous aspirent – du moins c'est l'impression que cela donne. On peut ignorer les protestations d'un individu, comme l'a si bien dit Russell, mais pas *cela*, pas cet incroyable élan collectif. Leur nombre leur donne du *pouvoir*. Celia agite sa pancarte « NON À LA BOMBE », aux côtés de celle de Daphne qui proclame : « NON AUX ESSAIS NUCLÉAIRES ! » Autour d'elles, on scande les slogans « Non à la bombe » et « Action, pas réaction ».

C'est à cet instant que Celia prend la ferme résolution de s'informer davantage sur la question. Pour la première fois, elle a le sentiment de prendre son destin en main, non seulement au niveau personnel avec ses

cours du soir, mais aussi en agissant pour le bien commun. Si le danger est vraiment aussi réel que l'assure Russel, alors elle n'a pas le choix, songe-t-elle non sans une pointe d'angoisse. Elle *doit* agir, si elle veut avoir un avenir.

Ce même soir, Celia va ensuite au cinéma voir *Bon voyage* en compagnie de Sam. Elle a craint un instant qu'il ne tente de flirter avec elle, mais non, il s'agit bien d'une simple sortie entre amis. Le film met en scène une famille d'Américains semant la pagaille un peu partout à l'occasion de vacances à Paris. C'est une plaisante comédie sans prétention, qui lui remonte le moral après ce qu'elle a vécu aujourd'hui. La séance terminée, ils vont s'asseoir sur un banc de la rive sud pour partager une portion de frites arrosées de vinaigre, servies dans du papier journal. La large bande sombre de la Tamise coule devant eux. Ils contemplent au loin les lumières d'Embankment qui clignotent sur la rive nord.

— Et toi, tu es pour le désarmement nucléaire ? demande Celia à Sam après lui avoir raconté la marche et sa propre détermination à se joindre à la lutte.

Il considère un instant la question, le front plissé par l'effort de réflexion que cela lui réclame.

— Je ne sais pas trop, dit-il enfin. Bien sûr, personne ne souhaite une guerre nucléaire, mais, si nous renonçons à nos armes de dissuasion, comment être sûrs que d'autres pays ne conserveront pas secrètement les leurs ? C'est un problème complexe, tu ne crois pas ?

Celia secoue la tête et pioche dans leur portion de frites.

— Écoute, ajoute-t-il d'un ton conciliant. Tes discours pessimistes, garde-les pour Daphne. Moi, je t'ai invitée à voir un film pour te distraire, alors ce soir on ne parle pas d'apocalypse. D'accord ?

Elle acquiesce en souriant, et il lui raconte avec enthousiasme qu'il a réussi à trouver des familles pour une portée de chiots accueillie la semaine dernière au refuge animalier où il travaille. L'ambiance est détendue, la conversation agréable. Il n'y a pas entre eux la moindre ambiguïté. Celia est ravie. Sam est son ami.

Le lendemain, une fois Mère partie pour l'église, Celia s'installe avec Père dans une routine dominicale bien rodée. Il est toujours plus communicatif et plus gai avant midi, heure à laquelle il s'autorise sa première pinte. Ensuite, il s'enfonce dans une spirale infernale, et la journée

se termine invariablement par une introspection morose. Heureusement pour tout le monde, son alcoolisme ne le rend pas violent, comme cela arrive à d'autres hommes qui boivent trop. Mais pour l'instant, avant son premier verre et en l'absence de Mère, l'atmosphère entre eux est sereine et détendue. Quand la famille Duchesne est au complet, il flotte dans l'air une charge, comme de l'électricité statique avant un orage, et ça les met tous les trois sur les nerfs.

Celia et son père sont assis à une table près de la fenêtre du salon. Comme d'habitude, André a sous le bras un exemplaire du *Times*. Celia a elle aussi apporté de la lecture. Cette fois, quelque chose de plus sérieux qu'Agatha Christie ou Jane Austen.

— Qu'est-ce que tu lis ? demande André en haussant un sourcil étonné.

— Un bulletin d'information, répond Celia en le lui montrant.

— « Journal hebdomadaire du parti socialiste travailliste. À propos de la marche d'Aldermaston de 1962, contre les conservateurs », déchiffre-t-il tout haut. Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu deviens socialiste ?

— Non, mais j'ai rejoint la CND, la Campagne pour le désarmement nucléaire.

— Je sais ce que veut dire CND, Celia, je ne suis pas stupide. Mais pourquoi ? Tu devrais te tenir à l'écart de tout ça. La CND, c'est un ramassis de communistes et de révolutionnaires qui défendent des idées subversives. Ce n'est pas très convenable de...

— Il s'agit d'agir contre la course aux armements nucléaires, une cause qui devrait *tous* nous intéresser, quelles que soient nos opinions politiques. Si on ne fait rien, ça n'aura plus beaucoup d'importance, qu'on soit conservateur ou travailliste, le jour où la guerre éclatera. On sera tous morts ou bien mourants.

— Il n'y aura pas de guerre.

— Comment peux-tu être aussi catégorique ?

— Il y a un équilibre nucléaire entre les superpuissances. Aucune des deux n'osera attaquer l'autre, par peur des représailles.

— Tu ne crois pas que c'est un peu court, comme analyse ? Et si les forces n'étaient *vraiment* équilibrées ? Si quelqu'un commettait une erreur... S'il y avait un accident ? Il suffit pour tout déclencher d'un doigt appuyant sur un bouton. Écoute ce que l'on dit ici, en cas de guerre : « ... la puissance de frappe initiale sera décisive : il est essentiel de viser en premier les villes ennemies, ses sites de lancement et ses systèmes d'alerte.

En une seule attaque, les retombées nucléaires sur la Grande-Bretagne pourraient ne laisser en vie que neuf à douze millions de personnes, lesquelles mourraient ensuite lentement de faim, des maladies causées par les radiations et de l'effondrement complet de notre société, qui plongerait dans la barbarie... »

— C'est de la propagande, tout ça, commente son père. Des discours alarmistes. Tu te rends bien compte, n'est-ce pas, que derrière la CND il y a les communistes ? Renoncer à la dissuasion nucléaire serait jouer le jeu des Soviétiques en leur laissant sur nous une immense supériorité. Tu penses bien que ça les arrangerait. Mais nous, qu'est-ce qu'on deviendrait, hein ?

Celia secoue la tête, boit une gorgée de thé.

— Je ne sais pas, murmure-t-elle en détournant les yeux vers la rue. Je n'ai pas la bonne réponse, mais je veux faire quelque chose. C'est mon avenir qui est en jeu, et je veux le protéger. Je ne sais pas vraiment comment, ni quel est le meilleur moyen d'agir. C'est sans doute idiot, mais, pour le moment, je ne vois rien de mieux à faire que de protester en rejoignant la CND.

Son père la regarde longuement et fixement. Il y a quelque chose d'indéchiffrable dans ses yeux sombres. Une sorte de tristesse ou de douleur. Peut-être pense-t-il à son expérience de combattant en Afrique du Nord, pendant la guerre. Il ne parle jamais de cette période.

— Les femmes ne devraient pas se mêler de politique, dit-il enfin, les yeux baissés.

Celia en avale son thé de travers.

— Papa, tu es au courant que les femmes ont le droit de vote depuis plusieurs années ?

Il s'agite sur son siège, visiblement mal à l'aise. Il ouvre la bouche, puis la referme, comme s'il jugeait finalement plus prudent de garder pour lui ce qu'il a en tête.

— Très bien, soupire-t-il d'un ton résigné. En tout cas, n'en parle pas à ta mère. C'est un conseil que je te donne...

8

CELIA

Plus tard dans l'après-midi, après avoir partagé le rôti du dimanche avec Mme Bancroft et Sam (Dieu merci, Sam parvient toujours à alléger l'atmosphère), Celia prend congé en s'excusant, car elle a promis à Daphne d'aller la voir. Comme elle, Daphne vit avec ses parents, à deux rues de Copperfield Street, dans une maison apparemment semblable à la sienne, mais qui est tout le contraire à l'intérieur : équipée du confort moderne ; pleine de bruit, de gens et de rires.

Aussitôt qu'elle a franchi la porte, Daphne vient vers elle.

— Montons dans ma chambre, propose-t-elle avec une note d'urgence dans la voix. J'ai quelque chose à te montrer.

Elle prend Celia par la main, et elles passent sans s'arrêter devant ses deux petits frères qui jouent à la lutte dans la pièce principale.

Dans la chambre de Daphne, vêtements, journaux et magazines sont éparpillés sur le lit et le sol. Sa coiffeuse est encombrée de maquillage. Il y a un peu partout des pancartes « NON À LA BOMBE » en cours de réalisation. Les murs sont recouverts d'immenses posters de ses idoles : Elvis, Marlon Brando, Paul Newman, James Dean, Gregory Peck. Celia ne serait jamais autorisée à laisser un tel désordre, ni à souiller les murs de sa chambre avec des photos de garçons aux yeux langoureux, qui semblent vouloir s'inviter dans son lit. Comment Daphne parvient-elle à dormir devant tous ces hommes ? Celia ramasse un *Vogue* et commence à le feuilleter. « Quatre icônes de la mode parlent de leurs rares fautes de goûts. » Daphne fait les cent pas sur le sol en se rongant un ongle.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Daph ? demande Celia. Qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

L'imperturbable Daphne semble aujourd'hui bien perturbée.

Celia ferme le magazine et tapote le matelas à côté d'elle. Daphne vient s'y asseoir lourdement avec un soupir.

— Celia...

Daphne prend une grande inspiration, comme si elle se préparait à courir le cent mètres, puis elle se tourne vers Celia et s'éclaircit la voix.

— Bon, alors voilà... Vendredi, maître Edgely avait une audience préliminaire, et je suis restée toute la journée seule au cabinet. J'avais fait tout mon travail et je me tournais un peu les pouces, alors maître Parker m'a demandé de profiter de ce temps pour m'atteler à l'archivage. Il n'y a rien de plus barbant que l'archivage. Il faut monter et descendre les escaliers du sous-sol. Quoi qu'il en soit, il m'a demandé de trier les documents d'un meuble à dossiers qui appartenait à maître Thompson et que personne n'avait ouvert depuis des années. Il n'y avait là-dedans que des documents bons pour les archives, mais, tout au fond, j'ai trouvé un petit dossier, très fin.

— D'accord, dit Celia, qui n'écoute qu'à moitié.

Elle reprend l'exemplaire de *Vogue* et se remet à le feuilleter.

— Celia, tu m'écoutes, au moins ?

— Oui. Tu parlais d'archivage. Il fallait monter et descendre les escaliers...

— C'est sérieux, Celia !

— D'accord, d'accord. Je suis désolée !

— Ça te concerne.

— Qu'est-ce qui me concerne ?

— Le dossier. Je savais bien que tu n'écoutais pas !

— Le dossier me concerne ? *Moi* ? Mais comment ça ?

— Eh bien, pas toi, exactement. Tes parents.

— Mes parents n'ont jamais mis les pieds dans un cabinet d'avocat. Ce n'est pas leur genre. De quoi pourraient-ils bien avoir eu à discuter avec un avocat ?

Daphne hausse les épaules.

— Je n'en sais rien, je n'ai pas lu le dossier. Je l'ai juste glissé discrètement dans mon sac, sans qu'on me voie.

— Tu as *volé* un dossier ?

— Oui, je sais, c'est un délit passible de sanction. Tu vois un peu les risques que je prends pour toi. Mais je ne pense pas que quelqu'un s'en apercevra. Il allait être remisé à la cave, de toute façon.

— Daph ! Je suis sûre que c'est une erreur. Tu vas devoir rapporter ce dossier. Mais, bon, vas-y, montre-le-moi.

Daphne sort de dessous son lit une chemise toute fine qu'elle pose sans l'ouvrir sur les genoux de Celia. Incrédule, Celia lit l'étiquette imprimée sur le dessus.

Ouverture : Février 1946

Partenaire : Reginald Thompson

Clients : M. et Mme André Duchesne

Concerne : Mlle Duchesne – Nom de code Anya, décédée en juillet 1944

Objet : Demande d'indemnisation – Bureau de la guerre

Clôture : Avril 1948

« Mlle Duchesne... Décédée... » Quelque chose cogne fort dans la poitrine de Celia. Elle fait un rapide calcul. Elle devait avoir trois ans lorsque le dossier a été ouvert, cinq au moment de sa clôture. À sa connaissance, elle est la seule Mlle Duchesne. Son père est fils unique, et ses parents sont retournés en Belgique après la Première Guerre mondiale, quand il n'était encore qu'un très jeune homme, le laissant seul en Angleterre pour terminer son apprentissage de cuisinier. Ils n'ont pas eu d'autre enfant et sont aujourd'hui décédés tous les deux. Et que signifie « Nom de code Anya » ? Y aurait-il un autre André Duchesne dans Londres ? Une pareille coïncidence est-elle vraiment possible ?

Dehors, au loin, on entend le grondement sourd du tonnerre. À l'intérieur, l'air est pesant et poisseux.

C'est Daphne qui rompt le silence :

— Veux-tu que je te laisse seule pendant que tu le consultes ? demande-t-elle.

— Non, s'il te plaît, reste.

Celia ouvre le dossier avec des gestes précautionneux.

Elle voit en tout premier la photographie en noir et blanc d'une jeune femme souriante, ou plutôt d'une jeune fille. Elle est assise sur une couverture de pique-nique, dans un parc, sa jupe étalée en rond autour d'elle. Un cardigan est posé sur ses épaules, et il doit y avoir du vent, car une mèche de cheveux noirs s'est échappée des épingles qui retiennent sa coiffure relevée, à la mode des années 1940. Elle rit, le regard sur l'objectif, la tête légèrement rejetée en arrière. Celia imagine que le photographe vient de dire quelque chose pour la dérider et profite de l'instant où elle sourit pour déclencher l'obturateur de l'appareil.

— Comme elle est jolie, murmure Daphne.

Le dossier contient deux autres photos, puis quelques lettres. La deuxième photo, collée sur un épais support de carton, est un cliché

beaucoup plus classique et solennel de la même jeune fille. Là, elle esquisse à peine un sourire. Daphne a raison. De grands yeux sombres et sérieux, un visage ciselé aux pommettes hautes, un menton pointu... Cette jeune femme a quelque chose de Vivien Leigh.

— Oui, c'est vrai qu'elle est très belle, approuve-t-elle.

— Elle te ressemble, ajoute Daphne.

Celia lui jette un regard noir.

— Ne dis pas n'importe quoi.

— Mais non, je t'assure, c'est vrai !

Daphne prend la deuxième photo pour la regarder de plus près, découvrant ainsi la troisième, qui se trouve en dessous, et c'est encore la même jeune fille qui prend la pose, cette fois avec une version jeune de Père et de Mère. Celia a le souffle coupé en les voyant tous les trois, proches, détendus, appuyés les uns sur les autres, partageant une intimité qui n'existe qu'en famille. Elle contemple un instant la photo avec l'impression d'avoir devant elle un mirage. Elle n'arrive pas à y croire.

Daphne se penche par-dessus l'épaule de Celia et laisse échapper un cri étouffé.

— Mais qui est-ce ? murmure enfin Celia, comme si Daphne, ou Dieu sait qui, allait lui donner la réponse.

— Lis les lettres, la presse Daphne.

Celia lui tend les photos et feuillette la correspondance. Il y a là trois lettres et une note manuscrite, la transcription d'une conversation téléphonique entre M. R. Thompson et M. A. Duchesne, datée du 23 mars 1948. Rien d'autre. Elle s'intéresse d'abord aux lettres.

Juillet 1946

Chers Monsieur et Madame Duchesne,

J'espère que vous allez bien.

Suite à notre récente rencontre, où je vous ai déjà fait part de mes inquiétudes, je dois malheureusement vous confirmer que mes soupçons étaient fondés et que votre fille Jeannette, nom de code Anya, est décédée.

Celia pousse un cri étouffé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Daphne en se penchant vers elle.
Celia lui montre sans un mot le texte, et elles poursuivent ensemble la lecture.

Je suis profondément désolée de vous annoncer si tard cette pénible nouvelle, mais, comme vous l'imaginez aisément, après la cessation des hostilités il régnait en Allemagne la plus grande confusion, et il n'a pas été facile pour moi de localiser nos agents. Cependant, nous savons à présent avec certitude que votre fille a fait partie des membres du SOE capturés à Paris par les nazis à la fin de l'année 1943. Elle a d'abord été détenue pendant plusieurs mois à la prison de Fresnes. Puis, au début de l'été 1944, on l'a transférée à Karlsruhe en Allemagne, dans la prison de Baden-Württemberg. Ensuite, pour des raisons que je ne m'explique pas encore, votre fille est partie en juillet 1944 au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, en France, où elle a été exécutée peu après son arrivée.

Sachez que sa mort a été rapide et qu'elle l'a affrontée avec dignité. Elle était en compagnie d'autres agents britanniques, des femmes, et elles se sont soutenues jusqu'au bout. Je l'ai appris de source sûre par des survivants du camp, mais aussi par les auteurs de ce crime odieux – lesquels seront rapidement traduits en justice, je peux vous l'assurer.

Jeannette était une jeune femme courageuse et lucide, d'une grande force d'âme. Elle a su conserver face à l'adversité un comportement exemplaire qui fait honneur à son pays. Je veillerai à ce qu'elle soit citée pour la plus haute distinction de bravoure, car elle la mérite amplement.

Bien à vous,

Mlle Muriel E. Clarke

- Purée, Celia ! Tu as une sœur !
- J'avais une sœur.
- Oui, désolée. Tu n'as aucun souvenir d'elle ?

Celia secoue la tête.

— J'étais vraiment toute petite quand elle a été arrêtée. Je n'ai pas le moindre souvenir la concernant.

— C'est complètement dingue ! s'exclame Daphne en contemplant Celia avec des yeux exorbités. Non seulement tu avais une sœur, mais en plus c'était une *espionne*, tu te rends compte ?

Celia en reste sans voix. Dehors, le grondement du tonnerre résonne de nouveau, plus proche cette fois.

— Mais pourquoi tes parents ne te parlent-ils jamais d'elle ? Tu es bien sûre qu'ils ne t'ont jamais rien dit à son sujet ?

— Jamais !

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre, dans ce dossier ? demande Daphne en désignant les papiers d'un signe de tête. Peut-être que l'explication est là-dedans...

Celia passe à la lettre suivante, qui émane elle aussi de Muriel Clarke. Elle est beaucoup plus courte que la précédente et datée cette fois de décembre 1946. Mlle Clarke explique que, depuis sa dernière communication, elle a eu des précisions concernant la mort de Jeannie, et que la personne qui les lui a communiquées souhaite les leur transmettre en personne. Elle propose une date et un lieu pour organiser une rencontre. Celia passe ensuite à la troisième lettre, un document officiel daté de 1947 et émanant du ministère de la Guerre. Il indique que le nom de Jeannette est cité dans les récompenses et déclare accompagner l'envoi du ruban et des feuilles de chêne qu'elle a reçus pour sa bravoure, mais ces éléments ne se trouvent pas dans le dossier. Reste enfin la transcription d'une conversation téléphonique entre M. Thompson et André Duchesne, le premier confirmant au second qu'aucune pension ou indemnité ne sera versée aux proches de Jeannie en raison de son statut de civile et qu'il ne peut rien y faire – du moins, c'est ce que Celia parvient à déchiffrer de l'écriture oblique et arachnéenne de l'avocat.

Elle est tétanisée, sonnée. Elle ne comprend pas. De grosses gouttes de pluie cognent aux carreaux de la fenêtre. Elles glissent le long de la vitre, ne laissant qu'une vue floue des maisons, de la rue, du monde extérieur.

— Daphne, est-ce que je pourrais garder tout ça quelque temps ? demande-t-elle enfin en refermant la chemise.

Elle caresse la couverture du bout des doigts.

— Bien sûr, répond Daphne. Le dossier est enregistré comme archivé, et

personne ne va aller ouvrir les cartons pour vérifier qu'il s'y trouve.

— Merci, murmure Celia.

— Quel choc... Tu as toujours voulu avoir une sœur. Eh bien, tu vois, tu en as une.

— J'ai eu, corrige de nouveau Celia.

Une sœur. Elle *a eu* une sœur. Mais que faisait en France pendant la guerre une fille toute simple issue de Southwark, et pourquoi les nazis l'ont-ils arrêtée ? Cela semble tellement absurde que Celia aurait presque envie d'en rire. Seulement voilà, c'est écrit noir sur blanc. Sa sœur était une héroïne, une vraie, et elle a été exécutée. Ses parents auraient dû faire honneur à son sacrifice, crier sur tous les toits que leur fille était une résistante. Ne devrait-il pas y avoir des photos d'elle à la maison, des hommages, des souvenirs, même si c'est dur pour eux de penser à tout ça ?

Qui était exactement cette sœur, « Jeannette, nom de code Anya » ?

Lorsque Celia sort de chez Daphne, le dossier bien à l'abri au fond de son sac, la pluie rebondit sur les trottoirs aussi rapidement et furieusement que des doigts sur une machine à écrire. Blottie sous le parapluie qu'elle a emprunté à son amie, Celia file vers Copperfield Street. Elle réfléchit. Elle doit absolument trouver un moyen d'en savoir plus sur cette affaire sans interroger directement ses parents – ils ont certainement des raisons de lui avoir caché Jeannette, et elle a le sentiment que leur poser des questions reviendrait à ouvrir la boîte de Pandore. Mais, à part s'adresser au ministère de la Guerre, qui possède sûrement son dossier, elle ne voit pas de solution. Après tout, elle a bien le droit de se renseigner au sujet de sa sœur, n'est-ce pas ? Elle pourrait retrouver la Mlle Clarke qui a écrit ces lettres. Le dossier est clos depuis quatorze ans et concerne des faits qui remontent à une vingtaine d'années... Muriel Clarke est peut-être décédée... Mais Celia n'a pas de meilleure idée que la piste du ministère et décide de la tenter.

Quand elle arrive chez elle, la jupe complètement trempée, Père est sorti boire une pinte au *Horse's Head*, dépenser l'argent qu'il a gagné en pariant au foot cette semaine. Mère est dans la cuisine, avec une théière et un sandwich au poulet, en train d'écouter la voix douce d'Alistair Cooke qui anime l'émission *Letter From America*.

— Oh, mon amour, tu es trempée ! s'exclame sa mère. Quelle soirée ! Mais on avait besoin de cet orage pour nettoyer l'air. Va vite enfiler des vêtements secs, pendant que je te prépare quelque chose à manger.

Quand Celia est de retour dans la cuisine, elles échangent des banalités. Elles parlent des projets de Mme Bancroft pour son jardin. Des travaux sur le pont. De la vieille Mme Cooper et de sa jambe qui la fait encore souffrir. Celia aurait-elle de vieux vêtements ou des livres pour la vente de charité de l'église qui aura lieu jeudi prochain ? Au bout d'un moment, Celia annonce en bâillant qu'elle se retire pour lire dans sa chambre.

Mais une fois couchée, avec Bartholomew lové à ses côtés, elle ne parvient pas à se concentrer sur les pages du roman qu'elle est en train de lire – *Avec vue sur l'Arno*. Elle est bien trop pleine du désir brûlant d'en savoir plus sur sa sœur et n'arrive pas à penser à autre chose. Elle repose son livre et parcourt à nouveau le dossier, lentement, avec beaucoup d'attention, pour être sûre de bien enregistrer tous les détails. Elle le relit trois fois, dans son intégralité.

Puis elle se lève et va s'installer sur sa coiffeuse pour écrire.

Chère Mademoiselle Clarke,

J'espère, si cette lettre vous parvient, que vous allez bien. Je crois savoir que vous avez connu une certaine Jeannette Duchesne, exécutée en 1944 dans le camp de concentration Natzweiler-Struthof.

J'aimerais si possible vous poser quelques questions à son sujet et vous serais très reconnaissante de bien vouloir me répondre à l'adresse figurant en tête de cette lettre.

D'avance, merci,

Sincèrement vôtre,

Celia Duchesne (Mademoiselle)

Celia donne l'adresse de *H.J. Potts* plutôt que la sienne. Il ne faudrait pas que l'un de ses parents découvre qu'elle a écrit à cette femme.

Sa démarche étant hasardeuse, elle doute de recevoir une réponse, mais ça ne fait rien, elle postera sa lettre dès demain. Elle caresse distraitement Bartholomew, en songeant à la jeune fille des photos.

Jeannette. Sa sœur.

9

SEPTIMUS

Savoir c'est pouvoir.

Tout le monde le dit, et c'est bien vrai. Voilà ce que pense Septimus en éteignant sa lampe de bureau peu après 20 heures ce jeudi soir de juin. S'il réfléchit aux liens entre savoir et pouvoir, c'est parce qu'il se sent concerné de près par la problématique. Depuis qu'il a pris ses nouvelles fonctions, le mois dernier, il a l'impression d'avoir été jeté dans une fosse aux lions, armé de sa seule intelligence. Se tenir au courant de tout est épuisant. Un poste aussi illustre que celui d'aide de camp de l'ambassadeur américain est un cadeau empoisonné. Il lui vaut la méfiance des plus âgés, qui le trouvent trop jeune et inexpérimenté. Il lui vaut aussi l'envie des plus jeunes. En attendant, c'est lui qui est dans la fosse. S'il sait se rendre utile, il sera épargné. À la moindre erreur, il se fera dévorer tout cru.

Septimus ne s'était certainement pas attendu à être plongé si tôt et si complètement dans le sujet le plus sensible de la politique étrangère américaine.

La guerre froide.

Cette guerre qui voit s'affronter, non pas des gladiateurs et des lions dans une arène, mais les deux grandes puissances, l'Amérique et l'Union soviétique, prêtes à se battre jusqu'à la mort. Un face-à-face idéologique entre le capitalisme et le communisme. L'aigle américain contre l'ours russe. Sauf qu'ils ne se battent pas à coups de griffes, de serres ou de dents, mais qu'ils menacent d'anéantir l'adversaire par une frappe nucléaire dont les retombées s'étendraient bien au-delà de l'arène. Un combat où il n'y aurait pas de vainqueurs, raison pour laquelle, en vérité, chacun se contente pour l'instant de surveiller l'autre.

Comme ne manque jamais de le rappeler l'ambassadeur Big B., avec des enjeux aussi énormes, l'atout fondamental de cette guerre est le *renseignement*.

— Nous devons savoir ce que fait notre ennemi, ce qu'il prépare, quelles sont ses intentions. Mais nous devons aussi savoir ce qu'il *pense*, pénétrer son esprit, a-t-il déclaré à Septimus dès son premier jour en tant

qu'aide de camp. Mais ce n'est qu'une partie du travail. L'ennemi cherche comme nous à tout savoir – partons du principe qu'il a des yeux et des oreilles partout – et il nous faut tisser un vaste réseau de désinformation pour l'induire en erreur, répandre de fausses nouvelles pour l'empêcher d'accéder à la vérité.

Quelle que soit la vérité en question, songe Septimus. Mais cela, c'est une autre histoire.

— Vous l'ignorez sans doute, mais j'ai une longue expérience dans le domaine du renseignement, a poursuivi David Bruce avec des yeux pétillants de fierté. J'étais à Londres pendant la guerre, pour recueillir des renseignements afin d'aider les Alliés. Je travaillais alors pour l'OSS, l'organisme précurseur de la CIA. Ça a été pour moi une formation très utile. Et laissez-moi vous dire, Septimus, que le rôle du renseignement n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui, comme vous l'apprendrez rapidement.

Le vrai pouvoir, pense Septimus en quittant le bâtiment, *vient de la capacité à interpréter, à conserver son sang-froid, à voir clair dans le chaos et à contrôler les forces subversives, dans son propre camp comme dans celui de l'ennemi.*

Dehors, il pleut dru. Septimus hèle un taxi noir sur Grosvenor Square. Une chance, il n'a pas eu à attendre.

— Winfield House, Regent's Park, lance-t-il au chauffeur, tout en essuyant du plat de la main des gouttes sur sa veste.

Il s'adosse à la banquette et songe une fois de plus avec satisfaction que ce qu'il fait en ce moment, c'est ce qu'il a toujours voulu, ce pour quoi il a travaillé si dur. Le taxi accélère dans les rues détrempées, les lumières de la ville deviennent floues.

« Passez donc prendre un verre ce soir chez moi, lui a proposé l'ambassadeur ce matin même, d'un ton jovial. Vous ferez la connaissance d'Evangeline, ma femme. Oh, et il y aura aussi quelqu'un d'autre que j'aimerais vous présenter. »

C'est la première fois que Septimus se rend au domicile de David Bruce. Il inspire profondément pour se donner du courage. Il va devoir jouer le rôle du jeune homme raffiné, sûr de lui et autoritaire. L'archétype de l'Américain bien éduqué aux dents longues. Il a conscience qu'il se passe en ce moment des choses particulièrement délicates et se demande ce que Big B. va lui proposer. Car l'ambassadeur ne l'a pas invité uniquement

pour le voir se pavaner dans son salon. Il a sûrement une idée derrière la tête. Le sang de Septimus pétille quand il songe qu'on va lui donner une chance de changer le cours des choses, de monter encore en grade, de mériter un peu plus le respect de ses pairs, d'influer sur les événements du monde. Ce qu'il va faire dans les mois à venir *pourrait* changer le cours de l'histoire. Cela *pourrait* pousser le monde vers la guerre, ou au contraire l'en détourner.

Mais, à la vue de Winfield House, il commence à transpirer d'angoisse. Ce n'est pas une maison. C'est un manoir. Un véritable manoir. Il prend soudain conscience des responsabilités qui pèsent sur lui et il en a des sueurs froides.

Il laisse au chauffeur beaucoup plus que le prix de la course et s'arme de courage. Il doit se contrôler. Il peut y arriver.

Un jeune homme en livrée au regard fuyant lui ouvre la porte et le conduit jusqu'à un grand salon somptueux, éclairé par de nombreuses lampes, chargé de richesses et d'histoire. Il accepte à boire, « un whisky avec des glaçons, merci ». Pendant qu'il attend, le verre à la main, ses yeux vagabondent, repérant ici et là les marques de grandeur de l'empire colonial.

— Ah ! Vous voilà, Nelson ! s'exclame Big B. en entrant dans la pièce. Evangeline ne va pas tarder à arriver. Bienvenue dans mon humble demeure.

Septimus manque de recracher sa gorgée de *single malt* écossais.

— Eh bien, merci pour l'invitation, parvient-il à dire en déglutissant difficilement. C'est vraiment une belle maison, que vous avez là.

Big B. regarde autour de lui, les yeux luisants de satisfaction.

— Et ce n'est pas n'importe quelle maison, explique-t-il. Voyez-vous, c'est pour moi un bout d'Amérique. J'y vis avec ma famille et j'y reçois mes invités.

La porte grince. Une élégante femme d'âge moyen, probablement l'épouse de Big B., entre dans la pièce, accompagnée d'un petit homme trapu que Septimus reconnaît aussitôt. Son pouls s'accélère. Il respire profondément.

— Nelson, je vous présente Evangeline et mon bon ami, sir Reginald Fox-Andrews. Lui et moi, nous nous connaissons depuis l'époque où je vivais à Londres, comme je vous l'ai dit, pendant la guerre. Fox-Andrews travaille dans les services de renseignement britanniques. Vous n'êtes pas

sans savoir que la Grande-Bretagne est notre alliée la plus proche, et à ce titre nous partageons nos informations. Cette collaboration est d'une importance vitale, si nous voulons préserver l'Occident de la menace omniprésente de l'infiltration communiste.

— Enchanté, monsieur, déclare Septimus en s'inclinant légèrement.

Il se tourne vers Evangeline.

— Enchanté également, madame Bruce.

— Nelson est mon nouvel aide de camp, déclare Big B. en tapant sur l'épaule de Fox-Andrews. Il a obtenu une habilitation de sécurité. Il accomplit déjà un travail remarquable et se rend indispensable. Vous serez amenés à passer un certain temps ensemble, et j'ai pensé qu'un dîner serait une façon agréable et informelle de vous mettre en contact.

— J'ai hâte d'apprendre à vous connaître, jeune homme, dit Fox-Andrews en s'avançant pour serrer vigoureusement la main de Septimus.

Il le regarde droit dans les yeux, sans ciller.

Le lendemain est relativement tranquille. Les jours calmes dans une ambassade sont plutôt rares, Septimus a eu l'occasion de s'en apercevoir. Il profite d'avoir enfin une vraie pause-déjeuner pour se rendre à la petite librairie *H.J. Potts* située sur le Strand, en espérant que cette fois Vera y sera. Elle a pris une employée pour gérer sa librairie, sans doute pour profiter des libertés et du luxe qu'offre Londres. Il y a une certaine ironie à cela.

La pluie de la veille a nettoyé la ville. L'air est frais. Septimus respire plusieurs fois à fond, comme un homme qui se noie.

Cette librairie *H.J. Potts* est décidément trop vieillotte. Poutres de travers, livres poussiéreux, recoins sombres. Derrière le comptoir, il aperçoit la jeune fille de l'autre fois, penchée sur un livre. Vera doit encore être sortie, et Septimus en est vaguement irrité. Ce n'est pas facile pour lui de venir jusqu'ici.

Quand il s'approche du comptoir, la jeune fille lève les yeux. En le voyant, elle laisse tomber son livre et se lève d'un bond de son tabouret, comme si une abeille l'avait piquée.

— Bonjour, mademoiselle...

— Duchesne, achève-t-elle dans un souffle. C'est mademoiselle Duchesne. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Bien sûr.

Il la regarde attentivement. Il se souvient parfaitement d'elle, car il n'oublie jamais un joli visage. Celui de cette jeune fille est d'une beauté remarquable, il doit l'admettre.

— Alors, cela a plu ? demande-t-elle timidement.

— Pardon ?

— *Les Raisins de la colère*. Le cadeau pour votre patron. Il a aimé ?

— Ah, oui, il a aimé. C'était une très bonne idée.

Il lui décoche son plus beau sourire.

— J'en suis ravie, dit-elle.

— C'est toujours une bonne chose d'être bien vu de son employeur.

— Très juste.

— Mon patron a une conscience sociale très aiguë, alors un livre comme celui-là... Ça a fait mouche, pour ainsi dire.

Elle acquiesce vigoureusement, une expression impatiente sur le visage, comme si elle attendait la suite.

— Un tel livre est toujours d'actualité, vous ne pensez pas ? ajoute-t-il. Notre société a beaucoup à apprendre sur l'exploitation et la destruction de la nature. La manière dont nous traitons les gens ordinaires. La souffrance des pauvres...

Il pose un coude sur le comptoir, guettant sa réaction.

— C'est vrai.

Elle lui adresse un sourire éclatant. Elle semble soudain très jeune. Et aussi très douce. Le cœur de Septimus s'ouvre, juste un peu. Elle est différente des femmes sophistiquées et blasées qu'il a rencontrées jusqu'à présent dans Londres. Elle semble fraîche, candide, honnête. C'est distrayant.

Ne jamais se laisser distraire.

— Je suis venu voir Mme Denton, dit-il doucement. Je viens d'assez loin, et cela m'ennuierait de repartir une deuxième fois sans lui avoir parlé. Est-elle là ?

— Oui, bien sûr. Je vais la chercher dans l'arrière-boutique. Elle s'occupe de la paperasse. Je ne serai pas longue.

Elle balaie d'un regard inquiet la boutique vide.

— Soyez tranquille, murmure Septimus en se penchant vers elle par-dessus le comptoir. Je vais surveiller les lieux.

Il lui adresse un clin d'œil et remarque la rougeur de ses joues quand elle se détourne pour sortir par la porte qui sépare l'appartement de la

boutique.

Quelques instants plus tard, elle revient, Vera sur ses talons.

— Septimus ! Quel plaisir de te voir enfin !

Vera lui ouvre les bras et l’embrasse sur les deux joues.

— Viens chez moi prendre un café. Nous avons tant de choses à nous raconter.

— J’ai été ravi de bavarder avec vous, mademoiselle Duchesne, dit Septimus en emboîtant le pas à Vera. Nous poursuivrons cette conversation une autre fois.

Les joues de la jeune femme rougissent à nouveau et, l’espace d’un bref instant, il ne voit plus que cela.

Deuxième partie

10

JEANNIE

Angleterre, décembre 1942

— Tu lui as brisé le cœur, tu t'en rends compte ?

Mère déposa bruyamment son seau sur le sol carrelé pour bien marquer son mécontentement.

— Oui. Je le sais. Tu me le répètes tous les jours.

Les pieds calés sur un fauteuil, Jeannie s'apprêtait à coudre le premier des six boutons façon écaille de tortue d'un gilet de bébé couleur crème. Elle éleva son aiguille à la faible lumière hivernale et enfila un fil de coton. Ses chevilles enflées et son dos la faisaient souffrir. Son gros ventre dur appuyait en permanence sur sa vessie, l'obligeant à sortir plus souvent qu'à son tour pour rejoindre des toilettes extérieures glaciales. Mais elle n'osait se plaindre de rien, car elle n'en avait pas le droit. Elle s'était mise toute seule dans ce pétrin.

— Ton pauvre père. Qui se bat au loin pour ce pays. Coincé dans une chaleur infernale en Afrique du Nord.

Mère plongea dans le seau glacé sa brosse et ses mains couvertes d'engelures, puis se mit à quatre pattes pour frotter le sol déjà propre avec une vigueur exprimant la force de son point de vue.

— C'est lui qui a voulu y aller, rétorqua Jeannie. Il tient à se battre pour sa patrie bien-aimée. Et il préfère être coincé là-bas plutôt qu'ici avec nous.

La brosse marqua une pause.

— Ne sois pas insolente, protesta Mère.

Elle trempa à nouveau sa brosse, la secoua, se remit à frotter.

Jeannie disait vrai. Personne en Angleterre ne manifestait plus de ferveur que son père pour défendre le pays qui l'avait accueilli quand il n'était encore qu'un enfant. *Ce combat*, avait-il expliqué à Jeannie qui le regardait faire ses bagages et se préparer à partir quand la guerre s'était déclarée, trois ans plus tôt, *ce n'est pas seulement un devoir, mais un honneur que j'accepte avec joie*. Un tel dévouement patriotique rappelait à Jeannie l'âge révolu de la chevalerie.

Depuis sa position à quatre pattes, Mère s'adressa au sol :

— André a répondu à ma lettre, dit-elle d'un ton plus calme et plus doux. Je ne vais pas te raconter en détail ce qu'il m'a écrit, mais tu dois savoir que, pour l'enfant, Jeannie, il n'est pas d'accord. Il n'y a qu'une seule solution. Il faut le proposer à l'adoption.

Jeannie se piqua le pouce avec son aiguille.

— Tu sais bien que je ne veux pas, protesta-t-elle.

Elle tenta de déglutir pour avaler la boule qui se formait dans sa gorge.

— C'est la meilleure solution pour tout le monde. D'ailleurs, c'est ce qu'on avait décidé, et c'est même pour ça qu'on est venues ici, dans ce cottage au milieu de nulle part.

— Mais j'ai changé d'avis.

— Pour l'amour du ciel, Jeannie, tu aurais dû réfléchir avant de te précipiter dans son *lit*, cracha-t-elle d'un ton plein de mépris.

Jeannie contempla le long visage fin de Mère. En cet instant, avec ses joues rentrées et ses sourcils froncés, elle était l'image même du dégoût. Jeannie se sentit sale. Honteuse. Elle détourna les yeux. Elle détestait ce qu'elle avait fait à sa mère. Elle détestait ce que sa mère lui faisait.

Le fœtus remua, et Jeannie posa une main précautionneuse sur son ventre. Au début, elle avait songé à s'en débarrasser. Mais quand elle avait fini par avouer son état, elle était à cinq mois de grossesse et c'était déjà trop tard. L'adoption était alors apparue comme la seule solution. Cependant, au fil des semaines, comme le bébé s'était mis peu à peu à bouger en elle, une autre idée avait germé dans son esprit. Elle trouverait un moyen de garder cet enfant de l'amour, fruit du lien qui l'avait unie à Harry. Tous ses instincts se révoltaient à l'idée de s'en séparer. *Protège-le. Nourris-le. Ne l'abandonne pas.*

— Il y a beaucoup de veuves de guerre, dit-elle en brisant le silence. Ou de filles qui étaient simplement fiancées et qui garderont leur bébé sans être montrées du doigt. Elles auront droit à la sympathie et au soutien de leur famille. Ce n'est pas comme si Harry m'avait séduite et abandonnée. On allait se marier, tu le sais. Il m'avait offert une bague !

Sa mère s'accroupit, le souffle court, et s'essuya le front du revers de la main.

— N'importe quel voyou peut donner à une fille un morceau de métal bon marché et lui marmonner de vagues promesses. Tu aurais dû te méfier, au lieu de tomber dans le panneau. Je pensais t'avoir appris à distinguer le

bien du mal. À respecter les lois de Dieu. La vérité, c'est qu'il n'y avait rien d'officiel entre vous et que tu le connaissais à peine. Il était probablement déjà marié et il s'est moqué de toi. Si tu n'abandonnes pas ce bébé, ton père te reniera. Il te jettera dehors. C'est ça que tu veux ? Te retrouver sans rien, à la rue ? Tu penses vraiment que tu serais capable d'assumer un enfant dans ces conditions ?

Jeannie jeta le petit gilet sur la table d'appoint, se leva de son fauteuil et sortit en trombe par la porte de derrière. Impossible de rester une seconde de plus dans la même pièce que Mère. Elle ne la supportait plus. Elle et son dédain, ses reproches, cette honte qui planait en permanence entre elles comme une odeur nauséabonde.

Dehors, le froid était rude ce matin-là. Un brouillard bas planait sur le jardin du cottage, l'humidité gouttait des arbres et des arbustes environnants. Les parterres de fleurs avaient été défaits pour accueillir des légumes. À la place des delphiniums, des chrysanthèmes et des rosiers, on trouvait en vrac des plants de pommes de terre, des choux, des carottes et des légumes verts hivernaux. Les poules qui lissaient leurs plumes en caquetant s'agglutinèrent contre le grillage du poulailler en entendant le pas de Jeannie. Après avoir franchi le portail du jardin, elle s'arrêta en frissonnant, les pieds déjà trempés par l'herbe épaisse du pré des vaches. La campagne s'étendait à perte de vue à flanc de colline. Çà et là, on distinguait de petites fermes comme la leur, des colonnes de fumée s'élevant de leurs cheminées dans l'air glacial de l'hiver.

Ici, on se sentait loin de Londres, des bombes et des nuits passées dans les abris. Et aussi de ce qui les avait poussées à partir, sa mère et elle. Les ragots, la désapprobation générale, la honte de porter en elle le germe d'un petit être sans père. Comment leur faire comprendre ? Cet enfant était tout ce qui lui restait de Harry. Harry qui peuplait ses rêves la nuit et dont l'absence durant des jours sans fin la laissait vide, perdue et en manque.

Mère avait tout organisé selon les instructions de Père. Le bébé de Jeannie serait placé dans un orphelinat où l'on s'occuperait de lui, jusqu'à ce qu'il soit confié à un couple dans l'incapacité d'avoir un enfant. Il ou elle aurait alors un véritable foyer, une légitimité. C'était bien mieux que de porter toute sa vie le fardeau et le blâme d'être le fruit du péché.

Les premières contractions apparurent en début de soirée, mais Jeannie parvint à les dissimuler à Mère, avec qui elle cousait près de la chaleur du

fourneau, à la lueur ambrée des lampes à huile de la cuisine, en écoutant la radio qui jouait doucement. La douleur s'intensifia au cœur de la nuit, et Jeannie se mit alors à faire les cent pas en se mordant la lèvre inférieure pour ne pas crier. Elle ne voulait pas réveiller Mère. Quelque part dans son cerveau, une petite voix lui disait que, si elle parvenait à mettre seule son enfant au monde, sans l'intervention de quiconque, elle empêcherait qu'on le lui enlève. À 6 heures du matin, quand sa mère se leva, elle vit au premier coup d'œil ce qu'il se passait. Elle courut chercher M. Binden, le fermier qui leur louait le cottage, et lui demanda de les conduire à la maternité, ce qu'il fit avec beaucoup de gentillesse, non sans jeter des regards anxieux du côté de Jeannie, qui transpirait abondamment et se tordait de douleur, spectacle qui l'incitait à accélérer sans tenir compte des bosses et des nids-de-poule de la route.

La maternité était un bâtiment préfabriqué construit à la hâte sur le terrain de l'hôpital le plus proche, dans la ville de Dorking, à huit kilomètres du cottage. Il y avait là un certain nombre de femmes venues de Londres pour accoucher au calme.

— C'est la personne dont je vous ai parlé, infirmière Campbell, expliqua la sœur de l'accueil à l'infirmière qui devait prendre Jeannie en charge. Vous voudrez bien prévenir l'assistante sociale ?

Elle plissa le nez, comme dérangée par une mauvaise odeur, et retroussa les lèvres avec dégoût.

— Vous l'installerez à l'écart dans la chambre individuelle. Ça évitera qu'elle perturbe les autres, ajouta-t-elle.

La chambre en question était une pièce minuscule, de quoi mettre un lit de fer, avec juste assez d'espace pour le contourner. Les murs trop minces n'isolaient pas des sons, et l'on entendait résonner les gémissements gutturaux et les cris des femmes en train d'accoucher, ainsi que les pas précipités des infirmières et leurs semelles qui crissaient sur le linoléum. De temps à autre, leurs appels : « Quelqu'un par ici, j'ai besoin d'aide ! »

Jeannie se mit à trembler, terrorisée à l'idée du calvaire qui l'attendait. Heureusement, tout alla très vite. Elle était déjà tellement avancée dans le travail que le bébé arriva en l'espace de quelques heures.

Une vigoureuse petite fille.

La sage-femme la lui prit des bras en annonçant qu'elle allait la nettoyer et la confier à l'assistante sociale qui devait venir la chercher. Jeannie ne vit même pas son visage. Tandis qu'on l'emportait, elle eut à peine le temps

d'entrevoir une tête sombre et humide émergeant d'un paquet de linge, avec un petit pied qui dépassait.

— Je veux la voir, protesta-t-elle. Je veux voir à quoi elle ressemble. La tenir un instant. S'il vous plaît. Juste un instant.

Mais les pas continuèrent à s'éloigner jusqu'à ce que Jeannie ne les entende plus.

Une infirmière vint la recoudre avec brusquerie, sans s'inquiéter de lui faire mal. Jeannie se protégea de sa méchanceté avec les moyens dont elle disposait. En s'interdisant de crier ou de grimacer quand elle plantait son aiguille. Elle ne s'autorisa pas non plus à verser une seule larme, mais s'efforça au contraire de supporter stoïquement l'épreuve. Pourtant, elle hurlait de désespoir à l'intérieur, et ses bras vides réclamaient son enfant.

Quand l'infirmière eut terminé, Jeannie se tourna sur le côté et se recroquevilla face au mur beige, trop épuisée pour essuyer la larme qui avait réussi à lui échapper. Elle perdit la notion du temps. Sans doute parvint-elle à s'assoupir un moment, car elle n'entendit pas la porte s'ouvrir et se refermer. Puis, sentant une présence dans la pièce, elle fut aussitôt en alerte et regarda autour d'elle. Une femme grande et massive se penchait sur elle, un porte-bloc à pince à la main.

— Bonjour. Je suis mademoiselle Jones, l'assistante sociale. Redressez-vous, s'il vous plaît. J'ai besoin de votre signature ici...

Elle abaissa le porte-bloc et pointa un doigt sur un formulaire.

— ... et ici.

Jeannie lut les mots « Abandon pour autorisation d'adoption » en haut de la page, et ses larmes se mirent à couler à flots.

— Mais je ne l'ai pas vue... On ne va pas m'autoriser à la voir ?

— Ressaisissez-vous et cessez de pleurer. Vos larmes ne résoudront rien. L'unique moyen de réparer ce gâchis, c'est de vous débarrasser du problème. Un jour ou l'autre – Dieu seul sait quand, parce que vous n'êtes pas la seule à avoir fauté et les orphelinats sont pleins à craquer –, un couple aimant en mal de bébé adoptera votre fille. J'espère que cette idée vous aidera à surmonter votre honte.

Jeannie prit le stylo et signa.

On attendait d'elle qu'elle se comporte comme s'il ne s'était rien passé. Qu'elle balaie son enfant sous le tapis et l'oublie comme une saleté indésirable. Mais ce n'était pas si simple. Sa fille serait toujours auprès d'elle, où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse.

Il lui fallait un prénom.

— Je lui ai donné un prénom, annonça-t-elle à sa mère quand celle-ci vint la chercher, le visage complètement défait. Pour moi, elle sera Celia. Ça veut dire « Céleste ».

11

CELIA

Un certain samedi matin du mois de juin, Père étant au travail, Mère travaillant à l'épicerie et Mme Denton lui ayant gentiment accordé une demi-journée de congé supplémentaire, Celia se retrouve seule à la maison avec Bartholomew, qui ronronne en grimpant derrière elle l'escalier menant à l'étage.

Cela fait maintenant plus de deux semaines qu'elle a appris l'existence de Jeannie, et durant ces quinze longs jours sa curiosité à l'égard de cette mystérieuse sœur s'est muée en une impérieuse envie d'en savoir plus.

Hier, elle en a parlé à Daphne, avec qui elle avait rendez-vous au *Wellington*.

Elles ont pris toutes les deux une pinte de cidre, et Celia s'est efforcée de ne pas penser au « tut-tut » de Mère. Elle avait besoin d'un remontant. Jeannie n'aurait pas hésité, elle. Une jeune fille capable de risquer sa vie pour combattre les nazis ne s'inquiète pas de savoir si sa mère l'autorise ou non à boire de l'alcool.

Daphne a jugé légitime que Celia s'intéresse à cette sœur qu'on lui cache.

— Il n'y aurait pas chez toi des documents ou des photos qui te permettraient d'en savoir plus ? a-t-elle demandé.

— Je n'ai jamais vu la moindre trace de l'existence de Jeannie. Mes parents ont dû se débarrasser de tout ce qui la leur rappelait.

— Je suis prête à parier qu'il reste des affaires cachées quelque part. Au grenier, ou sous le lit de tes parents.

Celia a les paumes tellement moites que ses mains glissent sur la poignée, et elle doit s'y reprendre à deux fois pour ouvrir la porte de la chambre où dorment ses parents. Elle demeure un instant sur le seuil de cette pièce sacrée, l'oreille aux aguets, les nerfs à fleur de peau. C'est une pièce simple et modeste. Un lit double contre le mur, à côté de la porte. Une armoire et une commode contre le mur opposé. La coiffeuse de Mère est lovée dans le demi-cercle de la fenêtre en arc, avec sa boîte à bijoux, sa brosse à cheveux et son peigne impeccablement alignés devant le miroir. De

chaque côté du lit se trouve une table de nuit équipée d'une lampe de chevet. Sur celle de son père, il y a le *Manuel de pêche à la mouche*, un journal plié avec une grille de mots croisés à moitié remplie et sa paire de lunettes de lecture. Sur celle de sa mère, une bible de poche et un mouchoir. Celia jette autour d'elle un regard désespéré. Où chercher ?

Elle se dirige vers la cheminée – qui ne sert plus depuis longtemps – et contemple les photos encadrées disposées sur le manteau. Elle les connaît, mais quelque chose a pu lui échapper. Il y en a une de ses parents jeunes, souriants et heureux, sur le seuil d'une église le jour de leur mariage. Sur une autre, ce sont les parents de Mère, entourés d'une ribambelle d'enfants pieds nus sur une plage. Parmi eux, la mère de Celia à l'âge de huit ans. Derrière la photo décolorée, on peut lire : « Littlehampton, juillet 1913. »

Celia fait un rapide calcul.

Mère avait près de quarante ans quand elle lui a donné naissance, un âge plutôt avancé pour un premier enfant. Peut-être est-elle venue au monde sans avoir été désirée. C'est une pensée déplaisante, qui l'a déjà traversée. Elle ouvre les tiroirs de la coiffeuse, fouille l'armoire, regarde dans la vieille valise rangée sur l'étagère du haut. Elle vérifie ensuite sous le matelas et sous le lit. Rien. Dans le tiroir de la table de nuit de Mère, elle trouve un pot de Vick's, une boîte d'allumettes, un étui à lunettes, une pile de mouchoirs. C'est tout. Absolument rien de secret.

Elle entreprend alors d'étendre sa fouille au reste de la maison : le fond des placards, entre les livres de la bibliothèque, jusque dans les tiroirs de la cuisine. Rien concernant Jeannie. Nulle part.

Il ne reste plus que le grenier. Un coup d'œil à l'horloge de la cuisine lui confirme qu'elle a encore une heure devant elle. Elle prend donc la grande lampe torche dans le garde-manger et la perche dans le placard d'aération – pour défaire le crochet de la trappe donnant dans le grenier. Celle-ci grince en s'ouvrant et laisse échapper de la poussière et des feuilles mortes. Le grenier n'est pas grand, et Celia ne tient debout qu'au milieu, là où le toit de tuiles en pente est le plus haut. Elle enjambe tant bien que mal une pile d'articles de pêche appartenant à Père et un jeu de clubs de golf. Il y a même une paire de skis, là-dedans, ainsi qu'une tente soigneusement pliée, et à côté un carton contenant du matériel de camping, un réchaud, deux chaises pliantes. Tout le nécessaire pour un passionné de camping sauvage. Père a dû être un véritable aventurier dans sa jeunesse. Encore un aspect de la vie de ses parents qu'elle ne soupçonnait pas.

Elle passe ensuite à l'examen d'une pile de cartons couverts de poussière et de débris. Quelques livres, une vieille machine à coudre qui a dû appartenir à sa grand-mère. Enfin, une petite boîte contenant des vêtements pour bébé. Elle en sort une paire de chaussons tricotés et un gilet rose pâle matelassé. Les siens ou ceux de Jeannie ? Au fond du même carton, elle trouve un gilet bleu de femme mangé aux mites et un vieux journal intime aux bords écornés, enveloppé dans un foulard de soie. Elle s'accroupit entre les cartons, cale sa lampe torche contre l'un d'eux pour s'éclairer et dénoue le foulard avec précaution. Le journal est pratiquement vide, seules quelques pages sont couvertes de l'écriture brouillonne de sa mère. Le pouls de Celia bat à ses oreilles. C'est là une importante découverte. Une fine enveloppe bleue glisse à terre. Elle est adressée à Mère, et le cachet de la poste indique « Chelsea, Londres ». Elle contient un court message manuscrit daté du 7 octobre 1943. La moitié inférieure de la page a été déchirée. Celia vérifie dans l'enveloppe : il n'y a rien d'autre à l'intérieur.

*64 Baker Street
Londres
W1*

Chère Madame Duchesne,

Suite à notre brève rencontre de jeudi dernier, je vous écris pour vous confirmer que vous pouvez me contacter à l'adresse mentionnée ci-dessus à tout moment, ou m'appeler au numéro que vous trouverez au bas de cette lettre, si vous avez des questions ou des inquiétudes. Je peux vous assurer que votre fille est entre de bonnes mains et que tout se passe à merveille. Nous sommes très reconnaissants de l'avoir parmi nous. Je ne peux malheureusement pas être plus précise quant à l'endroit où elle se trouve, car, dans l'intérêt de tous, nous sommes tenus à une certaine discrétion. Mais ne vous inquiétez pas. Comme je vous l'ai expliqué jeudi, elle va bien.

Ça s'arrête là, il manque la fin.

Un bruit sourd résonne au rez-de-chaussée. Celia se fige, le message

dans une main, le journal dans l'autre.

— Celia ? Je suis rentrée... Il n'y avait pas beaucoup de clients et j'ai pu partir plus tôt...

La voix de sa mère lui parvient faiblement depuis le couloir.

Celia sent venir la nausée. Elle replie maladroitement le message et le glisse entre les pages du journal, qu'elle jette dans le carton. Puis elle ramasse sa lampe torche et se dirige en trébuchant vers la trappe. Elle se penche sur le bord et crie :

— Je descends ! Je mettrai la bouilloire en route !

Dans sa précipitation pour atteindre l'échelle, elle se cogne le genou contre un carton et lâche sa lampe torche, qui tombe avec fracas. Elle s'empresse de la ramasser en jurant entre ses dents, mais Mère a entendu et l'appelle à présent depuis le bas de l'échelle.

— Celia, qu'est-ce que tu fabriques là-haut ? demande-t-elle d'une voix lasse.

Zut ! Le cerveau de Celia s'avère incapable d'inventer une raison plausible à sa présence dans le grenier, un endroit où elle ne s'était jamais aventurée auparavant. Elle reste figée, à fixer le crâne de sa mère sous la trappe du grenier. Comme celle-ci lève la tête, leurs regards se croisent.

— J'étais simplement en train de...

Doit-elle dire la vérité et mettre sa mère en demeure de tout lui raconter ? Elle voudrait bien, mais les mots restent coincés dans sa gorge.

— Celia ?

— J'arrive.

Elle se retourne pour descendre l'échelle à reculons. Elle tremble et pense à cette lettre dont il ne reste que la moitié. « *Je peux vous assurer que votre fille est entre de bonnes mains et que tout se passe à merveille. Nous sommes très reconnaissants de l'avoir parmi nous.* »

— Je t'ai demandé ce que tu fabriquais dans le grenier, insiste sa mère d'un ton dur et soupçonneux.

Dès qu'elle a mis pied à terre, Celia se plante devant Mère. Son cœur fait des bonds dans sa poitrine, telle une grenouille prise de folie. Il cogne violemment contre sa cage thoracique. Le besoin de savoir est presque intolérable. Elle n'y tient plus.

— Qui était Jeannette ? lâche-t-elle.

La question lui a échappé.

Sa mère se fige et devient livide.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? gémit-elle.

Elle penche, comme un navire en détresse, et s'adosse au mur pour ne pas tomber.

— Je t'ai demandé...

La voix de Celia s'enroue. Elle hésite. Mais c'est trop tard. Impossible de revenir en arrière.

— Je t'ai demandé qui était Jeannette.

Mère reste d'abord silencieuse. Son visage a pris une teinte grisâtre et ses yeux semblent plus enfoncés que jamais dans leurs orbites.

— Où as-tu entendu ce nom ? demande-t-elle enfin.

— Est-ce que ça a de l'importance ? rétorque Celia.

— Oui.

Elles se dirigent vers la cuisine et Mère prend appui sur la table comme si elle n'était plus en mesure de porter son propre poids. La pièce est lourde de silence.

Celia remplit la bouilloire, prend une grande inspiration.

— C'est par Daphne. Elle a trouvé quelque chose au cabinet. Un dossier étiqueté à vos noms et mentionnant celui de « Jeannette Duchesne, nom de code Anya ». Il ne faut pas lui en vouloir. Elle m'a simplement demandé si je savais quelque chose à ce sujet.

— Elle a lu le dossier ?

— Non ! Bien sûr que non. Elle faisait du rangement et elle s'apprêtait à l'archiver. Elle n'a lu que l'étiquette.

Elle juge plus prudent de ne pas raconter que Daphne a subtilisé le dossier, qu'elles en ont pris connaissance ensemble et qu'il est à présent caché dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit *exactement* ?

— Rien de plus que ce qu'il y avait sur l'étiquette. Vos noms, la date d'ouverture du dossier et le fait qu'il concernait une certaine « Jeannette Duchesne, décédée ».

La bouche de Mère s'ouvre et se referme, comme celle d'un poisson hors de l'eau, mais aucun mot n'en sort. Elle fixe ses mains jointes sur la table de la cuisine.

— Alors je me suis dit qu'il pouvait y avoir dans le grenier des traces de cette Jeannette Duchesne.

— Et tu as trouvé ?

— Non, ment Celia.

Elle veut que Mère lui dise la vérité spontanément, pas parce qu'elle se sent acculée.

— J'ai surtout trouvé de la poussière. Et aussi des cartons contenant du vieux matériel de pêche et de camping.

Mère soupire et détourne le regard. Derrière elle, le tic-tac de l'horloge résonne. Celia regarde le petit pendule doré qui oscille de droite à gauche et semble à chaque balancement sortir des oreilles de sa mère. Des mèches de cheveux se sont échappées de son chignon ; elle a les joues creuses. Celia la trouve vieillie et amincie, soudainement.

— Je suis certaine qu'il y a des règles de déontologie pour éviter ce genre de fuites, déclare enfin Mère, tandis que la bouilloire commence à murmurer. C'est une violation du secret professionnel. Daphne n'avait pas le droit de te parler d'un dossier.

Celia a la bouche sèche. Maman va se plaindre de Daphne à Thompson, Parker & Edgely. Ils vont découvrir que le dossier a disparu. Daphne sera renvoyée. Par sa faute.

— S'il te plaît, maman, Daphne n'est coupable de rien. Ne la dénonce pas. Elle va perdre son travail et...

— Elle aurait dû y réfléchir avant de parler à tort et à travers, tu ne crois pas ?

— Elle ne pouvait pas deviner que c'était un secret de famille... Est-ce que Jeannette était ma sœur ?

Celia veut ramener l'attention de Mère sur la question principale.

Elle a droit à un regard circonspect.

— Elle n'a vraiment pas ouvert ce dossier ? insiste Mère.

— Non, maman, je t'assure que non. Elle s'est contentée de l'archiver, comme je te l'ai dit.

— Je ne me doutais pas qu'ils avaient encore un dossier, commente sa mère d'une voix émue. Je suppose qu'ils conservent des traces de tout. Il va falloir qu'on me le rende.

Celia se dit qu'elle va devoir rapporter le dossier à Daphne afin qu'il soit à sa place lundi matin, avant que sa mère ne contacte le cabinet pour le réclamer.

— S'il te plaît, dis-moi qui était Jeannette. J'ai le droit de savoir, n'est-ce pas ?

Mère halète, comme si elle ne savait plus respirer. Elle évite le regard de Celia et murmure :

— Je ne peux pas... je ne veux pas...

— S'il te plaît...

Mère secoue la tête. Se mordille la lèvre inférieure.

— Bon, dit Celia. Alors je vais te dire ce que j'ai cru comprendre.

Elle s'efforce de rester calme en dépit d'une envie folle de secouer sa mère pour extirper d'elle toute la vérité.

— Jeannette, nom de code Anya, était ma sœur. Elle a été impliquée dans une opération secrète pendant la guerre et elle est morte.

Sa mère ne répond rien.

— Sache que j'ai un moyen de tout savoir, insiste Celia. C'est de...

— Jeannette a été exécutée dans un camp de concentration dans le nord de la France, l'interrompt sa mère d'une voix plate et sans affect. Elle n'avait que vingt et un ans. C'est trop dur... Quand on perd un enfant... Tu dois comprendre, Celia... Les nombreux parents qui ont perdu un fils à la guerre n'aiment pas en parler, c'est trop douloureux. Ça a été la même chose pour nous. On ne voulait pas d'un rappel constant de la pire période de notre vie. Et encore moins que ça ait un impact sur toi. On tenait à ce que tu grandisses dans la joie, pas dans le deuil et dans l'ombre de ce qui était arrivé à Jeannette. À tort ou à raison, on a décidé de garder le secret. On a enterré tout ça, on a tourné la page. Voilà. C'est tout ce qu'il y a à dire.

La bouilloire se met à siffler. Celia la retire du feu.

— Mais... Qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ? En France, je veux dire. Comment a-t-elle été arrêtée ?

Sa mère enfouit son visage dans ses mains. Quand elle relève la tête, elle a les joues couvertes de larmes.

— Elle voulait participer à l'effort de guerre. Elle parlait couramment le français, grâce à ton père. Alors, sans rien nous dire, elle s'est portée volontaire pour rejoindre le SOE, en tant qu'agent spécial. À l'époque, le SOE envoyait des espions dans la zone occupée et derrière les lignes ennemies pour commettre des actes de sabotage, ce genre de choses. Je me demande bien pourquoi... Des jeunes filles pour combattre les nazis... C'était de la folie furieuse... Un geste de désespoir. Ils savaient bien qu'elle ne reviendrait pas indemne. Ton père et moi, nous refusons de le leur pardonner...

Elle est rouge de colère. En effet, elle n'a pas pardonné.

— Mais c'est comme ça. Ils ont envoyé des agents inexpérimentés, et bien sûr un certain nombre d'entre eux ne sont jamais revenus. Les nazis les

ont enfermés dans des camps de concentration. Notre Jeannie a été exécutée. Elle n'a même pas fêté son vingt-deuxième anniversaire.

Les larmes coulent maintenant sur son visage.

— Oh maman... Pardon. Pardon...

Celia prend les mains de sa mère par-dessus la table. Elle se sent affreusement coupable de lui causer autant de peine.

Mère sort un mouchoir de sa poche et se mouche bruyamment.

— Bon... L'eau a coulé sous les ponts, tu sais. Le dossier que Daphne a trouvé... On a essayé d'obtenir une compensation du Bureau de la guerre. Bien sûr, l'argent ne remplacera jamais une personne, mais cela aurait aidé...

Elle s'arrête et pousse un gros soupir.

— Ton père... Ça l'a brisé, de perdre Jeannie. Tu ne dois rien lui dire de tout cela. Il a été au bord du gouffre pendant longtemps. Promets-moi de ne pas lui en parler. Celia ?

— Je te le promets. Je ne dirai rien.

— Nous avons fini par accepter. À notre manière.

Vous n'avez rien accepté du tout, songe Celia en contemplant le visage torturé de sa mère. *Vous avez tout enterré et ça vous ronge de l'intérieur.*

— Je suis désolée d'avoir remué cette histoire, déclare-t-elle. Mais ça me fait du bien de savoir que j'ai eu une sœur intelligente et courageuse.

Mère ne dit rien. Elle pince les lèvres, ses yeux brillent. Elle presse la main de Celia.

— Je vais finalement laisser ce dossier là où il est. Il est mieux dans les archives du cabinet que dans cette maison où ton père pourrait le trouver.

— Et pour Daphne ?

— Ne t'inquiète pas. Je ne dirai rien. Elle ne pouvait pas se douter.

— Merci, murmure Celia. Merci.

— Mais dis-lui bien que tout ça doit rester strictement entre nous. Elle ne doit en souffler mot à personne. Et toi non plus. Jamais, tu m'entends ?

Le ton est pressant. Presque suppliant.

Celia acquiesce. Elle voudrait poser d'autres questions. Pourquoi tant de mystère ? Quelque chose lui dit qu'il y a bien plus que ce que sa mère prétend.

Mais le regard désespéré de celle-ci l'arrête.

— Bien, dit Mère.

Elle renifle, s'essuie une dernière fois les yeux et range son mouchoir

dans sa poche.

— Je vais monter prendre un bon bain chaud, annonce-t-elle.

— Je t'apporterai une tasse de thé. Ça va aller, maman ?

— Oui ma chérie. Après le bain, il n'y paraîtra plus, tu verras.

Elle se lève et marche vers la porte d'un pas raide. Puis elle se retourne et dit :

— Tout ce que nous avons fait après la mort de Jeannie, c'était pour toi. Nous t'aimons tous les deux beaucoup, même si nous ne le montrons pas toujours. J'aurais voulu dire la même chose à Jeannie avant qu'elle ne nous quitte. Mon grand regret est de ne pas en avoir eu l'occasion.

Cette nuit-là, Celia n'arrive pas à dormir. Des souvenirs d'enfance lui reviennent en mémoire et tournent en boucle dans sa tête. Elle comprend beaucoup de choses. Le mariage de ses parents qui va mal. Leur attitude surprotectrice. L'alcoolisme de son père et son refus de lui apprendre le français. Elle craint d'accabler sa mère avec d'autres questions et a promis de ne rien dire à Père. S'ils avaient agi différemment, ils auraient pu surmonter leur chagrin. Mais elle doit respecter leurs décisions.

Après tout, ils n'ont cherché qu'à la protéger.

Elle doit parler à Daphne de la lettre du grenier. Elle tente de se souvenir de ce qu'elle a lu. « *Je peux vous assurer que votre fille est entre de bonnes mains et que tout se passe à merveille.* » Ensuite, la personne qui a écrit disait être reconnaissante de l'avoir. Puis, c'était « *Je ne peux malheureusement pas être plus précise quant à l'endroit où elle se trouve* ». Drôle de formule. « *Tout se passe à merveille. Nous sommes très reconnaissants de l'avoir.* » Qu'est-ce que ça signifie ? Reconnaisants de l'avoir dans le SOE ? Cette lettre était-elle codée ? Qui l'a écrite ? Celia ne comprend toujours rien, et surtout pas l'étrange affolement de sa mère quand elle a commencé à la questionner. On lui cache encore des choses, elle en est certaine et elle tient absolument à découvrir quoi.

Elle ne trouvera pas la paix tant qu'elle ne sera pas allée au fond des choses.

12

CELIA

En ouvrant la librairie le lundi matin, Celia découvre une montagne de courrier derrière la porte. Elle le classe en deux piles sur le comptoir : le courrier personnel de Mme Denton et celui de la boutique. Depuis deux mois que cette femme a repris l'affaire, elle a reçu plus de lettres que les Blythe durant les trois ans où Celia les a fréquentés. Elle semble avoir un nombre impressionnant d'amis et de connaissances, dont beaucoup viennent régulièrement la voir. Elle passe la majeure partie de la journée à les recevoir derrière la porte de bois sombre qui mène à son appartement, à passer l'aspirateur et à faire le ménage en prévision de leur visite ou après leur départ. Tout en empilant les enveloppes, Celia se dit que Mme D. a bien de la chance d'avoir hérité d'une employée comme elle pour s'occuper de la librairie. En vérité, sa patronne n'y connaît rien en livres anciens et ne sait pas non plus grand-chose sur la manière dont on gère un commerce.

On peut dire néanmoins qu'elles ont trouvé un mode de collaboration confortable et forment plutôt une bonne équipe. Mme D. traite Celia comme une égale. Celia dirige pour de bon, elle n'est plus une simple employée et se sent pleine de reconnaissance envers Mme Denton qui la juge digne de confiance. Elle en est là de ses réflexions quand elle tombe sur une lettre qui lui est adressée, estampillée avec les mots « Bureau de la guerre » en épaisses lettres noires.

Elle déchire l'enveloppe, impatiente d'avoir des nouvelles de Mlle Clarke et d'en apprendre un peu plus sur sa sœur. Fidèle à la promesse faite à sa mère, elle n'a parlé à personne de Jeannette et a bien insisté auprès de Daphne sur l'importance de garder le secret.

Chère Mademoiselle Duchesne,

J'ai bien pris connaissance de votre lettre du 15 mai dernier, adressée à Mlle Muriel Clarke, mais j'ai le regret de vous informer que celle-ci a été démise de ses fonctions à la WAAF peu après la guerre. Ne conservant les adresses de réexpédition

que durant sept ans, nous ne sommes pas en mesure de vous aider à la localiser. Néanmoins, l'un de nos collègues qui l'a bien connue autrefois se souvient qu'elle a ensuite obtenu un poste de cheffe de service au Bureau international d'éducation de l'UNESCO.

*En regrettant de ne pouvoir vous aider davantage,
Sincèrement vôtre,*

Mlle E Bowden

Secrétaire d'État

Zut ! Celia replie la lettre et la remet dans l'enveloppe. C'est une déception, mais au moins on ne lui annonce pas la mort de Mlle Clarke. Il ne lui reste plus qu'à essayer de la joindre au bureau de l'UNESCO. Forte de ce nouvel espoir, elle se retire derrière le comptoir et fouille les étagères du bas pour prendre le bottin des Pages jaunes. À la lettre « U », elle trouve l'adresse et le numéro de téléphone de l'UNESCO à Londres.

Elle prend une feuille à l'en-tête de *H.J. Potts*, avec l'intention de taper sa lettre au cours Pitman, à l'heure du déjeuner.

Elle est en train de glisser cette feuille et la lettre de Mlle Bowden dans son sac à main, quand Alfred Humphries pousse la porte de la librairie. Il se montre de plus en plus souvent. Celia n'a pas la moindre idée de ce qu'il se passe dans l'appartement quand il vient « prendre un café ». Elle ne peut que faire des suppositions.

Elle consulte sa montre. Il est à peine 9 h 05

— Vous êtes en avance, ce matin, monsieur Humphries, dit-elle d'un ton vif. Mme D. ne s'est pas encore montrée.

Il enlève son chapeau de feutre et se lisse les cheveux. La ligne encore bien nette de sa cicatrice choque Celia, comme chaque fois qu'elle la voit.

— Oui, je m'en doute, dit-il avec le petit sourire malin d'un chat qui aurait avalé un canari.

Il désigne la porte de l'appartement d'un signe de tête.

— J'ai passé la nuit ici. J'étais juste sorti acheter ça.

Il tapote un journal plié sous son bras.

Celia camoufle sa gêne en feignant de tousser.

— Cela nous donne une occasion de discuter, mademoiselle Duchesne, déclare M. Humphries en se dirigeant vers le comptoir. Ce n'est pas souvent...

Celia en a des frissons dans la nuque. Il la fixe intensément, avec une lueur gourmande dans le regard qui la met vraiment mal à l'aise. Elle s'affaire à la caisse et entreprend de compter les demi-pennies, les pennies et les shillings, qu'elle met dans des sacs séparés pour les déposer plus tard à la banque. *Ne sois pas sottte, se réprimande-t-elle. Mme D. ne serait pas l'amie d'un pervers. Il est mal éduqué, voilà tout.* Malgré tout, elle préfère avoir le comptoir entre eux.

Il s'humecte les lèvres et lui adresse son plus beau sourire.

— Je voulais vous demander, mademoiselle Duchesne... D'où venez-vous ? Vous avez quelque chose d'un peu exotique. Le nom de famille, bien sûr, et votre physique. Vos cheveux presque noirs, votre peau mate.

Il marque une pause.

— Italienne ? Espagnole ?

Elle se sent rougir. Il lui donne la nausée.

— Southwark, répond-elle fermement. Je suis née et j'ai grandi à Southwark.

— Je me permets d'insister, reprend M. Humphries en se penchant davantage sur le comptoir. Je parlais de vos origines. D'où êtes-vous *originnaire* ?

Celia commence à transpirer.

— Je suis *originnaire* de Londres, monsieur Humphries.

— Appelez-moi Alfred, je vous en prie.

— Monsieur Humphries, ma mère est anglaise, de Southwark, tout comme moi. Mon père est belge, mais il a grandi ici. Je crains de n'avoir pas une once de ces origines exotiques que vous m'attribuez.

Alfred Humphries continue de la scruter comme s'il essayait de lire sa généalogie sur son visage.

— Intéressant, dit-il enfin, sans la quitter des yeux.

Elle en est aux billets, mais a perdu le compte de sa liasse et va devoir recommencer.

— Vous ressemblez à...

Celia sent son ventre se nouer. Trop c'est trop.

— Mais vous-même, monsieur Humphries..., l'interrompt-elle.

Elle sait combien les hommes comme lui aiment parler d'eux.

— Vous avez un léger accent que je n'arrive pas à situer. D'où venez-vous ?

La mâchoire d'Alfred Humphries se crispe.

— J'ai vécu un peu partout, dit-il. J'ai passé du temps à Paris. En Italie. En Extrême-Orient. Et maintenant, me voici de retour dans cette bonne vieille Angleterre.

— Je vois. Vous voudrez bien m'excuser, monsieur Humphries, je dois absolument terminer de compter ma caisse. Vous permettez ?

Elle lui jette un regard sévère.

Il se redresse et s'éloigne pour examiner les étagères.

Mme Denton se montre enfin, le visage entièrement maquillé, les cheveux joliment coiffés. Elle sent la laque et son habituel parfum Lily of the Valley. Les joues rouges de confusion, elle invite Alfred Humphries à monter prendre le petit déjeuner. Celia l'observe, tout en songeant qu'elle est décidément trop bien pour lui.

En passant devant elle, il lui adresse un clin d'œil qu'elle feint de ne pas voir.

Le groupe de travail du Comité des 100 s'est réuni au 13 Goodwin Street, sur Finsbury Park, quelque part à l'étage, dans une salle bondée et saturée de fumée de cigarette. Celia est assise entre Daphne et Sam, lequel a finalement tenu à venir, par curiosité a-t-il précisé.

Ce comité, créé il y a quelques années par Bertrand Russell en marge de la CND, mène des actions directes en faveur du désarmement nucléaire. À la droite de Daphne, deux hommes discutent d'un ton snob de leurs collègues respectifs à l'université. À la gauche de Sam se tient un groupe de vendeurs du marché de Covent Garden. Celia est heureuse et émue de voir tous ces gens rassemblés par un objectif commun : éviter une catastrophe nucléaire et sauver le monde. Ils sont issus de milieux divers et de sensibilités politiques parfois éloignées, mais la lutte pour la paix passe avant leurs différences.

— Notre but, comme la plupart d'entre vous le savent déjà, est de créer le plus grand nombre possible de perturbations avec des moyens pacifiques, déclare Bertrand Russell depuis l'estrade. Nous allons utiliser des *sit-in*, comme ceux que nous avons organisés avec succès devant le ministère de la Défense à Whitehall, ou comme quand nous avons bloqué Trafalgar Square

en septembre de l'année dernière. Malgré les arrestations – vous le savez, j'ai moi-même choisi d'aller en prison, plutôt que de céder –, ces manifestations ont été un succès, avec près de *quinze mille* participants. Aujourd'hui, nous devons faire encore mieux et nous avons plus que jamais besoin de vous. Faites passer le message. Venez avec vos amis et votre famille.

Ses paroles sont saluées par une ovation. Sam se penche vers Daphne et lui demande, par-dessus les applaudissements :

— Tu n'as pas peur de perdre ton travail ? Si on t'arrête ?

— C'est un risque, admet Daphne, qui ne quitte pas des yeux son héros quasi nonagénaire. Mais je suis prête à le courir. Lui, il l'a fait. Il est resté en prison une semaine après les *sit-in* de septembre dernier. À son âge !

— Il n'a pas besoin de travailler pour vivre, fait remarquer Sam. Pas comme toi ou moi. C'est un aristocrate !

— Qu'est-ce que ça change ? Tu ne comprends rien. Je préfère aller en prison plutôt que d'être atomisée. Ça ne te paraît pas légitime ?

Elle jette à Sam un regard noir.

— Eh bien, je, euh...

— Et toi ? demande Daphne en se tournant vers Celia. Tu serais capable d'y aller ?

Celia pense d'abord à ce que diraient ses parents si elle était arrêtée. Ils ne supporteraient jamais une telle humiliation. Mais ensuite elle pense à Jeannie, qui n'y aurait pas réfléchi à deux fois. Quand on a eu une sœur prête à mourir pour la liberté, on peut bien affronter quelques nuits en prison.

— Sans la moindre hésitation.

Elle sourit, adresse un clin d'œil complice à Sam, puis concentre de nouveau son attention sur Russel.

— Nous prévoyons une manifestation le 9 septembre devant le ministère de l'Air, déclare celui-ci en guise de conclusion. Mes amis, en vous joignant à nous, vous ferez quelque chose d'important pour protéger vos proches, vos compatriotes et le monde.

Russell va se rasseoir avec les autres membres du comité de Londres, et un jeune homme vient le remplacer au micro. Celia reconnaît l'un des garçons de l'université d'Oxford. Il se présente sous le nom de Bob.

— Les médias ne s'intéressent plus assez à nous, et le gouvernement a choisi de nous ignorer, commence-t-il. Nous, les Espions pour la paix,

proposons donc une action radicale, car selon certaines informations notre gouvernement se prépare en ce moment même aux retombées d'une guerre nucléaire.

Bob marque une pause, le temps que cette révélation fracassante fasse son chemin dans les esprits.

— Ce fait est tenu secret, dissimulé au peuple anglais qui serait pourtant le premier concerné. On équipe dans la campagne des bunkers enterrés destinés à servir de refuges à nos dirigeants en cas d'attaque nucléaire, mais on ne nous dit rien, il ne faut pas que ça s'ébruite. Et pour cela, on se cache derrière une loi sur les secrets officiels, loi votée pour protéger notre pays contre les espions étrangers, mais qui sert en ce moment à tenir le peuple dans l'ignorance. Les médias font l'impasse sur le sujet. Si nous tentons de parler, nous serons immédiatement bâillonnés et inculpés au pénal.

Quelques rangs devant eux, un homme demande :

— Mais alors, que peut-on faire ?

— Notre plan, poursuit Bob en élevant la voix au-dessus des murmures agités de l'assistance, c'est d'éditer des tracts une fois que nous aurons rassemblé suffisamment de preuves concrètes de l'existence de ces bunkers. Il est impératif que les auteurs ne soient pas connus des autorités, par crainte de poursuites, c'est pourquoi je resterai Bob pour vous et vous ne me connaîtrez pas sous un autre nom. N'ayant pas vraiment de fonds pour cette action, nous avons besoin de votre participation. Merci.

Bob abandonne le micro et va se rasseoir.

— Je n'aime pas ça, murmure Sam en s'agitant sur sa chaise, visiblement mal à l'aise. Ces tracts, c'est subversif. Je suis prêt à manifester, mais de là à enfreindre la loi...

— Pourtant, si les lois sont mauvaises et nous mettent en danger..., marmonne Celia.

Elle s'adresse à elle-même, autant qu'aux autres.

— Comment savoir ce qu'on nous cache exactement ? ajoute-t-elle. Ce n'est pas parce qu'une personne est au pouvoir qu'elle est forcément digne de confiance et qu'elle détient la vérité.

— Exactement, approuve Daphne. Pensez à Hitler. Ou à Staline. En tout cas, moi, je vais proposer mon aide – fournir du papier, des enveloppes et des trucs comme ça. Celia, tu pourrais taper le texte des tracts. Qu'en penses-tu ?

— Pourquoi pas ? Du moment que ça ne m'empêche pas d'obtenir plus

tard un travail à la BBC...

— Il n'y aura plus de BBC, Celia, en cas de guerre nucléaire.

13

SEPTIMUS

Ce qu'on demande à Septimus, c'est d'obéir aux ordres sans chercher à comprendre. Le train de l'information ne circule semble-t-il que dans une seule direction. Pourtant, comme il aime bien savoir de quoi il retourne, il s'est arrangé pour glaner ici et là de quoi se forger un tableau d'ensemble. Il a des contacts réguliers avec Fox-Andrews, qui laisse souvent filtrer ce qu'il devrait garder pour lui. Il assiste aux réunions quotidiennes de l'ambassadeur Bruce avec le président ou les membres de son bureau. Il a réussi à gagner la confiance de Big B., lequel est ravi de confier le plus de tâches possible à son tout nouvel aide de camp tellement serviable et efficace – toujours prêt à le relayer et avide d'apprendre.

Bref, entre Bruce et Fox-Andrews, Septimus est parvenu à se faire une idée de ce qu'il se passe.

Aujourd'hui, il a justement rendez-vous avec Fox-Andrews, qui l'a invité à prendre un verre au *Red Lion*, tout près de Piccadilly. Comme il est arrivé en avance, il s'installe au bar et boit deux vodkas pour calmer son angoisse, puis il commande une eau gazeuse avec du citron et des glaçons.

Il dresse le bilan de la situation actuelle. Berlin excite la convoitise des Américains et celle des Soviétiques. Et plus précisément Berlin-Ouest, cet îlot de capitalisme en plein cœur de la République démocratique allemande, qui est désormais entouré d'un mur de cent-cinquante-cinq kilomètres de long, comme un ghetto. Mais, à la différence d'un ghetto, ce mur ne sert pas à empêcher les gens de *sortir*, il sert à les empêcher *d'entrer*. L'année dernière, le président Khrouchtchev n'a pas apprécié l'hémorragie de cerveaux dont a souffert l'Allemagne de l'Est. Trop de membres de l'élite sont partis à l'Ouest. Il fallait faire quelque chose, et cela a donné le mur, dont la construction a débuté mi-août, au cours de ces tumultueux mois de l'année 1961 qui ont failli dégénérer en guerre. Pourquoi les Américains tiennent à ce point à soutenir leurs alliés de Berlin-Ouest (ou pourquoi ils veulent à tout prix empêcher les Soviétiques d'occuper la place), Septimus n'est pas sûr de le comprendre. Quelque chose doit lui échapper dans cette affaire, car de son point de vue Berlin-Ouest ne vaut certainement pas une

guerre nucléaire.

D'après ce qu'il a cru comprendre, les Soviétiques considéraient Kennedy comme redevable à Khrouchtchev (cela n'engage qu'eux), pour l'avoir aidé à remporter l'élection de 1960. Le président Khrouchtchev s'attendait, naïvement sans doute mais somme toute à juste titre, à une sorte de cadeau de remerciement – justement Berlin-Ouest, histoire de cimenter cette nouvelle ère de confiance et de bonnes relations. Septimus songe, non sans une certaine ironie, que même *lui* sait depuis son plus jeune âge qu'on ne doit jamais attendre de reconnaissance de la part de ceux à qui l'on a rendu service. « *Ne te fie à personne, pas même à ta propre mère.* » Bien sûr, Kennedy n'a pas remercié Khrouchtchev en lui cédant Berlin, d'où le mécontentement de ce dernier. De plus, comme Big B. l'a expliqué plus d'une fois à Septimus, avec Mao Zedong qui brigue comme lui une position de leader mondial et de défenseur du communisme, Khrouchtchev est mis en demeure de faire ses preuves, ce qui le rend dangereux et instable.

Septimus reconnaît la toux rauque de sir Reginald Fox-Andrews, avant même de le voir.

— Bonjour mon ami ! s'exclame Fox-Andrews.

Il avance une main potelée exhibant une lourde chevalière en or qui comprime un petit doigt rose et marbré comme de la chair à saucisse. Puis il réclame une bière d'une voix tonitruante en se penchant par-dessus le bar, manières que le barman n'a pas l'air d'apprécier. Comme on pose devant lui une pinte de bière de la couleur des prunes bien mûres, il se courbe sur son verre pour aspirer la mousse.

— Sortons de là, Sep, mon vieux, dit-il à Septimus d'un ton redevenu solennel. Dehors, on respire mieux.

« *Sep.* » Septimus est vaguement agacé par le diminutif qui sonne comme un nom de chien de berger.

Dehors, ils s'adossent au mur du pub, sous le feuillage d'une rangée de pots suspendus. D'autres clients occupent déjà le trottoir. Septimus les observe un instant. Visiblement, ce sont des gens venus prendre du bon temps après une dure journée de travail. Ils sont tous en grande conversation. Personne ne leur prête la moindre attention.

— Vous êtes un veinard, mon vieux, reprend Fox-Andrews après avoir vidé d'un trait le tiers de sa pinte, ce qui lui laisse de nouveau une fine moustache de mousse sur la lèvre supérieure. Vous avez un sacré poste.

Il contemple son verre d'un air morne.

— Et vous êtes encore si jeune...

Septimus sourit une seconde fois, mais demeure silencieux. « *Moins tu en dis dit, moins on pourra te reprocher tes paroles.* » Les leçons apprises il y a longtemps sont imprimées dans son cerveau.

— Quoi qu'il en soit, David Bruce vous trouve formidable, poursuit Fox-Andrews en reprenant son expression normale. Alors, je ne sais pas comment vous vous y prenez, mais continuez comme ça. Dans ce métier, l'important est de donner satisfaction aux requins, de manière qu'ils ne vous attaquent pas, ajoute-t-il avec un petit sourire.

Fox-Andrews se croit tout le temps obligé d'abreuver Septimus – Sep, le jeune chiot –, de ses conseils de vieux renard.

— C'est le seul moyen d'avoir la paix et de s'en sortir indemne, conclut-il.

Septimus acquiesce. Les lions, les requins. Il constate non sans un certain amusement que tous deux se représentent leurs supérieurs en prédateurs.

— Dans quelques mois, il y aura aux USA des élections au Congrès, reprend Fox-Andrews du ton pompeux de ceux qui se gargarisent de leur propre discours. Kennedy aura besoin de soutien. Bien sûr, il est dans notre intérêt de veiller à ce qu'il gagne. Ce que je peux vous dire, c'est qu'un plan top secret est en cours. Ne me demandez pas de quoi il s'agit, je n'ai pas le droit de le divulguer. Tout ce que vous devez savoir, c'est que votre mission est de focaliser l'attention sur Berlin. Nous devons maintenir et renforcer l'impression que la situation pourrait bien empirer et déboucher sur une guerre avant la fin de l'année. Il faudra ensuite présenter Kennedy comme l'homme qui a sauvé la situation. Il doit se débarrasser de sa réputation de faiblesse. Nous userons de toute l'influence dont nous disposons pour consolider l'idée d'un homme fort.

Il marque une pause, boit une nouvelle rasade de bière, puis s'essuie la bouche d'un revers de la main pour se débarrasser de la mousse.

Cet homme est un grossier personnage et ses manières donnent la nausée à Septimus, mais il doit en faire abstraction. *Concentre-toi sur la tâche à accomplir.* Il est tout ouïe. Cette histoire de plan secret dont Fox-Andrews n'a pas le droit de livrer les détails l'intéresse au plus haut point.

— Les Soviétiques demandent le retrait total des troupes américaines, britanniques et françaises de Berlin-Ouest, poursuit Fox-Andrews à voix basse. Ils jugent inconcevable un accord de paix avec l'Allemagne tant que

les Alliés n'auront pas libéré la zone. C'est très dangereux, vous pouvez me croire. Avec ça, les Soviétiques sont en train de s'engager dans une impasse. Si l'Amérique refuse de se retirer, cela entraînera une explosion soudaine des hostilités. Aucune des deux parties ne souhaite en arriver là...

Fox-Andrews brandit son verre presque vide comme s'il brandissait un trophée. Septimus vérifie de nouveau que personne ne les écoute, car il craint toujours la présence d'oreilles indiscrètes. Parmi ceux qui les entourent, il pourrait y avoir des espions. Heureusement, Fox-Andrews parle à voix basse.

— Ce que veulent les Soviétiques, c'est que les forces d'occupation disparaissent, qu'une force temporaire de l'ONU les remplace. Au bout de quelques années, elle s'effacerait et Berlin-Ouest deviendrait une ville libre et indépendante. Cela ouvrirait la voie à un accord de paix avec l'Allemagne et à un pacte de non-agression entre l'OTAN et les signataires du traité de Varsovie, ainsi qu'à de meilleures relations entre les États-Unis et l'URSS.

— Je comprends, dit Septimus, qui ne comprend justement pas ce qu'on attend de lui. La proposition me semble raisonnable.

— Vous n'y êtes pas du tout ! Vous pensez que les Américains seront d'accord ?

Fox-Andrews s'esclaffe et son ventre tressaute.

— Une ville libre ? Kennedy préférerait encore se couper un bras... En tout cas, Nelson, vous devez vous tenir au courant de ce que le Premier ministre anglais pense de tout cela. Et aussi la France, les Allemands de l'Ouest et les Italiens, car, le moment venu, ils seront tous consultés. Kennedy, comme vous le savez, écoute Macmillan. Nous voulons connaître la topographie du terrain. Savoir d'où vient le vent. Vous allez nous y aider. En plus de vous assurer que l'attention reste concentrée sur Berlin.

« *D'où vient le vent.* » Septimus fronçe les sourcils. Les Anglais ont la fâcheuse habitude d'utiliser des expressions dont il ne saisit pas complètement le sens.

— Bien, dit Fox-Andrews, je dois malheureusement y aller. Je vous recontacterai bientôt. Et surtout, Nelson, quoi que vous fassiez, efforcez-vous de donner satisfaction, recommande-t-il. On attend beaucoup de vous, après cette promotion spectaculaire...

Il émet un petit sifflement.

— Vous avez donné le bâton pour vous faire battre, comprenez-vous ?

— Pas de problème, répond Septimus. Je ne décevrai personne.

Il est désormais passé maître dans l'art d'afficher une assurance qu'il est loin de ressentir.

— Excellent, excellent..., le félicite Fox-Andrews. Eh bien, à la prochaine fois.

Septimus regarde Fox-Andrews se frayer un chemin dans la foule et attend qu'il ait disparu avant de partir. Puis il traverse Piccadilly à grandes enjambées en direction de Hyde Park. C'est une belle soirée, et il a besoin de s'éclaircir les idées. De se détendre. De réfléchir. Il jette un coup d'œil derrière son épaule, puis sur le trottoir d'en face. Vu le poste qu'il occupe désormais, il est plus que probable qu'on le surveille. Big B. ne lui a-t-il pas conseillé de se méfier car il y avait des yeux et des oreilles partout ?

Ce qui l'effraie le plus, c'est qu'il pourrait être espionné par son propre camp, aussi bien que par le camp adverse. Dans les deux cas, il se sent en danger. Le risque est le même pour lui.

14

CELIA

Dans le courrier du jeudi matin, Celia trouve une mince enveloppe libellée à son nom. Elle contient un court message sur du papier à en-tête du département de l'éducation de l'UNESCO. On lui confirme que l'insaisissable Mlle Clarke a en effet travaillé à l'UNESCO, mais qu'elle est partie à la retraite il y a six mois de cela. Il est précisé que la personne qui a pris connaissance de la lettre de Mlle Duchesne s'est permis de la transmettre à Mlle Clarke, de même que son adresse à la librairie, au cas où Mlle Clarke souhaiterait prendre contact. Celia porte une main à sa bouche pour étouffer un cri de joie. C'est un progrès !

Elle s'attelle ensuite à vérifier le contenu d'un carton livré la veille. Parfois, la marchandise leur arrive directement de chez les gens, parce qu'ils ont déménagé, parce qu'ils font le vide chez eux, ou après un décès. Le plus souvent, les livres qu'on leur dépose sont médiocres et n'ont que peu de valeur. Mais de temps en temps, on tombe sur une perle rare.

Et justement, dans ce dernier arrivage, Celia trouve un *Peter Pan dans les jardins de Kensington*, de J.M. Barrie. Son cœur s'emballe quand elle découvre en l'ouvrant une dédicace de l'auteur et la signature de l'illustrateur, Arthur Rackham. Il s'agit sans le moindre doute de l'édition originale de 1906 publiée chez Hodder & Stoughton. Ce livre a de la valeur. Elle s'apprête à appeler Mme Denton, qui fait les comptes du mois dans l'arrière-boutique, quand la sonnette de l'entrée retentit.

Septimus Nelson referme la porte derrière lui, retire son chapeau et s'avance vers elle. Un grand sourire illumine son visage. Comme chaque fois qu'il apparaît, quelque chose remue dans le ventre de Celia.

— Mademoiselle Duchesne. Quel plaisir de vous revoir !

Le ton semble sincèrement enthousiaste. Celia rougit et ne trouve rien à répondre qui ne soit pas banal, naïf ou stupide.

Elle se lève d'un bond et pose le *Peter Pan* sur le comptoir. Elle a maintenant les paumes moites, et la sueur pourrait laisser des traces sur la fragile couverture crème du précieux livre.

— Bonjour, monsieur Nelson, parvient-elle enfin à bredouiller. Vous

venez déjà chercher d'autres livres ? Ou bien êtes-vous ici pour voir Mme Denton ? Elle est justement dans l'arrière-boutique...

Tout comme M. Humphries, M. Nelson est désormais un habitué. Il vient acheter des livres, ou simplement se renseigner sur tel ou tel ouvrage. Il semble être devenu un véritable fan de Dickens. Il a emprunté *Le Magasin d'antiquités* il y a seulement deux jours. Mme Denton le charge régulièrement d'une course ou deux. Elle a le don d'amener les gens à faire pour elle une foule de petites tâches. Elle affiche un sourire juvénile, la tête légèrement inclinée, lâche un petit mot sur son incurie, ironise sur son incapacité à comprendre telle ou telle chose. Et voilà que de parfaits inconnus se mettent à réparer ses lampes cassées, examinent sa chaudière, l'accompagnent ou la véhiculent, l'aident à écluser sa paperasse. Septimus Nelson se laisse prendre à ce manège, comme tout le monde. Il est à son service.

Il secoue la tête et s'approche du comptoir, hésite, tambourine sur la surface vitrée du bout des doigts.

— En vérité, mademoiselle Duchesne, c'est vous que je suis venu voir.

Le cœur de Celia s'arrête.

— Cela fait un moment que je pense à vous inviter à prendre un café, poursuit-il.

— C'est que je ne bois pas de café, répond Celia avant que son cerveau ait eu le temps de se connecter avec sa bouche. Je trouve ça amer, et de plus c'est mauvais pour la santé, du moins c'est l'avis de ma mère et dans tous les cas...

Bon Dieu, mais je raconte vraiment n'importe quoi.

M. Nelson rit.

— D'accord, que diriez-vous d'un thé, dans ce cas ?

Il s'accoude au comptoir et lui lance une œillade dévastatrice. On devine à ce regard qu'il fait partie de ces hommes auxquels les femmes ne résistent pas.

— ... Ou alors un déjeuner ? insiste-t-il. Je connais un charmant petit bistrot français au coin de la rue. Qu'en dites-vous ?

Un déjeuner ? Elle ? Avec un type comme lui ? Son cerveau est aussitôt en alerte, et les mots de son père lui reviennent en mémoire. « *Les hommes ne recherchent qu'une seule chose.* » Pourquoi M. Nelson s'intéresserait-il à une fille comme elle ? Compte tenu de son allure et du milieu dans lequel il évolue, il doit collectionner les conquêtes et séduire des femmes bien plus

glamour et sophistiquées qu'elle. De son côté, elle n'a qu'une expérience très limitée – pour ne pas dire inexistante – des relations amoureuses. Elle compte à son actif quelques baisers maladroits échangés lors de soirées dansantes, et deux rendez-vous avec Norman, un garçon de l'entrepôt de chez Selfridges, où elle a brièvement travaillé. Mais, à part cela, elle est complètement novice. Ses parents ont implicitement découragé toute velléité de relation suivie avec un garçon, à coups de mise en garde sur les dangers des hommes prédateurs, sur leurs mauvaises manières et sur la déchéance des pauvres filles *qui s'attirent des ennuis*. Cette dernière menace est suffisamment terrifiante pour faire fuir Celia dès qu'un garçon pose les yeux sur elle. L'intérêt que lui porte M. Nelson est incompréhensible. Il prend sans doute les Anglaises pour des filles « faciles ». Elle se sent rougir de honte à l'idée qu'il puisse la ranger dans la catégorie de celles qui *couchent*.

— C'est impossible, répond-elle.

— Vous ne déjeunez pas non plus ?

— Eh bien, si. Je déjeune. Mais je ne vous connais pas...

— Ainsi, vous ne déjeunez qu'avec des gens que vous connaissez ?

— Précisément ! Et vous ? Il vous arrive de déjeuner avec des gens que vous ne connaissez pas ?

— Tout le temps, répond-il en riant de nouveau.

Il est encore plus beau quand il rit. La peau de ses yeux se plisse, on voit ses dents blanches bien alignées. Elle se demande soudain quel effet ça ferait de l'embrasser, ça lui donne terriblement chaud. Une langue de feu lui brûle la poitrine et grimpe le long de son cou, jusqu'à ses joues qui deviennent écarlates.

— C'est pour mon travail, mademoiselle Duchesne, explique-t-il. Ne vous imaginez surtout pas que j'ai pour habitude d'inviter à déjeuner des jeunes femmes que je ne connais pas.

— Bien sûr. Je suis désolée. J'ai l'air d'une idiote.

— Non, pas du tout, dit-il gentiment.

Celia songe que, en dépit de ses réticences, elle serait ravie de déjeuner avec lui, si seulement elle en avait le courage. Daphne, si elle n'était pas occupée à sauver le monde, aurait sûrement accepté. Il faut vraiment qu'elle essaie de ressembler un peu plus à Daphne.

— Dans ce cas, que diriez-vous d'une tasse de thé ? insiste Septimus. Après votre travail. Je suppose que pour une tasse de thé, vous n'avez pas

besoin de bien connaître la personne ?

— Pour une tasse de thé, non.

— Formidable !

— Mais je ne peux pas les mardis et les jeudis. Je prends des cours du soir. Donc, aujourd’hui, ce ne sera pas possible, j’en ai bien peur.

— Ah...

Il incline la tête.

— Demain vendredi, alors ?

— Très bien, répond-elle avant de changer d’avis. Demain.

Entre deux dictées, pendant le cours Pitman, Celia ne peut pas s’empêcher de parler de Septimus avec les filles de la classe de sténo.

— Est-ce que c’est compromettant de prendre *un thé* avec lui ? demande-t-elle tout bas. Est-ce que je serais plus ou moins obligée de... Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

— Après une tasse de thé ? Je ne pense pas, non ! s’exclame Marjorie.

— Chut !

— Pour être honnête, on ne peut pas te répondre comme ça, commente Ellen, en penchant la tête de côté. Si c’est un thé au *Ritz*, avec des sandwichs au saumon fumé dans du pain sans croûte, du champagne et des gâteaux, alors là, ça change tout...

— Oui, elle n’a pas tort, acquiesce Betsy.

— Bien, merci les filles, me voilà fixée, pouffe Celia. En allant au *Jack’s Café*, je devrais m’en tirer avec une bise sur la joue.

— Silence, mesdemoiselles, gronde Mlle Cutter en tapant sur son bureau, les sourcils froncés. Nous allons débiter la seconde dictée.

Le silence tombe sur la salle et Celia doit oublier Septimus afin de prendre en note la longue lettre détaillée que Mlle Cutter dicte en faisant les cent pas dans la pièce. Elle lit à vitesse normale, comme on parlerait, sans faire aucun effort particulier de prononciation. Celia a du mal à suivre. Son cahier se remplit rapidement de signes divers, de points et de tirets, puis Mlle Cutter annonce que la dictée est terminée et que les élèves doivent laisser leurs cahiers sur les bureaux pour qu’elle puisse corriger.

Quand Celia rentre chez elle ce soir-là, Mère est devant le miroir de l’entrée, en train de se mettre du rouge à lèvres. Elle porte sa longue jupe marine et sa veste. Elle est habillée pour sortir.

— Tu arrives à point, dit-elle en fixant son chapeau avec une épingle de

nacre. Ursula et moi, nous allons aider Mme Fernandez à confectionner les bouquets pour le mariage de sa fille, qui a lieu samedi. Je vais m'absenter quelques heures. J'ai laissé ton dîner dans le four.

Elle jette un rapide coup d'œil à Celia.

— Tu as l'air fatiguée, ma chérie. Tu travailles trop, dans cette librairie.

— Je vais bien, maman, je t'assure. Merci pour le dîner, et amuse-toi bien avec les bouquets.

Sa mère referme la porte d'entrée derrière elle, la laissant seule. C'est le moment. L'occasion qu'elle attend depuis des semaines.

Elle laisse passer dix minutes pour être sûre que sa mère ne va pas revenir chercher quelque chose qu'elle aurait oublié, puis, armée de la grande lampe torche de Père, elle grimpe l'échelle et va droit au carton contenant le journal intime qu'elle a consulté l'autre fois, en retenant son souffle.

En éclairant l'intérieur du carton, elle soupire de soulagement. Le journal est toujours là. Par chance, Mère n'a pas jugé utile de le déplacer. Elle a vieilli et se sent moins agile. Il lui était sans doute pénible de grimper au grenier.

Celia fouille dans le carton pour voir s'il ne contiendrait pas la partie manquante de la lettre déchirée, mais non. Elle redescend l'échelle en emportant son butin : le journal intime et la fine enveloppe bleue avec sa moitié de lettre. Puis elle va s'installer sur son lit.

Elle a la bouche sèche. Ses mains tremblent. Elle met la lettre sur le côté et s'intéresse au journal intime. Il n'y a pas de dates, mais elle comprend dès les premières lignes qu'il a été écrit pendant les années de guerre. Ce qu'il raconte est en grande partie sans intérêt. Le quotidien, les privations, les amis qui ont perdu des êtres chers. Il y a quelques recettes, des notes sur la façon d'enlever les taches ou de réparer des objets. Mais soudain, Celia tombe sur une phrase étrange. Sa mère a noté des pensées. Des pensées désespérées qui lui font battre le cœur.

Qu'allons-nous faire ? Si A. l'apprend, il sera dévasté. Nous n'avons pas le choix. Que J. le veuille ou non, c'est la seule solution.

Cette fois, il y a une date. Décembre 1942 – le mois et l'année de sa naissance. Elle fouille dans sa mémoire. Elle se souvient que sa mère lui a

dit que Père était très loin l'année de sa naissance, en Afrique du Nord, et qu'elle avait dû s'installer un temps à la campagne pour se mettre à l'abri. « J. » pourrait désigner Jeannie. Ou quelqu'un d'autre ? Non. Quand même pas... Sa mère *n'a pas pu* avoir un amant.

Elle poursuit sa lecture. Rien de notable jusqu'à l'été 1943.

Je sais que j'ai fait tout le contraire de ce qu'il voulait, et il m'en veut. Mais avais-je vraiment le choix ? Je suis certaine d'être sur le bon chemin. J'ai beaucoup prié et je suis sûre que Dieu m'approuve – si seulement A. pouvait m'approuver aussi. Je ne sais pas s'il trouvera un jour dans son cœur la force de me pardonner.

Et quelques jours plus tard :

Ma culpabilité est une chose stérile, inutile et douloureuse. Pourtant, je la porterai toujours en moi, comme une pierre autour de mon cou.

Cette fois, l'idée d'un amant ne lui paraît plus aussi saugrenue. Serait-elle l'enfant d'une liaison coupable ? La moitié manquante de la lettre ne concerne pas forcément sa sœur. « *Je peux vous assurer que votre fille est entre de bonnes mains et que tout se passe à merveille. Nous sommes très reconnaissants de l'avoir parmi nous.* » Elle regarde à nouveau la lettre. Et si c'était elle, la fille dont il est question ? Cela expliquerait l'animosité entre ses parents. Mais sa mère ? Elle n'arrive toujours pas à imaginer qu'une femme comme elle ait pu avoir une liaison.

Suis-je coupable ? a griffonné Mère dans son journal. *Ce deuil est-il la punition pour mes péchés ?*

Et ensuite, plus loin :

J'ai sans doute eu tort. Le Seigneur n'a pas approuvé mes choix. J'ai mal agi et c'est pourquoi je suis punie. Je dois supporter courageusement cette épreuve. Je ne me détournerai pas de Lui, comme A. Je me repentirai du mieux que je pourrai.

Celia comprend de moins en moins de quoi il retourne.

Enfin, ces dernières lignes :

Ne pas savoir est une souffrance en soi. Ces derniers mois ont été une véritable torture. Mais nous sommes en 1944. Je dois tourner la page. Cesser d'écrire dans ce journal.

Les larmes de sa mère ont laissé des traces sur cette page, et à présent celles de Celia coulent aussi. Elle pleure pour Mère et pour Jeannie, car, sûrement, ces derniers mots parlent d'elle. Elle pleure parce qu'elle est déçue de ne pas en savoir plus à propos de cette moitié de lettre et du désaccord qui sépare ses parents. Tout cela risque de rester à jamais un mystère.

Puis elle se souvient de l'adresse mentionnée dans la lettre.

64 Baker Street

Londres

W1

Il pourrait y avoir des réponses au 64 Baker Street. Elle en parlera à Daph. Daphne a toujours de bonnes idées.

Elle remonte au grenier, s'accroupit sur le sol poussiéreux, enroule à nouveau le journal dans son foulard de soie et le replace avec la lettre là où elle l'a trouvé. Il est temps de descendre, à présent. Elle doit nourrir le chat. Elle s'arrête un instant, contemple le carton et les objets abandonnés qui encombrant l'endroit. Puis elle se détourne et se dirige vers la trappe ouverte du grenier, laissant là où ils sont les fragments indésirables du passé de ses parents.

15

CELIA

— Vous aimez quel genre de musique ? demande Septimus à Celia.

Ils sont au *Jack's Café*, installés devant un thé et deux parts de gâteau de Battenberg à motif en damier. Celia aurait pu choisir un établissement plus correct, situé entre ce bouge et le *Ritz*, mais le *Jack's* est tout près de la librairie, et de plus elle est sûre qu'ainsi Septimus ne se fera pas d'idées fausses sur le genre de fille qu'elle est, ou sur ce qu'elle est disposée à accepter. Elle se doute qu'un garçon comme lui, bien éduqué, bien habillé et bien sous tous rapports, n'a jamais mis les pieds dans un endroit pareil. Il grimace en buvant son thé, qu'il n'a pas l'air d'apprécier et dont le goût, pour être honnête, rappelle fortement celui de l'eau stagnante d'un étang.

— Oh, vous savez... rien de très original. Elvis, The Everly Brothers, Ray Charles, Sam Cooke, ce genre-là.

— Plutôt pop, alors ?

— Oui. Et vous ?

— Aussi. Mais j'aime aussi le jazz et le classique. Enfant, je jouais du violon.

— Quand avez-vous abandonné ?

— Quand j'avais seize ans. Ce n'était pas un instrument sympa. Les filles préfèrent la guitare ou le saxo. Avec mon violon, je n'avais pas un succès fou.

Bien qu'extrêmement tendue, Celia ne peut s'empêcher de rire. La communication avec Septimus est plus spontanée qu'elle ne l'avait imaginé.

— Ma mère est une fervente chrétienne, dit-elle. Je devais chanter dans la chorale de l'église, alors que j'ai une voix horrible. Comme les gens se plaignaient que je gâchais tout, elle a fini par accepter que je quitte le groupe.

— Je suis sûre que vous ne gâchiez pas tout, dit-il.

— Malheureusement, vous vous trompez. Moi non plus, je n'avais pas un succès fou, et de plus je n'avais aucun talent particulier.

— Je suis sûr au contraire que vous possédez de multiples talents. Les

enfants les plus coincés deviennent en général des adultes sympas et très appréciés.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

Septimus vide sa tasse de thé avec un petit frémissement de dégoût.

— Vous le trouvez vraiment aussi mauvais que ça, ce thé ? demande Celia.

— Franchement ? Oui, répond Septimus en contemplant sa tasse d'un air écœuré.

Il regarde autour de lui.

— Comment connaissez-vous cet endroit ? demande-t-il.

— Je viens parfois ici pour déjeuner avec mon amie, Daphné, explique Celia. Elle travaille dans un cabinet d'avocats tout près d'ici. Je suppose que vous êtes habitué à des restaurants chic qui servent un thé de meilleure qualité.

Il secoue la tête en contemplant la théière.

— Je dois vous avouer que je n'ai jamais bu un truc aussi infect de toute ma vie.

Elle pouffe.

— Vous avez raison, il est infâme.

— M'avez-vous emmené dans cet endroit pour me décourager de vous inviter ?

— Non... Enfin, si. Je ne voulais pas que vous vous fassiez certaines idées à mon sujet.

Il hausse un sourcil.

— Certaines idées ?

— À propos du genre de fille que je suis. Vous comprenez...

Elle sent une chaleur au niveau de la poitrine. Elle est certaine qu'elle a rougi.

Septimus rit.

— Ma chère, je vous ai invitée pour prendre une tasse de thé et profiter de votre agréable compagnie. Rien de plus, rien de moins. Et je n'avais certainement pas l'intention de vous mettre mal à l'aise. Voyez-vous, je suis étranger dans cette ville et je ne connais pas grand-monde, aussi je me sens parfois un peu seul. Je passe le plus clair de mon temps à travailler et je n'ai pas souvent l'occasion de me divertir.

Il lui adresse un sourire sincère et chaleureux. *Oh, ces yeux !*

Celia rit.

— En quoi consiste exactement votre travail, Septimus ?

— Je suis aide de camp de l'ambassadeur, explique-t-il. Une sorte de bras droit. Bien que le titre soit ronflant, la fonction est modeste. Concrètement, je l'accompagne à ses réunions, je prends des notes, je lui apporte son thé et son café, je supervise vaguement quelques subordonnés, ce genre de chose. Ce n'est pas un poste aussi important qu'il y paraît.

— Ça me semble quand même plutôt prestigieux.

— C'est beaucoup d'heures de travail, pratiquement sept jours sur sept. Mais je ne me plains pas. C'était mon rêve, de travailler dans la diplomatie. J'ai été nommé dans cette ambassade il y a seulement quelques mois et je ne m'attendais pas à monter en grade aussi vite. Je crois que j'ai eu de la chance. Je me suis trouvé au bon endroit au bon moment, comme on dit.

— Félicitations pour la promotion, alors.

— Merci... Hé...

Il se penche en avant.

— Que diriez-vous de quitter cet horrible endroit, où le service est médiocre et le thé imbuvable ? Je connais tout près d'ici des hôtels sympathiques où nous pourrions prendre une véritable tasse de thé. Nous parlerons gentiment, et ensuite vous en saurez suffisamment à mon sujet pour être en mesure d'accepter un autre jour une invitation à déjeuner...

Celia sourit et ouvre la bouche avec l'intention de répondre « D'accord, mais alors juste une tasse, parce que je dois rentrer chez moi », même si ce n'est pas vrai, mais elle est interrompue par un triomphal : « Enfin te voilà » !

Daphne.

— Celia, ma chérie ! Je t'ai cherchée partout ! s'exclame Daphne en venant vers eux.

— Partout ? répète Celia en écho, troublée par cette arrivée inopinée.

— Enfin, à la librairie. Mme Denton m'a dit que je te trouverais ici.

Elle jette un coup d'œil à Septimus, qui s'est levé poliment.

— Elle ne m'a pas précisé que tu étais avec quelqu'un.

Elle tend la main à Septimus.

— Daphne, dit-elle. Je suis une amie de Celia.

— Ravi de vous rencontrer, Daphne. Je suis Septimus, ajoute-t-il en lui proposant sa chaise.

Daphne s'installe en levant discrètement le pouce en direction de Celia,

puis se retourne vers Septimus.

— Merci, mais je ne vais pas m’attarder, soupire-t-elle. Quel dommage !

Septimus la dévisage d’un air intrigué. Une pierre tombe dans l’estomac de Celia. Maintenant qu’il a rencontré la sublime Daphne, il ne va plus s’intéresser à elle.

— Je regrette de te déranger, mais j’ai bien peur de devoir te réquisitionner, reprend Daphne en jetant un regard suppliant à Celia.

Elle tapote le grand sac qu’elle porte en bandoulière.

— On est censées fabriquer des bannières pour la CND ce soir, tu as oublié ?

— Ah bon ? s’étonne Celia.

Daphne lui donne un coup de genoux sous la table, pour lui faire comprendre qu’elle doit abonder dans son sens.

— La CND ? demande Septimus, le front plissé.

— Oui, la Campagne pour le désarmement nucléaire, explique Daphne.

— Nous la soutenons activement toutes les deux, ajoute Celia.

— On a prévu une manifestation devant l’ambassade américaine, poursuit Daphne. Il faut absolument que les Américains se décident à signer le traité interdisant les essais. Mais ce n’est qu’une première étape. Ce que nous voulons, c’est l’arrêt de tous les essais nucléaires.

— Je vois, répond Septimus en adressant un clin d’œil à Celia. Et quand aura lieu cette manifestation ?

— Ça doit rester secret, car c’est une opération-surprise, répond Daphne, qui n’a pas vu le clin d’œil. Et je ne vais pas crier sur tous les toits que j’y participe, parce que mes employeurs n’apprécieraient pas. Ils font partie de ces gens bien-pensants qui font l’amalgame entre les militants pour la paix, les communistes et les révolutionnaires.

Celia grimace intérieurement. *Que va penser Septimus ?*

— Euh, Daph... Septimus travaille à l’ambassade américaine, annonce-t-elle dès que Daphne s’arrête pour reprendre son souffle.

— Oh ! s’exclame Daphne en portant sa main à sa bouche. Mais pourquoi tu ne me l’as pas dit ? demande-t-elle à Celia d’un ton agacé.

— Tu ne m’en as pas laissé le temps.

Septimus éclate de rire.

— Ne vous inquiétez pas. Il y a *tout le temps* des manifestations devant notre ambassade, pour une cause ou pour une autre. J’imagine qu’elle est là

aussi pour ça.

— Vous devez me prendre pour une idiote, gémit Daphne.

— Et pourquoi donc ? Il n'y a rien de mal à souhaiter la paix, rétorque Septimus. Au bout du compte, c'est ce que nous voulons tous. Nous avons simplement une vision différente sur la manière de l'obtenir. Et puis, manifester, c'est exercer un droit démocratique.

— Est-ce que ça changera quelque chose, cette manifestation ? demande Celia.

— Rien du tout, puisque vous me demandez mon avis.

— Eh bien, on la fera quand même, insiste Daphne. Ça aura au moins le mérite de faire parler de nous dans les médias.

— C'est exact, approuve Septimus. Alors, allez avec votre amie, dit-il en s'adressant à Celia. Vous me parlerez une autre fois de votre activisme radical. Cela m'intéresse.

Celia se demande s'il ne serait pas en train de se moquer d'elle.

— Autour d'un thé, ajoute-t-il. Mais c'est moi qui choisirai l'endroit.

— D'accord, répond Celia. Passez un bon week-end, Septimus. Désolée de vous abandonner comme ça, ajoute-t-elle tandis que Daphne l'attrape par le coude pour l'entraîner hors du *Jack's Café*.

— Mince alors, Celia ! murmure Daphne dès qu'elles mettent un pied sur le trottoir.

Elles avancent bras dessus bras dessous le long du Strand, en direction de l'arrêt de bus.

— C'est une sacrée prise, ton Septimus. Tu ne m'en as jamais parlé !

— Je n'en ai pas eu l'occasion, proteste Celia. Il passe régulièrement à la librairie depuis un certain temps, mais je ne me doutais pas qu'il m'avait remarquée, pas de cette manière en tout cas. Il vient voir Mme Denton, qui était une amie de sa mère et qu'il a connue en Californie. Je suppose qu'elle l'a pris sous son aile. Ou bien c'est le contraire. Il fait souvent des courses pour elle. Elle a le chic pour amener ses amis et ses connaissances à se charger de diverses corvées à sa place. Je me demande comment elle s'y prend. Quoi qu'il en soit, c'était la première fois qu'il m'invitait, et c'était juste pour une tasse de thé. On était là depuis seulement dix minutes quand tu as débarqué !

— Désolée si je suis mal tombée. Si j'avais su que tu avais rendez-vous avec un type aussi intéressant, j'aurais attendu demain.

Celia soupire.

— Ce n'était pas vraiment un rendez-vous. Pourquoi un homme comme lui s'intéresserait-il à une fille comme moi ? Il a un poste important à l'ambassade américaine. Je suis sûre qu'il rencontre une foule de gens bien plus intéressants que moi. Et maintenant qu'il sait que je soutiens la CND, il va certainement me fuir.

— Ne sois pas bête, proteste Daphne en pressant le bras de Celia. Je suis sûre au contraire qu'il se fiche pas mal de tes opinions politiques. Et tous ces gens qu'il rencontre sont sûrement au bout du compte mortellement ennuyeux. Tu lui plais, tout simplement. Et si tu ne veux pas de lui, surtout, ne te gêne pas, envoie-le-moi.

— Je croyais que tu ne voulais plus entendre parler des hommes.

— Je pourrais faire une exception pour un personnage hors du commun comme lui, même s'il a un nom plutôt original.

— Bon. Dis-moi ce qu'il y avait de si urgent, demande Celia en pressant le bras de Daphne.

— Je me suis renseignée à propos de l'adresse dont tu m'as parlé, le 64 Baker Street.

Elle s'interrompt pour fouiller dans son sac et en tire une feuille manuscrite.

— Nous gardons un exemplaire des anciennes Pages jaunes dans l'une de nos salles de réunion. Apparemment, les avocats jugent que c'est utile. En tout cas, j'ai cherché pour toi : au 64 Baker Street, en 1943, il y avait un organisme : le Bureau de recherches interservices. J'ai vérifié dans plusieurs bottins : cet organisme a occupé les locaux de 1940 à 1946. Ensuite, il a disparu, et impossible de trouver une autre adresse. Pour l'instant, je n'ai pas eu le temps de chercher plus avant.

— Le Bureau de recherches interservices... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je n'en sais rien, mais tu vas trouver, j'en suis certaine.

— Oh, Daphne. Je te remercie. Tu me rends un grand service.

— Les remerciements sont un peu prématurés, Celia. En tout cas, si on me licencie pour avoir utilisé mon temps de travail à des recherches personnelles, tu pourras toujours me faire embaucher dans ta librairie. La paie est correcte et, avec des clients comme ce Sept-Machin, je pourrais bien être tentée d'accepter...

L'après-midi du lendemain, Celia se rend sur Baker Street. Elle contemple l'immeuble de pierre de six étages numéroté 62-64, mais ça ne

l'avance à rien. Il y a une quincaillerie au rez-de-chaussée et des bureaux aux étages supérieurs. Les vendeurs de la quincaillerie la regardent d'un air absent quand elle leur demande s'ils ont entendu parler d'un « Bureau de recherches interservices ». Évidemment, elle ne risquait pas de découvrir ce qu'était ce mystérieux organisme en venant se poster devant un vieil immeuble. Une fois de plus, elle a l'impression de déambuler dans un labyrinthe avec très peu d'indices pour s'orienter. Elle voudrait en savoir un peu plus sur Jeannie Duchesne, mais, chaque fois qu'elle croit tenir une piste, elle aboutit à une impasse.

Elle n'envisage pas pour autant d'abandonner. Elle finira bien par trouver.

16

SEPTIMUS

Le dimanche, Septimus n'est pas tenu de se rendre à son bureau de l'ambassade, mais il y passe en général quelques heures – plus souvent qu'il ne le devrait. Aujourd'hui, ce ne sera pas le cas. En cette moite matinée de juillet, il a quelqu'un à voir. C'est exceptionnel, et il déroge ainsi à une règle qu'il s'était fixée : pas de rendez-vous le week-end. Cela lui déplaît fortement, car il est un être pétri d'habitudes, qui croit aux vertus de l'ordre et de la routine. En attendant, comme il lui reste encore un peu de temps, il prépare son café du matin et retourne le boire dans son lit, avec des journaux étalés autour de lui sur les couvertures. La voix suave de Ray Charles qui susurre à la radio *I Can't Stop Loving You* lui donne le sentiment d'un immense vide intérieur.

Il passe en revue les premières pages des journaux. La couverture du *Sunday Mirror* exhibe une photo de Richard Burton, vauté à moitié nu sur Elizabeth Taylor. Ils sont sur un bateau, quelque part au large de l'Italie, et se remettent du tournage de *Cléopâtre*, qui a été, paraît-il, particulièrement éprouvant. « Les épiceries s'unissent pour lutter contre la menace des supermarchés. Les fascistes espèrent élire un de leur candidat à Camberwell. C'est le départ du Tour de France ! » Septimus se fiche éperdument de tout cela. Il jette un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre – il habite dans Paddington, un appartement aux frais de l'ambassade. Dehors, le soleil est déjà haut dans le ciel.

C'est une belle journée, mais il est angoissé, comme de plus en plus souvent ces temps-ci. Il n'a pourtant aucune raison de l'être. C'est peut-être simplement son esprit qui refuse d'admettre que tout soit si facile. Tout de même, d'où lui vient cette peur qui ne le lâche plus ? Big B. est content de lui ; il a brillamment réussi sa période d'essai. Du côté de Fox-Andrews aussi, tout va bien. Ce dernier est ravi de la manière dont il mène la mission qu'il lui a confiée. Il faut dire que maintenir l'attention des Américains du côté de Berlin n'est pas très compliqué, car leur politique étrangère est déjà focalisée autour de cette ville. Il n'a pas été difficile de convaincre Kennedy que protéger Berlin-Ouest contre le bloc soviétique était indispensable pour

éviter une guerre *nucléaire*.

Le président américain est tétanisé à la perspective d'une telle guerre.

Pour être honnête, n'importe quelle personne sensée devrait l'être.

Si Septimus est angoissé, c'est en grande partie parce qu'il a de plus en plus souvent l'impression d'être suivi – probablement par ceux de son propre camp. C'est extrêmement discret et, s'il n'était pas paranoïaque, il n'aurait rien remarqué. Peut-être même qu'au bout du compte cette filature n'est que le fruit de son imagination enfiévrée.

Et pourtant... Son instinct le trompe rarement. Il pense à sa mère, qui lui a toujours conseillé de se fier à son intuition. Il ne surprend jamais les mêmes dans son sillage, mais il n'a aucun mal à les repérer. Ce sont des hommes quelconques, en costume, qui lui emboîtent le pas ou le croisent dans la rue, seuls ou à deux. Parfois, on met aussi sur son chemin de très belles femmes chargées de le séduire et de le pousser à des confidences dans les moments où il pourrait s'abandonner – sur l'oreiller, dans cet état de bien-être postcoïtal durant lequel les uns et les autres ont tendance à s'épancher. Mais Septimus n'a jamais lâché la moindre information dans ce contexte. La discrétion fait partie intégrante de sa personne, autant que ses os et ses nerfs. Sa vie en dépend.

— Eh bien, on va voir ! lance-t-il à la pièce vide.

Peu importe qui sont ces hommes qui le surveillent et pour quel camp ils travaillent, il va s'arranger pour qu'ils n'aient rien contre lui. Dès demain, il se cantonnera à une routine morne et prévisible. Exercice physique le matin, départ tôt au travail. Longue journée à l'ambassade. Soirées mondaines de représentation plusieurs soirs par semaine, ou bien retour à la maison pour rattraper le retard qu'il a pris dans ses lectures.

Et aussi... *Celia*. Celia Duchesne, qui s'immisce à nouveau dans ses pensées, avec ses yeux magnifiques et ce sourire dont elle n'est jamais avare. Il aime son côté terre-à-terre. Ses drôles de tournures de phrases. Cette manière qu'elle a de rougir quand elle sait qu'il la regarde. Il voudrait bien se montrer totalement honnête avec elle, mais c'est malheureusement impossible. Elle pourrait par contre devenir une pièce importante du puzzle qu'il doit assembler pour sa mission... L'aider sans même s'en rendre compte et sans qu'il ait besoin de rien lui révéler.

Septimus est arrivé en avance, bien qu'il ait pris le temps de faire des détours, de revenir sur ses pas et de traîner dans les magasins. Il s'est posté

en retrait pour observer de loin l'arrivée d'Alfred Humphries. Comme convenu, celui-ci s'arrête devant la fontaine de Trafalgar Square, leur point de rendez-vous. Une fois certain qu'il est venu seul, Septimus s'approche de la fontaine et jette une pièce dans l'eau turquoise du bassin, comme le ferait n'importe quel touriste.

Alfred Humphries n'était pas le premier choix de Septimus, on lui a imposé sa collaboration. « *Entoure-toi de personnes à qui tu pourrais confier ta vie.* » Alfred serait plutôt du genre à sauver en priorité la sienne. Certes, il fait du bon travail, mais c'est un triste sire au passé peu reluisant. Septimus n'en est pas vraiment étonné, car il sait que leur métier attire beaucoup de marginaux et de désaxés. Il pourrait à la rigueur pardonner certaines exactions, mais il supporte mal que Humphries n'ait aucun idéal et soit motivé uniquement par l'argent. Pour les gens comme lui, il n'éprouve que du mépris.

— Belle matinée, commente-t-il en glissant ses mains dans ses poches.

Il contemple la gerbe d'eau qui s'élève vers le ciel bleu pâle et les fines gouttelettes qui attrapent la lumière et deviennent iridescentes une fraction de seconde, avant de retomber dans l'eau scintillante.

— En effet, répond Humphries.

— Nous y allons ?

Ils traversent Trafalgar Square et se joignent à la file d'attente pour entrer dans la National Gallery, tout en discutant poliment du temps, du football et des salles qui les intéressent.

Une fois à l'intérieur, ils déambulent tranquillement, marquent de courts arrêts ici et là pour admirer un tableau. Septimus surveille les gens autour d'eux. Il s'efforce d'imaginer ce que l'on voit quand on les regarde : deux amateurs d'art en costume de lin qui passent un dimanche matin paisible à visiter un musée. Le visage d'Alfred est dans l'ombre ; il a enfoncé son chapeau sur sa tête et sa cicatrice n'est pas visible. Ainsi, ils ne montrent aucun signe particulier. Personne ne pourra se souvenir d'eux.

— Vous avez avancé ? demande finalement Septimus à voix basse. S'il n'y a rien d'intéressant dans votre département, vous devriez demander un transfert.

Alfred incline la tête de côté.

— Je ne crois pas que cela sera nécessaire.

Il fait un pas en avant, fouille dans sa poche de poitrine et en sort une enveloppe qu'il glisse dans la poche de veste de Septimus.

— J'ai eu la chance de rencontrer une secrétaire du centre de recherche sur la guerre sous-marine. C'est une véritable mine d'or, ajoute-t-il en fixant du regard un immense tableau sombre représentant des cadavres de faisans et de lapins dont les têtes et les pattes pendent en dehors du plateau d'une longue table.

— Excellent travail. Surtout, ne la laissez pas filer.

Alfred sourit.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, mon ami. Aucune femme ne s'est jamais plainte de moi, je peux vous l'assurer.

Il ricane tout bas en prenant un air satisfait. Septimus décide d'ignorer cette remarque vulgaire.

— Elle sait ce que vous faites ? demande-t-il.

— Pour qui me prenez-vous ? proteste Alfred en se tournant pour regarder Septimus. J'étais déjà en mission quand vous portiez encore des couches...

Septimus se mord la langue. Il pourrait lui répondre ce qu'il pense d'un homme qui a vendu son âme au diable à l'époque où lui-même portait encore des couches. De quelqu'un qui, contrairement à lui, place son petit intérêt personnel avant tout le reste et se fiche pas mal du sort de l'humanité. Mais il sait que toute vérité n'est pas bonne à dire. Ce n'est déjà pas simple pour Alfred de recevoir ses ordres de quelqu'un qui a la moitié de son âge, il ne va pas en prime lui faire la morale.

— Bien, dit-il seulement. Vous m'en voyez ravi. Quand vous aurez du nouveau, prévenez-moi, je vous donnerai un rendez-vous.

Il tourne les talons et quitte le musée sans un regard en arrière, la fine enveloppe bien à l'abri dans sa poche. Alfred a dû rouler deux ou trois heures pour aller de Portland au centre de Londres, et leur entrevue n'a pas duré plus de trente minutes. Il doit maintenant faire le même trajet au retour. *C'est très bien comme ça*, songe Septimus tout en retraversant en sens inverse les longues galeries du musée. Celui-là, il faut lui montrer où est sa place. Alfred a trop longtemps été un loup solitaire, il est grand temps de lui apprendre l'obéissance et la discipline.

Il se remémore le commentaire d'Alfred concernant la secrétaire qui le renseigne. Puis il pense à ceux qui le suivent et qu'il espère avoir semés ce matin en faisant des tours et des détours. Lui aussi pourrait avoir une petite amie, pour endormir leur méfiance. Et encore mieux : il pourrait avoir une petite amie qui travaillerait dans la librairie de Mme Denton.

Troisième partie

Londres, février 1943

Un petit pied dépassant d'un corps emmaillotté et une touffe de cheveux noirs, c'était la seule image que Jeannie gardait de son enfant, à jamais gravée dans son esprit. Soixante-seize jours, déjà. Jeannie ne cessait de penser à Celia. Où était-elle ? Qui s'occupait d'elle ? Elle l'imaginait gazouillant et souriant aux yeux d'une autre femme qu'elle prenait pour sa mère – répondant à un autre prénom.

Et cela lui donnait la nausée.

« C'est mieux comme ça, lui répétait inlassablement Mère. Dans ce monde, il n'y a que des obstacles pour un enfant sans père. Tu le sais bien. »

Elle le savait. Mais cela ne rendait pas la chose plus facile à supporter.

Elle devait trouver le moyen de surmonter cette épreuve. Enterrer le passé et aller de l'avant. C'était ce que lui conseillait Mère. Et elle essayait. De toutes ses forces.

Faites qu'elle soit heureuse et aimée, je vous en supplie.

Serait-elle un jour libérée de ce tourment ? Elle avait du mal à l'imaginer.

— Tu dois t'occuper, lui avait dit Mère tandis qu'elles bouclaient leurs valises pour rentrer à Londres.

Impossible de rester un jour de plus dans cet affreux cottage humide où tout lui rappelait en permanence son ventre et ses bras sans enfant.

— Tu vas travailler, ça t'obligera à sortir de la maison, ça te fera du bien.

Jeannie avait donc repris son emploi au *Lyon's* quand deux Français se présentèrent pour consommer, en faisant comprendre qu'ils ne parlaient que quelques mots d'anglais.

— Zut ! s'exclama Margot en levant les yeux au ciel et en s'essuyant le front de son avant-bras. On est suffisamment bousculées comme ça, sans tous ces fichus étrangers qui viennent dans ce café alors qu'ils ne sont pas

même capables d'expliquer ce qu'ils veulent. Ils sont de plus en plus nombreux. Comment je fais, moi, pour prendre leur commande ?

— Ne t'inquiète pas, dit Jeannie, je vais m'occuper d'eux.

— Eh ben voyons ! Parce que tu parles couramment le français et tout ça, bien sûr... Vas-y, je te les cède volontiers.

Elle rit et désigna d'un vague geste de la main la table où les deux hommes s'étaient affalés. Ils étaient mal rasés et ne semblaient même pas lavés.

Jeannie se dirigea vers eux.

— *Bonjour messieurs ? Savez-vous déjà ce que vous désirez, ou dois-je vous apporter la carte* * ?[[1](#)]

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Margot, qui la contemplait bouche bée, stupéfaite.

Les deux Français parurent ravis que l'on s'adresse à eux dans leur langue maternelle. Ils commandèrent du thé noir et des biscuits aux raisins secs. Ils étaient réfugiés et racontèrent à Jeannie le passionnant périple qui les avait amenés jusqu'en Angleterre, en expliquant qu'ils prévoyaient de retourner en France pour rejoindre la Résistance. Ne pouvant laisser Margot servir trop longtemps seule, Jeannie s'excusa et leur annonça qu'elle devait se remettre au travail. Elle allait s'éloigner, quand elle fut interpellée par une cliente qui lisait le journal en fumant une cigarette.

— *L'addition, s'il vous plaît**.

Il y avait décidément beaucoup de Français dans le café ce jour-là, et Jeannie en fut un peu étonnée. Elle partit chercher l'addition de la femme. Quand elle revint, celle-ci l'accueillit d'un long regard scrutateur. D'habitude, les clients prêtaient peu attention aux serveuses, à part certains hommes qui se croyaient autorisés à reluquer leurs seins, à les gratifier d'une petite tape sur les fesses et à évaluer leur corps comme on le ferait d'un cheval de course, ou d'une vache de foire primée. Jeannie fut intimidée par l'intérêt que lui portait cette séduisante cliente vêtue de l'uniforme de la WAAF, la force féminine auxiliaire de la Royal Air Force – quelque'un d'important, sûrement. Elle avait presque retrouvé sa silhouette d'avant la grossesse – la nourriture était rationnée –, mais peut-être qu'une femme d'expérience était capable de deviner qu'elle venait quasiment d'accoucher. Ou alors elle avait senti le désespoir et la mélancolie qui pesaient comme du plomb sur chaque cellule de son corps depuis qu'on lui avait enlevé sa fille.

— Vous parlez un français impeccable, commenta la femme d'un ton désinvolte, dans un anglais châtié tout aussi excellent que le français de Jeannie. Comment cela se fait-il ?

Elle jeta un coup d'œil à l'addition et ouvrit son sac.

— C'est grâce à mon père, répondit Jeannie. Il vient d'une petite ville de la frontière franco-belge et m'a parlé français dès ma naissance.

— Votre père est un homme intelligent ! s'exclama la femme, tout en comptant les pièces qu'elle déposait dans la coupelle en étain de l'addition.

— Il est chef cuisinier, ajouta Jeannie, comme si cela contredisait le fait qu'il pût être intelligent. Mais en ce moment, il sert en Afrique du Nord. Il conduit un char d'assaut et se bat pour la liberté de son pays d'adoption.

Elle n'ajouta pas qu'il était probablement bien content d'être loin, car cela lui avait évité de voir sa fille donner naissance à une bâtarde et de regarder sa petite-fille partir pour l'orphelinat.

— C'est agréable d'entendre ça. Gardez la monnaie.

La femme rangea son porte-monnaie dans son sac à main.

— Avez-vous déjà envisagé de participer à l'effort de guerre ? Les compétences linguistiques comme les vôtres sont rares.

— Eh bien...

Jeannie hésita.

— Pas vraiment, avoua-t-elle finalement. Ma mère a besoin de l'argent que je gagne ici. Elle... En l'absence de mon père, vous savez ce que c'est...

Elle s'interrompit. Cette riche cliente ignorait tout de sa vie, elle ne pouvait pas savoir.

— En effet. Mais... une jeune fille comme vous...

De nouveau, elle posa sur Jeannie cet étrange regard qui semblait vouloir la jauger.

— Cela nous intéresserait beaucoup d'avoir un entretien avec vous.

— « Nous » ?

— Prenez le temps d'y réfléchir, poursuivit la femme en se levant de sa chaise et en glissant un bras dans l'anse de son sac à main. N'hésitez pas à appeler si vous vous décidez. Nous serions ravis de nous entretenir avec vous.

Elle sourit à nouveau brièvement et tendit à Jeannie une carte de visite.

Jeannie la prit sans un mot et suivit des yeux cette grande femme distinguée qui se faufilait entre les tables. Elle pensa à son père, grâce à qui

elle parlait un français impeccable. Ce père qui l'avait rejetée. En ce moment même, il se battait pour l'Angleterre quelque part dans le désert. S'il apprenait qu'elle participait à l'effort de guerre en utilisant le français qu'il lui avait appris... peut-être qu'il cesserait de la mépriser.

Jeannie baissa les yeux vers la carte qu'elle tenait à la main. Que de mystère. Cette femme ne lui avait pas dit qui était ce « nous », ni en quoi elle les intéressait.

Muriel Clarke
Bureau de recherches interservices
64 Baker Street
Londres

Recherches interservices ? Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Comme Margot s'impatientait et l'appelait en renfort, Jeannie glissa la carte dans la poche de son tablier. À plusieurs reprises dans l'après-midi, tout en prenant des commandes et en servant des boissons, du thé et des gâteaux confectionnés avec des œufs en poudre et sans sucre, elle pensa à cette carte. Elle ne demandait pas mieux que de faire quelque chose d'important, au lieu de déambuler toute la sainte journée dans un café. Quelque chose qui *compterait vraiment*. Pour atténuer sa douleur et l'aider à oublier. Elle se voyait déjà le raconter un jour à son père et lui avouer à quel point elle avait souffert de son mépris.

Elle avait hâte de se rapprocher de lui. Elle avait besoin de lui.

D'aussi loin qu'elle se souvenait, elle avait toujours partagé une grande complicité avec son père. Ça avait commencé quand ils parlaient français entre eux et que Mère était exclue de leurs conversations car elle ne comprenait pas un traître mot de cette langue. Peu à peu, Jeannie était devenue le fils que Père n'avait jamais eu. Il l'emmenait le week-end bivouaquer dans la campagne, et elle était aux anges quand il la félicitait pour son endurance et son courage. Elle buvait ses compliments comme un arbre assoiffé boit de l'eau par les racines. Il l'appelait « Jeannie *Cœur de Lion** ». Elle adorait ce surnom.

Quand ils rentraient à la maison le dimanche soir, Mère la taquinait gentiment, tout en préparant un bain dans un baquet en acier installé devant la cheminée, afin de la débarrasser de la boue et des débris de feuilles du week-end. En plaisantant à moitié, elle se plaignait que Père était en train de

transformer leur fille en une petite sauvageonne. « Regarde-la, André, disait-elle en tamponnant le nez de Jeannie avec du savon, tu finiras par en faire un garçon manqué et, à cause de toi, elle ne trouvera jamais de mari. »

« Tant mieux, rétorquait Père en adressant un clin d'œil à Jeannie. Comme ça on la gardera pour toujours avec nous et on ne sera pas obligés de la partager. »

Ils ne racontaient pas à Mère, sachant à quel point elle aurait désapprouvé, qu'il montrait à Jeannie comment pêcher, comment piéger les lapins, comment monter une tente et l'amarrer avec différents nœuds, comment la réparer et la raccommoder. Il lui avait appris à survivre avec ce qu'elle avait sous la main, à dépecer et cuisiner les animaux qu'ils attrapaient, à ne pas avoir peur de les tuer. Père avait grandi en Belgique dans la ferme de ses parents, et tout cela était naturel pour lui.

Lorsque Jeannie avait eu neuf ans, leurs expéditions s'étaient étendues jusqu'à la petite exploitation de ses grands-parents près de la jolie ville de Tournai, non loin de la frontière franco-belge. Père l'y emmenait l'été, aussi longtemps que le lui permettait son travail, laissant Mère à la maison, en gardienne du foyer. Elle n'avait de toute façon aucune envie de quitter l'Angleterre et fronçait les sourcils dès qu'on parlait d'aller plus loin que Dorking, idée saugrenue de son point de vue. Jeannie en vint à aimer ces étés sans contrainte, à jouer avec les enfants du coin, tandis que sa peau brunissait au soleil.

Avec le recul, elle comprenait à présent combien il avait dû être difficile pour Père de voir son garçon manqué devenir une jeune femme. Et encore plus d'accepter l'idée qu'elle serait un jour dans les bras d'un homme. L'imaginer dans ceux de Harry avait dû le dévaster. Un Américain lui avait pris sa fille bien-aimée. Pire encore, il l'avait attirée dans son lit et était mort avant d'avoir pu faire d'elle une honnête femme.

Une fois les derniers clients partis, Jeannie fit pivoter la pancarte accrochée à la porte pour afficher « FERMÉ ». Elle essuya les tables, balaya et lava le sol – toujours en pensant à son père. Il avait dû être fou de rage en recevant la lettre de Mère lui annonçant que leur fille attendait un bébé et que son ventre grossissait sans mari ni fiancé pour légitimer la situation. Depuis, il n'avait pas écrit une seule fois à Jeannie. Elle avait l'impression que sa faute avait creusé entre eux un fossé infranchissable. Il n'arrivait pas à lui pardonner de s'être mal conduite. De son côté, elle ne pouvait accepter qu'il lui ait tourné le dos au moment où elle avait eu le

plus besoin de son soutien.

Jeannie songea tristement qu'il la considérait à présent comme une femme ordinaire. Au mieux. Et au pire comme une pauvre fille. Cette pensée remua en elle quelque chose de profond. Elle entrevit soudain une chance de lui prouver qu'elle était toujours la Jeannie d'autrefois, celle qui méritait son respect et son admiration.

Sa Jeannie *Cœur de Lion**.

Elle rangea la serpillière et le seau dans le placard, puis récupéra la carte qui se trouvait dans la poche de son tablier. Demain, elle irait trouver Mlle Clarke à l'adresse mentionnée là-dessus. Elle avait hâte de savoir ce que c'était que ce Bureau de recherches interservices et ce que désignait ce « nous ».

Deux jours plus tard, Jeannie pénétrait dans le petit hall d'accueil de l'hôtel particulier Orchard Court. Une réceptionniste qui parlait à voix basse au téléphone lui fit signe de patienter et elle attendit donc poliment, tout en se demandant si elle avait bien fait de venir. La veille, elle s'était présentée au 64 Baker Street en demandant Mlle Muriel Clarke. Une secrétaire l'avait aussitôt accueillie avec le sourire, en répondant que celle-ci l'attendait. Après l'avoir reçue, Muriel Clarke lui avait proposé de poursuivre les entretiens le lendemain à Orchard Court, sur Portman Square, à 14 h 30. Tout cela était si étrange et mystérieux que Jeannie commençait à se demander si elle n'était pas victime d'une plaisanterie de mauvais goût.

— Asseyez-vous, proposa la réceptionniste après avoir reposé le combiné. Je vais vous annoncer.

Cinq minutes plus tard, un homme d'âge mûr vint la chercher. Il avait une allure négligée, la moustache tombante, les cheveux gras, le visage bouffi et le teint terne de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis plusieurs nuits. Il entama sans détour la conversation, demandant à Jeannie ce qu'elle savait de la France et de la Belgique, ce qu'elle pensait des Allemands, si elle avait perdu quelqu'un dans cette guerre, tout cela à bâtons rompus – un entretien que Jeannie trouva pour le moins étrange. Au bout d'une demi-heure, l'homme lui proposa de repasser par la réception pour qu'on lui indique l'étape suivante.

Jeannie envisagea un instant de partir. Elle avait imaginé une pièce remplie de filles traduisant des messages du français à l'anglais, mais ça n'avait pas l'air d'être ça. Puis elle se demanda ce que Harry lui aurait

conseillé et décida de rester pour voir de quoi il retournait. Harry aurait sans nul doute apprécié l'aura de mystère dont s'entourait ce Bureau de recherches interservices et s'en serait même amusé. Elle aurait tant voulu qu'il soit là, lui raconter en détail cette aventure et entendre son rire.

La femme de la réception était une fois de plus au téléphone lorsque Jeannie s'arrêta devant elle et, de nouveau, elle lui fit signe d'attendre. Au bout de quelques instants, elle posa une main sur le combiné et demanda :

— Vous partez, ou vous restez ?

Comme si c'était la question la plus naturelle du monde.

— On m'a dit de revenir vers vous pour la prochaine étape.

— Bon sang, bravo ! s'exclama la femme d'un ton sincèrement impressionné. Il n'y a que la moitié des candidats qui passent le premier tour, vous savez, ajouta-t-elle.

Puis, dans le téléphone :

— Allô ? Oui. La personne de 14 h 30 a réussi. Dois-je la faire entrer ?

Elle écouta la réponse de son interlocuteur en hochant la tête.

— D'accord, conclut-elle avant de raccrocher.

Puis elle se tourna vers Jeannie.

— *Il* va vous recevoir tout de suite. Venez par ici.

Dans cette mystérieuse organisation, on ne désignait apparemment pas les gens par leurs noms, uniquement par de vagues pronoms.

Jeannie suivit le pas pressé de la femme dans un long couloir jalonné de portes closes. Elles s'arrêtèrent devant l'avant-dernière.

— Nous y sommes, annonça la secrétaire.

Elle frappa, puis ouvrit le battant sans attendre de réponse.

— Bonne chance, ajouta-t-elle tandis que Jeannie passait devant elle.

De nouveau, un homme d'âge mûr attendait dans la petite pièce, debout près de la fenêtre, les mains croisées dans le dos. Son bureau en acajou sur lequel reposait une pile de dossiers en papier kraft occupait presque tout l'espace.

— Ah, mademoiselle Duchesne. Asseyez-vous.

Il indiqua deux chaises placées devant le bureau. Comme le précédent interlocuteur de Jeannie, il ne se présenta pas, et cette fois elle s'agaça vraiment de ces manières qui frisaient l'incorrection.

— Enchanté de faire votre connaissance, monsieur... ?

Jeannie lui tendit la main. Pas question pour *elle* de renoncer à la politesse, même si ce monsieur ne s'en préoccupait guère. Il l'étudia un

instant de ses yeux d'un bleu délavé. C'était un petit homme chauve au visage fin, portant des lunettes rondes. Elle lui trouva un visage aimable et bienveillant.

— Berkley, dit-il enfin, en avançant une main pour serrer celle de Jeannie. Peter Berkley.

Quelque chose dans le ton qu'il employa fit douter Jeannie. Elle se demanda si c'était vraiment son nom, ou s'il venait de l'inventer à l'instant même.

Peter Berkley fouilla dans la pile de ses dossiers et en sortit un. Quand il l'ouvrit, Jeannie s'aperçut avec un sursaut d'appréhension et une pointe d'excitation qu'il contenait des documents la concernant. Ainsi, ces chemises en papier kraft correspondaient aux personnes pressenties pour le rôle qu'on envisageait de lui confier, quel qu'il fût. En attendant, ces gens semblaient s'être renseignés à son sujet... Comment était-ce possible ? Elle n'avait pas envoyé de candidature. Ils savaient bien sûr qu'elle travaillait comme serveuse au salon de thé le *Lyon's* et qu'elle parlait français. Elle n'avait donné son nom à Mlle Clarke que la veille.

— J'ai entendu dire que vous seriez désireuse de participer à l'effort de guerre, mademoiselle Duchesne, déclara Berkley en levant à nouveau les yeux vers elle. Pourriez-vous m'exposer vos motivations ?

Il reprit place dans son fauteuil.

— Écoutez..., commença Jeannie en avançant le menton.

Elle n'allait pas se laisser manipuler, ni répondre à d'autres questions, sans avoir obtenu auparavant quelques éclaircissements.

— J'ignore ce que vous faites ici, mais je ne vois pas comment vous pouvez avoir un dossier sur moi. Je n'ai même pas postulé pour un emploi. Il est vrai que je suis à la recherche d'un travail intéressant et utile, mais, avant de poursuivre cet entretien, j'aimerais savoir de quoi il retourne et d'où vous tenez les informations me concernant.

— On vous expliquera tout ça le moment venu, mademoiselle Duchesne, je vous le promets, assura l'homme d'un ton apaisant. Comme vous l'aurez certainement compris, nos activités sont... disons... *sensibles*. Les paroles en l'air peuvent coûter des vies, c'est pourquoi nous ne donnons que les informations nécessaires, et au compte-gouttes. C'est une procédure de sécurité, vous comprenez ? Je vous assure que tout est régulier et honnête. Répondez à mes questions, s'il vous plaît. Vous aurez l'occasion de poser les vôtres en temps voulu, si vous passez avec succès le processus

de sélection.

Jeannie ferma la bouche et s'éclaircit la voix.

— D'accord, acquiesça-t-elle. Il se trouve que j'ai perdu récemment quelqu'un qui m'était extrêmement cher et...

— Votre fiancé, c'est bien ça ? l'interrompit l'homme en jetant un coup d'œil à son dossier. Un aviateur américain, Harry Marshall, disparu au combat.

Jeannie lui jeta un regard surpris. Ils ne chômaient pas, dans ce bureau. On n'allait pas lui proposer un simple travail de traduction. Cela ne faisait aucun doute.

— Oui, c'est ça, murmura-t-elle.

— Jusqu'où seriez-vous prête à aller pour venger Harry ?

Comment trouver les mots pour dire que son sang bouillonnait encore de rage ? Que les Allemands lui avaient volé l'homme qu'elle aimait, qu'elle avait dû abandonner son enfant à cause d'eux, qu'ils avaient ruiné sa vie. Qu'elle n'avait plus rien à perdre. Que son unique espoir était désormais de regagner l'amour et le respect de Père, pour atténuer un peu son malheur.

— Monsieur Berkley, je tordrais de mes propres mains le cou à ce Hitler, si j'en avais l'occasion.

Peter Berkley se renversa sur le dossier de sa chaise, le visage rayonnant.

— C'est la bonne réponse, déclara-t-il. Ce sont des gens comme vous que nous recherchons.

Une semaine plus tard, Jeannie était dans un train qui roulait vers Bournemouth, une petite valise bien calée sous ses jambes. Suivant les instructions de Mlle Clarke, elle n'avait apporté que des vêtements robustes, de quoi se vêtir durant un long week-end à la campagne. Partagée entre l'appréhension et l'excitation, elle contemplait le paysage par la fenêtre du train et tâchait de ne pas trop penser à l'affreuse dispute qui l'avait opposée à Mère quand elle lui avait annoncé son départ : elle avait accepté une mission de traductrice pour l'effort de guerre et devait s'absenter un certain temps. De toute façon, puisqu'elle n'avait pas d'enfant, elle était libre de se déplacer et d'aller où bon lui semblait.

Mère avait très mal pris ce reproche voilé et s'était mise à gémir qu'elle aurait préféré qu'il en fût autrement pour l'enfant. Qu'il avait fallu

abandonner ce bébé dans l'intérêt de tout le monde. Qu'elle refusait de perdre maintenant sa fille. Mais Jeannie était partie quand même. Mère, plus que quiconque, aurait dû comprendre combien elle souffrait et pourquoi elle avait besoin de s'éloigner.

Jeannie changea de train à Bournemouth et emprunta une ligne secondaire jusqu'à Beaulieu, où un chauffeur vint la chercher à la gare. Il ne prononça pas un mot tandis qu'ils traversaient les étendues de landes de New Forest, parsemées d'arbres. Elle aperçut de petits groupes de poneys sauvages au poil hirsute qui paissaient entre les touffes de bruyère en fleur. Enfin, ils s'arrêtèrent devant une énorme bâtisse, la plus grande maison de campagne qu'elle eût jamais vue.

Après avoir déballé ses maigres effets personnels, Jeannie retourna dans le salon, où six ou sept personnes buvaient du thé en bavardant poliment et en se jugeant mutuellement avec un mélange d'étonnement et de méfiance. Jeannie traversa la pièce, tout en les passant en revue. Un homme qui n'avait plus qu'un bras. Deux femmes. Un vieux monsieur d'une soixantaine d'années au moins. Deux hommes à la mine peu engageante qui semblaient tout droit sortis de prison et un réfugié tchécoslovaque – comme il l'annonçait fièrement à qui voulait l'entendre. Si le pays n'avait que ce lot de personnages pour le défendre, les Anglais étaient mal partis.

Jeannie se servit une tasse de thé et un morceau de sablé. Quand elle se retourna, il y avait un nouveau venu dans la pièce. Un autre retardataire. Un bel homme, grand et brun. Une caricature de séducteur, au point que c'en était presque comique. Mais il avait un charme fou, elle dut le reconnaître.

Il chercha son regard et s'inclina discrètement, le sourire aux lèvres, avant de venir vers elle d'un pas décidé. Elle le jugea un peu trop sûr de lui, et même un brin arrogant.

— Capitaine Maurice Albert, déclara-t-il. *Enchanté, mademoiselle**.

Juste à temps, Jeannie se souvint qu'elle devait utiliser pour ce week-end un autre nom que le sien – d'après les instructions qu'on lui avait laissées dans sa chambre.

— Anya Moreau, déclara-t-elle sans la moindre hésitation, avec l'aisance de quelqu'un qui s'est présenté toute sa vie sous ce nom. Enchantée également de faire votre connaissance.

18

CELIA

Par un samedi après-midi de la fin du mois de juillet, Celia se rend dans West London. C'est l'heure calme qui suit le déjeuner, et elle ne croise pas grand-monde. Elle s'arrête devant une élégante rangée de maisons géorgiennes de briques jaunes, dans une petite rue paisible de Chelsea. C'est de toute évidence une adresse ultra chic, et elle est tellement impressionnée qu'elle reste un instant immobile sur le pas de la porte, tout en se disant – pensée totalement hors contexte – que les quartiers riches ont décidément tous les avantages, comme celui-ci qui ne semble pas avoir subi les bombardements de la guerre. Elle regrette soudain de ne pas avoir demandé à Daphne de l'accompagner.

La lettre de Mlle Clarke lui est parvenue à la librairie il y a exactement une semaine. Il s'agissait d'un message griffonné à la hâte expliquant qu'elle venait de recevoir par le biais de l'UNESCO la demande de Celia concernant Jeannie Duchesne. Mlle Clarke ajoutait qu'elle s'était attendue à avoir un jour de ses nouvelles et s'étonnait même qu'elle ait mis autant de temps à se décider. Elle avait noté son adresse, en proposant une rencontre. Et à présent Celia est ici, devant ce bel immeuble.

Elle appuie sur la sonnette. L'interphone fait entendre un « clic », puis un bruit blanc.

— Oui ? demande une voix.

Rien que dans ce petit mot, Celia distingue nettement l'accent anglais des milieux huppés.

— Mademoiselle Clarke ? C'est mademoiselle Duchesne.

— Très bien ! s'exclame la voix avec cette fois une note souriante. Je descends vous ouvrir.

Quelques instants plus tard, il y a un bruit de pas dans l'escalier – des talons qui claquent rapidement sur un parquet de bois. La lourde porte d'entrée s'ouvre sur une femme grande et mince, d'un âge indéterminé. D'après Celia, elle doit avoir entre cinquante et soixante ans, mais elle la trouve élégante et bien conservée, comme seuls peuvent l'être les riches. Elle a une allure d'aristocrate et ses vêtements bien coupés ont dû coûter

cher. Mais Celia la sent fermée. Avec un visage de marbre qui ne révèle rien de plus que ce qu'elle veut bien montrer.

Mlle Clarke avance une main pour la saluer.

— Vous êtes donc Celia, dit-elle. C'est vraiment très gentil à vous d'avoir accepté de faire tout ce chemin. Entrez donc.

Elle s'écarte pour laisser passer Celia.

— Je suis malheureusement au second étage, et il n'y a pas d'ascenseur.

Elle ouvre la marche, et Celia contemple les muscles de ses fins mollets qui se contractent à chaque pas.

Quelques instants plus tard dans le grand salon, inconfortablement installée au bord d'un canapé rose saumon, Celia accepte une tasse de thé posée sur une soucoupe – toutes deux faites d'une porcelaine à la cendre d'os si fine que l'on verrait presque à travers. Sur la table basse, dans une assiette assortie, des gaufrettes fourrées à la vanille sont disposées en éventail. Elle en prendrait bien une, mais elle n'ose pas déranger le motif.

Mlle Clarke s'enfonce dans un fauteuil, croise les jambes et contemple Celia un instant, avant de se lancer dans un monologue sur le temps et les aléas des transports en commun. Elle explique ensuite que, maintenant qu'elle est retraitée de l'UNESCO, elle a trop de temps libre. Aussi la lettre de Celia lui a-t-elle fait l'effet d'une agréable distraction. Elle se dit heureuse de la revoir après tout ce temps. Le cœur de Celia s'emballe.

— Nous nous sommes déjà rencontrées ?

— Oui, mais vous ne pouvez pas vous souvenir de moi. Vous étiez toute petite, vous n'aviez que deux ans...

Celia n'en revient pas d'être assise dans la même pièce que cette femme qui l'a sans doute tenue dans ses bras quand elle était enfant et qui a bien connu sa sœur.

— À présent, ma chère, je suis sûre que vous avez une foule de questions, déclare soudain Mlle Clarke d'une voix basse et douce, comme enveloppée dans du velours. Demandez-moi tout ce que vous voulez.

Celia a l'impression qu'elle lui sert un discours bien rodé, comme si elle avait déjà eu de nombreuses conversations similaires dans ce même salon. Combien de parents, de frères et sœurs, d'époux ou d'amants se sont assis dans ce même canapé en buvant les paroles de cette femme, leur dernier lien avec une personne chère, disparue pour toujours ? Elle se demande si Père et Mère sont venus ici des années plus tôt, en espérant avoir des nouvelles de leur fille, avec l'impression que leur destin était suspendu aux

lèvres de Mlle Clarke. Il semblerait en tout cas que celle-ci sache parfaitement ce qui se joue pour Celia, même si elle demeure sur ses gardes. Sa posture solennelle et son regard plein de compassion montrent qu'elle comprend l'impact de ce qu'elle va dire et le ressent fortement.

Pour l'instant, elle se tait et attend les questions de Celia. Mais par où commencer ? Une fois de plus, Celia est impressionnée par ces yeux qui semblent l'évaluer.

Elle s'agite sur son siège et s'éclaircit la voix.

— Prenez donc une gaufre, propose Mlle Clarke en rompant le silence.

Elle pousse l'assiette vers Celia, avec un sourire encourageant.

— Vous ressemblez tellement à votre mère, ajoute-t-elle. Cette chère Jeannie.

Elle ressemble à Jeannie ! Celia absorbe cette bribe d'information aussi goulûment que Bartholomew avalerait un petit bout de poisson frais.

Puis le sens des mots pénètre jusqu'à son cerveau.

« *Votre mère.* »

La pièce se met à tourner. Mlle Clarke continue à parler, mais Celia ne l'entend plus. Il n'y a plus pour elle que l'écho de ces deux mots. « *Votre mère.* »

— Pardon, l'interrompt-elle enfin. Vous venez de dire « votre mère ». Je croyais que...

Elle s'arrête. Elle déglutit.

— Je croyais que Jeannie était ma sœur.

La pièce est tout à coup chargée en électricité statique. Mlle Clarke bat des paupières.

— Oh là là, gémit-elle. J'ai commis une bourde, n'est-ce pas ?

Celia se met à trembler comme une feuille, jusqu'au bout des doigts. Sa tasse vacille dans la soucoupe, et elle repose prudemment son thé sur la table basse.

— Je... Il y a quelques semaines, j'ignorais jusqu'à l'existence de Jeannie. J'ai trouvé... un dossier. Il contenait des photos. Il y avait aussi votre nom. Dans une lettre parlant d'une demande d'indemnisation auprès du Bureau de la guerre.

— Ah oui, je me souviens. Cette demande n'a jamais abouti.

— Alors j'ai interrogé ma mère à ce sujet et...

Ce n'est pas ta mère, hurle une voix dans sa tête. *Maggie n'est pas ta mère !* Elle tente de se souvenir de sa conversation avec Mère. Maman.

Maggie. Qui est Maggie pour elle ? Et pour Jeannie ? Maggie lui a-t-elle confirmé que Jeannie était sa sœur, ou bien s'est-elle contentée de ne pas la détromper ? C'est la seconde hypothèse qui est la bonne, Celia s'en souvient parfaitement.

— Elle ne m'a pas dit que Jeannie était ma mère..., murmure-t-elle d'une voix altérée.

Mère lui a interdit de parler de Jeannie avec Père. Évidemment. À présent, Celia comprend pourquoi. Tout se met peu à peu en place.

— C'est comme s'ils avaient effacé Jeannie, dit-elle lentement. Ils ne m'ont jamais parlé d'elle. Il n'y a pas dans la maison une seule photo d'elle ni un seul objet lui ayant appartenu. Ils me l'ont cachée.

Elle était ma mère.

— Pourquoi, mademoiselle Clarke ? Savez-vous pourquoi ?

Mlle Clarke se lève et se dirige d'un pas raide vers une grande vitrine à alcool placée près de la porte donnant dans le couloir.

— J'ai l'impression que nous allons avoir besoin de quelque chose d'un peu plus fort que du thé.

Elle verse deux mesures de whisky avec de la limonade et des glaçons, et en tend une à Celia. Celle-ci boit une longue rasade de son verre, mais ça ne l'empêche pas de trembler.

— Je suis assez gênée que vous appreniez cela de moi, poursuit Mlle Clarke. Je ne pense pas que vos parents – ou plutôt vos grands-parents – m'en seront reconnaissants. Pourtant, maintenant que j'ai ouvert la boîte de Pandore, je me sens obligée de vous dire ce que je sais. Ensuite, vous déciderez de ce que vous ferez.

Elle boit une gorgée de son propre verre.

— J'avais sous mes ordres un réseau d'agents, commence-t-elle. Avant de les recruter, nous prenions nos renseignements, puis ils suivaient durant des semaines un entraînement intensif à l'issue duquel ils étaient recalés ou pas. Il était vital pour nous de tout savoir d'eux. De connaître leurs atouts et leurs faiblesses, leurs limites, leurs talents. Cela nous permettait de juger de leur capacité à travailler sur le terrain.

— Vous étiez au Bureau de recherches interservices, c'est ça ? J'ai trouvé une moitié de lettre provenant du 64 Baker Street. J'y suis allée, mais il n'y avait plus rien à cette adresse.

Mlle Clarke sourit.

— Oui, ce bureau était en réalité la couverture du Service des opérations

spéciales, ou SOE, une organisation secrète créée à l'initiative de Winston Churchill et qui a grandement contribué à vaincre les Allemands. Votre mère appartenait au SOE. Quand nous l'avons contactée, nous savions que c'était une mère célibataire de vingt ans. Elle avait été secrètement fiancée à un GI américain dont l'avion avait été abattu – le pauvre était mort sans même savoir qu'il allait être père. À l'époque, être mère célibataire signifiait se retrouver au ban de la société – encore plus qu'aujourd'hui. Dans ce contexte, et pour protéger leur fille, vos grands-parents l'ont forcée à vous confier à l'adoption dès votre naissance. Je l'ai rencontrée peu après son accouchement, par hasard, alors qu'elle était au plus bas. Elle n'a pas hésité à se porter volontaire pour son pays. Elle pensait probablement qu'elle n'avait plus rien à perdre. Je suppose que cet engagement était pour elle un moyen d'échapper à la douleur d'avoir perdu son enfant.

— Je ne comprends pas, l'interrompt Celia. Si elle m'a abandonnée, comment puis-je être ici ?

— Cette question, c'est à votre grand-mère qu'il faudra la poser, soupire Mlle Clarke avec un faible sourire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vous a finalement prise chez elle quelques mois après l'abandon officiel. Les détails, je ne les connais pas.

Celia s'affaisse sur l'accoudoir du canapé. Cela fait beaucoup à assimiler. Elle ne tremble plus, mais elle se sent comme engourdie. Chaque mot prononcé par Mlle Clarke augmente son impression d'irréalité. Père et Mère ne sont pas ses parents. Elle devrait les appeler « grand-père » et « grand-mère ». Sa véritable mère était une jeune fille âgée d'à peine vingt ans, une mère célibataire terrifiée à l'idée d'être enceinte. Son père était un aviateur américain sur lequel elle ne peut même pas mettre de visage. Ils sont morts tous les deux en héros à la guerre. Aucun d'eux n'a jamais su qu'elle était finalement revenue dans sa famille. Elle ne les connaîtra jamais. Elle se sent perdue.

Elle ne sait plus qui elle est.

— Dites-moi ce que faisait Jeannie. Pourquoi était-elle en France ?

Mlle Clarke s'éclaircit la voix.

— L'objectif du SOE était de mener des campagnes de sabotage et de désinformation dans les territoires occupés par les nazis. Votre mère a rejoint la section française pour collaborer avec un groupe de résistants, afin de déstabiliser et d'affaiblir l'ennemi de l'intérieur. Ce travail était vital, car à ce moment-là l'Europe était en très mauvaise posture.

Une ombre passe sur le visage de Mlle Clarke.

— Je vous en dirai plus à ce sujet si cela vous intéresse, mais, pour répondre à votre question, après son entraînement, Jeannie a été jugée apte et est partie en mission à Paris en tant qu'opératrice radio. Elle était chargée d'envoyer à Londres les messages des agents de son réseau et de leur transmettre ceux qu'elle recevait. Au bout de deux mois, elle a été capturée par les nazis. Malheureusement, elle n'a jamais su que votre grand-mère vous avait adoptée.

Mlle Clarke garde à présent un silence respectueux, comme si elle comprenait que Celia ait besoin de temps pour assimiler tout cela. Celia sirote son verre. Les questions se bousculent dans son crâne.

— Pourquoi n'a-t-elle pas été informée de l'adoption, puisqu'elle communiquait avec Londres ? demande-t-elle enfin.

Mlle Clarke s'éclaircit la voix. Son visage n'exprime rien.

— C'était la guerre, Celia. Nous ne pouvions pas transmettre de messages personnels aux agents sur le terrain. Bien sûr, si elle était rentrée, nous l'en aurions immédiatement informée.

Elle esquisse un sourire plein de tristesse, puis reprend.

— Jeannie était une excellente recrue, déterminée à mener à bien ses missions. Elle connaissait les risques, mais elle a choisi d'aller quand même sur le terrain. Elle vous aimait, évidemment. Et, au fond de son cœur, je crois que c'est pour vous qu'elle a fait tout ça.

Celia ne trouve rien à répondre.

— Votre mère était un être exceptionnel, poursuit Mlle Clarke. Je l'ai senti dès que je l'ai vue. Elle était intelligente. Et forte, comme la suite l'a prouvé.

Sous son apparence lisse et polie, cette Mlle Clarke est d'une froideur d'acier. Elle semble dépourvue d'émotions. *Comme ça, tu vois ce que c'est que l'aristocratie*, raisonne Celia. Ces gens-là considèrent ceux qui ne sont pas de leur monde comme des êtres inférieurs. La vie de Jeannie ne comptait pas.

Elle ne supporte plus de rester dans ce salon et ressent un besoin pressant d'interroger ses parents. Peut-elle encore les appeler ainsi ? Doit-elle vraiment croire tout ce que raconte Mlle Clarke ? La réponse à cette question est évidente : cette femme n'a aucune raison de lui mentir et, de plus, elle est la seule personne qui ait connu sa mère, la seule à laquelle elle puisse s'adresser – en dehors de ses grands-parents, qui lui ont toujours

caché la vérité.

— Mademoiselle Clarke, dit-elle en se levant sur des jambes mal assurées. Il faut que je parte. Je ne m’attendais pas du tout à... Je dois parler à mes parents – enfin, à mes grands-parents, même si je crois que je ne m’habituerai jamais à les appeler ainsi. Je n’arrive pas à réfléchir correctement. Je suis désolée, mais il vaut mieux que je m’en aille, même si vous m’avez reçue avec beaucoup de gentillesse. Si c’est possible, j’aimerais vous poser d’autres questions sur Jeannie... sur ma mère... Plus tard.

— Ma chère...

Mlle Clarke se lève et prend les mains de Celia dans les siennes.

— Je comprends tout à fait, commente-t-elle avec un sourire attristé. Vos grands-parents ne m’ont jamais beaucoup appréciée. Ils me tiennent pour responsable de la perte de leur fille, et ce qui s’est passé aujourd’hui ne me fera pas remonter dans leur estime. Mais si vous souhaitez me parler plus longuement à l’avenir, vous êtes la bienvenue. À tout instant.

Elle n’a pas l’air de se rendre compte qu’une bombe vient d’éclater dans le cœur de Celia.

Il est plus de 17 heures quand Celia arrive chez elle. Elle a mal aux pieds, mais elle avait besoin de marcher avant d’affronter ses parents – ou plutôt ses grands-parents. Elle a longuement cherché les mots pour entamer la discussion, mais il n’y a pas moyen d’aborder le sujet en douceur. De plus, c’est une telle tempête sous son crâne qu’elle n’est pas en mesure de se préoccuper de l’effet qu’elle va produire. Son cœur se met à cogner violemment contre sa cage thoracique quand elle ouvre la porte d’entrée. Elle n’arrive plus à respirer.

Bartholomew vient l’accueillir dans le couloir sombre et étroit qui mène à la cuisine, la queue bien droite, en poussant un miaulement sonore. Elle se penche pour le caresser, et cela lui redonne un peu de courage.

Père apparaît à la porte de la cuisine, avec sa casquette et sa veste.

Elle l’entend lancer « J’y vais » par-dessus son épaule, puis Mère lui répond quelque chose. Il fait quelques pas dans le couloir avant de remarquer sa présence.

— Celia ? Tu es rentrée depuis longtemps ?

Elle lâche Bartholomew et se redresse en s’appuyant au mur.

— J’ai besoin de te parler. Et aussi à maman.

— Désolé, ma chérie, je suis déjà en retard, je dois filer.

Maintenant qu'il s'est rapproché, elle sent son haleine à la bière. Comment il est possible qu'ils n'aient rien remarqué à son hôtel, elle se le demande. Mais peut-être qu'ils ont remarqué. Et, si c'est le cas, ils ne disent rien pour le moment, mais ça doit les inquiéter d'avoir un cuisinier ivre au milieu des brûleurs à gaz et de la chaleur des fours. Les chefs cuisiniers sont légion à Londres. Père est en sursis.

— Non. C'est trop important.

Elle ne bouge pas, ce qui revient à lui barrer le passage vers la sortie.

— Ne fais pas l'enfant, Celia. Je suis sûr que tu peux te débrouiller avec ta mère.

— S'il te plaît, insiste-t-elle. Tu veux bien téléphoner et dire que tu seras un peu en retard ?

Elle saisit le combiné du téléphone et le lui tend.

— J'ai vraiment besoin de vous parler à tous les deux.

Même dans la pénombre, elle lit l'inquiétude dans ses yeux. Il prend silencieusement l'appareil et commence à composer un numéro.

Dans la cuisine, ils sont tous les trois assis devant la théière que sa mère venait justement de préparer – un hasard. Père est agité, il a refusé le thé et sirote une autre bière. Quant à Mère, elle évite de croiser le regard de Celia.

— De quoi s'agit-il ? demande Père d'un ton bourru. Je ne peux pas m'éterniser. Si je suis trop en retard, je vais être renvoyé.

Elle sent monter en elle une colère noire parce que, en cet instant décisif pour elle, il n'est pas fichu de lui donner la priorité.

— Je pense que tes employeurs ont bien d'autres sujets d'inquiétude en ce qui te concerne, rétorque-t-elle en jetant un regard appuyé du côté de sa bière. Et pas la peine de prendre cet air choqué, parce que je ne fais que dire la vérité, ajoute-t-elle, enhardie par sa fureur. Mais ce n'est pas de ça que je voulais parler.

À présent, elle a toute son attention. Il ouvre la bouche pour protester, puis finalement se tait, comme s'il ne savait pas quoi répondre.

Elle prend une profonde inspiration.

— Bon... Ce n'est pas facile à dire et je suis obligée d'être brutale. Je sais tout. Je sais que vous n'êtes pas mes parents. Je pensais qu'elle était ma sœur. Que Jeannie était ma sœur. Avec le recul, je me rends compte que c'était idiot de ma part et je me demande même pourquoi je n'ai pas compris plus tôt...

— Non, Celia, non ! gémit Mère...

— Qu'est-ce que...

Père lâche sa bière, et la bouteille de verre atterrit sur la table avec un bruit sourd. De la mousse en jaillit et se déverse sur la table.

— Je suis désolée, maman. J'avais promis de ne pas aborder le sujet avec papa, mais toi, tu m'as menti. Jeannie était ma mère, pas ma sœur. Alors je veux tout savoir. Je veux comprendre pourquoi vous m'avez caché la vérité, pourquoi vous...

— *Maggie* ?

Père se tourne vers sa femme. Il est blême.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien ! Je...

— Ne t'en prends pas à elle ! proteste Celia. Maman, ou plutôt *grand-mère*, n'a rien fait. Elle ne voulait rien me dire, et j'ai l'impression que c'est toi qui l'en as toujours empêchée. La vérité, j'ai dû l'apprendre de la bouche de Mlle Clarke, une parfaite inconnue. Alors je voudrais aussi l'entendre de votre bouche, il me semble que j'en ai bien le droit.

— Cette maudite femme..., marmonne Mère, le visage empourpré. Le fléau de nos vies...

Sa voix s'éteint et, pendant quelques instants, il n'y a plus qu'un silence étourdissant. Puis Père et Mère se mettent à parler en même temps. C'est une avalanche de questions, d'accusations et de mots durs, jusqu'à ce que Celia se lève d'un bond et se mette à crier, le visage couvert de larmes.

— Pourquoi faut-il toujours que vous rameniez tout à vous ? Et ne vous en prenez pas à Mlle Clarke. Ce n'est pas sa faute...

— Bien sûr que si, c'est sa...

— Arrêtez, par pitié, votre réaction me rend folle. Tout ce que je veux, c'est la vérité.

Il y a de nouveau un temps de silence, puis Mère se décide, d'une voix que l'émotion fait trembler.

— Tout ce que nous avons fait, Celia... Les décisions que nous avons prises à l'époque... Tu dois comprendre que tout cela était dans ton intérêt et dans celui de Jeannie. Il n'était pas question que tu portes toute ta vie le fardeau d'être une enfant sans père. Tu aurais été malmenée, ostracisée. Tu n'aurais trouvé ni mari ni travail. Tu comprends, Celia ? C'est par amour, que nous avons agi ainsi.

— Non. Je ne comprends pas. Mlle Clarke m'a dit que Jeannie ne

voulait pas m'abandonner. Alors pourquoi l'a-t-elle fait, au bout du compte ? Et pourquoi a-t-elle pris la fuite en France ?

Ils se taisent tous les deux. Ils semblent soudain vieux et désemparés.

— Jeannie est partie en France pour combattre les nazis, répond finalement Père en fixant la bouteille qui a cessé de déverser son écume. Elle était un *cœur de lion**. Elle était courageuse et généreuse. Elle s'est battue pour la liberté.

— Elle est partie parce qu'elle ne supportait pas d'avoir perdu son bébé, et aussi parce que son père ne lui pardonnait pas de s'être mise dans cette situation, corrige Mère en jetant à Père un regard assassin. Elle voulait être une héroïne pour mériter son respect et son amour.

— Mlle Clarke dit que vous l'avez forcée à m'abandonner, que ça lui a brisé le cœur et que c'est pour ça qu'elle a fui ce pays.

Mère soupire. Père laisse échapper un son entre le sanglot et le gémissement. Il pince les lèvres et secoue la tête, comme s'il essayait de contenir le flot de ses émotions. Sa pomme d'Adam monte et descend dans sa gorge tandis qu'il déglutit.

— Elle est partie parce qu'elle ne pouvait pas supporter la honte de ce qui lui était arrivé. Cet homme a profité de son innocence et de sa douceur... *Ce Yank**...

On sent qu'il est encore plein de sa vieille rancœur. Il est devenu écarlate et se met soudain à parler français, comme chaque fois qu'il est bouleversé.

— *C'était une grosse merde. Un fils de pute**...

— André, arrête.

— Tu aurais dû la protéger !

Il s'en prend de nouveau méchamment à sa femme et se met à crier, en postillonnant.

— Il a fait de notre fille un *sac à Yankee*...

— Qu'est-ce que c'est, un « sac à Yankee », papa ?

— Je préfère ne pas te répondre.

— Je veux savoir.

— C'est une femme qui... Une femme aux mœurs légères. Tu veux d'autres détails sordides ou bien tu es satisfaite ?

Et, sur ce, il repousse sa chaise et sort de la pièce en claquant la porte, laissant Celia et Mère face à face, muettes et sous le choc.

19

CELIA

Une semaine s'est écoulée depuis la Révélation de Mlle Clarke, et l'atmosphère chez les Duchesne est toujours aussi tendue. Père passe le moins de temps possible à la maison et se réfugie tous les jours au *Horse's Head* dont il revient en titubant, la voix pâteuse. Mère est mutique et exprime sa désapprobation par des portes qui claquent, un visage fermé, des regards furieux.

À présent, Celia ne peut plus ignorer certaines évidences. L'âge de ses parents, plus vieux que ceux de ses amis. Le violent ressentiment qu'ils nourrissent l'un envers l'autre. Leur éducation stricte et démodée. Leur répugnance à lui autoriser de petits plaisirs. L'impression dérangeante de ne pas avoir été vraiment aimée. Ni appréciée à sa juste valeur. De n'avoir pas été *à sa place*.

À l'intérieur, tout son univers est bouleversé, mais la vie doit continuer comme avant.

Chaque jour, elle se rend au travail. Elle aligne des livres sur des étagères déjà surchargées, échange des banalités avec Mme Denton lorsque celle-ci daigne se montrer dans la boutique, sert les clients, assiste au cours Pitman le mardi et le jeudi. Lorsque Septimus passe à la librairie pour tenter de la voir, elle l'évite et trouve à s'occuper dans la cave, où sont entreposés les cartons de livres à classer, la papeterie, les fournitures de bureau.

À la maison, elle nourrit le chat, elle mange, elle aide aux tâches ménagères, elle prend son bain tous les jours. Le vendredi soir, elle accepte même d'accompagner Sam au *King's Head* et boit deux doubles gin-citron vert pendant qu'il la regarde, partagé entre la fascination et la désapprobation. Puis, l'alcool lui ayant délié la langue, elle lui raconte son histoire, sans rien lui épargner de la sordide vérité.

— Oh, Celia, gémit-il, tandis que ses yeux sombres débordent de compassion. Ça me désole, ce qu'il t'arrive.

Comme il se laisse glisser de son tabouret de bar pour la prendre tendrement dans ses bras, elle répand sur son épaule compatissante un flot de larmes, laissant sur sa chemise une large tache d'humidité.

— Pardon, dit-elle enfin en s’essuyant les yeux et le nez avec le mouchoir qu’il lui tend. J’ai abîmé ta chemise.

— Cette vieillerie ? Ne sois pas bête, lui lance-t-il avec un sourire en coin. Mais tu pourrais améliorer le style en me faisant la même tache sur l’autre épaule.

Elle renifle et lui adresse un faible sourire.

— Est-ce que tu vas me mépriser, maintenant que tu sais tout ça ? demande-t-elle.

— Celia, murmure-t-il en prenant ses mains, qu’il presse fermement dans les siennes. Cela ne change rien à ce que je pense de toi. On n’est pas responsable des fautes de ses parents. C’est bien ce qu’on dit, non ? Tu es une fille formidable, sais-tu ? En tout cas, tu le seras toujours à mes yeux. Viens par ici...

La voilà de nouveau dans ses bras, où elle verse cette fois des larmes de soulagement.

— Tu n’en parleras à personne, promis ? demande-t-elle.

— Ton secret est en sécurité avec moi, je te le promets, dit-il en la relâchant.

C’est bon de se confier à Sam et de savoir qu’il sera là quand elle aura besoin de s’épancher.

Elle s’efforce ensuite d’éviter ses parents (ou plutôt ses grands-parents !). Elle ne supporte pas d’être dans la même pièce qu’eux. Chaque fois qu’elle les voit, elle sent monter en elle une colère qui ne lui ressemble pas et qu’elle n’est pas sûre de pouvoir maîtriser. Elle ne voudrait pas dire des mots qu’elle regrettera ensuite. Mieux vaut pour l’instant garder ses distances avec eux.

Le samedi, Celia quitte la librairie à midi. Pour ne pas rester seule chez elle avec la perspective d’un morne après-midi, elle va frapper à la porte de Sam, mais Mme Bancroft lui annonce qu’il est parti au travail une heure plus tôt. Elle décide alors qu’il est temps de mettre Daphne au courant des derniers rebondissements de l’affaire. À part Sam, personne ne lui remonte le moral comme Daphne.

— Chérie ! s’écrie Daphne en lui ouvrant la porte. On dirait que tu n’as pas dormi depuis une semaine ! Qu’est-ce qu’il y a ?

Celia s’effondre dans les bras qu’elle lui tend.

— J’ai tellement de choses à te raconter, Daph, murmure-t-elle d’une voix étouffée, la bouche contre la douce maille rose vif de son cardigan. Je

ne sais même pas par où commencer.

Elles vont s'installer sur la terrasse nouvellement aménagée à l'arrière de la maison, avec deux verres de limonade et des sandwiches fromage-cornichons. Là, elles s'allongent côte à côte sur des chaises longues achetées il y a deux semaines par la mère de Daphne dans un accès d'optimisme. Pas question aujourd'hui de bronzer avec cette épaisse couche de nuages et le vent qui souffle en rafales. Elles se blottissent sous des couvertures de laine.

— Commence par le début, dit Daphne. Je suis tout ouïe.

Entre deux bouchées, Celia explique à Daphne qui était vraiment Jeannie, alias Anya, et comment elle l'a découvert. Au moment où elle révèle que Jeannie était sa mère, Daphne manque de s'étrangler avec son sandwich et tousse à en avoir les larmes aux yeux.

— Je ne sais plus qui je suis, Daph, conclut Celia. C'est un choc d'apprendre que ceux que je prenais pour mes parents sont mes grands-parents. Mais, d'un autre côté, ça explique beaucoup de choses.

— Par exemple ?

— Eh bien, la dévotion de ma mère, qui s'est probablement tournée vers Dieu pour essayer de surmonter son chagrin. Son souci exagéré de m'élever dans le droit chemin. L'interdiction d'avoir des petits copains, de boire de l'alcool, à l'exception d'un demi-verre de vin le dimanche. L'interdiction de s'amuser, en vérité. Et surtout de danser.

— C'est terrible, Celia...

— Et en ce qui concerne mon père... je comprends mieux son refus catégorique de me parler dans sa langue maternelle. Sans ses compétences en français, Jeannie n'aurait jamais été recrutée par le SOE. Il doit se sentir coupable.

— Tu dois avoir raison, mais on n'est pas en guerre. Il ne risquait pas de t'arriver la même chose qu'à Jeannie.

Celia hausse les épaules.

— J'aurais encore beaucoup de questions à leur poser, mais ils ne veulent plus parler de tout ça.

Daphne lui presse la main.

— Je suis là si tu as besoin de moi. Et n'oublie pas que, demain, nous avons une manifestation. Au moins, ça te changera un peu les idées.

Après une épuisante journée de manifestation avec la CND devant

l'ambassade américaine en compagnie de Daphne, Celia regagne Copperfield Street d'un pas traînant.

Dans la cuisine, la bonne odeur de cuisson qui s'échappe du four lui met l'eau à la bouche. Elle n'a presque rien mangé de la journée. Bartholomew vient vers elle en miaulant. Elle le prend dans ses bras et enfouit son visage dans sa fourrure. Il ronronne doucement, et cela lui fait du bien.

— J'ai préparé une tourte irlandaise au bœuf, annonce derrière elle Mère, d'une voix crispée. Ce sera prêt dans une demi-heure.

Elle se tait. Celia sent dans son dos le poids de son regard.

— Je vais mettre de l'eau dans la bouilloire, ajoute-t-elle. Nous avons le temps de prendre une tasse de thé avant le dîner.

Elle fait de son mieux. Elle a cuisiné le plat préféré de Celia. Elle voudrait revenir à l'état antérieur de leur relation – avant cette révélation qui a tout chamboulé. Mais il y a encore trop de non-dits, et, dans ces conditions, comment pardonner ?

Celia ne peut pas faire comme s'il ne s'était rien passé. Tout comme elle ne peut pas oublier qu'elle est une *bâtarde*.

Cet affreux mot resurgi régulièrement dans son esprit. Il remonte en cet instant à la surface comme les bulles de l'eau qui frémit dans la bouilloire.

À l'école, c'était une insulte que les enfants se lançaient à la figure sans même en connaître le sens. Celia se souvient tout à coup de George Dunbar, un petit maigrichon que personne n'aimait, toujours le nez plein de morve, coutumier de l'école buissonnière – *un enfant sans père*. La maîtresse et les autres élèves s'en prenaient sans cesse à lui, et tout le monde savait pourquoi. Il avait fini par ne plus venir en classe. Elle se demande ce qu'il est devenu. Il a dû échouer en prison, probablement. Le fils d'une mère célibataire est un être souillé.

Les enfants qui portent la marque de l'infamie ne peuvent que mal tourner. Et c'est vrai aussi pour leurs mères, qui sont montrées du doigt. Il existe des foyers pour mères célibataires, des endroits où les filles qui se sont mises dans une situation délicate sont envoyées dans la honte. C'est arrivé à Stella, une fille de la classe de Celia. Elle fréquentait Tony Potter et s'est retrouvée enceinte à quinze ans. Ses parents ont prétexté une maladie pour l'écarter quelque temps de la maison et l'ont envoyée au bord de la mer pour « se soigner ». Tout le monde a fini par savoir la vérité, parce qu'elle avait quand même pas mal grossi et que c'était difficile à cacher. Elle est revenue chez elle des mois plus tard, le ventre plat et le regard

terne, sans son bébé. Déshonorée. Méprisée. Infréquentable. Pour Tony, par contre, il n'y a pas eu de conséquences, comme s'il n'avait rien à voir avec tout cela. Comme si Stella s'était mise seule dans ce pétrin...

Celia vient s'asseoir à la table. Elle est sans force.

— Je ne sais plus comment vous appeler, murmure-t-elle enfin. Maman et papa, ça ne convient plus.

Sa mère ouvre des yeux affolés.

— Nous t'avons adoptée, Celia. Alors si, ça convient. Et puis, personne ne doit *savoir*... Jamais.

Elle frémit et pose une tasse de thé devant Celia.

— Mlle Clarke m'a dit que j'avais d'abord été placée dans un orphelinat et que vous ne m'aviez adoptée que quelques mois plus tard. Qu'est-ce qui s'est passé ? Personne ne voulait de moi ?

Elle dit ça d'une voix neutre. Elle ne ressent plus rien. Elle a l'impression qu'on l'a anéantie, qu'on lui a arraché l'âme. Elle serre Bartholomew plus fort dans ses bras.

Mère secoue la tête et demeure silencieuse un instant, les lèvres pincées, le souffle court. Finalement, elle s'éclaircit la voix.

— Non, Celia, ce n'est pas ça. André ne veut pas que je t'en parle. Il pense que ça ne ferait qu'aggraver les choses.

— On n'est pas obligées de le lui dire.

Elles se regardent.

— D'accord.

Mère tire une chaise de dessous la table et s'installe avec raideur, visiblement mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Enfin.

— Tout ! murmure Celia en prenant une grande inspiration pour calmer son cœur qui s'emballe. On pourrait commencer par le début ? Que sais-tu de mon père ? Son nom, d'où il vient. Je pourrais essayer de contacter sa famille. Et aussi, je voudrais savoir comment il est mort.

— Jeannie nous a seulement dit que c'était un aviateur américain... Les aviateurs... Ils étaient bien payés, bien habillés, sûrs d'eux et pleins de charme. Ils ont débarqué en Grande-Bretagne au début de l'année 1942. À l'époque, les rues de Londres en étaient remplies. Ils faisaient de beaux cadeaux aux jeunes filles et leur promettaient un amour éternel.

Elle s'arrête un instant, puis reprend.

— On a su plus tard qu’il s’appelait Harry Marshall. Ta mère ne l’a connu que quelques semaines. J’imagine qu’il l’a abreuvée de belles paroles et de mensonges auxquels elle a cru et...

De nouveau, elle s’interrompt, et reprend cette fois d’un ton furieux.

— Je regrette de te dire ça, Celia, mais l’horrible vérité, c’est que tu as probablement été conçue contre un mur, quelque part au fond d’une impasse. Et ensuite le bougre a disparu, laissant ta mère avec son fardeau.

Celia enfonce son visage dans le cou de Bartholomew. Elle sent résonner son ronronnement jusque dans sa poitrine. Lui, au moins, il ne la méprise pas.

Une bâtarde.

Mère contemple le carrelage. Le poids de tout ce qu’elle ne dit pas à Celia plane lourdement entre elles.

— Je suis désolée, lâche soudain Mère en s’adressant à la théière. J’emploie sans doute des mots trop durs. J’avais élevé Jeannie pour qu’elle ait un peu plus de jugeote. Elle savait que le sexe avant le mariage était un péché. Pourtant, elle... Ce n’est pas ta faute. Mais les bébés comme toi paient le prix fort tout au long de leur vie.

Elle secoue la tête.

— C’est pourquoi on a d’abord pensé que ce serait mieux pour toi d’être adoptée par un couple qui ne pouvait pas avoir d’enfant. Tu aurais eu un véritable foyer, tu aurais été aimée. Mais Jeannie était résolument contre. Elle croyait pouvoir se débrouiller. C’était très naïf de sa part. Elle n’avait que dix-neuf ans. Nous l’avions beaucoup protégée et elle ne savait rien des dures réalités de la vie.

— Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis ?

— Après ta naissance, tu as été placée dans un orphelinat et je suis retournée à Londres avec Jeannie. C’était entre le Blitz et 1944, les Allemands ne bombardaient pas beaucoup Londres, ce n’était pas dangereux. On a loué un petit appartement modeste et pas cher, près de King’s Cross. André était en Afrique, donc ça suffisait pour nous deux. Mais, au bout de quelques semaines, Jeannie est partie en prétendant avoir obtenu un poste de traductrice pour le gouvernement. Je savais que ça cachait quelque chose. Elle n’avait pas vraiment le droit de parler de son travail, et j’en ai déduit qu’il était dangereux. Ensuite, cette Mlle Clarke m’a écrit pour m’annoncer qu’elle ne pouvait pas me dire où se trouvait Jeannie, mais que je ne devais pas m’inquiéter. Je cherchais un moyen de

faire revenir ma fille et je n'arrêtais pas de penser à toi. Alors j'ai écrit aux services sociaux pour savoir comment tu allais, si tu avais été adoptée.

Elle boit une gorgée de son thé.

— On m'a répondu que tu étais toujours à l'orphelinat. Il y avait tellement de bébés non désirés... Jeannie n'avait pas été la seule à fauter, apparemment.

Elle secoue la tête.

— Quoi qu'il en soit, j'ai pris cela comme un signe du destin. Tu étais toujours là... Je me suis dit que, si André et moi nous t'adoptions, ça inciterait Jeannie à revenir à la maison. Tu ferais de nouveau partie de sa vie. Tu ne serais pas ostracisée. Et elle non plus. C'était la solution idéale. André trouvait au contraire que c'était une très mauvaise idée. D'après lui, ta présence aurait été un fardeau pour Jeannie, le rappel de sa faute. Il m'a interdit d'entreprendre les démarches pour t'adopter, mais j'ai imité sa signature sur les formulaires.

Une cavité s'ouvre dans le cœur de Celia. Père n'a jamais voulu d'elle. Mère non plus, en vérité. Elle n'a d'abord été qu'un appât pour attirer leur fille chérie à la maison. Elle se sent tout à coup glacée.

— André m'a toujours reproché de n'avoir pas su protéger Jeannie. C'était moi qui lui avais permis de sortir danser et donc de rencontrer Harry. Mais est-ce que j'avais le choix ? Elle avait dix-neuf ans. Je ne pouvais pas la garder enfermée comme Raiponce dans sa tour, n'est-ce pas ?

Un sanglot lui échappe et elle se tait, les yeux plissés, un mouchoir pressé contre sa bouche.

Elles demeurent assises en silence pendant quelques instants. Mère a les joues trempées de larmes, les yeux rouges. Elle semble dévastée, mais Celia ne trouve rien à lui dire. Elle se répète les mots qu'elle vient d'entendre et dont le sens pénètre lentement le brouillard de son esprit.

— Il faut que tu comprennes, reprend enfin Mère, comme si elle cherchait à combler le vide du silence. Ton père et moi, nous avons fait de notre mieux. Après t'avoir adoptée, je suis venue m'installer ici, à Southwark, là où j'avais mes racines. Cela faisait longtemps que je n'habitais plus le quartier, personne ne pouvait se douter que je ne t'avais pas mise au monde.

Elle inspire profondément.

— André ne m'a jamais pardonné ce choix, mais il t'a acceptée. Tous

les deux, nous avons fait notre possible pour être de bons parents.

Elle prend une respiration tremblante.

— Maintenant que tu sais tout, tu devrais oublier. Le mieux serait de continuer comme avant.

Continuer comme avant ? Quand on a découvert que le Père Noël n'existe pas, on ne peut plus se faire croire qu'il existe.

Celia n'écoute plus ce que dit Mère.

Ses parents avaient une fille. Jeannie. Une fille aimée et désirée.

Mais *elle*, ils ne l'ont jamais désirée.

Un poids tombe sur sa poitrine. Elle étouffe, dans cette pièce.

— Je vais me promener, annonce-t-elle en se levant.

En sortant de la maison, elle tombe nez à nez avec Sam.

— Qu'est-ce que tu fiches sur le pas de ma porte ? s'écrie-t-elle.

Comme elle éclate en sanglots, il la regarde d'un air catastrophé.

— Pardon, dit-il en levant les deux mains, comme s'il était responsable de ce brusque accès de désespoir. Pardon si je t'ai fait peur, ajoute-t-il en se dandinant d'un pied sur l'autre. Je passais voir comment tu allais... Après ce que tu m'as dit l'autre soir, tu sais...

Celia se mouche.

— C'est gentil de ta part. Je sortais me promener pour me changer les idées.

— Tu aimerais avoir de la compagnie ?

— Je suis désolée, mais je préfère être seule pour l'instant, répond-elle en évitant de croiser son regard, car elle a un peu honte d'avoir pleuré ainsi devant lui. Merci quand même.

— Je suis toujours là pour toi, Celia, dit-il simplement. J'espère que tu le sais.

— Je le sais, répond-elle en risquant un coup d'œil de son côté. Je te remercie. Tu es un ami formidable, Sam.

Il y a une courte pause, puis il déclare tranquillement :

— C'est à ça que servent les amis, non ?

Il lui presse doucement le bras. Puis il s'éloigne et rentre chez lui, la laissant seule dans le crépuscule, avec une foule d'idées confuses qui se bousculent dans son crâne.

20

SEPTIMUS



Le lundi, Septimus entre sous la douche après son footing matinal, tout en se remémorant les conseils de ses supérieurs quand il a appris son transfert à Londres.

« *Ne tombez pas amoureux*, lui ont-ils recommandé avant son départ d'Ottawa. *Vous pouvez avoir autant de maîtresses que vous voulez, mais ne vous attachez à aucune.* »

Un peu plus tard, ces mêmes instructions résonnent encore dans son crâne tandis qu'il marche d'un bon pas vers la librairie *H.J. Potts*. Il songe à la franche désapprobation de Vera quand il lui a parlé d'un rapprochement avec Celia. « *Laisse cette fille tranquille. Tout se passe très bien, évite de mettre la pagaille.* » Mais il se fiche pas mal de son opinion et de celle des autres. Il sait ce qu'il fait. Ce matin, il ne sera pas dans son bureau comme d'habitude à 7 h 30, parce qu'il veut d'abord passer par la librairie. « *Nécessité fait loi* », comme on dit. Il ne risque pas de s'attacher. C'est à peine s'il connaît le sens de ce mot.

S'il ne s'est pas trompé, il arrivera pile au moment où Celia Duchesne ouvrira la librairie. Il a la nette impression qu'elle l'évite. Depuis quelque temps, chaque fois qu'il se montre, elle trouve le moyen de disparaître pour une tâche ou une autre.

Il s'arrête avant de traverser le Strand encombré par la circulation matinale. Soudain, les petits cheveux de sa nuque se dressent et il doit prendre sur lui pour ne pas se retourner et scruter la foule. On le suit. Il essaie d'imaginer ceux qui le surveillent, qui qu'ils soient. Ils doivent se demander pourquoi il se rend aussi fréquemment dans cette pittoresque petite librairie. Mais, quand il se montrera en compagnie de la jolie vendeuse, ils n'iront pas chercher plus loin. C'est du moins ce qu'il espère.

Il y a une pause dans le trafic, et Septimus s'élance pour traverser. En approchant de *H.J. Potts*, il commence à ralentir le pas.

Jusque-là, il a suivi les conseils de ses supérieurs en s'en tenant avec les

femmes à des relations passagères, de quelques semaines tout au plus. Cette fois-ci, il faudra que ce soit différent. On va probablement le lui reprocher quand il aura à rendre des comptes, mais il aura des arguments pour se justifier.

« *Amusez-vous, Septimus. Prenez du bon temps, mais pensez d'abord à votre carrière.* »

Il s'est amusé, c'est le moins que l'on puisse dire. Pourtant, d'un autre côté, il doit admettre que cela devient lassant de changer en permanence de partenaire. Parfois, ce serait un soulagement de baisser sa garde. De se laisser aller avec quelqu'un. Une relation à long terme n'est pas envisageable, et il le sait, mais elle l'aiderait à lutter contre son sentiment de solitude. Ce serait bon de se réveiller le dimanche matin en retrouvant sur l'oreiller un visage connu. La variété ne fait pas forcément le sel de la vie.

Le panneau « Ouvert » est déjà en place, et une bouffée de joie envahit Septimus à l'idée de voir Celia. Comme il hésite un court instant devant la porte, un homme en costume sombre passe à sa hauteur d'un pas vif, la tête penchée, le chapeau rabattu sur le front. Septimus sursaute. L'homme est déjà loin. Fausse alerte. Il entre.

— Bonjour, lance-t-il joyeusement en adressant à Celia son plus charmant sourire. Le monde des livres anciens serait-il devenu à ce point fascinant que désormais vous m'évitiez au profit de Dickens, mademoiselle Duchesne ?

— Bonjour, Septimus.

Elle lui rend son sourire et n'a pas l'air aussi hostile qu'il le craignait. En s'approchant, il se rend compte qu'elle a les joues creuses et les yeux gonflés.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous évite ? dit-elle.

— La semaine dernière, je suis venu deux fois pour vous voir et vous avez pris la fuite dès que vous m'avez aperçu.

— Non, pas du tout, ou en tout cas ce n'était pas intentionnel, assure-t-elle en évitant de croiser son regard. Si vous cherchez Mme Denton, elle n'est pas encore levée, je le crains.

Septimus se penche vers elle pour l'obliger à le regarder droit dans les yeux.

— Celia, que vous est-il arrivé ? Vous avez l'air fatiguée. Et même un peu triste. Est-ce que je peux faire quelque chose ?

L'espace d'un instant, il a l'impression qu'elle va se mettre à pleurer.

— C'est un homme ? Donnez-moi son adresse, que j'aille lui casser la figure.

Elle rit, et son visage s'illumine un bref instant. Une étincelle. Juste une seconde, puis c'est fini.

— Rien à voir avec un homme. Je suis désolée... Je... J'ai eu... J'ai passé une très mauvaise semaine.

— Et ce week-end, ça allait mieux ? demande-t-il.

— Pas du tout, c'était pire.

— Et si je vous remontais le moral aujourd'hui, à l'heure du déjeuner ?

Elle hésite.

— Vous auriez du mal. Personne ne peut m'aider. Et honnêtement, Septimus, je ne suis pas sûre d'être de très bonne compagnie en ce moment...

— Je m'en fiche. La vérité, c'est que j'ai besoin d'aide et, pour être franc, j'ai pensé à vous. On pourrait se confier nos problèmes. Qu'en dites-vous ?

Elle le regarde cette fois sans baisser les yeux, et Septimus devine une lutte intérieure : elle est tentée. Il attend. Il y a un temps pour se montrer insistant et un autre pour s'effacer.

Le silence s'installe. Septimus entend presque Celia réfléchir.

— Pourquoi pas ? dit-elle finalement en soufflant l'air qu'elle retenait. Ce serait bien, mais je vous préviens, je ne suis pas très intelligente et je ne vous serai pas très utile. Et puis je paierai mon repas. Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez ensuite que je...

Elle ne termine pas sa phrase et rougit, mais il a compris.

— Pas du tout, c'est moi qui paie, proteste-t-il. Et, de plus, je suis affreusement vexé que vous me pensiez capable d'un tel raisonnement. Pour quel genre d'homme me prenez-vous ?

Il lui lance un regard faussement blessé.

Elle rit et semble enfin se détendre pour de bon.

— Dans ce cas, d'accord. Du moment que les choses sont claires entre nous.

— Elles sont on ne peut plus claires, promet Septimus. Je viendrai vous chercher à midi.

À midi et demi, ils sont installés à une confortable table pour deux, chez *Luigi*, à l'angle de Covent Garden. Septimus commande un verre de rouge

de la maison, Celia un verre d'eau. Elle est nerveuse, se tortille et s'agite sur son siège, porte sans cesse son verre à ses lèvres d'une main tremblante. Septimus voit bien qu'elle n'a pas l'habitude de sortir avec un homme. Elle est vraiment douce et innocente, il se demande quel âge elle a. Quelque chose en elle réveille le souvenir d'une personne qu'il a connue il y a très longtemps. *Rosa. Chère Rosa.* Il ne peut s'empêcher d'être attendri. Cette jeune fille mérite d'être traitée comme une princesse.

« *Ne te laisse pas distraire.* »

— Alors, dites-moi, commence-t-il, une fois qu'ils ont commandé – du poulet pour elle et du bœuf pour lui. Quel est votre problème ?

Elle boit une nouvelle gorgée d'eau.

— C'était sérieux quand je vous ai dit que personne ne pouvait m'aider, répond-elle. Parlons plutôt de vous. Vous disiez avoir besoin d'aide...

— D'accord. Alors voilà... Écoutez, je suis américain, je travaille à l'ambassade, j'ai très peu de temps libre et je n'ai pas encore eu l'occasion de découvrir le vrai Londres. On m'a présenté le Premier ministre anglais, ainsi que d'autres personnalités importantes, politiques ou pas, mais je voudrais aussi connaître... comment dire... des aspects plus quotidiens et populaires de la vie londonienne. J'aimerais des conseils sur les endroits où aller, sur ce qu'il faut voir.

Celia plisse les yeux.

— En somme, vous cherchez un guide touristique.

— Pas exactement...

— Ils en vendent chez *WH Smith*. Ce n'est pas cher, et j'imagine que c'est assez complet.

— Bien sûr, je peux acheter un livre, mais ce que je recherche va au-delà de ce que proposent les guides classiques. J'aimerais vivre comme un vrai Londonien durant mon séjour dans cette ville.

— Je vois. Vous voudriez un guide *personnel* qui vous montrerait le Londres caché, hors des sentiers battus.

— Exactement !

— Et ce guide, ce serait moi.

— Seriez-vous en train de vous proposer ?

— Non, Septimus, je ne me propose pas pour ce rôle. Et quand vous avez parlé d'aide tout à l'heure, vous ne pensiez pas à faire du tourisme.

Il a mal jugé cette fille. Mlle Celia Duchesne n'est pas aussi naïve qu'elle en a l'air et, de plus, elle n'a pas sa langue dans sa poche. Elle n'est

pas la midinette à laquelle il croyait avoir affaire.

Il lève les mains en signe de reddition.

— Très bien, dit-il. J'avoue. La vérité, maintenant : j'aimerais vraiment découvrir Londres autrement que comme un touriste ou un diplomate, mais surtout je vous aime bien, Celia Duchesne, et c'est vous aussi que j'aimerais connaître un peu mieux. Vous voyez, je joue cartes sur table.

Un serveur apporte des petits roulés tout juste sortis du four et en profite pour remplir leurs verres.

— À combien d'autres filles avez-vous demandé de vous servir de guide ?

Septimus rit de cette pique. Celia est amusante, avec ses bras croisés et sa méfiance. En dépit de sa résistance, ou justement parce qu'elle lui résiste, il s'amuse bien.

— Je ne l'ai demandé qu'à vous ! Je vous assure.

Elle prend un petit roulé et en découpe un morceau qu'elle mâche lentement, tout en le dévisageant de ses beaux yeux sombres.

— Vous semblez pourtant du genre à avoir une ribambelle de filles pendues à votre bras, dit-elle enfin. Je n'ai aucune envie de rejoindre la file d'attente. De plus, je suis à peu près certaine que je ne suis pas votre genre.

— Comment pouvez-vous savoir quel est mon genre ? Et d'ailleurs, qui a dit que j'avais un genre ?

Elle plisse le nez.

— Votre genre, ce serait Marilyn Monroe. Ou Brigitte Bardot. Audrey Hepburn...

— Ces trois-là seraient le genre d'à peu près tous les hommes, mon chou, soyons honnêtes. Pourtant, elles ne correspondent pas à ce que je cherche, et c'est moi qui ne serais pas leur genre, voyez-vous. Bon, écoutez, si je cherchais un joli colifichet pour parader, c'est sûr que je le trouverais sans difficulté.

— Et modeste, avec ça.

Il hausse les épaules et elle rit.

— Vous seriez tout à fait le genre de mon amie Daphne, commente-t-elle.

— Daphne ne m'intéresse pas.

— Et bien moi, ce qui ne m'intéresse pas, c'est d'avoir un petit ami. Mes parents ne le permettraient pas et, de toute façon...

Elle redresse le menton en signe de défi :

— Je consacre ma vie à la Cause, comme Daphne. Parce que c'est plus important que tout le reste, parce que si notre planète n'est plus habitable...

— Doucement, doucement, n'allez pas trop vite. J'ai raté un épisode. De quelle *cause* parlez-vous ?

— La CND. La campagne pour le désarmement nucléaire, vous vous souvenez ?

— Ah oui, c'est vrai. Votre amie et vous...

— Elle s'appelle Daphne.

— Daphne qui ne m'intéresse pas et vous, vous confectionnez des banderoles pour une manifestation.

— Eh bien, pour être franche, c'est Daphne qui m'a d'abord parlé de tout ça. Ensuite, je me suis renseignée. Tous ces essais nucléaires effectués par *votre* pays et l'Union soviétique, c'est tout simplement terrible. Les essais en eux-mêmes ruinent des vies, tuent des gens et des animaux. Ils détruisent la nature. Alors imaginez ce qu'il se passerait si nous déclenchions une guerre nucléaire totale, ce qui est parfaitement possible.

Celia s'anime et hausse la voix.

— Le risque d'une telle guerre est bien plus important que les gens ne l'imaginent. J'ai assisté à une réunion du C 100, qui est une sorte d'émanation de la CND. Il existe un petit groupe appelé « Les Espions pour la paix » et ce groupe a découvert que notre propre gouvernement dissimule des préparatifs de guerre, tandis que nous continuons à vivre comme si de rien n'était, dans l'ignorance totale de ce qui se trame. Ils construisent des SRG, des sièges régionaux de gouvernement, dans des bunkers souterrains, dans des endroits tenus secrets au fin fond de la campagne. Que faut-il penser d'un gouvernement qui prépare tout pour se protéger et ne prévoit rien pour sa population... ?

— Pardon ? demande Septimus en se penchant en avant. Vous pouvez répéter ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Celia bat des paupières et porte sa main à sa bouche.

— Oups, je n'étais sans doute pas censée vous raconter ça... Et puis zut, après tout, pourquoi pas ? Plus on en parle ouvertement, mieux c'est. L'important, c'est d'être conscient d'une chose : si on ne réagit pas, tout sera détruit. Nous n'aurons plus de planète pour vivre, alors les petits problèmes, la politique, les petits copains... Plus rien n'aura d'importance, car nous serons tous morts !

— Waouh.

Septimus s'adosse de nouveau à sa chaise et observe cette créature étrange et passionnée. Il la croyait paisible et calme. Il s'est bien trompé. Elle l'intéresse encore plus depuis qu'elle lui a parlé des bunkers secrets du gouvernement britannique. Il l'amènera à en dire plus sur le sujet quand il la sentira prête.

— Saviez-vous, poursuit-elle avec des yeux écarquillés de fureur, que, le 10 juillet, votre gouvernement a lâché une bombe d'essai à hydrogène dans l'atmosphère, à deux cents miles d'altitude, dans l'air clair et pur de l'océan Pacifique ? La lumière de l'explosion a été vue à des milliers de kilomètres à la ronde. À Hawaï, à deux cent cinquante kilomètres de là, il a fait jour en pleine nuit, et rien ne sera plus jamais comme avant. Des dommages irréparables ont déjà été causés à la nature dans cette partie du monde. Sans parler des animaux, des oiseaux, des créatures marines. Et des habitants. Des gens simples qui voudraient simplement qu'on les laisse vivre et dont on dégrade l'environnement.

Septimus s'adosse à sa chaise.

— Celia, vous êtes décidément une charmante compagne de table.

— Autant que vous sachiez à quoi vous en tenir, si vous avez envie de passer du temps avec moi.

— Très juste. Sachez que vous ne m'avez pas dissuadé de vous fréquenter. Au contraire, je vous trouve de plus en plus intéressante. Vous ne me découragerez pas aussi facilement.

— Franchement non, je ne suis pas tellement intéressante, Septimus. À dix-neuf ans je vis toujours chez mes parents, je travaille dans une librairie toute la journée, je rentre chez moi le soir. Je n'ai pas le droit d'aller danser, de boire, de sortir en groupe, d'avoir un petit ami. J'aimerais être quelqu'un de remarquable, de différent, vivre ailleurs, être habitée par des pensées profondes, agir de façon significative sur le monde qui m'entoure. Mais ce n'est pas le cas. La vérité, c'est que je suis quelconque. Cherchez donc quelqu'un d'autre pour visiter Londres, parce que, avec moi, vous ne vous amuserez pas du tout. Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre temps et votre argent avec ce déjeuner.

Septimus a envie de rire, mais il se retient en voyant les yeux humides et brillants de Celia, qui semble au bord des larmes.

— Je ne suis qu'une fille ordinaire, murmure-t-elle avec un sanglot dans la voix. Et ce n'est certainement pas ce que vous recherchez.

Sans même y réfléchir, il se penche vers elle et allonge le bras par-

dessus la table pour lui prendre la main. Elle se fige et tente de se libérer, mais il tient bon.

— Je ne vois rien d'ordinaire chez vous, assure-t-il. Vous êtes passionnée et intelligente. Vous avez de vrais centres d'intérêt. Vous êtes aussi très belle, même si vous ne le savez probablement pas. J'ai réellement envie de mieux vous connaître, Celia. J'aimerais en savoir plus sur cette CND, car, même si vous me prenez pour l'archétype du rêve américain, je suis tout comme vous plein de doutes et d'incertitudes. Je me soucie de l'avenir de notre planète, plus que vous ne le croyez. Je suis favorable au traité d'interdiction des essais nucléaires, malheureusement sa signature ne dépend pas de moi. Je n'ai pas plus de pouvoir que vous. Je suis celui qui prend des notes, pas celui qui les dicte. Nous ne sommes que des pions dans une partie d'échecs géante qui nous dépasse. Croyez-moi, j'admire et je respecte les personnes courageuses qui tentent de s'opposer à ceux qui manipulent les pièces.

Celia le fixe avec des yeux écarquillés, et ils restent là un instant, leurs mains tièdes enlacées. Le serveur arrive avec la commande et Septimus lâche Celia à regret. Il aurait bien gardé encore un peu sa main dans la sienne.

Elle grappille un peu de nourriture dans son assiette, tout en lui jetant de temps à autre un coup d'œil. Il attend. Il sait que ce n'est pas le moment de parler. On obtient parfois plus de renseignements en se taisant qu'en faisant de grands discours. La capacité à garder le silence est une qualité trop souvent sous-estimée.

— Je suis désolée, déclare finalement Celia en posant ses couverts. J'ai bien peur de m'être montrée terriblement impolie et ingrate. Vous êtes adorable, la nourriture est délicieuse, et vous regrettez probablement de m'avoir invitée à déjeuner.

Elle semble tellement déprimée qu'il a soudain envie de la prendre dans ses bras et de sauver le monde, rien que pour elle.

— Pas du tout, dit-il en lui adressant un clin d'œil. À croire que j'aime la difficulté.

Elle sourit, et son visage s'illumine.

— D'accord, dit-elle. Vous avez gagné. Je vous ferai découvrir Londres. Mais attention, nous restons simplement amis. Je suis quasiment fiancée avec l'un de mes voisins, aussi je ne suis pas disponible. On est bien d'accord ?

Cette déclaration l'étonne. Comment peut-elle être quasiment fiancée, si elle n'a pas le droit d'avoir un petit ami ? De toute manière, ce n'est qu'un détail sans importance. Elle a accepté, c'est tout ce qui compte.

— On est d'accord, approuve-t-il.

— Et mes parents ne doivent pas le savoir, ni Sam, donc on évitera Southwark.

— Entendu.

— Je ne serai disponible que quelques heures le dimanche matin, quand ma mère sera à l'église. Mon père sera ravi d'avoir un peu de temps seul à la maison.

— C'est parfait.

Septimus pousse un soupir de soulagement. Il a une vague sensation de malaise dans le ventre, qu'il pourrait attribuer à une légère déception s'il ne se connaissait pas mieux. Ce doit être plutôt la sauce. Elle est un peu trop grasse, c'est mauvais pour la digestion. Pas de romance, ça lui convient. « *Ne vous engagez pas. Prenez du bon temps, tant que c'est possible, Septimus.* » Bon, eh bien, il ne prendra pas du bon temps avec Celia.

— Laissez-moi vous dire une chose, Celia Duchesne : vous avez tort de vous mettre ainsi des barrières. Des gens ordinaires accomplissent tous les jours des choses extraordinaires. Ne sous-estimez pas ce dont ils sont capables.

Celia sourit, reprend ses couverts et attaque cette fois avec appétit son veau piqué au citron.

Plus tard, Septimus monte dans le Central Line à Holborn. Il n'a que trois arrêts pour arriver à Bond Street et s'autorise à penser à Celia durant tout le trajet, soit environ cinq minutes. Quelque chose en elle l'émeut profondément. Elle lui rappelle Rosa. C'est sans doute son côté inaccessible. Mais elle est bien plus que la jeune fille douce et naïve qu'il avait d'abord cru voir en elle. Il secoue la tête. Il doit découvrir de qui elle tient ses informations sur des préparatifs de guerre hautement confidentiels. Et vite.

Dans l'ensemble, ce déplacement a été fructueux. Septimus se réjouit à l'idée de revoir Celia dimanche. Il espère que le temps passera vite d'ici là.

21

CELIA

— Madame Denton, j'ai à vous parler, déclare soudain Celia.

Elle voudrait aborder un sujet qui lui tient à cœur et profite d'avoir sa patronne avec elle dans la boutique, ce qui n'est vraiment pas fréquent. Pour quelqu'un qui a choisi de s'occuper d'une librairie, Mme Denton s'intéresse bien peu aux livres et ne s'inquiète pas beaucoup des ventes. Elle passe le plus clair de son temps à sortir et à se promener. Sans doute ressent-elle le besoin de profiter de sa liberté après un mariage qui a dû être étouffant. Celia ne s'en plaint pas, car cela lui laisse du même coup les coudées franches pour gérer *H.J. Potts* comme elle l'entend – elle n'était pas habituée à ça avec les Blythe. Aujourd'hui, elle tient à soumettre des propositions d'améliorations à sa patronne, pour la remercier et pour lui montrer qu'elle a eu raison de croire en elle. Et comme ça, elle laissera une trace de son passage avant de partir vers sa future carrière.

— Oui, Celia ? À quel sujet ?

— Les clients.

Mme Denton la regarde d'un air effaré, et son doigt qui parcourait une page de l'annuaire du téléphone s'arrête net. Elle cherche un menuisier pour effectuer quelques petits travaux dans l'appartement.

— Quel est le problème avec les clients ?

— Ils sont trop peu nombreux.

— Oh, je vois. Et c'était différent avec les précédents propriétaires ?

Celia soupire.

— Pas vraiment, mais, puisque la librairie a changé de propriétaire... Je pense que vous devriez y mettre votre touche personnelle. L'animer un peu, lui donner un côté plus actuel. Alors, je me suis dit : pourquoi ne pas faire un peu de publicité ? Pas besoin de dépenser des sommes folles. Juste une petite annonce dans les revues littéraires ou dans des magazines haut de gamme comme *The Lady* ou *Country Life*. Le plus gros problème, il me semble, c'est que les gens passent devant cette librairie sans la remarquer parce que, de l'extérieur, elle semble petite et terne. Il n'y a même pas d'enseigne, rien pour attirer l'attention. Même le nom, *H.J. Potts*, est

tellement effacé qu'on le devine à peine. Je parie que l'enseigne n'a pas été repeinte depuis cent ans ! Qu'en pensez-vous ?

Mme Denton la regarde fixement.

— Eh bien...

Elle s'humecte les lèvres.

— Pour tout vous dire, c'est le côté un peu vieillot de l'endroit qui me plaît. Nous vendons des livres anciens. Il n'est pas souhaitable de trop moderniser les lieux, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr. Mais nous pourrions quand même les embellir, avec goût. Et pour la publicité, je m'en occuperais volontiers. Si vous m'indiquiez un budget...

— Non.

Cette fois, le ton est tranchant.

— La publicité ne m'intéresse pas. Nos ventes sont suffisantes comme cela. Le jour où je déciderai que nous avons besoin de publicité, je ne manquerai pas de vous solliciter. Voilà. Le chapitre est clos. Et maintenant, je vais monter faire un peu de ménage chez moi, car j'attends de la visite. Vous pouvez rester seule ici ?

— Bien sûr, répond Celia.

Et là-dessus, Mme Denton s'éloigne – « clic-clic-clac » –, en faisant claquer ses talons. Elle ferme derrière elle la porte sombre donnant dans l'escalier qui monte à l'appartement. Celia est blessée par son refus. Mme Denton a dû trouver qu'elle avait dépassé les bornes et en vérité elle n'a pas tort. Elle n'est que la vendeuse, après tout. Une boule chaude palpite dans sa poitrine, elle se sent devenir écarlate. Le contrecoup de l'humiliation. D'un autre côté... ce sera plus facile de partir le moment venu. Elle se sentira moins coupable d'abandonner Mme Denton quand elle trouvera un travail plus important et plus intéressant. Après avoir testé d'autres vendeuses, Mme D. se rendra compte de ce qu'elle aura perdu avec elle.

Le bruit de l'aspirateur lui parvient depuis l'étage, suivi de celui de meubles que l'on cogne ou que l'on déplace, puis d'une sorte de bruissement. Mme Denton doit soulever les tapis pour passer l'aspirateur en dessous. Parfois, Celia aimerait franchir la porte qui sépare la boutique du logement privé, pour voir ce qu'il se passe de l'autre côté.

Elle laisse échapper un gros soupir et regarde autour d'elle. Elle est seule, une fois de plus. Il reste encore trois heures avant la fermeture. Elle

cherche son sac sous le comptoir et en sort son exemplaire du manuel Pitman avec exercices supplémentaires. Autant s'entraîner un peu avant le cours de ce soir.

Elle vient à peine d'ouvrir le livre que la sonnette retentit. Septimus entre en trombe, une fine enveloppe à la main. Il halète bruyamment, comme s'il avait couru jusqu'ici, et des gouttes de sueur perlent à la racine de ses cheveux. Il s'essuie le front avec son mouchoir.

— Celia, je suis content de vous trouver là.

— Et où voudriez-vous que je sois ? ironise-t-elle en sautant du tabouret placé derrière le comptoir.

Il secoue la tête.

— Oui, bien sûr. Suis-je bête.

— Nous avons toujours rendez-vous dimanche, n'est-ce pas ?

Il est dans un état d'agitation surprenant, lui d'ordinaire si calme et maître de lui-même.

— Oui, absolument.

Il regarde autour de lui, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un rôder parmi les étagères.

— Je suis très pressé. Mais pourriez-vous donner ceci à Mme Denton ?

Il lui tend l'enveloppe.

— Elle est à l'étage, en train de faire le ménage. Je peux aller la chercher, vous la lui remettrez vous-même.

— Désolé, je n'ai pas le temps. Je suis en retard pour une réunion au Guildhall. C'est très important qu'elle l'ait.

— Bien sûr.

« Vera Denton », est-il noté sur l'enveloppe. « Personnel et confidentiel. »

Comme si Septimus avait lu dans ses pensées, il croit bon d'expliquer :

— Vera m'a demandé de l'aider à renouveler son passeport. Elle doit signer des papiers.

— Ah, dit seulement Celia en prenant l'enveloppe. Ne vous inquiétez pas, je n'oublierai pas de lui remettre tout ça.

Septimus se dirige déjà vers la porte.

— J'ai hâte d'être à notre rendez-vous de dimanche ! lance-t-il en se retournant pour lui adresser un clin d'œil.

Puis il sort.

Celia le suit du regard. Elle pense à ses yeux fauves. À l'attirance

qu'elle éprouve pour lui. Au désir grandissant de l'approcher physiquement. De sentir son odeur. De le laisser l'embrasser. Est-ce que Jeannie a ressenti cela pour le GI américain Harry ? Avant la Révélation, elle aurait pu se laisser tenter par un peu plus qu'une amitié avec Septimus. Mais pas maintenant. Elle a une idée assez précise du genre d'homme qu'il est : un séducteur qui collectionne les femmes et les abandonne ensuite. Elle ne veut pas commettre la même erreur que sa mère. Tomber amoureuse de quelqu'un et se retrouver avec un « problème » sur les bras. Elle doit résister à Septimus, même si c'est atrocement difficile.

C'est alors qu'elle remarque un homme sur le trottoir. Il porte un chapeau gris foncé et a relevé son col pour se protéger de la pluie qui ruisselle sur la vitrine et s'accumule en flaques sur la chaussée. Il s'avance au moment où Septimus sort et le frôle en se plaçant entre lui et la vitrine. Il y a une pause, très courte. Septimus regarde l'homme et lui dit quelque chose. Il semble tendu. Puis il s'éloigne et disparaît. Leur interaction n'a duré que quelques secondes, et Celia se demande s'ils se connaissaient, ou s'ils se sont juste bousculés par inadvertance.

Ses pensées sont de nouveau interrompues par le tintement de la sonnette. L'homme au chapeau gris entre dans la boutique et elle reconnaît alors Alfred Humphries. Il ne s'était pas montré depuis quelques semaines et Celia s'était persuadée qu'il n'y avait plus rien entre Mme Denton et lui. Il n'est vraiment pas un compagnon recommandable pour une gentille femme toute simple comme sa patronne. Celia connaît bien ce genre d'homme. Ils sont nombreux à traîner dans les pubs insalubres du quartier de l'éléphant au château, ou du côté des bookmakers d'Old Kent Road. Il en veut à l'argent de Mme Denton, c'est évident.

M. Humphries s'approche du comptoir. Il a ôté son chapeau, qu'il tient d'une main, et la cicatrice qui barre son front est parfaitement visible. Au bout de son autre main pend un sac de cuir marron, de ceux que l'on prend quand on passe la nuit ailleurs. Il ne fait même pas semblant de regarder les livres. Le cœur de Celia se serre.

— Ma vendeuse préférée ! s'exclame-t-il. Comment allez-vous, ma chère ?

Il la balaie lentement du regard. Elle sent des picotements le long de sa colonne vertébrale.

Comment ose-t-il ?

— Êtes-vous ici pour acheter des livres, monsieur Humphries ?

demande-t-elle d'un ton sec.

— Non, je suis venu voir Vera. Mais je suis très heureux d'être accueilli par votre charmant minois.

Il pose ses deux paumes à plat sur le comptoir et lui adresse un sourire qui dévoile des dents jaunies. Il est bien trop décontracté, presque nonchalant. Il se croit vraiment en terrain conquis. Celia revoit l'expression de Septimus quand Humphries l'a frôlé. Lui aussi doit être inquiet de voir cet homme tourner autour de Mme Denton.

— Elle n'est pas là, répond-elle sèchement.

Malgré la froideur avec laquelle Mme Denton a accueilli ses propositions d'améliorations – et en particulier la publicité –, Celia décide sur-le-champ de la protéger.

— Je lui dirai que vous êtes passé. Elle a votre numéro de téléphone, elle vous rappellera, si vous voulez.

Elle lui accorde un sourire crispé, en espérant l'avoir convaincu de partir.

— Je ne suis pas pressé, répond-il posément. Elle et moi, nous avons des projets pour ce soir. Et aussi pour demain matin.

Il regarde son sac, puis Celia, et sourit.

— Je serais ravi de vous tenir compagnie en l'attendant, assure-t-il.

Au même instant, l'aspirateur se remet en marche à l'étage. M. Humphries incline la tête et pointe un doigt vers le plafond.

— C'est un fantôme, qui s'active là-haut ?

— Elle a dû rentrer des courses et passer par la porte cochère, marmonne Celia en rougissant de honte d'être prise en flagrant délit de mensonge. Je vais lui dire que vous êtes là.

Elle se détourne pour se diriger vers la porte donnant sur l'escalier, mais M. Humphries contourne rapidement le comptoir et arrête sa main avant qu'elle n'atteigne la poignée.

— C'est très gentil à vous de veiller sur elle, murmure-t-il.

Elle sent son souffle chaud contre son oreille, le poids de son corps contre son dos. Elle voudrait s'éloigner, mais il tient fermement sa main et l'en empêche.

— Mais, voyez-vous, elle m'a invité, poursuit-il. Apparemment, elle ne résiste pas à mon charme.

Il éclate de rire et relâche Celia, puis ouvre la porte et disparaît.

— Bonne journée, mademoiselle Duchesne.

Elle entend son rire s'éloigner tandis qu'il monte l'escalier.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont tous, aujourd'hui ? s'exclame-t-elle dans la boutique vide.

Celia ne revoit sa patronne que beaucoup plus tard, en revenant du *Jack's Café* où elle a déjeuné avec Daphne. Alfred Humphries n'est pas là. Mme Denton chantonne derrière le comptoir et semble gaie comme un pinson. Elle est occupée à sortir des livres d'un carton et son sautoir de perles se balance au rythme de ses mouvements.

— Ah, vous voilà, ma chère Celia. Regardez-moi ça ! s'exclame-t-elle d'un ton triomphant.

Elle lui montre un volume en cuir marron au dos orné de dorures en relief, avec une couverture et des pages de garde en papier marbré. On voit tout de suite qu'il s'agit d'une très belle édition. Celia prend le livre des mains de Mme Denton. C'est un Dickens. *Le Magasin d'antiquités*. Elle en feuillette attentivement les pages et voit qu'il est illustré de gravures en noir et blanc. Il ne s'agit pas d'une première édition, car tout est rassemblé en un seul volume, mais il est en bon état, avec seulement quelques légères rayures et des bords un peu écornés.

— C'est magnifique, marmonne Celia en le lui rendant. Il doit valoir une belle somme.

— En effet ! répond-elle avec des yeux qui brillent. Je savais qu'il vous plairait. Je l'ai trouvé le week-end dernier à Dorking, une petite ville au milieu de la campagne – vous connaissez ? Bref, il y avait une salle des ventes et j'y suis allée avec un ami, comme ça, par curiosité. Ils proposaient des objets provenant d'une liquidation, suite au décès d'une dame âgée. En majorité des meubles et des bibelots, et puis ça ! C'était une sacrée bonne affaire. J'ai décidé de me rendre plus souvent dans les salles des ventes. On peut y faire des trouvailles.

Elle sourit à Celia.

— Mais bon, je radote, je radote... Ce livre est pour vous.

— Pardon ?

— Oui !

Mme Denton pousse le Dickens vers Celia.

— C'est pour vous. Je sais à quel point vous aimez les livres anciens, et votre aide m'est précieuse pour tenir cette librairie. Je me suis beaucoup appuyée sur vous ces dernières semaines et je tenais à vous remercier.

— Mais c'est mon travail, je suis payée pour ça ! Je ne peux pas

accepter un tel cadeau !

Elle contemple le livre avec incrédulité. Mme Denton éprouverait-elle le besoin de se faire pardonner la dispute au sujet de la publicité ?

— C'est trop. Vous pourriez réaliser un gros bénéfice en le vendant...

— Ne dites pas n'importe quoi ! l'interrompt Mme Denton en levant une main en l'air et en donnant un coup de coude à Celia. Cessez donc de vous inquiéter pour l'argent, Celia, je vous en prie. J'ai la chance d'avoir reçu un gros montant compensatoire lors de mon divorce. Tout ce que je veux, c'est que vous continuiez à vous occuper de la librairie et que vous acceptiez ce livre en gage de mon amitié, car vous l'avez bien mérité.

Celia prend le livre. Elle n'est pas vraiment fan de Dickens, qu'elle juge volubile et verbeux. Elle n'apprécie pas ses héroïnes, des filles parfaites, simplettes et angéliques. La petite Nell du *Magasin d'antiquités* est la plus sottise de toutes. Si elle avait eu un peu plus de caractère, elle ne serait probablement pas morte. Mais un cadeau, ça ne se refuse pas. Elle sourit à Mme D.

— Dans ce cas, merci. Je suis très touchée, ça me fait très plaisir, ment-elle.

Ce cadeau va aggraver la culpabilité qu'elle éprouve déjà à l'idée de partir pour la BBC dans quelques mois. Mais elle s'en inquiétera plus tard.

— Madame D... L'ami avec lequel vous êtes allée à Dorking, ce ne serait pas M. Humphries, par hasard ?

— Oui, c'était lui, avoue Mme D. en prenant un air timide. Il est vraiment de très agréable compagnie. Il vient de sortir pour une promenade. Il sera bientôt de retour.

— Mais... vous êtes sûre de... de bien le connaître ? Il ne me semble pas très digne de confiance.

Elle se mord la lèvre inférieure. En a-t-elle trop dit ? Mme D. pourrait trouver qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas et se mettre en colère. Mais, au contraire, celle-ci s'esclaffe et lui tapote gentiment le bras.

— Alfred est inoffensif. Il se croit irrésistible, comme tous les hommes, mais je vous assure que je ne risque rien avec lui. De mon côté, je voudrais vous mettre en garde contre le jeune Septimus Nelson.

— Oh ! s'écrie Celia, prise au dépourvu. Pourquoi ?

— Eh bien, je sais que vous avez déjeuné ensemble, et mon petit doigt me dit que vous avez rendez-vous dimanche.

— Ce n'est pas ce que vous croyez ! se défend Celia. Et puis, je suis

étonnée que vous soyez au courant ! On n'a pas droit à une vie personnelle, dans cette librairie ? Il m'a simplement demandé de lui montrer le Londres que les touristes ne visitent pas. Et j'ai été très claire sur le fait que je ne suis pas à la recherche d'un petit ami.

— Biiiiieen, répond Mme D. en laissant traîner les voyelles. Mais je connais M. Nelson mieux que vous.

— Vous l'avez connu enfant, c'est ça ?

— Oui, et c'était un drôle de petit chenapan, assure Mme D. en contemplant la vitrine éclaboussée par la pluie, comme si de l'autre côté de la vitre elle voyait son passé californien et non le Strand.

— Vous fréquentiez quelqu'un de sa famille ?

— Sa mère. Nous étions voisines.

— Qu'est-ce que vous savez de lui ? De son passé, je veux dire ?

Mme Denton détourne le regard de la vitrine et dévisage attentivement Celia, comme si sa question la surprenait.

— Pas grand-chose. Seulement que son père est mort quand il était jeune et que sa mère, une ballerine, a eu du mal à l'élever seule.

— Oh là là... Oui, j'imagine...

— Eh oui... Une très jolie femme. Elle est morte d'un cancer, je crois, il y a quelques années.

— C'est curieux. Septimus a donc perdu ses deux parents...

Mme Denton rougit.

— J'en ai probablement trop dit. Mais j'ai eu de la peine pour ce garçon. Il a vécu tant de tragédies dans sa jeune vie. Je suppose que c'est pour cela qu'il avait dévié du droit chemin.

— Ah bon ? Il semble en tout cas être bien rentré dans le rang. C'est étrange qu'il ne m'ait pas parlé de sa mère.

— Hmm. Je peux me tromper, admet Mme Denton. Comme je l'ai dit, je ne la connaissais pas très bien. Il me semble que quelqu'un m'a annoncé sa mort, mais j'avais déménagé, je ne les voyais plus. Il est possible que je confonde.

Elle marque une pause.

— Septimus et moi, nous évoquons rarement le passé. Il n'aime pas ça. Cela lui rappelle des périodes douloureuses de sa vie.

C'est vrai. Celia se rend compte que Septimus ne lui a jamais parlé de son passé. Sans doute ne se connaissent-ils pas suffisamment pour qu'il aborde des détails aussi personnels. Tout de même, il s'arrange toujours

pour que la conversation porte sur elle. Dimanche, elle l'interrogera sur sa vie. Cela lui ferait sûrement du bien de se confier.

— Quel âge avait Septimus quand vous avez déménagé ?

— Environ dix-sept ans, je crois. Déjà à l'époque, à en juger par les filles qui défilait chez eux, c'était un tombeur.

Celia se retient de lui dire que, au lieu d'accabler Septimus, elle ferait mieux de surveiller Alfred Humphries, qui se comporte comme un vieux beau avec l'employée de sa librairie.

— Et donc, maintenant, il a... vingt-six ans ?

— Oui, environ.

— C'est étonnant que vous l'ayez reconnu au premier coup d'œil.

— Pas au premier coup d'œil. Il a bien sûr changé au cours des neuf dernières années, mais il se souvenait de moi. Il a vu mon nom dans la *Gazette de Londres*, en découvrant l'annonce publiée par les anciens propriétaires. Quand il a compris que j'avais acheté cette librairie, il a eu envie de venir me saluer.

— Le monde est petit.

— En effet. C'est vrai. En tous les cas, méfiez-vous de lui. C'est un avertissement sérieux, Celia. Chassez le naturel, il revient au galop, comme on dit.

— Essayez-vous de me dire que Septimus serait quelqu'un de dangereux, madame Denton ?

— Pas dangereux en tant que tel. Disons plutôt qu'on doit garder ses distances avec lui quand on est une personne du sexe opposé.

Elle marque une pause.

— Il aime occuper le terrain, si vous voyez ce que je veux dire. Je ne voudrais pas qu'il vous fasse souffrir. Vous me semblez si douce et innocente.

Celia déteste entendre ça. On lui a toujours appris qu'une fille « qui en sait trop » n'est pas convenable. Mais, en grandissant, elle se rend compte que cette propension à considérer qu'une fille convenable doit être ignorante et innocente n'est qu'un moyen d'avoir barre sur les femmes. Une fille « comme il faut » doit confier à un homme son bien-être et sa sécurité, en maintenant avec lui une relation père-enfant, au lieu d'établir une relation d'égal à égale, entre adultes. La « charmante innocence » des femmes n'avantage que les hommes. Aussi veut-elle perdre la sienne le plus tôt possible. Elle se force à respirer profondément, pour ne pas répondre sur

un coup de tête quelque chose qu'elle regrettera ensuite.

— Je suis sûre que tout ira bien, madame Denton. Je suis capable de me débrouiller seule. Septimus et moi, nous sommes simplement amis. Je suis presque fiancée à quelqu'un d'autre, et lui, de son côté, il n'est pas intéressé par une histoire avec *moi*. Vous pouvez me croire...

Et, sur ce, elle lui adresse son sourire le plus innocent.

22

CELIA

Deux semaines après la Révélation (sa vie étant désormais divisée entre un « avant » et un « après »), alors qu'elle rentre un samedi à la maison après son travail, Celia trouve Mère assise dans le salon en train de tricoter un pull, occupation pour le moins anachronique par une belle et chaude journée d'août.

— Pourquoi ne mets-tu pas la télé ? demande-t-elle en désignant l'écran de l'appareil. Ça pourrait te distraire, sans t'empêcher de tricoter.

— Je n'ai pas besoin de me distraire, rétorque Mère en faisant s'entrechoquer les aiguilles. Et puis il y a la radio, si j'ai besoin de compagnie.

— La radio, ce n'est pas vraiment une compagnie.

— Pareil pour la télé. Et c'est une mocheté, cet objet.

Celia ignore le commentaire. Elle avait prévu de déjeuner avec Mère, mais elle ne sait vraiment plus comment lui parler. Elle meurt d'envie de la bombarder de questions sur Jeannie. Malheureusement, c'est justement le sujet que Mère ne veut surtout pas aborder. Celia supporte de moins en moins l'ambiance de cette maison. Elle ne supporte plus d'être installée à la table de la cuisine et de se creuser la tête pour trouver quelque chose à dire sur un sujet qui ne l'intéresse pas. Elle ne supporte pas non plus de penser que l'on n'a jamais voulu d'elle ici.

— Je sors, dit-elle depuis le seuil de la porte.

Mère interrompt la danse de ses aiguilles et se retourne pour la regarder.

— Tu viens tout juste de rentrer.

— Oui, mais j'ai des projets pour l'après-midi. Avec Daphne. Je serai de retour à 17 heures. Je t'aiderai à préparer le dîner.

— Comme tu veux, répond Mère d'un ton chagrin. André et toi, vous vous comportez comme si cette maison était un hôtel.

Elle se remet à son tricot.

— Et ne t'inquiète pas pour moi. Je déjeunerai seule.

— Je suis désolée, murmure Celia.

Elle essaie d'imaginer ce qu'a dû souffrir Mère, à garder pour elle ce

terrible secret et à vivre avec Père, qui la tient pour responsable de ce qu'il s'est passé. Il est injuste envers elle, et Celia comprend qu'elle soit aigrie. Mais cette aigreur qu'elle ne peut décharger sur personne suinte hors d'elle comme le pus d'une plaie infecté.

Elle a pitié d'elle, mais elle sort, la laissant seule avec sa douleur. Autrefois, elle aurait tenté de la consoler, mais elle s'est endurcie. Elle lui en veut. Elle n'arrive pas à oublier que Mère l'a d'abord rejetée. Elle ne le lui pardonne pas.

Elle prend au passage l'*Evening Standard* de la veille que son père a laissé sur la table de l'entrée et l'emporte. Elle marche vers Waterloo, s'achète un *fish and chips* sur Waterloo Road et s'installe sur un banc pour manger devant le Royal Festival Hall, dans Southbank. En ce moment, Frank Sinatra est à l'affiche. Cela vaudrait certainement le coup d'aller l'écouter, mais jamais elle n'aura les moyens de s'offrir le billet. Elle se retourne et contemple les eaux boueuses de la Tamise. Il est temps de couper le cordon, comme dirait sa mère, et de voler de ses propres ailes. Elle a besoin de quitter l'atmosphère empoisonnée de la maison, et ses parents seraient sûrement plus heureux sans elle – sans le rappel constant de leur fille morte et de sa déchéance. Avec son augmentation de salaire, elle pourrait se permettre une location. Elle parcourt donc attentivement les annonces. Chambres à louer. Pensions de famille. Studios. Elle repose le journal, frustrée. Une fois décomptés ses frais d'inscription aux cours du soir et ses dépenses courantes, il ne lui reste pas de quoi se payer un logement décent.

Elle termine ses frites et jette les emballages vides dans une poubelle. Un jour, dès qu'elle aura un travail plus rémunérateur et qu'elle en aura les moyens, elle quittera le 13 Copperfield Street et s'installera dans un appartement à elle. Là où il n'y aura personne pour juger et interdire.

Et surtout, là où elle n'aura pas sans cesse l'impression de n'être pas vraiment désirée.

— Comment vont M. et Mme Duchesne après toutes ces années ? demande Mlle Clarke en inclinant la tête de côté. Je sais qu'ils ont très mal vécu la disparition de Jeannette. On ne se remet jamais de la perte d'un enfant. Pourtant, avec le temps, on trouve sans doute un moyen de vivre avec.

Pour Celia, ce « on » est déroutant. De qui parle Mlle Clarke,

exactement ? D'elle-même, ou des autres ? Elle n'est pas habituée au langage affecté de cette femme. Ni à ses manières aristocratiques. Chelsea, cet appartement, jusqu'à la housse soyeuse du canapé rose saumon, tout ici lui donne l'impression de se trouver dans un pays étranger. Après avoir fini ses frites, elle est venue sur un coup de tête, en se disant qu'elle avait des chances de trouver Mlle Clarke chez elle un samedi après-midi. Elle ne s'était pas trompée, et Mlle Clarke n'a pas eu l'air étonnée de la voir débarquer à l'improviste.

— En vérité, ils ne s'en sont pas du tout remis.

— J'en suis vraiment désolée.

— Ils refusent de me parler de ma mère...

Les petits cheveux de la nuque de Celia se hérissent. Quelque part, ailleurs dans Londres, Maggie lui lance un regard féroce. *Ne parle pas à cette femme. Le linge sale, ça se lave en famille.* Elle reprend son souffle. *Cette femme a connu ma mère. Pour moi, elle fait partie de la famille.*

— C'est pour cela que je suis venue vous voir. J'aimerais en apprendre le plus possible sur Jeannie. De la bouche de quelqu'un qui l'a côtoyée. Et, à part eux, vous êtes la seule personne de mon entourage à l'avoir connue.

Mlle Clarke abandonne un peu son attitude compassée et s'adoucit, imperceptiblement.

— C'est bien naturel, répond-elle.

Celia se demande si Mlle Clarke trouve naturel qu'elle veuille en savoir plus, ou bien que ses parents refusent d'en parler.

— Par où voudriez-vous commencer, ma chère ? demande celle-ci en croisant les jambes.

Celia y a déjà réfléchi. Elle prend une grande inspiration et se lance :

— C'est par hasard que j'ai découvert l'existence d'une Jeannie qui était la fille de mes parents. Il se trouve qu'une de mes amies travaille pour le cabinet d'avocats qui les a représentés quand ils ont tenté d'obtenir un dédommagement financier auprès du Bureau de la guerre. En classant de vieux dossiers, cette amie est tombée par hasard sur celui de Jeannette Duchesne et me l'a transmis. Mes parents espéraient sans doute une aide pour financer mon éducation, je peux le comprendre, mais pourquoi pensaient-ils avoir droit à un dédommagement ?

— Ces histoires de dédommagement, ça m'a toujours contrariée, déclare Mlle Clarke en abandonnant un instant son expression sereine. Je me suis battue pour que les proches de mes agents obtiennent quelque

chose, mais je n'avais pas vraiment les moyens d'agir. Compensation, pension... Rien n'avait été prévu pour les personnes qu'ils auraient pu avoir à charge. Les agents du SOE n'avaient aucun statut officiel, pas comme les membres des agences de renseignement ou des forces armées régulières. Ils restaient des civils, de simples citoyens triés sur le volet pour leurs compétences et leurs aptitudes particulières. Ils s'engageaient de leur plein gré, en s'engouffrant dans la brèche que nous leur propositions. Mais ils n'étaient pas protégés par le droit international.

— Pardon, mais je ne comprends pas. Comment ça « pas protégés par le droit international » ?

— Un membre des forces armées capturé en uniforme devient un prisonnier de guerre, tandis que nos agents étaient considérés comme des civils ennemis. Les nazis en faisaient ce qu'ils voulaient. Nombre d'entre eux ont été torturés, puis sommairement exécutés. Après la guerre, si je ne m'étais pas démenée pour savoir ce qu'il était advenu d'eux, on les aurait tout simplement oubliés. J'ai veillé à ce que leur bravoure soit officiellement reconnue et récompensée. N'ayant pas été mère, Celia, je considérais un peu mes agents comme mes enfants. Je tenais à eux. Je me suis également démenée pour rassembler des preuves contre leurs bourreaux et les traduire en justice.

Les yeux de Mlle Clarke se voilent et elle demeure silencieuse un instant, perdue dans ses souvenirs. Celia comprend qu'elle n'attend ni remerciements ni félicitations. Cela lui fait tout simplement du bien d'exprimer l'affection sincère qu'elle éprouvait pour ses agents et dont elle ne doit pas souvent parler.

— Il y a quelque chose que j'aimerais bien comprendre, reprend Celia, rompant ainsi le silence. Comment ma mère a-t-elle pu être engagée par le SOE ? Elle n'était qu'une jeune fille plutôt ordinaire, comme moi. En quoi pouvait-elle se rendre utile dans la lutte contre les nazis ?

— Comme je l'ai déjà dit, le SOE était un service clandestin, une sorte d'armée secrète composée d'amateurs plutôt que de professionnels aguerris. Vous imaginez ce que l'armée régulière, la RAF et le MI6 en pensaient. Ils passaient leur temps à nous discréditer et à tenter de nous retirer des missions. Peu importe... Notre but était de mettre en place un réseau d'espionnage et de sabotage employant des méthodes de guérilla. Il s'agissait de constituer, d'organiser et d'armer des groupes qui se battraient avec la Résistance, au cœur des territoires occupés par les nazis. En 1940, la

progression d'Hitler à travers l'Europe semblait inéluctable. Churchill était prêt à financer n'importe quoi pour se mettre en travers de sa route, même les projets les plus fous.

— Le SOE n'existe plus ?

— Bien sûr que non. Il a été dissous peu après la guerre. Comme je l'ai dit, nous n'étions pas très populaires au sein des institutions officielles, qui nous considéraient comme un ramassis d'incompétents.

Elle fronce les sourcils.

— Nous avons commis quelques erreurs, c'est vrai. Mais nous avons aussi obtenu des succès retentissants. Malheureusement, ils n'ont pas été appréciés à leur juste valeur.

Elle adresse à Celia un faible sourire.

— Avec un budget minimal, nous avons embauché du personnel pour installer un QG au 64 Baker Street.

L'adresse indiquée sur la lettre. Celia comprend pourquoi elle s'est trouvée devant un immeuble discret.

— Pour en revenir à votre mère et à votre question sur son rôle... Nos agents n'auraient jamais pu servir dans les forces régulières. Recrutés dans toutes les couches de la société, sans distinction d'âge ou de sexe, ils formaient un groupe particulièrement hétéroclite. Par contre, ils possédaient tous d'excellentes compétences linguistiques. Ils étaient débrouillards, intelligents et courageux. Très courageux. Votre mère n'avait rien d'ordinaire, voyez-vous, Celia. Le niveau d'étude de nos agents, le milieu dont ils provenaient, cela nous était égal. Nous ne nous intéressions qu'à leurs qualités personnelles et à leur courage.

Elle fouille dans sa poche et en sort un paquet de cigarettes. Elle en offre une à Celia, qui secoue la tête, puis elle allume la sienne et recrache la fumée en soufflant bruyamment.

— La guerre met tout le monde au même niveau, voyez-vous. Au SOE, nous étions organisés en sections par pays. Je travaillais dans la section française et j'ai participé à la formation de plus de quatre cents agents secrets, qui sont intervenus en France derrière les lignes ennemies.

Il y a dans sa voix une note de fierté.

— Les femmes étaient très importantes, ma chère, car elles éveillaient moins facilement les soupçons que des hommes. En France, la présence d'un homme oisif attirait l'attention, car la main-d'œuvre française disponible était envoyée en masse en Allemagne pour travailler dans les

usines d'armement et contribuer ainsi à l'effort de guerre. En revanche, la présence d'une femme, d'une ménagère parcourant la campagne à vélo ou visitant un marché, par exemple, passait totalement inaperçue. Il était crucial pour la Résistance que nos agents se fondent dans la masse.

Elle tire une bouffée de sa cigarette et la tapote pour faire tomber sa cendre dans le cendrier de la table basse. Celia tousse un peu. Contrairement à beaucoup de jeunes gens de son âge, elle ne fume pas. Ses parents non plus – ou plutôt ses *grands-parents*. Père affirme que fumer abîme les papilles gustatives et il prend soin des siennes comme un pianiste prendrait soin de ses mains. Quant à Mère, elle juge que fumer est une habitude dégoûtante, car l'odeur du tabac froid reste sur les vêtements, même quand ils ont été lavés.

Mlle Clarke prend la toux de Celia pour une manifestation d'incrédulité.

— C'était la guerre, Celia. C'est normal que vous ayez du mal à le comprendre, mais, en temps de guerre, les règles changent. Nous vivons une période paisible, c'est très différent.

Celia pense à la menace mortelle de l'arsenal nucléaire pointé sur Londres par l'Union soviétique. Elle n'est pas certaine qu'ils vivent une période paisible. Si la situation devait l'exiger, serait-elle prête à se sacrifier au nom de la paix, comme sa mère ?

— Non seulement Jeannette parlait couramment le français, mais elle maniait parfaitement le morse et était une excellente opératrice radio, explique Mlle Clarke. Il n'était pas facile de trouver de bons opérateurs, et ils étaient absolument indispensables pour maintenir des canaux de communication entre nos agents sur le terrain et le QG à Londres.

Elle soupire. Son regard franc et honnête cherche celui de Celia.

— Nous n'étions pas tous d'accord pour envoyer votre mère sur le terrain, car certains la trouvaient trop jeune et naïve, mais moi je savais qu'elle était capable de tenir le coup. Elle voulait que sa fille grandisse dans un pays libre et sûr.

— En général, les femmes ne font pas la guerre, fait remarquer Celia.

Mlle Clarke rit.

— La force physique n'est pas ce qui compte le plus dans une guerre. Il faut aussi s'appuyer sur la force mentale, user de son intelligence, se montrer plus malin que l'ennemi. Tout cela est déterminant. Ce sont les hommes, qui voudraient nous faire croire que nous les femmes, nous ne sommes pas taillées pour nous battre.

Elle s'arrête pour tirer une longue bouffée de sa cigarette.

— Je ne suis pas d'accord avec cette vision des choses. Tout le monde doit s'opposer à l'ennemi. Et je peux vous dire que j'ai rencontré de nombreuses femmes ravies de cette occasion de se débarrasser des chaînes domestiques. Évidemment, cela dérange la plupart des hommes... Après la guerre, ils n'ont pas su quoi faire des femmes qui s'étaient battues. Certaines, comme moi, ont obtenu des postes dans des voies de garage. D'autres ont cédé à l'élan de nostalgie pour un passé où l'épouse restait à la maison afin de se consacrer au bien-être de son mari et de ses enfants. Personnellement, je n'en avais aucune envie et je n'étais pas la seule.

Celia murmure qu'elle comprend. Mais, en réalité, elle se dit qu'elle préfère encore mener une vie paisible et routinière à s'occuper de cuisine et de bébés, plutôt que de risquer sa peau.

— En temps de guerre, les femmes souffrent de rester en arrière, à attendre, à se battre avec le quotidien et les privations. Mais certaines peuvent se découvrir une âme d'héroïne. reprend Mlle Clarke.

— Eh bien, ce ne serait pas mon cas, répond sèchement Celia. Et je ne peux pas non plus me réjouir d'avoir pour mère une héroïne morte à vingt et un an, en me laissant orpheline.

Le ton fait réagir Mlle Clarke. Elle regarde Celia droit dans les yeux.

— Elle connaissait les risques et elle a choisi de partir.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demande Celia. Comment a-t-elle été capturée ?

Mlle Clarke termine sa cigarette, se penche en avant pour l'écraser dans le cendrier et s'adosse de nouveau à son fauteuil en contemplant Celia d'un air songeur, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle doit ou peut lui révéler.

— Elle a été dénoncée, dit-elle finalement. Nous avons un traître parmi nous. Il a été responsable de la capture et de l'exécution de plus d'une centaine de nos agents, dont votre mère. Sans lui, elle serait peut-être rentrée saine et sauve.

Celia reste assise en silence, le temps d'assimiler ce qu'elle vient d'entendre. Le canapé moelleux et confortable sur lequel elle est installée et le luxe qui l'entoure forment un contraste saisissant avec la violence des dernières révélations de Mlle Clarke. Elle s'absorbe dans la contemplation des motifs du parquet, ses verticales, ses lignes, ses différents tons et nuances, tout en pensant à la mort de sa mère dans l'enfer d'un camp de concentration, loin de sa maison et de ses proches. Elle pense au traître sans

visage qui l'a vendue et cela déclenche en elle une colère si soudaine et intense qu'elle en a le souffle coupé.

— Et ce traître, il a fini comment ?

La joue de Mlle Clarke tressaille. On dirait un tic, ou une contracture. La seule marque de tension que son corps laisse échapper.

— Il est mort, dit-elle d'une voix morne. Il a d'abord été jugé pour trahison à Paris après la guerre, mais il n'a pas été condamné. Nous étions scandalisés quand il est sorti du tribunal en homme libre. Il s'est ensuite lancé dans le trafic de drogue et d'or. En 1954, son avion s'est écrasé dans la jungle du Laos avec une cargaison de lingots. L'accident n'a laissé aucun survivant.

— Eh bien, c'est parfait, il a eu ce qu'il méritait.

— Je l'espère.

— Comment ça, vous l'espérez ?

Mlle Clarke prend une longue inspiration, puis soupire.

— Tout cela n'a plus aucune importance, dit-elle enfin. C'est du passé. À présent, ma chère, dites-moi, que faites-vous dans la vie ?

— Moi ? Oh, je travaille dans une librairie de livres anciens. *H.J. Pott*, sur le Strand. Vous la connaissez ?

— Ah oui. C'est l'adresse que vous m'aviez donnée pour vous écrire. Pourquoi ne pas avoir utilisé celle de votre domicile ?

— Pour éviter de contrarier mes parents. Je ne voulais pas les obliger à ressasser le passé et tout ça. C'était avant de savoir que Jeannie était ma mère.

Mlle Clarke l'observe quelques instants avant de hocher la tête.

— Et quel est votre rêve, Celia Duchesne ?

Celia s'agite sur son siège.

— J'aimerais travailler à la télévision. Mon rêve serait de devenir la secrétaire personnelle du directeur de la BBC.

— Sa secrétaire ? C'est absurde, ma chère. Vous devriez viser le poste de directrice.

Celia rit de cette idée saugrenue.

— En toute franchise, mademoiselle Clarke, je n'ai probablement pas le profil idéal pour entrer à la BBC, pas même dans l'équipe de dactylographie.

— Et ce serait quoi, le profil idéal ?

— Je pense qu'il vaut mieux venir de Mayfair que de Southwark, si

vous voyez ce que je veux dire.

— Ah...

Mlle Clarke sourit. Puis elle se penche en avant comme si elle s'apprêtait à dévoiler un secret qui la réjouit.

— Ma chère, la solution à cela est très simple, dit-elle en accompagnant ses paroles d'un clin d'œil. Les gens croiront tout ce que vous leur direz de vous, à condition de vous montrer suffisamment convaincante. Il suffit de jouer un personnage pour le devenir. Et voyez-vous, Celia, je sais de quoi je parle.

23

CELIA

La sonnerie du réveil tire Celia d'un profond sommeil. Elle est d'abord perplexe. C'est dimanche, elle ne travaille pas, pourquoi a-t-elle mis une alarme ? Puis elle se souvient. Elle a rendez-vous avec Septimus. Son cœur fait un bond, mais elle se raisonne. *Non, ce n'est pas un rendez-vous.* Elle rend service à un ami, voilà tout. Elle n'a pas oublié la mise en garde de Mme Denton : Septimus est un bourreau des cœurs, le genre à charmer une fille pour la mettre dans son lit. Et ensuite ? Elle se retrouverait dans la même situation que sa mère, sa vie serait détruite. S'il ose tenter quoi que ce soit, elle devra se montrer ferme.

Dans la cuisine, elle tombe sur Mère en train de faire chauffer de l'eau. Elle porte sa robe de chambre bleue et elle s'est mis des bigoudis sur la tête. Elle sort du bain. Le dimanche, elle passe plus de temps à se pomponner que n'importe quel autre jour de la semaine. C'est pour se présenter devant le Seigneur.

— Tu te lèves bien tôt, commente Mère en lui jetant un regard soupçonneux.

— J'ai rendez-vous avec une amie.

— Quelle amie ?

— Une fille que j'ai rencontrée à la librairie, maman. Elle s'appelle... Susan.

— Je vois.

— Elle vit dans Paddington. Elle ne connaît pas bien Londres et j'ai promis de lui montrer quelques curiosités.

— Quel altruisme, soudainement !

— Tu en ferais sûrement autant pour quelqu'un qui viendrait tout juste d'arriver dans la paroisse.

Mère renifle et verse quelques cuillerées de sucre dans son thé, qu'elle touille ensuite avec une vigueur exagérée.

— Tu devrais essayer de me faire confiance de temps en temps, suggère Celia. Je ne suis pas Jeannie.

Elle regrette aussitôt ce sarcasme, d'autant plus que Mère a pâli.

— Ne dis pas des choses pareilles, murmure-t-elle. Et ne parle pas de Jeannie sur ce ton désinvolte.

Elle sort de la cuisine en emportant son thé, laissant Celia seule en compagnie d'une mouche bleue qui bourdonne devant la fenêtre. L'insecte cherche à sortir et se cogne à plusieurs reprises au carreau. Elle aussi voudrait s'échapper de cette vie et aller de l'avant. Mais, comme cette mouche, elle se heurte à une barrière invisible.

Hier soir, en désespoir de cause, elle a frappé à la porte de Sam, car elle se sentait seule. Malheureusement, elle l'a trouvé en compagnie d'une fille aux cheveux clairs et aux yeux verts, avec des taches de rousseur. Une amie de son refuge pour animaux. Elle était venue dîner, a-t-il expliqué, pour faire connaissance avec sa mère. Cindy, ou Mindy, ou Lindy, ou quelque chose comme ça. Celia n'a pas bien entendu. Par contre, il ne lui a pas échappé que le courant passait entre eux deux. Ils échangeaient des sourires complices. Leurs épaules se touchaient. L'un terminait les phrases de l'autre et réciproquement. Celia avait toujours tenu Sam pour acquis. Elle croyait qu'il serait toujours là pour elle. Hier, elle a compris qu'elle passait désormais après cette Cindy.

Elle n'a pas le droit de lui reprocher ça, mais la pièce est noyée dans les larmes d'autoapitoiement qui lui montent aux yeux.

Qui est Celia Duchesne ?

Elle ne sait plus.

Quel genre d'homme était son père ? Quel genre de femme était sa mère ? D'après Mlle Clarke, Jeannie était courageuse et intelligente. D'après ses grands-parents, c'était une écervelée et une dévergondée. Mais au quotidien, comment était-elle ? À quoi ressemblait-elle au saut du lit ? Avait-elle une jolie voix ? Aimait-elle chanter, lire, faire des mots croisés ? Était-elle plutôt sérieuse ou plutôt drôle, introvertie ou extravertie ? Est-ce qu'elle avait hâte de rencontrer l'amour, elle aussi ? Était-ce pour cela qu'elle avait succombé au charme de Harry ? Ou bien avait-elle simplement eu envie de s'amuser avec un beau GI ?

Celia veut croire que sa mère est tombée amoureuse. Follement.

Quand Celia arrive à Trafalgar Square, Septimus l'attend déjà au pied de la statue de Nelson. Il sourit en guise de bienvenue et pose sur elle un regard doré, dangereux et brûlant comme le soleil.

Zut.

— Bonjour, dit-il en dévoilant des dents d'une blancheur étincelante. J'espère que je ne vous ai pas tirée du lit trop tôt.

— Pas du tout. Je suis toujours debout à cette heure-ci le dimanche, ment-elle.

— Alors, où allons-nous, ma chère guide ?

— Vous disiez vouloir sortir des sentiers battus, alors j'ai prévu une excursion à Brick Lane et dans l'East End, dit Celia. Dans le Londres authentique. Il y a beaucoup de monde, c'est sale et ça ne sent pas forcément très bon.

— Excellent, approuve-t-il en se frottant les mains. Je vous suis.

Tout en prenant avec lui le métro pour Aldgate East, Celia songe que ce choix est pour elle une manière de désavouer la richesse et les privilèges auxquels il est habitué en tant qu'assistant de l'ambassadeur des États-Unis. Il est temps pour lui de redescendre sur terre et de quitter les hauteurs grisantes des soirées mondaines avec champagne et amuse-gueules.

En tout cas, si elle avait espéré le choquer, c'est raté.

Septimus semble désireux d'absorber tout ce qu'il voit, tel un assoiffé qui aurait trouvé de l'eau au milieu du désert. Ils arpentent longuement l'East End, se mêlant aux multiples groupes qui s'y sont installés par vagues successives de migration – huguenots, Juifs, Russes, Irlandais, peuples du continent africain et du sous-continent indien. Septimus circule avec aisance dans la cohue et la cacophonie des marchés de Chrisp Street et de Petticoat Lane, avec leur fatras de marchandises bon marché. On dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie. Il s'arrête ici et là, engage la conversation, rit et plaisante avec les marchands, fouille parmi les vêtements, les ustensiles de cuisine, les bottes et les chaussures, les livres, l'argenterie, les montres et les réveils. Il achète pour Celia une fine chaîne en argent avec une minuscule breloque en forme de serpent et la lui passe aussitôt autour du cou, en soulevant délicatement ses cheveux pour nouer le fermoir. Ses doigts qui la frôlent lui donnent la chair de poule. « Une modeste rétribution pour m'avoir consacré votre matinée », explique-t-il.

Ils s'arrêtent pour prendre un café à emporter, qu'ils boivent tranquillement en déambulant au milieu des ruines de St Dunstan-in-the-East. Sur le site, la nature reprend lentement ses droits ; les pousses d'arbres, les mauvaises herbes et les graminées se fraient un chemin vers la lumière. Septimus ôte sa veste et la pose sur le sol en guise de couverture, puis il invite Celia à s'asseoir et ils s'installent côte à côte, leurs dos calés

contre un mur que le soleil réchauffe.

— Que s'est-il passé, ici ? demande-t-il en regardant ce qui reste des arches et du clocher.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ? Même si ce n'est qu'une ruine, c'est l'un de mes endroits préférés dans Londres. L'église a été construite au XII^e siècle, puis partiellement brûlée lors du grand incendie de 1666. Elle a été restaurée par sir Christopher Wren, avant d'être bombardée pendant le Blitz. On ne sait pas trop ce qu'elle va devenir.

Elle boit une gorgée de café et fait la grimace. Trop amer. Elle aurait dû prendre du thé.

— Vous semblez calée en histoire, commente Septimus en souriant.

Elle hausse les épaules.

— Je connais bien cet endroit, voilà tout. Ma mère m'y emmenait régulièrement quand j'étais petite. Je ne sais pas trop pourquoi. Sans doute se sentait-elle plus proche de Dieu ici. Je jouais au milieu des décombres pendant qu'elle contemplait les dégâts produits par la folie des hommes.

— J'en déduis que vous n'êtes pas très pratiquante ?

— Non. On m'a imposé la religion quand j'étais enfant. J'ai pris mes distances avec ça. Une forme de rébellion, je suppose. Et vous ?

— Tout le contraire. Je n'ai eu aucune éducation religieuse.

— Vous avez de la chance.

Septimus semble très détendu, il tient son café à deux mains, ses longues jambes croisées devant lui.

— Peut-être.

— Parlez-moi de votre famille. Et de l'Amérique. Je veux tout savoir sur la Californie.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Je suis né au Canada. Ma mère et moi, nous avons déménagé à San Francisco quand j'avais dix ans. Elle était ballerine. Mon père était un scientifique, professeur d'université ; il est mort subitement quand j'avais quatre ans, et c'est à peine si je me souviens de lui. Ma mère a refait sa vie avec un autre homme et elle est heureuse. Après l'université, j'ai rejoint le service diplomatique parce que j'avais envie de voyager. Mon premier poste à l'étranger a été le Canada. Et ensuite on m'a envoyé à Londres.

Celia rassemble son courage.

— Mme Denton m'a dit que votre mère était morte d'un cancer il y a des années.

Septimus manque de s'étrangler avec son café.

— Pourquoi diable vous a-t-elle raconté une chose pareille ?

Celia hausse les épaules.

— Elle n'était plus très sûre. Il lui semblait se souvenir de l'avoir appris par une amie commune.

— C'est grotesque. Ma mère est en vie. Quelle horreur, de dire une chose pareille !

— Je suis sûre qu'elle était de bonne foi. Elle s'est trompée, voilà tout.

Mais Septimus semble à présent crispé. Il marmonne quelques jurons.

— Ne le prenez pas mal, Septimus, je vous en prie. Elle aura confondu avec quelqu'un d'autre, certainement.

— Pourquoi parliez-vous de ma mère avec Mme Denton ?

— Eh bien... Elle savait que nous avions rendez-vous et elle a voulu me mettre en garde. D'après elle, vous passiez votre temps à papillonner d'une fille à l'autre quand vous étiez jeune.

La colère de Septimus retombe d'un seul coup. Il laisse échapper un rire sonore et secoue la tête.

— Ainsi, elle vous a dit ça. Quel garçon de dix-sept ans n'a pas envie de papillonner ?

Pour toute réponse, Celia hausse les épaules.

— Je ne suis plus ce garçon, Celia, se défend Septimus.

Il la fixe de ses yeux incroyables, mouchetés d'or par les rayons du soleil, comme s'il la mettait au défi de le croire. Elle doit mobiliser toute sa volonté pour se détourner de ce regard et son ventre réagit comme si elle se trouvait sur une mer en pleine tempête.

Elle inspire profondément, puis expire.

— Pour être honnête, je pense que c'est plutôt *elle* qui aurait besoin qu'on la protège, dit-elle.

— Ah oui ? Et de qui donc ?

— Elle a un ami. Je ne connais pas la nature exacte de leur relation, mais... il l'invite à sortir de temps en temps et ils ont l'air de passer pas mal de temps ensemble.

— Et où est le problème ?

— Je pense qu'il en veut à son argent. Ce n'est qu'une intuition, mais... il ne me semble pas très digne de confiance. Il me donne la chair de poule.

Celia réprime un frisson.

— Il est un peu... Enfin... Vous voyez...

Septimus secoue la tête.

— Pas vraiment, expliquez-vous.

— Un peu trop collant. Il regarde mes seins. Il s'arrange pour me frôler.

— Est-ce qu'il...

Septimus se crispe.

— Qui est-ce ?

— Alfred Humphries. Vous le connaissez ?

Septimus hoche lentement la tête.

— Je le connais, oui... Je...

Il s'interrompt.

— Ne vous inquiétez pas, je vais lui parler, dit-il enfin.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Par Vera.

Il se tourne vers Celia, en soutenant sa tête d'une main.

— Mais vous avez raison de vous méfier de lui.

— Pourquoi ?

— C'est un sale type.

— Et Mme D. ? s'exclame Celia. L'avez-vous mise en garde contre lui ?

— Elle se débrouille toute seule, croyez-moi. Et puis, il ne s'intéressera pas à elle de cette façon. Vous, par contre...

— Je n'ai pas besoin d'être protégée. Et, comme je vous l'ai dit, je suis fiancée, en quelque sorte.

— En effet, vous me l'avez dit. Mais comment peut-on être fiancée « en quelque sorte » ?

— Oh. Ce n'est pas encore officiel.

— Je vois.

Il regarde dans le vide d'un air morne.

— Quoi qu'il en soit, gardez vos distances avec cet idiot de Humphries, insiste-t-il en cognant son gobelet vide contre le sol. Quand il s'agit de reluquer les jolies filles, il se pose là. Et pour ce qui est de lui faire confiance...

Il pince les lèvres.

— Stop. Je ne veux pas passer le reste de cette belle matinée à parler de quelqu'un qui n'en vaut pas la peine... Je me demandais combien de temps encore vous comptiez travailler dans cette vieille librairie poussiéreuse ? J'aime beaucoup Vera, mais vous pourriez faire beaucoup mieux. Si je me

souviens bien, vous suivez des cours du soir. Vous étudiez quoi ?

— La sténographie et la dactylographie. J'aime les livres, mais je travaille dans cette librairie depuis que j'ai quitté l'école. Je voudrais avoir un vrai métier. On est dans les années 1960, beaucoup de choses évoluent partout dans le monde. Vous avez de la chance d'exercer un métier qui vous permet de voyager. Moi aussi, j'aimerais voyager et avoir un travail intéressant. Gagner mon propre argent et ne pas dépendre d'un homme pour subvenir à mes besoins. Je ne veux rien devoir à personne. On parle beaucoup de la libération de la femme, mais je ne me sens pas très libérée, voyez-vous.

— Et ce serait quoi, être libérée ?

Il penche la tête et la fixe comme s'il était fasciné par ce qu'elle raconte. Celia transpire sous ce regard.

— Pour moi, ce serait d'abord vivre dans un monde débarrassé de la menace des armes nucléaires. Je veux être sûre d'avoir un avenir, sûre que notre planète ne sera pas anéantie depuis Moscou ou Washington par un inconscient. Et sinon, à un niveau plus personnel, eh bien... j'ai dix-neuf ans, je vis toujours chez mes parents et je n'ai jamais voyagé plus loin que Littlehampton, un trou paumé de la côte sud de l'Angleterre, et, croyez-moi, ce n'est pas un endroit où l'on a envie de s'aventurer.

Elle est tentée d'ajouter : « Ma véritable mère était une héroïne de la Seconde Guerre mondiale qui a été exécutée par les nazis. Mes grands-parents m'ont adoptée et élevée comme leur propre fille parce qu'elle n'était pas mariée. Ils ont fait en sorte de l'oublier. Ils auraient préféré que je ne vienne pas au monde. »

Au lieu de cela, elle dit seulement :

— Alors j'ai besoin de prendre des distances. Avec mes parents, je veux dire. Je me suis inscrite à un cours du soir qui devrait m'aider à décrocher un vrai travail. Avec un peu de chance, je gagnerai assez pour partir de chez eux et me trouver une petite chambre meublée quelque part.

Septimus plisse le nez.

— Une petite chambre meublée ? Ce n'est pas très glamour.

— Mon ambition, c'est de travailler à la télévision.

— Vous devriez plutôt vous lancer dans la politique.

Celia pouffe.

— Ne soyez pas bête.

— Pourquoi pas ? Vous rêvez de changer le monde. C'est à ça que sert

la politique, non ?

La politique !

— Je ne saurais pas du tout m’y prendre pour entrer dans ce milieu. Et puis, ils ne voudraient pas de quelqu’un comme moi.

— Qu’est-ce qui vous permet de dire ça ? Vous êtes intelligente et pleine de potentiel. Puisque vous avez envie de voyager, vous devriez étudier une langue. Pourquoi pas le russe ? Ainsi, vous négocieriez avec Khrouchtchev en personne. Pour être honnête, je pense qu’il aurait un peu peur de vous.

— Ne vous moquez pas de moi ! proteste-t-elle en riant.

— Celia, murmure Septimus.

Il se penche vers elle, soudain sérieux, et la regarde droit dans les yeux.

— Vous présentez tout ce que vous désirez comme un rêve impossible. Pourtant, à notre époque, une femme peut espérer faire une carrière. Vous devriez vous fixer un objectif plus ambitieux et vous lancer. Vous verrez bien ce que ça donne.

Celia boit son café à petites gorgées. Elle ne le trouve plus du tout amer.

— Voyez-vous, Septimus, je suis une fille très ordinaire. Et les filles ordinaires comme moi ne peuvent pas... ne...

— Les gens ordinaires accomplissent tout le temps des choses extraordinaires, Celia.

Il lui a déjà dit ça. Et Mlle Clarke aussi.

— Il faut simplement croire en soi.

Il marque une pause.

— Nous sommes tous des gens ordinaires, et après ? Ce sont les gouvernements, la société, les parents et l’école, qui nous empêchent de prendre conscience de notre valeur.

Son enthousiasme arrache un sourire à Celia. Si seulement c’était aussi simple. Et soudain, elle voit le fossé qui sépare l’Américain du « tout est possible » de l’Anglaise avec son « reste à ta place, ne sors pas du rang, ne vise pas trop haut ». Septimus ne s’en rend pas compte, mais il a de la chance d’être un homme et d’être né de l’autre côté de l’Atlantique.

— J’aimerais y croire, dit-elle finalement. Mais dans la réalité ça ne se passe pas comme ça. Du moins, pas là d’où je viens. Et certainement pas quand on est une femme. Pour les femmes comme moi, il s’agit de se marier, d’avoir des enfants, d’accepter son sort sans une plainte, d’être reconnaissante pour ce que l’on a.

Septimus la dévisage attentivement.

— Les choses vont changer. Et, quand ce sera le cas, les femmes auront les mêmes chances que les hommes. Moi, je crois en vous. À défaut d'autre chose, vous feriez au moins une excellente guide touristique.

Ils rient tous les deux. Puis il se penche lentement vers elle. Il va s'approcher encore. Il va l'embrasser. Le corps de Celia palpite d'impatience et elle aussi penche à présent vers lui. Puis soudain il s'écarte et consulte sa montre. L'instant de grâce est passé.

Plus tard, alors qu'ils se disent au revoir à Trafalgar Square, Celia se dit qu'il l'aurait embrassée si elle n'avait pas mentionné ses pseudo-fiançailles.

Ça vaut mieux comme ça.

Tout de même, plus elle en apprend sur Septimus, plus il grandit dans son estime. Elle porte sa main à la breloque en forme de serpent qu'il lui a offerte et sourit.

Ce Septimus Nelson est décidément beaucoup plus qu'un bel homme.

Septimus s'accroche aux derniers vestiges du sommeil, mais la sonnerie stridente de son réveil finit par avoir raison de sa résistance. Il allonge un bras et abat sa main sur l'appareil. Puis il roule sur lui-même en luttant contre la tentation de se rendormir. Il voudrait retourner dans le monde dont il a été brutalement tiré. Il faisait un rêve sensuel et embrouillé, il ne sait plus trop quoi, mais il en garde une sensation très agréable. Que c'était bon ! Il ferme les yeux, puis les rouvre brusquement en se souvenant que ça tournait autour de Celia. Elle le prenait par la main pour l'entraîner avec elle. Ils riaient tous les deux. Elle l'emmenait loin, très loin, mais il ne savait pas où, ni vers quoi.

Il s'assied dans son lit, se frotte les paupières, plisse les yeux pour scruter le cadran de son réveil : 5 h 52...

Bon sang ! Il doit se ressaisir. Il n'a pas le droit de se laisser aller.

Il apprécie de plus en plus ses promenades du dimanche matin avec Celia et les attend même avec impatience... Mais il s'est juré de ne pas s'attacher...

D'ailleurs, il n'est pas du genre à s'attacher. Il est discipliné, déterminé et tenace. Il ne va certainement pas mettre en péril ce qu'il possède et qui représente tout ce qu'il a toujours voulu. Ce métier, cette vie. Sa mère – sa véritable mère –, si elle le voyait, serait fière de ce qu'il a accompli. Il n'oublie pas que c'est grâce à elle s'il en est arrivé là. Souvent, il se demande où elle est aujourd'hui et s'il peut espérer la revoir. Il n'avait que dix ans quand ils se sont quittés. Est-ce qu'elle le reconnaîtrait ? Il a essayé de la rechercher, mais ça n'a rien donné. Il sait seulement que, six mois après son départ, elle a quitté leur village. Cela fait seize ans qu'elle a disparu sans laisser de traces. Pourtant, il veut croire qu'elle est en vie et qu'il la retrouvera un jour.

Une fois dehors dans la fraîcheur du matin, il marche jusqu'au premier carrefour en battant des bras et en montant bien haut les genoux pour échauffer ses muscles. Il traverse la rue principale à petites foulées, accélère vers l'entrée de Kensington Gardens, tourne en direction de Hyde Park.

Courir lui fait du bien. Ce coin de nature en plein cœur de Londres, entre son appartement et l'ambassade, c'est une bénédiction. Rien à voir évidemment avec les contrées sauvages de son pays qui lui manquent tellement, mais ce doux îlot de verdure sous la canopée des arbres l'aide à se détendre. Le gravier crisse et craque sous ses semelles. Le chant des oiseaux lui parvient par intermittence, charrié par la brise.

Le bruit régulier de ses pieds qui martèlent le sol lui rappelle ce qui lui a permis d'arriver jusqu'ici. La discipline. L'abnégation. L'ambition. Ses pensées s'égarèrent à nouveau vers sa mère et il pense au douloureux sacrifice auquel elle a consenti en se privant de lui. Il n'a pas le droit de la décevoir.

Ignorant la fatigue qui alourdit ses jambes, il accélère l'allure.

Les années ont passé, mais il se souvient encore très clairement de sa mère. Après la mort soudaine de son père, ils se sont retrouvés seuls tous les deux dans leur petit village, loin de tout, coupés du monde. Tout en contournant la Serpentine à un rythme encore plus soutenu, il continue à égrener ses souvenirs. Il sait qu'il a eu une enfance de rêve. Il jouait dans la forêt avec ses camarades, il se baignait nu dans une rivière venue des froides régions du nord, dans une eau qui restait glacée même au plus fort de l'été. Les hommes partaient travailler pendant de longues périodes et il ne restait alors au village que les femmes, les enfants et les personnes âgées. Quand les maris et les pères rentraient enfin pour de brèves vacances, ils perturbaient un temps la paix et l'équilibre de la vie quotidienne. Puis ils repartaient, et la vie reprenait son cours.

Septimus halète, sa bouche grande ouverte réclame de l'air. Sa poitrine le brûle. Malgré la fraîcheur du matin, la sueur coule sur son visage et dans son dos. Il a si chaud qu'il serait presque tenté de se baigner dans l'eau du lac. Mais il ne le fait pas. Il ralentit un peu l'allure et reprend le chemin de son appartement, en se laissant de nouveau aller à ses lointains souvenirs.

Il n'oubliera jamais le jour de ses dix ans, quand les hommes du gouvernement sont entrés chez eux en proposant à sa mère d'offrir la liberté à son fils unique. Bien sûr, elle a saisi cette chance à bras-le-corps...

Mais la liberté est un concept trompeur. Une chose éthérée et intangible dont les hommes parlent beaucoup sans jamais vraiment comprendre ce qu'elle signifie. Ils s'en servent pourtant pour mener des révolutions, déclencher des guerres, justifier des meurtres. Et certains laissent partir leurs enfants pour qu'ils aient une chance d'y accéder.

Ils ignorent malheureusement une vérité fondamentale que Septimus a eu tout le loisir de comprendre à la place où il se trouve : pour les gens comme eux, les gens du peuple, il n'y aura jamais de liberté.

Avant sa pause-déjeuner, Septimus rédige un message qu'il va confier à Shauna, la secrétaire de Big B., pour transmission interne. Tout le monde est d'accord : c'est elle désormais qui doit se charger des informations les plus sensibles, car trop de gens s'intéressent à lui. Il a fini par avouer ses inquiétudes, et il a fallu attendre jusqu'à maintenant, presque la fin du mois d'août, pour qu'on lui confirme qu'il est surveillé. Il n'est donc pas paranoïaque.

Septimus réfléchit longuement au choix des mots. Il doit faire bref et efficace. Être exact et précis, ne communiquer que ce qui a été vérifié. On lui a appris tout cela dès le début de sa formation, et c'est devenu pour lui une seconde nature. Mais il n'est pas toujours facile de trancher, de démêler le vrai du faux. Par ailleurs, un fait tenu pour certain, même s'il est faux, finit par peser dans la balance autant que s'il était vrai.

Il fronce les sourcils et relit une dernière fois ce qu'il a écrit.

Ai appris de source sûre que nous allons au-devant de problèmes. Un fonctionnaire de l'ambassade soviétique, Eugene, aurait soutiré des renseignements au second secrétaire d'État à la guerre, John Profumo, un ami de Big B. Son intermédiaire serait Keeler, maîtresse de Profumo, mais aussi d'Eugene et sans doute d'un troisième larron, Stephen Ward, celui qui les a présentés. Les agences britanniques observent la situation et pensent pouvoir rallier Eugene à leur cause. Si Profumo a vraiment partagé des secrets d'État avec un fonctionnaire russe par l'intermédiaire de Keeler, cela risque de faire un beau scandale. Fox-Andrews pense que Ward pourrait nous être utile dans cette affaire. Notre source est un journaliste de la rubrique des potins d'un magazine britannique. Ce n'est qu'une question de temps avant que l'affaire ne s'ébruite. Keeler a pu trop parler.

Il prend le temps de relire son texte. Son but n'est pas de détruire la carrière de cet Eugene, mais la situation doit être clarifiée. L'homme n'a pas été en mesure de fournir le moindre renseignement sur la localisation

d'armes nucléaires en Europe. Il s'est par contre compromis dans une sordide affaire de prostitution, d'argent et de corruption. Partager une jeune fille pour recueillir des renseignements peut à première vue paraître judicieux, mais Septimus espère plutôt qu'ils n'ont rien échangé de plus que leurs fluides corporels. Mlle Keeler doit avoir dix-neuf ans – le même âge que la douce et innocente Mlle Duchesne. Le secrétaire d'État à la guerre Profumo en a quarante-six et il pourrait être son père. La politique et les hautes sphères de la société sont un monde obscur et sale.

Le pouvoir corrompt, comme l'a si bien dit lord Acton, et, d'après ce que Septimus a pu observer depuis qu'il côtoie de près l'élite politique et sociale, il semble également priver les gens de tout sens moral. Il se demande ce que penserait sa mère en le voyant évoluer dans un tel milieu. Regretterait-elle d'avoir déployé autant d'efforts et de l'avoir soustrait à la pauvreté et à la dure monotonie de leur quotidien, là-bas, dans leur patrie, pour le jeter dans ce monde de surenchère permanente, de satisfaction personnelle, de tromperie et de méfiance ?

Elle aurait tort, car Septimus ne se laisse pas atteindre par tout cela.

Car, si le pouvoir corrompt, c'est aussi parce que la plupart des gens ne demandent qu'à se laisser corrompre. Le pouvoir et l'argent ne font que leur donner l'occasion d'exprimer ce qu'ils ont au plus profond d'eux-mêmes. Septimus est un altruiste qui se bat pour le bien. C'est un pur. *Comme Rosa. Rosa...* Il garde d'elle un souvenir flou, presque un mirage.

Il pense de nouveau à Celia et à ce qu'elle a laissé échapper sur les préparatifs de guerre du gouvernement britannique. À plusieurs reprises, il a tenté d'aborder de nouveau avec elle le sujet des bunkers, mais elle garde désormais un silence prudent sur la question. Elle sait se montrer discrète et serait parfaite dans le renseignement. Et elle a sûrement d'autres dons cachés. Les gens haut placés n'ont pas l'apanage de l'intelligence et du talent.

« *Ne mélange jamais le travail et le plaisir.* »

Il a terminé et plie son court message pour le glisser dans une enveloppe blanche. Puis il consulte sa montre. Il est à peine plus de 17 heures. Il passe devant le bureau de Shauna en sortant et dépose l'enveloppe devant elle. « À remettre en main propre. » Elle lève à peine les yeux de sa machine à écrire et ses mains continuent de s'activer sur le clavier. Il se demande comment elle fait pour ne pas avoir les doigts en compote à la fin de la journée. Elle doit avoir mal aux mains, mais elle n'en parle pas, voilà tout.

Tout comme lui, qui a mal au crâne à force de réfléchir et de se faire du souci.

Alfred Humphries l'attend comme prévu au bord de la Serpentine. Il lance de petits bouts de pain à un groupe de cygnes. Septimus s'arrête près de lui, les mains dans les poches, et feint d'admirer leurs gracieuses évolutions.

— Ne vous approchez pas de Celia Duchesne, lui dit-il à voix basse.

Il n'y a personne à moins de cent mètres, mais on ne sait jamais, sa voix pourrait porter.

Alfred coupe un autre petit morceau de pain et le lance dans l'eau.

— Ravi de vous voir, moi aussi, Nelson. Personne ne vous a donc appris les bonnes manières ? Vous pourriez au moins dire bonjour.

Septimus aspire l'air à pleins poumons.

— Je suis un homme occupé, Humphries. Je n'ai pas de temps à perdre en mondanités.

Septimus n'est pas un sanguin, et il en faut pour le mettre en colère, mais il éprouve pour cet homme une aversion viscérale. Il l'a déjà fréquenté à San Francisco et n'a pas gardé un très bon souvenir de lui. Ils viennent de deux mondes totalement différents et n'ont pas grand-chose en commun. Septimus n'aimait déjà pas beaucoup Alfred, mais, depuis que Celia s'est plainte de lui, le dégoût que lui inspire le personnage n'a fait que croître. S'il fait l'effort de le supporter, c'est uniquement parce qu'ils sont du même bord et qu'ils ont une mission à mener à bien. De son côté, Alfred doit être prodigieusement agacé d'avoir pour chef de réseau quelqu'un qu'il doit considérer comme un gamin. Il y a donc entre eux une antipathie réciproque.

— Je vous dis simplement de ne pas toucher à Mlle Duchesne..., insiste Septimus en affichant son sourire le plus charmant.

Humphries se renfrogne.

— C'est pour me dire ça que vous m'avez demandé de venir ? J'espère que vous ne négligez pas vos devoirs en vous laissant distraire par une *petite jupe*, Nelson.

Du calme. Septimus souffle pour évacuer sa colère.

— Je ne suis pas comme vous, marmonne-t-il. Et, non, je ne vous ai pas demandé de venir pour ça. Savez-vous quelque chose à propos du Comité des 100, ou plus précisément du sous-groupe les Espions pour la paix ?

Alfred hausse les épaules.

— Jamais entendu parler d’eux. Le Comité des 100, je connais de nom, pour avoir lu des articles dans les journaux. C’est le groupe de Bertrand Russell, non ?

— C’est ça. Alors, creusez un peu. Je veux savoir ce qu’ils savent. Rejoignez-les. Informez-vous de l’intérieur.

Alfred se dandine d’un pied sur l’autre et jette un regard en biais à Septimus.

— Ce n’est pas dans mes attributions, proteste-t-il. Je travaille déjà d’arrache-pied à l’Amirauté. Je ne peux pas risquer de perdre mon emploi là-bas en rejoignant un groupe clandestin... Imaginez de quoi ça aurait l’air si ça se savait. Il doit bien y avoir quelqu’un d’autre...

— Non, il n’y a personne d’autre. Et d’ailleurs, si j’ai bien compris, c’est votre *petite jupe* qui fait le travail et votre présence sur place n’est pas indispensable. Vous n’êtes que l’intermédiaire, Humphries, donc vous êtes remplaçable.

Septimus se retourne pour le dévisager, afin de s’assurer qu’il a compris le message.

— Très bien, marmonne Alfred entre ses dents.

Leurs regards se croisent l’espace d’un bref instant, mais Septimus a le temps d’apercevoir tout ce qu’il y a de fureur contenue dans les yeux d’Alfred. Pas de doute, il supporte mal de recevoir ses instructions de quelqu’un qui a la moitié de son âge. Mais Septimus se moque éperdument de la fierté bafouée d’Alfred. C’est un mercenaire, il n’a que ce qu’il mérite.

Cette entrevue lui a pourtant laissé une sensation de malaise qui ne le quitte pas de toute la journée.

Le dimanche matin suivant, Septimus attend devant la station de métro Chalk Farm, un panier de pique-nique à ses pieds. À la perspective de passer quelques heures avec Celia, son sang pétillait d’impatience, comme s’il était chargé de bulles d’oxygène. La semaine dernière, estimant que cela faciliterait ses déplacements hors de la ville pour joindre les membres de son réseau qui ne cesse de s’étendre, ses supérieurs lui ont fourni une voiture – pas n’importe quoi, une Morris Minor. Il avait envisagé de l’utiliser pour emmener Celia en promenade aujourd’hui, histoire de l’impressionner, mais, n’étant pas habitué à rouler à gauche dans les rues bondées de Londres, il a finalement préféré s’abstenir. Il s’entraînera

d'abord tout seul.

Celia arrive vêtue d'une robe bleu ciel sans manches qui met en valeur son long cou délié. Ses cheveux sont cachés sous un chapeau bleu pâle, avec quelques mèches noires de sa frange qui dépassent, et elle porte des gants du même bleu qui couvrent la moitié de ses avant-bras. Elle a l'air si jeune et si douce. Il a un petit serrement de cœur en la voyant.

— Vous perdez votre temps, dans cette librairie, savez-vous, dit-il tandis qu'ils se dirigent vers Primrose Hill.

C'était son idée, le pique-nique. Ça ferait une pause dans leur visite de Londres, a-t-il suggéré la semaine dernière, et ce serait aussi une façon de la remercier. De plus, mais cela il ne l'a pas dit à Celia, il espère ainsi convaincre ses ombres – comme il a surnommé ceux qui le suivent – qu'une relation amoureuse est en train de naître entre la jeune fille de la librairie et lui. Un pique-nique, c'est romantique. Pour faire encore plus vrai, il a acheté hier chez Selfridges une couverture et un panier qu'il a rempli de bonnes choses provenant de leur rayon alimentation.

— Vous ne cessez de me le répéter, proteste Celia en riant. Mais, je vous l'ai dit, je n'abandonnerai pas la librairie tant que je n'aurai pas fini ma formation. Pourquoi partirais-je ? Et puis, je me sentirais coupable de laisser Mme D. dans l'embarras. Il va falloir que je lui annonce mon départ en douceur. Je songe même à l'aider pour engager ma remplaçante. Je ne peux pas partir tout de suite.

— Et donc vous pensez rester encore combien de temps ? grommelle Septimus.

— Je pourrais avoir un nouveau travail d'ici à Noël, si l'occasion se présente.

— C'est long.

— Pas vraiment. Juste trois ou quatre mois. Et, de toute façon, pourquoi prenez-vous la chose tellement à cœur ?

— Parce que je pense que vous méritez mieux qu'un emploi de vendeuse dans une librairie.

— C'est gentil de votre part, de vous intéresser autant à moi.

Ils trouvent un endroit près du sommet de la colline, et Septimus étend la couverture de pique-nique. Il est encore tôt et il n'y a pas beaucoup de monde, bien qu'il fasse beau, ce qui n'est pas courant à Londres. Il a prié pour qu'il ne pleuve pas et, heureusement, les dieux de la météo l'ont exaucé.

— C'est charmant, ici, déclare Celia en s'installant sur le doux tissu de la couverture, les jambes soigneusement repliées sur le côté.

Elle ôte ses gants et son chapeau, puis extirpe de son sac à main une paire de lunettes de soleil qu'elle enfile aussitôt.

— Merci d'avoir suggéré cette idée.

— Il n'y a pas de quoi.

Il sort une Thermos de café et une autre de thé, ce qui arrache à Celia un petit cri de joie.

— J'espère que vous le trouverez bon, dit-il en versant le thé dans la tasse.

Il déballe des pâtisseries, des œufs durs, du jambon et des tranches de pain beurrées, ainsi que des pommes et des bananes.

— Quel drôle de mélange, s'amuse Celia. En tout cas, tout cela est très appétissant.

— Je n'ai pas l'habitude de préparer des pique-niques, admet Septimus en regardant le plateau devant eux et en se demandant s'il n'aurait pas dû emporter du vin.

Il s'est dit que c'était un peu déplacé pour un petit déjeuner, mais à présent il regrette de s'être montré trop précautionneux.

— Vous avez fait des merveilles, pour une première tentative, le félicite Celia en mordant dans une pâtisserie danoise.

— Alors...

Septimus s'allonge, la tête appuyée sur son coude, pour la dévisager :

— Que pensez-vous *presque* fiancé de nos petites sorties dominicales ?

— Rien.

— Et comment est-ce possible ?

Elle secoue la tête et continue à mâcher. Même derrière ses lunettes de soleil, il voit bien qu'elle n'ose pas le regarder dans les yeux.

— Serait-ce parce qu'il n'est pas au courant ? insiste-t-il.

Celia soupire et termine sa bouchée.

— Bon. Non, il ne sait pas. Et le dimanche matin il travaille comme bénévole dans un refuge pour animaux. C'est un cœur tendre.

— Je n'ai pas l'impression qu'il ferait un mari idéal.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Septimus hausse les épaules en réprimant un sourire.

— Rien du tout. Un refuge pour *animaux* ? Il me semble que... Oh, ça n'a pas d'importance.

— Mais si, ça en a, insiste Celia en se redressant. Allez jusqu'au bout de votre pensée.

— Eh bien, d'après moi, un homme devrait s'intéresser à... à autre chose qu'aux animaux.

— C'est-à-dire ?

— Si vous ne comprenez pas, je ne peux pas vous faire un dessin.

Celia ne répond pas. Septimus voit son visage s'enflammer et il se demande si elle est indignée parce qu'il vient de dénigrer son fiancé, ou parce que sa dernière phrase est un peu trop osée. Il la soupçonne en tout cas d'avoir parfaitement compris depuis le début ce qu'il voulait dire. Elle contemple sans un mot la pente verdoyante parsemée d'arbres qui descend vers Londres au loin.

— J'admets que je suis jaloux, avoue-t-il pour détendre l'atmosphère. C'est pour ça que j'essaie de lui trouver des défauts...

— C'est un peu plus compliqué que ça, murmura Celia, comme en proie à un dilemme intérieur. Sam est... Sam est adorable, mais la vérité, c'est que nous sommes seulement amis. Il a une copine, mais ce n'est pas moi.

Septimus ne peut réprimer un sourire.

— Alors pourquoi m'avoir dit que vous étiez pratiquement fiancés ?

— C'est toujours ce que je dis pour repousser les avances qui m'importunent.

— Je vous importune ?

— Je ne parlais pas de vous. Vous ne m'avez pas fait d'avances.

— Vous ne m'en avez pas laissé le loisir.

Elle rit et, pour la première fois, Septimus se demande s'il n'y aurait pas un moyen. Il se redresse et se sert un café, son pouls s'accélère. Il y a comme un frémissement d'espoir dans son ventre.

Celia s'est allongée sur le dos, les mains derrière la tête. Elle sourit au bleu vaporeux du ciel.

— Il fait si beau qu'on se croirait presque sur la plage de Saint-Tropez, murmure-t-elle.

Derrière ses lunettes, Septimus voit ses yeux se fermer. Il pourrait se pencher sur elle et effleurer les cheveux qui barrent sa joue. Il essaie d'imaginer ce qu'il ressentirait à promener ses doigts le long de ce joli cou, jusqu'à l'endroit où la breloque en forme de serpent brille sur sa gorge. Jusqu'au décolleté de sa robe.

— Vous êtes-vous déjà demandé ce que vous feriez si nous n'avions

qu'une seule journée à vivre, comme certains papillons, ceux qu'on appelle les éphémères ? dit-elle soudain. Ou si au contraire nous étions comme les ifs, avec une durée de vie de mille ans. Qu'est-ce que ça changerait dans votre manière d'aborder les choses ?

— Hum, non, je ne peux pas dire que j'ai déjà réfléchi à ça, répond Septimus. Mais je suppose que l'une ou l'autre de ces perspectives changerait la donne. Surtout la première. Si je savais que je devais mourir ce soir même.

Il observe Celia. Sa poitrine qui s'abaisse et se soulève doucement. Le léger sourire qui se dessine sur ses lèvres. Son corps absolument détendu sur la couverture, ses mains posées sur le ventre, ses jambes croisées, ses cheveux en désordre étalés autour d'elle. Son cœur s'emballe. Il cesse de lutter contre lui-même. Toute sa volonté vient de se dissoudre, comme du sucre dans de l'eau chaude.

Celia ouvre les yeux et se redresse en enlevant ses lunettes de soleil.

— Ah oui ? Et que feriez-vous différemment ?

— Eh bien, je ne penserais pas à faire le ménage chez moi ou à travailler. Je n'aurais plus qu'une chose en tête, Celia Duchesne, vous embrasser. Et je n'attendrais pas pour cela qu'une meilleure occasion se présente.

Avant de changer d'avis, et pour ne pas donner à Celia le temps de le repousser, il s'approche d'elle et pose ses lèvres sur les siennes en lui enlaçant la taille. Durant quelques délicieuses minutes, elle se laisse aller dans ses bras, une force invisible les attache l'un à l'autre, un courant brûlant circule entre eux. Puis soudain elle se raidit et s'écarte de lui. Des mèches de cheveux lui retombent devant le visage, mais elle ne s'en préoccupe pas. Elle s'empresse de remettre ses chaussures et défroisse ses vêtements, en évitant soigneusement son regard.

— Celia... Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Tout va bien. C'est juste que...

Elle consulte sa montre et lui adresse un faible sourire.

— Je suis désolée, je dois y aller.

— S'il vous plaît, non, ne partez pas...

Mais elle attrape sa veste et son sac, et il est impuissant à la retenir. Il la regarde, atterré, s'éloigner de lui à la hâte, le laissant seul avec une déception au goût âcre de lait fermenté.

Quatrième partie

25

JEANNIE

Paris, automne 1943

Paris offrait une vue magnifique au coucher du soleil. La métropole s'étalait dans le lointain tels des doigts d'un gris pâle s'infiltrant dans les parcelles sombres des bois alentour. C'était le meilleur moment de la journée pour être aéroporté, d'après le capitaine Albert, car à cette heure et en altitude, on ne voyait pas à quel point cette ville était sale. Il avait raison. Depuis le cockpit, la vue était magique et le paysage ressemblait à une maquette immaculée – un assemblage désordonné d'immeubles cossus, traversé par les travées irrégulières des rues et des avenues, avec ici et là les taches des parcs et des jardins.

Le moteur vibra quand Maurice Albert inclina doucement l'avion pour suivre la courbe du célèbre fleuve qui coupait Paris en deux et dont la surface luisante reflétait en cet instant les derniers rayons du soleil. La Seine. Elle progressait inexorablement à travers la ville tel un serpent, glissant sous les ponts, ondulant en direction de la banlieue. Ils passèrent devant les lumières clignotantes de la Tour Eiffel à la vitesse de croisière de deux cent soixante kilomètres à l'heure. Jeannie avait du mal à croire qu'elle était vraiment là. *Elle*, la petite serveuse qui avait eu un bébé hors mariage, volait à présent au-dessus de Paris pour servir son pays, aider la France, se battre pour la liberté. Qui l'aurait cru ? Elle entrevit soudain le visage souriant de Harry et espéra qu'il était fier d'elle. La voix de son père qui l'appelait son *Cœur de Lion** résonna depuis un passé désormais très lointain. Peut-être aurait-elle droit de nouveau un jour à ce surnom. Cela ne lui semblait plus aussi important. Avec les dangers qui la guettaient dans les rues de Paris, elle avait à présent bien d'autres raisons de s'inquiéter.

— La gare de triage d'Orsay, lui cria Maurice par-dessus le bruit du moteur du Caudron Simoun. Et là, c'est le musée du Louvre, ajouta-t-il.

Elle ne put s'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle il manœuvrait son appareil. Il mettait la même incroyable assurance dans tout ce qu'il entreprenait. Sans doute était-ce pour cela qu'il lui avait fait si forte

impression le jour où elle avait fait sa connaissance au camp de sélection du SOE.

Après un premier week-end au cours duquel on les avait déclarés physiquement et psychologiquement aptes, ils avaient eu cinq mois de formation. D'abord un mois d'entraînement militaire de base, puis six semaines au centre 21 d'Arisaig, dans les glaciales régions sauvages des Highlands écossais. Là, on leur avait enseigné le sabotage, le combat rapproché, le meurtre silencieux. Ils avaient ensuite appris à traverser les champs de mines, à franchir des barbelés et des fleuves en furie, à circuler dans des régions montagneuses. On leur avait montré comment fabriquer et dissimuler des explosifs, comment poser des pièges et des mines, comment tirer – deux tirs, toujours, en tenant leur arme à la hauteur de la hanche. Puis ils étaient passés à l'art de l'évasion et aux techniques pour se rendre méconnaissable, se fondre dans une foule, tromper la vigilance de l'ennemi. Leurs instructeurs valorisaient les aptitudes physiques, mais aussi la capacité à improviser, à prendre des risques, à innover. Ils étaient soumis à un stress constant et à une forte pression psychologique ; on évaluait en permanence leur mémoire, leur rapidité, leur endurance. Ils n'étaient pas tenus au courant des résultats de leurs performances, ce qui constituait une source d'angoisse supplémentaire. Jeannie avait chaque jour remercié mentalement son père pour leurs week-ends de camping sauvage en forêt – un véritable entraînement, dont elle ne mesurait la valeur que maintenant. Avec Père, elle s'était endurcie. C'était grâce à lui qu'elle était capable d'improviser et de réfléchir de manière autonome, qu'elle n'avait peur de rien.

Tout au fond d'elle-même, elle continuait à chérir son bébé. *Celia*. Elle se battait aussi pour elle, et cela rendait l'entraînement bien plus facile à supporter.

Après Arisaig, ils avaient rejoint l'école d'entraînement spécial 51, à Fulshaw Hall dans le Cheshire, pour le saut en parachute ; puis Jeannie avait été envoyée à Fawley Court, à l'école 54 de Henley pour s'initier au morse, au codage et à la transmission radio. Au moment de clore la formation, de nouveau réunis à Beaulieu dans le Hampshire, ils n'étaient plus qu'une poignée. La plupart des candidats avaient craqué, physiquement ou psychologiquement. On les avait mis « au frais », dans une maison de campagne isolée des Highlands écossais, où ils étaient pris en charge et bien traités, mais privés de la liberté de circuler – car ils ne devaient rien

divulguer de ce qu'ils avaient vu. Maurice et Jeannie étaient arrivés au bout du processus. Elle avait été affectée au codage et à la transmission radio, pour lesquels elle semblait particulièrement douée. Maurice étant pilote et parisien, son affectation était toute trouvée.

Et voilà qu'aujourd'hui ils volaient ensemble dans cet avion, cette fois pour une véritable mission.

Maurice s'éloigna du fleuve, prit la direction nord-est et passa au-dessus des dômes du Sacré-Cœur. Puis il fit descendre l'appareil de plusieurs centaines de pieds, afin de préparer son atterrissage à l'aérodrome du Bourget.

Maurice était pilote chez Air Bleu et livrait du courrier dans toute la France – d'où les sacs postaux entassés dans la carlingue de leur avion quadriplace. Son travail était la couverture idéale pour transporter clandestinement des agents et des messages secrets à travers la France et de l'autre côté de la Manche. Il avait une parfaite connaissance de la topographie du pays, des pistes d'atterrissage et de l'emplacement des postes d'observation nazis, ce qui lui permettait de déposer et de récupérer les agents du SOE dans des endroits sûrs. Son rôle ne se bornait pas pour autant au transport. Il allait également montrer à Jeannie l'emplacement des planques à Paris, lui présenter des gens sûrs, lui indiquer les endroits pour transmettre ses messages à Londres. Jeannie lui faisait confiance, mais seulement jusqu'à un certain point. Son instinct lui conseillait de se fier à sa propre intelligence, et de ne pas s'en remettre entièrement à une tierce personne. N'était-ce pas ce qu'on lui avait appris ? D'un autre côté, Maurice était originaire de cette ville et elle avait besoin de ses compétences. De plus, ils étaient du même bord.

Maurice posa l'avion sans encombre, avec un freinage un peu brusque car la piste d'atterrissage était courte. Ils firent quelques rebonds avant de s'arrêter devant le bâtiment bas et tout en longueur de la poste. Tandis qu'il éteignait les moteurs, Jeannie étudia son profil. Elle aurait presque pu tomber amoureuse de lui s'il n'avait pas eu ce côté sauvage et impitoyable qui l'inquiétait un peu. Et si elle avait été disponible pour une histoire d'amour, ce qui n'était pas le cas. Elle le soupçonnait par ailleurs d'avoir une femme quelque part et très certainement des maîtresses un peu partout.

La voiture de Maurice, une vieille Citroën déginguée, les attendait derrière l'aérodrome. Les pneus étaient dégonflés, et ils roulèrent ainsi jusqu'à Paris. Quand ils arrivèrent aux portes de la ville, la nuit était tombée

et ils n'avaient presque plus d'essence. À la vue des soldats allemands, des postes de contrôle et des drapeaux nazis, Jeannie eut les entrailles nouées. Aucune préparation mentale n'aurait pu lui apprendre à maîtriser la décharge d'adrénaline et la terreur qui la submergèrent à l'instant où ils durent ralentir pour montrer leurs papiers.

— Tu vas t'y habituer, déclara Maurice en se tournant vers elle tandis qu'ils attendaient leur tour. Reste calme. Ils n'ont aucune raison de se méfier. Si on te demande ce que tu fais là, tu es ma maîtresse et nous revenons d'un week-end en amoureux, d'accord ?

Jeannie acquiesça sans un mot. Les Allemands allaient sûrement lire la peur dans ses yeux, sentir l'odeur acide de sa sueur. Mais quand leur tour arriva, un soldat à l'air blasé jeta un vague coup d'œil à l'insigne « Air Bleu » de la combinaison d'aviateur de Maurice et leur fit signe de passer, sans même se pencher pour regarder la passagère de la voiture. Elle soupira de soulagement et se demanda, en voyant à quel point ses mains tremblaient, si Mlle Clarke, Peter Berkley et Arthur Royston ne l'avaient pas surestimée. Elle craignit soudain de décevoir tout le monde.

Ressaisis-toi, se dit-elle. Tu vas le faire et tu vas t'en sortir. Pour Celia. N'oublie pas que tu as un cœur de lion, Jeannie.

Le trajet de nuit dans les rues de ce Paris plongé dans l'obscurité parut à Jeannie semé d'embûches, car ils n'avaient pour éclairage que la pâle lueur de la lune. En raison de la pénurie de carburant, les voitures circulaient peu, lui expliqua Maurice. Ils croisèrent surtout des vélos, mais on ne les voyait qu'au dernier moment dans le noir et ils évitèrent plusieurs fois l'accident de justesse. Mais, même dans la pénombre, on sentait l'omniprésence des nazis. Entre les panneaux de signalisation en allemand et les soldats dans les rues, on aurait pu se croire dans une ville d'Allemagne, mis à part bien sûr les immeubles haussmanniens. Dans le 16^e arrondissement, Maurice s'arrêta brusquement devant l'élégante façade d'un ancien hôtel particulier, au 53 rue Pergolèse.

— Viens, dit-il. Il y a ici des gens que je dois te présenter.

Il lui fit grimper quatre étages, jusqu'au dernier, et frappa doucement à la porte située en face de l'escalier. Une fois de plus, Jeannie se demanda s'il était vraiment judicieux de s'en remettre entièrement à ce parfait inconnu, mais avait-elle vraiment le choix ? De plus, M. Berkley s'était porté garant pour Maurice. Ils avaient été très amis avant la guerre, quand M. Berkley travaillait pour Reuters. « C'est quelqu'un de bien, de fiable, un

sacré pilote. Vous êtes entre de bonnes mains avec lui, ma chère », avait-il assuré à Jeannie lors de la réunion d'information qui avait précédé son départ.

— Tu vas rencontrer Julienne, qui s'occupe de cette planque, expliqua Maurice d'une voix basse et douce en attendant qu'on vînt leur ouvrir. Mais sache que nous ne sommes qu'à quelques mètres de la maison du Sicherheitsdienst, ou SD – l'agence de renseignement de la Gestapo à Paris, dont le siège se trouve au 84 avenue Foch. Ils ne se méfient pas de ce qui est juste sous leur nez, alors on en profite.

Le battant s'ouvrit, et Maurice fit entrer Jeannie dans un appartement sommairement meublé – probablement l'espace réservé aux domestiques à l'époque où l'hôtel particulier était occupé par un unique propriétaire. Comme tout le monde dans ce Paris affamé, Julienne n'avait que la peau sur les os. Elle était grande, avec un visage allongé, et ses épaules osseuses pointaient sous le fin tissu de sa robe élimée. L'ensemble du personnage donnait une impression d'extrême pauvreté. Un foulard couvrait ses cheveux blonds et elle tenait à la main une cuillère en bois. Sans doute était-elle en train de préparer le repas du soir.

— Bienvenue à Paris, Anya, dit Julienne, tandis qu'un sourire illuminait son visage.

Elle ferma la porte et les entraîna dans une étroite petite cuisine.

— J'ai mis des légumes à cuire, annonça-t-elle en montrant une marmite sur le feu. Principalement des navets et des carottes. Malheureusement, nous n'avons pas de viande.

— C'est très gentil à vous de m'accueillir, déclara Jeannie, consciente d'être une bouche de plus à nourrir.

— Eh bien...

Julienne pencha la tête sur le côté pour mieux évaluer Jeannie.

— Ce serait plutôt à nous de vous remercier. Vous prenez de gros risques en venant ici aider la Résistance.

— Nous sommes vos alliés. Je ne me voyais pas rester chez moi les bras croisés. Je préfère agir.

Julienne sourit et acquiesça.

— Sers-lui du vin, Maurice, veux-tu ?

Maurice se pencha sur la marmite et fronça le nez.

— Julienne est une piètre cuisinière, dit-il à Jeannie.

Cette remarque lui valut un coup de cuillère en bois.

— Avec des ingrédients dignes de ce nom, je suis une bonne cuisinière.

Maurice sortit d'un placard une bouteille sans étiquette et leur servit trois verres de rouge. Jeannie but une gorgée et fit la grimace. Ce vin aigre et âpre piquait la gorge.

Maurice, qui la surveillait du coin de l'œil, ne put s'empêcher de rire.

— On finit par s'y habituer, tu verras, mais gare au mal de crâne le matin.

Jeannie but encore une gorgée puis reposa son verre. Elle tenait à garder toute sa tête.

— Madeleine ne va pas tarder à arriver, déclara Julienne en s'adressant à Jeannie. Elle est très désireuse de vous rencontrer. Elle a souvent des informations urgentes à communiquer à Londres, mais nous manquons cruellement d'opérateurs radio en région parisienne. Elle n'appartient pas à votre groupe, mais il faudra l'aider. C'est trop important.

— Bien sûr, je suis là pour ça, répondit Jeannie.

Son cœur se mit à battre la chamade.

Ce que Julienne lui demandait était rigoureusement interdit et contraire aux consignes de sécurité. Un agent capturé et soumis à la torture mettait tout son réseau en danger. Aussi, pour limiter les risques, les groupes n'étaient composés que de trois personnes : un chef, un messenger et un opérateur radio. Communiquer avec un autre groupe, pour diffuser un message ou pour toute autre raison, était contraire au protocole. Et voilà que, à peine arrivée, Jeannie enfreignait cette règle de base.

— Bon, dit soudain Maurice. Je dois y aller. Finkel m'attend.

Julienne échangea un regard avec lui, et son expression s'assombrit. Elle se détourna sans un mot vers la cuisinière.

Jeannie suivit Maurice dans le couloir. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il parte. Pas si tôt.

— Qui est Finkel ? demanda-t-elle en le regardant remettre son manteau.

— Fritz Finkel est le chef du SD. Je le connais depuis longtemps. Nous étions amis bien avant la guerre et nous sommes allés à l'école ensemble. Il est important que je me tienne au courant de ce que savent les Allemands. De ce qu'ils pensent. Tu comprends ?

Jeannie battit des paupières, surprise.

— Julienne n'avait pas l'air ravie.

Il se tourna vers elle et la dévisagea un instant d'un air pénétré.

— Elle a peur que je laisse filtrer quelque chose, lâcha-t-il enfin.

Puis il secoua la tête en riant :

— Mais entre nous, on est bien obligés de se faire confiance, n'est-ce pas, Anya ?

Elle acquiesça. Elle aurait voulu lui faire totalement confiance, mais elle n'y arrivait pas. Pas plus que Julienne.

Il fit un pas vers elle et elle crut qu'il allait tenter de l'embrasser, mais il posa simplement une main sur son épaule.

— À bientôt, Anya.

Des jours s'écoulèrent, puis des semaines. Le temps devint une chose abstraite. Seuls comptaient l'instant présent et, pour Jeannie, ses « horaires » – les heures et jours où elle devait utiliser sa radio pour communiquer avec Londres.

Son réseau était dirigé par un grand homme barbu à l'allure rude, un certain Arnaud, nom de code « Oignon ». Pour éviter de la rencontrer et afin de minimiser les risques, il confiait ses messages à leurs contacts, et ceux-ci devinrent peu à peu pour Jeannie des personnes de confiance, presque des amis pour certains. Il y avait Maurice, Julienne et Madeleine. Jeannie avait tout de suite apprécié Madeleine, une petite femme pleine de charme que tout le monde aimait. Elles circulaient beaucoup ensemble dans Paris. Elles n'appartenaient pas au même réseau et c'était contraire aux règles, mais elles n'avaient pas le choix.

Le travail de Madeleine consistait à soutirer des informations aux nazis. En plus d'être jeune et belle, elle était extrêmement intelligente et dotée d'une mémoire photographique. Parlant couramment l'allemand, le français et l'anglais, elle travaillait en tant qu'interprète pour une société industrielle française qui cherchait à conclure des affaires avec l'occupant. Cette position lui permettait de côtoyer de hauts gradés nazis : elle traînait dans leurs bars préférés et cherchait à sympathiser avec eux. Trompés par ses manières et ses grands yeux innocents, les Allemands ne se méfiaient pas d'elle. Ils ne se doutaient pas que les propos échangés en sa présence et les projets dont ils discutaient ouvertement étaient transmis à Londres par Jeannie via des messages codés.

Bien que ne tenant pas un rôle de premier plan, Jeannie était celle qui prenait le plus de risques. Les camionnettes des Allemands patrouillaient en permanence pour capter les messages clandestins et tenter de localiser la

provenance des signaux radio. Elle devait chaque fois se dépêcher d'envoyer ses messages avant d'être repérée. Autant que possible, elle changeait d'endroit pour émettre et demandait que ses « horaires » soient régulièrement modifiés.

Jeannie aurait aimé connaître le véritable prénom de Madeleine. Savoir qui elle était avant la guerre. Échanger avec elle des confidences sur leurs vies respectives. Mais c'était trop dangereux. Quand on donnait une nouvelle identité à un agent du SOE, on lui fournissait aussi un passé, une histoire complète et minutieusement préparée qu'il devait mémoriser jusqu'à y croire lui-même. Les vêtements des agents étaient de facture française – fil, col, détails des boutonsnières, rien n'était laissé au hasard. Dans le cas de Jeannie, tout cela avait été soigneusement reproduit à Londres par des réfugiés originaires de la frontière belge qui connaissaient leur affaire. Sous-vêtements, lunettes, cigarettes, chaussures, lacets, ceintures, argent, coiffures, tout devait avoir l'air de provenir du lieu dont les agents étaient soi-disant originaires. On allait jusqu'à remplacer leurs plombages. La moindre erreur pouvait coûter une vie – par exemple une fermeture à glissière anglaise. L'amateurisme n'était pas permis.

Comme les autres, Jeannie avait toujours à portée de main des objets de la vie courante qui n'éveilleraient pas les soupçons si on les trouvait sur elle, mais qui pouvaient lui servir à se déguiser si besoin était – du cirage, une éponge, des craies, un rasoir et des ciseaux : tout ce qu'il fallait pour se grimer, modifier sa coupe ou sa couleur de cheveux. Par contre, la vieille mallette rectangulaire dans laquelle elle transportait le lourd émetteur-récepteur sans fil du SOE était beaucoup plus difficile à camoufler. Si elle était prise avec, ce serait la catastrophe. Ses instructions étaient donc de l'enterrer ou de la cacher en cas de danger. Enfin, elle devait à tout prix éviter d'être arrêtée. Les agents du SOE étaient entraînés à éliminer leurs ennemis sans hésitation, rapidement et en silence. Pour cela aussi, elle devait une fière chandelle à son père, qui lui avait appris à chasser dès son plus jeune âge. Mieux valait tuer que d'être tué.

Jeannie était à Paris depuis huit semaines, durant lesquelles elle n'avait pas cessé de se déplacer et de transmettre, quand elle revint pour quelques jours dans la planque de Julienne. C'était le soir et elle avait les paupières lourdes de fatigue, mais la morsure du froid l'aidait à garder les yeux ouverts, comme souvent lors des longues nuits où il n'y avait même pas de

charbon à brûler. Blottie tout près du fourneau, elle aidait Julienne à trier des pommes de terre – certaines n'étaient vraiment plus mangeables –, quand on frappa trois coups secs à la porte. Elles s'arrêtèrent toutes les deux et échangèrent un regard. Elles n'attendaient personne ce soir-là. En ce moment, les Allemands étaient sous pression. Ils venaient d'essuyer plusieurs échecs cuisants et commençaient à craindre une défaite. Il y avait eu la victoire des Soviétiques à Stalingrad, au début de l'année ; plus récemment les troupes de l'Afrikakorps avaient capitulé devant la 6^e armée britannique. Depuis quelques semaines, les bombardements aériens des Alliés s'étaient nettement intensifiés en Europe, visant des cibles stratégiques allemandes : aérodromes autour de Paris, usine d'avions à Nantes, chantiers navals à Kiel, usines de sous-marins à Wilhelmshaven, usine de pneus à Hanovre. La liste était longue.

Ils s'inquiétaient aussi d'une rumeur au sujet d'un grand débarquement allié en France et cherchaient à savoir où et quand il aurait lieu. Cela les rendait extrêmement nerveux, et un Allemand nerveux était un Allemand dangereux. Julienne s'essuya les mains sur son tablier et alla ouvrir.

C'était Madeleine.

— Seigneur ! s'exclama Jeannie en la prenant dans ses bras. On a cru que c'étaient les nazis.

Madeleine se dégagea de son étreinte.

— Anya, j'ai un renseignement de première importance qu'il faut absolument envoyer à Londres sur-le-champ. Ça ne peut pas attendre. Et j'ai aussi quelque chose qui devra partir en texte non crypté, mais je ne sais pas comment. Tu peux m'aider ?

— Bien sûr, Madeleine. Je t'écoute.

Abandonnant le tri des pommes de terre, les trois femmes s'installèrent autour de la table. Madeleine demanda un stylo et un papier.

— Comme d'habitude, je traînais au bar de l'hôtel *Majestic*, commença-t-elle en haletant un peu, car elle était encore essoufflée par sa course à vélo dans les rues de Paris. Là, des officiers m'ont invitée à une petite réunion dans un hôtel particulier de l'avenue Hoche.

— Et tu as accepté ? demanda Julienne en écarquillant les yeux.

— Bien sûr que j'ai accepté ! Je n'aurais pour rien au monde raté une occasion pareille !

— Mais tu n'as pas eu peur qu'ils abusent de toi ?

Madeleine s'esclaffa.

— Pas un seul instant. Ces officiers savent que je ne coucherais jamais avec eux et, vraiment, je ne risque rien. Ils veulent simplement se faire mousser devant moi. Pour en revenir à ce que je vous racontais, il y avait une soirée dans cette maison et l'ambiance était décontractée, alors, bien sûr, je leur ai servi mon numéro habituel de petite écervelée. Chaque fois, ils y croient, commenta-t-elle en levant les yeux au ciel. Et ça n'a pas traîné. Ils ont commencé à se vanter et à parler d'une nouvelle arme dévastatrice qu'ils sont en train de développer. Un engin qui vole sans pilote et plus vite que n'importe quel avion. Ils ont dit qu'ils allaient l'utiliser pour bombarder des villes de Grande-Bretagne et les anéantir. Selon eux, cette arme marquera un tournant dans la guerre.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle. Julienne se leva et revint avec des verres et une bouteille de ce vin aigre auquel Jeannie avait fini par s'habituer.

— Quoi qu'il en soit, j'ai utilisé mes trucs habituels pour les inciter à parler, poursuivit Madeleine. J'ai dit que ce qu'ils racontaient était impossible, qu'aucune usine ne pouvait fabriquer ça, etc. Et là, évidemment, ils ont protesté et m'ont même dit où se trouvait l'usine.

Elle s'interrompit pour griffonner sur une feuille de papier le nom de la ville d'Allemagne où était installée l'usine.

— Mais je suis restée sur mes positions. J'ai dit que je refusais toujours de croire à l'existence d'un appareil qui volerait tout seul et à une telle vitesse. Un brave officier a eu alors l'idée de m'en dessiner un plan, avec un certain nombre de détails techniques. J'ai poussé des cris d'admiration, je me suis extasiée tant que j'ai pu, je l'ai remercié, et ensuite je suis partie le plus vite possible. À présent...

Elle se pencha sur son papier.

— Je vais reproduire le plan qu'il m'a dessiné et qu'il faudra envoyer à Londres pour qu'il parvienne entre les mains d'une personne capable de le lire. En attendant, tu pourras au moins envoyer un message pour faire bombarder l'usine qui fabrique ces fichus appareils.

Madeleine se mit aussitôt au travail. Fascinée, Jeannie la regarda dessiner les plans qu'elle avait mémorisés. Ces Allemands étaient de fieffés imbéciles de ne pas avoir compris qu'ils avaient affaire à une personne hors du commun.

Tout en observant Madeleine en silence, Jeannie réfléchissait au moyen de transmettre les plans. Elle envisagea de les confier à Maurice pour qu'il

les livre à Londres lors de son prochain voyage – il se rendait régulièrement outre-Manche pour transporter des messages non codés et des agents du SOE. Elle songea aux pigeons voyageurs dont Harry avait vanté les qualités, mais ils n’avaient pas de tels volatiles à disposition, et donc pas question de faire traverser la Manche à un oiseau aux ailes argentées, avec le plan de Madeleine enroulé dans un tube au niveau de son ventre. Elle secoua la tête... Cela la dérangeait de confier à Maurice des documents d’une telle importance, elle trouverait un autre moyen par l’intermédiaire d’Arnaud. En attendant, il fallait envoyer un message à Londres pour parler des fusées, en donnant la localisation de l’usine et en annonçant l’arrivée des plans par un autre canal. C’était dangereux, mais il s’agissait d’une information urgente et de première importance, susceptible de sauver de nombreuses vies.

Il était tard. Les rues grouillaient de nazis. Les trois femmes convinrent que le moins risqué était encore d’émettre depuis le grenier du 53 rue Pergolèse.

Jeannie et Madeleine grimpèrent donc en silence l’échelle menant au grenier. Le clair de lune pénétrait l’obscurité à partir des deux lucarnes du toit. Madeleine tint une lampe torche pour éclairer Jeannie, qui assemblait sa radio d’une main experte. Comme il n’y avait pas d’électricité là-haut, elle utilisait une batterie de voiture trafiquée. Elle effectua sa transmission le plus vite possible, mais à peine venait-elle de finir que l’on frappa violemment à la porte d’entrée de l’ancien hôtel particulier. Bientôt, les deux femmes entendirent un bruit de bottes dans la cage d’escalier. Tétanisées par la peur, elles échangèrent un regard horrifié.

— Vite ! Sortons de là ! murmura Jeannie en remettant l’équipement radio dans sa mallette, qu’elle dissimula derrière une vieille armoire délabrée.

Elle se précipita ensuite vers l’une des lucarnes et en souleva le battant. Dans les étages inférieurs, les Allemands tambourinaient du poing contre les portes en demandant en hurlant qu’on leur ouvre.

— Il faut nous dépêcher, dit Jeannie d’une voix tendue.

Madeleine se glissa par l’étroit orifice et s’accroupit sur le toit. Elles s’étaient entraînées mentalement à cette manœuvre des centaines de fois.

— Viens, la pressa Madeleine en s’agrippant aux tuiles, presque cinq étages au-dessus du sol.

— Non, répondit Jeannie en secouant la tête. Nous devons nous séparer.

Tu es plus précieuse que moi, pars, je vais les distraire. Tiens !

Passant le bras par l'ouverture, elle lui tendit les plans de la fusée.

— Tu donneras ça à Arnaud. Il trouvera le moyen le plus sûr de les transmettre à Londres. Maintenant, vas-y !

Elles échangèrent un regard, et Jeannie vit que Madeleine était en proie à une lutte intérieure. Elles en connaissaient toutes les deux l'issue. La sécurité de Madeleine était une priorité. Ses contacts et sa capacité à soutirer des informations aux nazis étaient utiles et précieux. En tant que simple messagère, Jeannie était la plus facile à remplacer.

Les bruits se rapprochaient, elles n'avaient pas le temps de parlementer. Madeleine acquiesça d'un bref hochement de tête.

— Prends soin de toi, murmura-t-elle.

Elle s'éloigna sur le toit d'ardoise sombre en progressant comme une araignée, en appui sur les mains et les pieds. Puis elle disparut derrière la cheminée du bâtiment voisin.

Jeannie referma la lucarne et essuya le cadre de sa manche pour effacer leurs empreintes. Elle sortit du grenier en reculant, contourna la pile de vieux matelas, de linge mité, et tout un bric-à-brac, en priant pour que la Gestapo ne repère pas de traces de leur passage dans la poussière ou autour de la lucarne, ce qui donnerait aux soldats des indications pour poursuivre Madeleine. Le corps affaibli par la terreur, la bouche sèche comme le désert, elle vérifia que la voie était libre dans le couloir du dernier étage. Les bottes des Allemands résonnaient déjà à l'étage du dessous. Elle sortit rapidement par la trappe et la referma, puis traversa le couloir sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de Julienne, tout en essayant de réfléchir à un moyen de s'échapper, mais rien ne lui vint à l'esprit. Elle songea à Madeleine, qui avait dû suivre le chemin qu'elles avaient maintes fois répété et descendre du toit en empruntant les barreaux de fer encastrés dans la façade latérale du bâtiment. En ce moment, avec l'aide de Dieu, elle devait être en train de franchir le mur du jardin et s'apprêtait à le longer. De là, elle déboucherait dans la rue et irait se mettre à l'abri.

Julienne attendait devant la porte de son appartement, le visage couleur cendre. Elle n'était pas seule. Derrière elle se tenait un officier du SD, un homme d'un certain âge. Et à côté de cet officier, il y avait Maurice Albert.

Prendre la fuite ou tuer, ne jamais se laisser capturer. Le cerveau surentraîné de Jeannie évalua sur-le-champ la situation. Elle n'avait plus le temps de réagir. Son pistolet (deux coups, toujours, depuis la hanche) se

trouvait quelque part dans l'appartement. Son couteau était dans son fourreau, caché dans l'une de ses manches, mais, même si elle avait pu le sortir, des dizaines de nazis fouillaient l'étage du dessous et l'officier du SD pointait une arme sur son crâne.

Maurice, ce serpent, n'osait même pas croiser son regard. Il adressa un signe de tête à l'officier – son ami Fritz Finkel, probablement –, comme pour lui dire : « Oui, c'est bien elle. » Finkel s'avança et lui prit le bras.

La vision de Jeannie se brouilla. Tandis que l'obscurité se refermait sur elle, une image lui apparut – Celia. La masse informe de son petit corps que l'on emportait dans un linge, avec une touffe de cheveux noirs qui dépassait et son petit pied qui pendait.

26

CELIA

C'est lundi, et il est encore très tôt, mais Celia ne cesse de s'agiter dans son lit. Au cours de la semaine dernière, elle a réussi à éviter Septimus, qui s'est déplacé deux fois à la librairie pour la voir. Hier, elle n'est pas allée à leur rendez-vous du dimanche. Il doit bien se douter que c'est en rapport avec leur baiser. Ce baiser... Elle grimace chaque fois qu'elle y pense. Au début, elle a adoré être embrassée par lui et sentir leurs corps pressés l'un contre l'autre, qui s'emboîtaient comme les deux pièces d'un puzzle. Sans parler de l'odeur enivrante de sa peau. Du besoin presque irrésistible d'aller plus loin.

Mais elle est brutalement revenue à la réalité quand les mains chaudes et électriques de Septimus ont commencé à s'enhardir. Effrayée par la violence des sensations que lui procuraient leurs caresses, elle a rassemblé ses affaires, rouge de honte, en trouvant une excuse pour prendre la fuite.

Une discussion lui est revenue en mémoire. Elle avait alors quinze ans et Jemima, une camarade de classe, expliquait dans la cour à un petit groupe comment ça se passait entre un homme et une femme.

— Un homme est incapable de se contrôler, avait assuré Jemima.

Ayant un petit ami et une sœur aînée récemment mariée, elle faisait autorité en la matière et lâchait des miettes de sa science devant un public ignorant et très attentif, comme on donnerait du pain à des canards affamés. Celia, tout aussi désireuse que les autres d'en savoir plus, avait écouté avec des oreilles avides.

— C'est toujours à la femme de dire non, avait poursuivi Jemima avec un effet de cheveux. C'est à elle de veiller à ne pas atteindre le point de non-retour.

— C'est quoi, le point de non-retour ? avait demandé Celia.

Jemima lui avait jeté un regard dédaigneux.

— Un homme est *programmé* pour passer à l'acte dès qu'il en a l'occasion, avait-elle poursuivi devant son auditoire de plus en plus fasciné. C'est plus fort que lui. Si une fille lui montre ses appas, il est normal qu'il réagisse et on ne peut pas l'en blâmer, mais, pour elle, les conséquences

peuvent être désastreuses.

Celia avait ouvert la bouche pour demander des précisions sur lesdites conséquences désastreuses et aussi pourquoi l'homme était à ce point incapable de se contrôler, mais elle s'était ravisée, par crainte du ridicule.

— Aussi, le pousser à passer à l'acte ou l'y encourager, de quelque manière que ce soit, pourrait l'amener au point de non-retour. Et aucune fille n'a envie d'être une traînée et de finir avec un polichinelle dans le tiroir, n'est-ce pas ?

Elle avait braqué ses yeux bleus sur Celia en prenant des airs supérieurs et avait ajouté d'une voix exagérément lente.

— Ou avec *un petit pain dans le four*, pour celles qui ont du mal à suivre.

À l'époque, Jemima ignorait qu'elle s'adressait justement à l'un de ces petits pains, tout comme Celia ignorait en être un.

Ce jour-là, au pique-nique, alors que Septimus posait sur elle ses mains aventureuses, les paroles de Jemima ont résonné comme un glas dans la tête de Celia. « *C'est à elle de veiller à ne pas atteindre le point de non-retour.* »

« Celia... Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-il demandé lorsqu'elle s'est éloignée de lui, rouge écarlate et le visage crispé. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Rien. Tout va bien. C'est juste que... Je suis désolée, je dois y aller », a-t-elle ajouté en consultant sa montre.

Elle a enfilé ses chaussures et lissé ses vêtements en évitant son regard. De son côté, il est resté silencieux, et la gêne s'est installée entre eux – alors qu'ils étaient si bien ensemble l'instant d'avant. Celia s'est demandé si elle n'avait pas eu tort de ne pas l'arrêter plus tôt, quand il a voulu l'embrasser. Avant de sentir sa langue en elle et ses mains sur sa peau. Elle n'avait pas réagi assez vite, et maintenant il était en colère et déçu parce qu'elle l'avait laissé s'approcher du point de non-retour sans même s'en rendre compte.

« *Telle mère telle fille* », lance une voix nasillarde et accusatrice. Celia ferme les yeux. « *Perdue. Dévergondée. Traînée. Conçue contre un mur quelque part au fond d'une impasse.* » La voix est à présent celle de Mère. Celia ouvre les yeux, et son cœur cogne dans sa poitrine.

Renonçant à dormir, elle se lève. Il faudra bien qu'elle affronte Septimus un jour, qu'elle lui donne une explication. Elle se sentira mieux une fois que ce sera réglé, alors pourquoi pas aujourd'hui ?

Plus tard, à la librairie, elle est nerveuse et jette des regards inquiets du côté de la porte dès que quelqu'un l'ouvre, en priant pour que ça ne soit pas

lui. Mais, comme si elle l'avait convoqué mentalement, à 10 h 30, la sonnette résonne et il entre. Il enlève son chapeau. Le cœur de Celia se met à palpiter comme les ailes d'un papillon pris au piège.

— Vous n'êtes pas venue hier, dit-il sans préambule.

Elle est touchée par le chagrin qu'elle lit dans ses yeux.

— Je suis désolée, Septimus. Je n'ai pas pu venir. Je vous aurais bien prévenu, mais je n'avais pas votre numéro de téléphone.

Il se dandine d'un pied sur l'autre.

— J'aurais dû vous le donner, murmure-t-il en faisant tourner son chapeau dans ses mains. C'est seulement que... La semaine dernière... Tout se passait si bien. Et tout à coup, vous avez pris la fuite. Mais sans doute avais-je mal compris...

Il prend une grande inspiration.

— Vous me plaisez beaucoup, Celia, et je pensais que c'était réciproque. Est-ce que je me suis trompé ?

Celia a la bouche sèche, elle aurait besoin d'un verre d'eau. Elle n'est pas douée pour ce jeu. Quant à Septimus, il est tout contrit et gêné, lui toujours tellement à l'aise et plein d'assurance. Elle se sent vaguement coupable.

Elle inspire profondément et tente de réveiller la Daphne qui sommeille en elle – celle qui saurait s'y prendre avec le sexe opposé.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Septimus. Je vous aime bien, ou plutôt je vous aime beaucoup, mais les choses sont un peu compliquées pour moi en ce moment. Je ne suis pas dans la bonne disposition d'esprit pour fréquenter quelqu'un.

Une bouffée de chaleur monte de sa poitrine. Elle continue :

— Et puis, je ne m'attendais pas à ce baiser. C'était un peu soudain. Je suis désolée.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? On aurait pu en parler et...

— Parce que c'est compliqué. Tout est très compliqué.

— Mais quand même, vous allez bien ?

Elle parvient à sourire.

— Oui, très bien.

— J'ai des doutes, répond-il.

— Je suis en train de remonter la pente, ne vous en faites pas.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous aider.

Elle secoue la tête, avale la boule dans sa gorge. Il est si gentil. *Ne*

pleure pas.

— J'aimerais vraiment essayer.

Il consulte sa montre.

— Je ne peux pas rester, j'ai une réunion dans une demi-heure. Mais que diriez-vous d'un dîner ce soir ? Vous n'avez pas de cours le lundi, je le sais. Vous auriez besoin d'une oreille attentive.

Il a raison. Vu l'ambiance à la maison, elle n'a aucune envie de se dépêcher de rentrer après le travail. De plus, elle a besoin de compagnie. Mais ne serait-il pas en train de profiter du fait qu'elle est vulnérable en ce moment ? Lui en aurait-elle trop dit ?

Les avertissements de Père résonnent dans sa tête, mais cette fois elle décide de les ignorer.

— D'accord, dit-elle. À condition que je sois rentrée à 22 heures, sinon ma mère risque d'envoyer une équipe de sauveteurs à ma recherche.

— Formidable. Je vous attendrai devant la librairie à 18 heures et je promets de vous ramener bien avant le couvre-feu !

Il lui adresse de nouveau son plus beau sourire, et soudain le monde est un peu plus lumineux.

À midi, Celia est en train de ranger les étagères de la section Poésie suite à un arrivage, quand Mme Denton entre dans la librairie, accompagnée d'Alfred Humphries. Il semble plus grognon que d'habitude ; il est mal rasé et visiblement agité.

— Je jure devant Dieu que c'était elle, dit-il à voix haute tandis qu'ils franchissent la porte. Qu'est-ce qu'elle fiche, à fouiner dans le coin, je te le demande ?

— Tu es paranoïaque, Alfred.

— Je te dis que c'était elle, *moya dorogaya*, je n'oublie jamais un visage.

Celia se fige. Le livre qu'elle s'apprêtait à ranger sur l'étagère reste suspendu dans les airs. Qu'est-ce que c'est que cette langue ? Ils ne l'ont pas vue et se croient seuls, car elle est cachée par ce grand rayonnage qui va du sol au plafond. Quelque chose lui dit qu'il vaut mieux ne pas révéler sa présence.

— Alfred, ça suffit !

La voix de Mme Denton est tranchante.

— Pourquoi ?

Suivent des mots étouffés, comme s'il tenait Mme D. tout contre lui et

parlait avec la bouche dans ses cheveux. Il prononce encore ce mot étranger, *dorogaya*, ou quelque chose comme ça.

— Alfred...

Il ricane, et Celia se demande s'ils ne sont pas en train de s'embrasser. Elle ne va tout de même pas rester cachée toute la journée derrière ce rayonnement.

Humphries dit à nouveau quelque chose, tellement doucement que Celia n'entend pas. Puis :

— Donne-le-moi, ordonne Mme Denton d'une voix sans appel.

Elle poursuit plus bas, et cette fois encore c'est inaudible. Celia retient son souffle, tend l'oreille.

— Je vais m'en occuper... Je ne bougerai pas d'ici avant Noël...

Il y a un moment de silence.

— Tu ferais ça pour moi ? murmure-t-il d'une voix enjôleuse.

Puis il pouffe.

— Arrête de faire l'idiot, Alfred.

Un froissement de papier. Une enveloppe, ou un paquet ? Le cœur de Celia bat si fort qu'elle a l'impression que Mme D. et Humphries vont l'entendre. Elle reste immobile, le bras légèrement endolori à force de tenir le livre en l'air.

Les pas de Mme Denton claquent en direction de la porte de l'appartement.

— Je vais ranger ça et préparer du café. Tu en veux ?

— Où est ta petite vendeuse ? demande Humphries.

Une porte grince. Celia n'entend pas la réponse de Mme D., qui est déjà dans l'escalier. Elle retient son souffle. Humphries soupire et monte à son tour. Puis plus rien. Après avoir laissé passer quelques instants, Celia vérifie prudemment que la voie est libre. Ils sont tous les deux dans l'appartement, mais ils n'ont pas refermé la porte qui donne à l'étage, signe qu'ils ne vont pas tarder à redescendre. Elle s'empresse de filer à la cave et remonte au bout de quelques minutes avec un deuxième carton de livres, en faisant le plus de bruit possible. M. Humphries et Mme Denton sont de retour dans la boutique, une tasse de café noir à la main, debout devant le comptoir.

— Vous voilà ! lance joyeusement Celia. Bonjour.

Mme Denton lui sourit.

— Tout va bien, ici ?

— Très bien, répond Celia. C'est très calme, comme d'habitude, alors

j'ai décidé de ranger des livres de poésie.

— Vera...

— Taisez-vous..., ordonne Mme Denton à Humphries.

Elle se tourne vers Celia.

— Pourquoi n'iriez-vous pas déjeuner tout de suite, ma chère ? lui suggère-t-elle. M. Humphries et moi avons à parler.

— J'ai apporté des sandwiches et un livre, répond Celia, qui voudrait bien entendre ce qu'ils ont à se dire et en savoir plus sur le paquet que Mme Denton va garder pour M. Humphries. J'avais prévu de déjeuner ici, si ça ne vous dérange pas.

M. Humphries et Mme Denton échangent un regard. Leur silence en dit long.

— D'un autre côté, c'est une très belle journée, alors je peux aussi manger au parc.

— L'air frais vous fera le plus grand bien, approuve Mme Denton d'un air ravi.

Celia attrape son sac. Il contient un sandwich au *corned-beef*, une pomme et son exemplaire du *Cheval pâle*, qu'elle a presque terminé. Elle ne cesse de penser à la conversation qu'elle a surprise un peu plus tôt dans la librairie entre ces deux-là. Alfred Humphries est bizarre, décide-t-elle, tout en se dirigeant vers les Jardins du temple et le fleuve, où elle trouvera un banc pour déjeuner. Beaucoup de choses l'intriguent chez cet homme. Sa cicatrice. Ses allées et venues avec son sac de voyage. Les affaires qu'il laisse chez Mme Denton. Ces mots d'une langue étrangère. Il est fuyant et plein de secrets. Ferait-il du trafic de drogue ? Si c'est le cas, Mme D. n'a probablement aucune idée de ses activités. Ou alors... Alfred est un tueur en série, Mme D. l'aime au point de le couvrir et cache les pièces à conviction qu'il apporte à l'appartement dans son sac de nuit – des vêtements, ou des objets, qu'elle lave ensuite pour lui.

Celia secoue la tête. Mais non, voyons... Elle s'é gare. Tout cela n'a aucun sens.

Arrête. Il y a probablement une explication innocente à tout cela.

Elle est décidément un peu trop imprégnée d'Agatha Christie. Pour sa prochaine lecture, elle choisira un classique.

À 19 heures ce même soir, Celia est installée dans un petit bistrot français à la lisière de Mayfair, face à Septimus dont elle observe le visage à

la lueur vacillante des flammes des bougies. Les stores rouge sang à moitié tirés, les coussins moelleux et l'éclairage tamisé donnent à l'endroit un air intime, voire romantique. Celia a déjà bu deux verres de rosé Mateus et se sent beaucoup plus détendue. Septimus parvient à la faire sortir de sa réserve et, bien qu'elle ait promis de ne rien dire à personne, elle lui raconte d'une traite ce qu'il lui arrive, tandis qu'il lui prête une oreille bienveillante. Elle lui dit tout. La découverte du dossier, Mlle Clarke, la discussion avec ses grands-parents.

Il sait écouter. Il l'encourage régulièrement d'un signe de tête et la fixe du regard hypnotique de ses yeux de lion. De temps en temps, il prend sa main et la presse avec sympathie. Tout en parlant, elle vide son verre de vin. Il le remplit. Elle le vide à nouveau. Ils mangent de petits toasts ronds et minces comme des gaufres avec du pâté, puis on leur sert du poulet et des légumes croquants. Celia avale tout, sans profiter de rien.

— Quel choc cela a dû être pour vous, commente Septimus. Il est normal que vous ayez besoin d'un peu de solitude.

Il caresse du pouce le dos de la main de Celia, et elle frissonne.

— Je suis content que vous m'ayez tout dit.

— Vous ne me détestez pas, maintenant que vous savez que ma véritable mère m'a conçue hors mariage et qu'elle n'a connu mon père que quelques semaines ?

— Ne soyez pas ridicule, Celia. En plus, cela fait de vous une demi-Américaine, donc... c'est plutôt un bonus à mes yeux.

— C'est vrai, murmure-t-elle en souriant. Je n'avais pas réfléchi à ça.

— Les défenseurs de la morale qui condamnent votre mère, ou qui vous condamneraient... Ce sont les mêmes que ceux qui voudraient que rien ne change, que tout demeure en l'état parce que c'est dans leur intérêt. Sérieusement, cela m'est égal que vos parents n'aient pas été mariés. Le mariage, la religion, l'obligation de porter un costume au travail... Tout cela est fait pour servir une société patriarcale et injuste dont l'objectif est toujours le même : contrôler, encadrer et hiérarchiser les gens. Ceux qui se trouvent au sommet ont une très haute opinion de leur valeur et se croient dispensés des règles qu'ils édictent pour les autres. Ceux qui se trouvent au bas de l'échelle ont au contraire une piètre opinion d'eux-mêmes et ont tendance à se sous-évaluer.

— C'est vraiment ce que vous pensez ?

Celia n'a jamais entendu qui que ce soit, et surtout pas un homme,

parler ainsi de la société patriarcale.

— Bien sûr.

— Vous travaillez dans la diplomatie... Je vous avais imaginé plus... conventionnel.

Pour toute réponse, Septimus lui adresse un clin d'œil. Ils boivent encore un peu.

Quelque chose enfle dans la poitrine de Celia. Elle se sent émue. Elle a la gorge nouée.

Après le repas, Septimus commande un café pour lui et un thé pour elle. On les leur apporte avec une assiette de petits-fours.

— Parfois, je me demande comment ma mère aurait choisi de m'éduquer, déclare soudain Celia. J'aimerais accomplir quelque chose dont elle serait fière. Comparé à son engagement dans le SOE, travailler dans une librairie, apprendre la sténographie et la dactylographie, ce n'est pas grand-chose...

— Elle a vécu en temps de guerre, alors vous ne pouvez pas comparer. Je suis sûr qu'elle serait fière de vous. Vous marchez pour la paix, vous faites entendre votre voix, vous exprimez vos opinions.

— C'est loin de suffire. On a beau tirer la sonnette d'alarme, personne n'a l'air de comprendre.

Septimus penche la tête, l'air grave. C'est une vraie drogue, cet homme.

— Je me suis contentée de protester, de défiler, de taper quelques tracts..., poursuit-elle. C'est si peu. Que puis-je faire de plus ?

Il la regarde dans les yeux durant une longue minute. Elle n'arrive pas à déchiffrer l'expression de son visage. Incertitude ? Dilemme ? Elle a l'impression qu'il aurait envie de lui confier quelque chose, mais qu'il hésite...

Finalement, il dit :

— J'ai l'impression, Celia Duchesne, que nos opinions sont plus proches que vous ne le pensez. Vous et moi, nous nous battons pour nos pays et pour le bien. Nos gouvernants commettent des erreurs et font parfois des choses terribles qui nous révoltent. Sachez quand même qu'il existe une armée de serviteurs invisibles, comme moi, qui œuvrent en secret pour tenter de limiter les dégâts et d'arrondir les angles. Ils observent ce qu'il se passe autour d'eux, ils essaient de comprendre, ils tâchent de persuader. Ceux-là peuvent agir ; leurs actions ont du poids. Vous me suivez ?

Elle n'est pas sûre de suivre, mais elle se rend compte qu'elle s'en fiche.

Elle a l'esprit agréablement embrumé par le vin, et être en compagnie de Septimus suffit amplement à son bonheur.

— Vous et moi, ensemble, nous formerions une bonne équipe... Nous pourrions aider à changer les choses...

Elle acquiesce et sourit. Elle ne voit toujours pas où il veut en venir, mais trouve extrêmement séduisante la perspective de former une équipe avec lui.

— Savez-vous pourquoi le nucléaire pourrait anéantir l'espèce humaine, même s'il n'y a pas de guerre ? demande-t-il.

Elle secoue la tête.

— Parce que nous ne sommes pas à l'abri d'une erreur humaine, lâche-t-il.

— Vraiment ?

— Vraiment. Il suffirait d'une erreur de jugement de la part d'un dirigeant ou d'un militaire. Ou bien d'une réaction trop vive de la part d'un pilote, d'un officier de sous-marin ou d'un opérateur. L'existence des armes nucléaires est en soi une terrible menace.

— Je suis bien d'accord.

— Voyez-vous, les décideurs ne s'intéressent qu'aux vues d'ensemble.

Septimus trace un grand cercle avec ses mains au-dessus de la table.

— Ils pensent peser de loin sur les événements. Mais là-dehors...

Il désigne la fenêtre et les volets tirés qui laissent à peine entrevoir la lumière du crépuscule.

— ... c'est le chaos. Personne ne contrôle vraiment ce qu'il se passe, parce qu'il y a toujours de l'imprévisible, de l'inattendu et des forces puissantes qui agissent d'elles-mêmes.

Il tambourine sur la table du bout des doigts.

— On a souvent une perception totalement tronquée de la réalité, mais c'est pourtant sur cette perception que l'on se base pour prendre des décisions.

Décidément, il aime s'exprimer par énigmes...

— Je vais vous donner un exemple, poursuit-il en baissant la voix. Nous nous croyons en sécurité car nous sommes persuadés que les capacités nucléaires des deux superpuissances sont équilibrées. Et si c'était faux ? S'il y avait un écart énorme entre la force nucléaire des États-Unis et celle des Soviétiques ?

— Eh bien, dans ce cas, la plus faible des deux nations se montrerait

moins belliqueuse que l'autre, répond lentement Celia.

— Exactement. Ou bien elle pourrait au contraire se sentir menacée et acculée, ce qui la pousserait à agir. Mais au fond, ce qui compte, c'est que les deux soient persuadées d'être à égalité. Que ce soit vrai ou non n'a aucune importance.

— Oui, je comprends, répond Celia, bien qu'elle ne comprenne pas grand-chose. Mais est-ce le cas ? L'Amérique dispose-t-elle d'une puissance de feu plus importante ?

Septimus rit.

— Comme je l'ai dit, Celia, je ne suis qu'un sous-fifre. Et à présent...

Il consulte sa montre. Celia a remarqué que cela lui arrivait souvent. Le temps, la ponctualité, cela semble important pour lui.

— Il est presque 21 heures. Je devrais vous raccompagner chez vous. Il ne faudrait pas que vous vous transformiez en citrouille, n'est-ce pas ?

Il lui adresse de nouveau un clin d'œil. Un courant de chaleur la traverse.

Dans la rue, ils marchent lentement, bras dessus, bras dessous. Elle pourrait très bien rentrer seule jusqu'à Copperfield Street et n'a nul besoin d'une escorte. De plus, elle ne voudrait pas que ses parents la surprennent en compagnie de Septimus. Mais elle ne dit rien, car être avec lui, c'est comme trouver en pleine tempête un radeau auquel s'accrocher. Elle ne veut pas le lâcher.

Il l'interroge à nouveau sur les bunkers secrets du gouvernement britannique. Elle le trouve étrangement insistant sur cette question et plutôt maladroit. Aussi répond-elle qu'elle ne sait rien de plus que ce qu'elle lui a déjà dit, qu'elle n'a ni détails ni noms. Même s'ils sont du même côté, son instinct lui conseille de rester prudente.

— Accepteriez-vous de m'accompagner chez Mlle Clarke ? demande-t-elle pour changer de sujet et parce que l'idée vient de lui traverser l'esprit. En ce moment, elle est sur la côte sud pour chercher une maison, mais je dois la revoir en octobre. Pour parler de ma mère. Cela me ferait plaisir de ne pas y aller seule.

— Je vous accompagnerai volontiers, Celia.

Ils se fraient un chemin à travers la foule de Piccadilly Circus, puis descendent vers Trafalgar Square et prennent ensuite la direction de la Tamise.

— L'ambassadeur américain, David Bruce, ou Big B., comme on le

surnomme, a vécu ici à Londres durant la guerre, dit soudain Septimus. À plusieurs reprises. Pendant le Blitz, je crois, puis de nouveau à partir de 1942.

Il s'arrête pour sortir un paquet de cigarettes de sa poche et en propose une à Celia, qui la refuse.

— Qu'est-ce qu'il faisait ici ? demande Celia.

— Il était dans le renseignement, répond Septimus.

Il s'est remis à marcher à grands pas, ce qui oblige Celia à trotter pour le suivre.

— Il dirigeait l'OSS, le Bureau des services stratégiques, le précurseur de la CIA.

Il sourit.

— C'est vous, les Britanniques, qui avez ouvert la voie, bien sûr. L'OSS était notre version du SOE. Ces deux organisations ont travaillé en étroite collaboration pendant la guerre. Mon patron a très bien pu connaître votre Mlle Clarke. C'est même probable. Quand nous la verrons, nous lui poserons la question.

— Ce serait une telle coïncidence... J'ai l'impression qu'en ce moment tout me ramène à ma mère, d'une manière ou d'une autre.

Ils poursuivent leur chemin en silence, perdus chacun dans leurs pensées. En haut de Copperfield Street, Celia s'arrête et demande à Septimus de ne pas aller plus loin, en expliquant qu'il vaut mieux que sa mère ne la voie pas rentrer avec un homme.

— Très bien, si vous me le demandez..., répond-il en la prenant dans ses bras. Mais je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas donné un baiser de bonne nuit.

Elle se blottit dans ses bras.

— Si vous ne me laissez pas le choix, murmure-t-elle en levant son visage vers lui.

— C'est exactement ça, je ne vous laisse pas le choix.

Leurs lèvres se rencontrent et, cette fois, Celia s'arrange pour ne pas gâcher la magie de l'instant. Elle ferme les yeux pour se couper de Copperfield Street et du monde entier. Puis elle se presse un peu plus contre Septimus et s'abandonne un instant.

Plus tard, allongée dans son lit à attendre le sommeil, elle se rend compte qu'elle lui a confié ses secrets, mais qu'elle ne sait toujours pratiquement rien de lui.

Coincé entre l'épaule de Septimus et le cuir raide de la banquette arrière de la Morris Minor, le bras de Celia commence à s'engourdir. Elle adore le torse musclé de son beau diplomate, mais il pèse un certain poids.

Elle sent son cœur qui bat la chamade tout contre le sien et commence à s'inquiéter du désir qu'elle sent grandir en lui – il lui vient à l'esprit l'image d'une cocotte-minute sous pression. Et justement, il gémit :

— Oh, Celia, j'ai tellement envie de toi...

Il *sait* qu'elle n'ira pas jusqu'au bout. Du moins il devrait le savoir, maintenant qu'il connaît l'histoire de sa naissance. Cela fait deux semaines qu'elle lui a tout raconté, et leurs rapports ont rapidement atteint un certain niveau d'intimité. Mais peut-être aussi que tout au fond de lui il la prend pour une fille facile, qu'il considère que c'est dans ses gènes.

Telle mère, telle fille.

Elle a le souffle court, son cœur bat une sorte de rythme qui rappelle celui d'un tambour. Sa peau et ses cuisses vibrent sous les mains de Septimus, son sang frémit. Une moitié d'elle, la femme de mauvaise vie, la dévergondée, n'a pas envie de lutter. Elle voudrait s'abandonner à ses sensations, à ses pulsions, dire « oui » au désir de Septimus pour atteindre le sommet culminant du mal, ce point de non-retour où il cherche à l'entraîner. Mais la seconde moitié, la fille bien, celle qui est convenable et raisonnable, s'effraie de ce qu'elle découvre sur elle-même.

La fille convenable et la dépravée.

« *Conçue contre un mur quelque part au fond d'une impasse.* »

— Septimus, non ! Arrête !

Elle se débat et martèle de ses poings le torse de Septimus. Il s'écarte d'un bond, les mains en l'air, comme si elle le menaçait d'un pistolet.

— Désolé, se défend-il. Je me suis emporté. Je ne voulais pas...

— Ce n'est rien...

Elle remue pour se dégager, tire fébrilement sa jupe sur ses cuisses, tâtonne pour refermer les deux boutons du haut de son chemisier. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'ils étaient défaits.

Elle jette un regard en biais à Septimus. Il se passe la main dans les cheveux et respire bruyamment. Même dans l'obscurité, elle voit que son visage est tout congestionné.

— Je suis désolée, dit-elle. J'ai eu peur que tu ailles trop loin.

— Je me serais arrêté, bien sûr, se défend Septimus à voix basse. Je ne ferais jamais rien contre ta volonté. Je reconnais m'être un peu emporté. Pardonne-moi.

Il prend sa main et l'embrasse du bout des lèvres.

Ils restent assis en silence pendant quelques instants, en se tenant les mains et en contemplant à travers le pare-brise le quartier paisible et silencieux. Ils sont garés derrière l'*Astoria*, dans une petite rue d'Old Kent Road, devant la massive silhouette d'un bâtiment qui se détache contre le ciel étoilé et domine les toits de tuiles des maisons mitoyennes. C'était autrefois une filature de coton de l'époque victorienne, et les maisons autour servaient d'habitations aux ouvriers. Bien sûr, cela fait longtemps qu'on ne trouve plus dans cette ancienne usine de jeunes ouvrières exploitées vêtues de haillons et dont les doigts fragiles s'approchent dangereusement des énormes machines. Aujourd'hui, elle accueille plutôt des couples qui se bécotent, bien au chaud dans les confortables fauteuils de l'auditorium, tout en regardant *Le Marchand de fanfares* avec Robert Preston. C'était l'idée de Celia d'aller voir ce film, mais ils ne sont finalement même pas sortis de la voiture.

Septimus se tourne vers elle. Il se passe la main sur le visage et elle croit l'entendre jurer tout bas.

— Septimus, qu'est-ce qui ne va pas ? lui demande-t-elle. Tu sembles perturbé.

— Je... Je crois... Eh bien, Celia, je crois que je suis en train de tomber amoureux de toi. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai jamais ressenti pour personne ce que je ressens pour toi. Tu es comme une drogue dont je ne peux pas me passer...

Le pouls de Celia s'accélère. Est-il sincère ? Ou bien est-ce encore une manœuvre pour l'attirer dans son lit ?

Il caresse ses cheveux, approche son visage du sien. Ses yeux brillent dans l'obscurité.

— S'il te plaît, dis-moi que toi aussi tu éprouves quelque chose pour moi. Celia, s'il te plaît...

Elle s'écarte de lui et rit.

— Tu sais bien que c'est le cas !

— Non, je ne sais pas.

Il secoue la tête, respire profondément.

— Celia...

Sa voix se brise.

— Tu vois bien... Je suis vraiment en train de tomber amoureux de toi...

Maintenant qu'il le dit, oui, elle *voit* en effet sur son visage une expression qu'elle ne lui connaissait pas. Il semble vulnérable, il dévoile ses sentiments. Enfin, se dit-elle, un peu du véritable Septimus. De celui qui se cache derrière la façade bien lisse qu'il montre à tout le monde. C'est celui-là qu'elle veut découvrir.

Elle lui saisit le visage à deux mains.

— Tu dois me faire confiance, Sep... C'est avec toi que j'ai envie d'être, et personne d'autre. Mais, avant de tomber amoureuse, je dois découvrir qui je suis. J'espère que tu peux le comprendre. Donne-moi juste un peu de temps. Je t'en prie.

Quand Celia rentre ce soir-là peu après 21 heures, Mère l'attend dans le salon.

— Bonsoir maman.

— Celia...

Mère se lève avec raideur du canapé, se rassied. Quelque chose dans ses mouvements déclenche une alarme chez Celia.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle en entrant dans la pièce et en s'installant dans le fauteuil de son père, en face du canapé.

Le visage de Mère est sombre, elle a les lèvres pincées. L'atmosphère de la pièce s'épaissit.

— Il faut qu'on parle.

— À quel sujet ? demande Celia.

Elle a la bouche sèche. Sa mère l'aurait-elle vue sortir de la voiture de Septimus ? Se serait-elle postée devant la fenêtre du salon pour l'attendre ?

— Je dois te dire quelque chose.

Mère semble en proie à une bataille intérieure. Elle a les poings fermés et elle est toute rouge.

— J'ai trouvé ça dans ta chambre, soupire-t-elle.

Elle sort de sa poche une enveloppe qu'elle tend à Celia. C'est la lettre

de Mlle Clarke proposant de la voir au mois d'octobre, en réponse à un message où elle lui demandait un rendez-vous. Elle l'a rapportée de la librairie et a dû oublier de la cacher.

— Pourquoi as-tu fouillé dans mes affaires, maman ?

— Je n'ai pas fouillé. J'étais en train de ranger du linge et je suis tombée sur cette lettre posée sur ton étagère, bien en vue... Celia... J'ai besoin de savoir... Pourquoi écris-tu à cette femme ?

Celia est choquée par le venin dans la voix de Mère.

— Pourquoi la détestes-tu à ce point ?

— Je t'avais dit d'oublier tout ça. Et aujourd'hui je découvre que tu écris des lettres dans mon dos, à tort et à travers...

— Maman ! Je n'ai écrit qu'à Mlle Clarke. Essaie de te mettre à ma place. Ça a été un choc pour moi, de découvrir que vous n'étiez pas mes parents. Je veux en savoir plus sur ma mère. J'en ai besoin. Tu as ton opinion à son sujet. Papa ne veut pas parler d'elle. À part vous, Mlle Clarke est la seule personne de mon entourage à l'avoir connue. J'ai bien le droit de lui poser des questions, vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Mère accuse le coup. Elle se tasse sur elle-même et semble soudain aussi fragile qu'une feuille sèche ballottée par la brise d'automne. Celia se radoucit. Cette affaire, elle le voit bien, est en train de détruire son indestructible grand-mère.

Mère déglutit avec peine et contemple l'enveloppe dans ses mains.

— Nous n'avons jamais voulu que ton bien, Celia. À présent, avec tout ce qu'il se passe, je me rends compte qu'on s'y est mal pris. On t'a étouffée, on a tout fait pour t'isoler des dangers du monde extérieur. Mais on ne peut pas protéger quelqu'un de tout. Et surtout pas contre sa volonté.

Celia secoue la tête.

— Je...

Sa grand-mère lève une main pour lui imposer le silence.

— S'il te plaît, laisse-moi finir. Ensuite, tu pourras dire ce que tu as à dire.

Elle détourne le regard, puis ses yeux tristes se posent de nouveau sur Celia.

— Nous avons commis des erreurs, Celia, je le reconnais et je ne nous cherche pas des excuses, mais je veux que tu saches pourquoi... Je n'ai jamais été douée pour exprimer mes sentiments. Dire ce que je ressens, câliner et tout ça... Non pas que je sois insensible... C'est juste que... C'est

moi, et aussi notre génération, je suppose. En tout cas, Celia, je t'ai toujours aimée...

Sa voix se brise.

— ... et André aussi. On n'aurait pas pu t'aimer davantage. Peu nous importait que tu sois notre petite-fille ou notre fille. On ne te l'a sans doute pas assez dit. André ne voulait pas de toi au début, c'est vrai, parce qu'il pensait à l'intérêt de Jeannie. Mais ensuite, placé devant le fait accompli et en apprenant à te connaître, eh bien, il s'est mis à t'aimer aussi. Aussi fort que moi. Nous avons voulu t'épargner le jugement des autres. Parce que les gens jugent. À tort ou à raison. Tu comprends, Celia ? On ne t'a rien dit parce qu'on pensait que ça te protégerait. André n'a jamais accepté la mort de Jeannie et il m'en a tenue pour responsable. C'est injuste, mais il souffrait tellement qu'il devait s'en prendre à quelqu'un. J'étais la personne la plus facile à blâmer. Chacun gère son chagrin comme il peut. J'ai cherché du réconfort dans la religion. André s'est déchargé sur moi de sa culpabilité.

Celia acquiesce sans un mot. Elle n'arrive plus à parler. Une boule de la taille d'une pomme est coincée dans sa gorge.

Sa mère fouille dans son autre poche et en sort le journal intime que Celia a déjà vu dans le carton du grenier.

— Je sais que tu veux en savoir plus sur ta mère. Je m'en rends compte et je le comprends. C'est naturel. Tout a été enterré si longtemps, là-dedans...

Elle pose son poing fermé sur sa poitrine.

— ... que lorsque tu as commencé à me questionner à son sujet, j'ai cru que je ne supporterais pas la douleur. Mais ce n'était pas correct vis-à-vis de toi. Tu as eu raison d'insister.

Elle fixe le cahier qu'elle tient dans sa main.

— J'ai écrit dans ce journal pendant la guerre. Quand Jeannie est partie, je n'avais aucune idée du danger qu'elle courait. Elle m'a dit qu'il s'agissait de traduction, mais elle faisait trop de mystères autour de son travail et je me suis doutée qu'elle me mentait. Pourtant, j'étais loin d'imaginer qu'elle était en France. Pour la contacter, nous passions par Mlle Clarke, qui se gardait bien de nous révéler quoi que ce soit.

Le visage de sa mère se durcit.

— Je te reparlerai d'elle plus tard... Toujours est-il que je me suis retrouvée seule, sans André et sans Jeannie. Je n'arrêtais pas de penser à toi. Quand j'ai appris que tu étais toujours à l'orphelinat et que personne ne

t'avait adoptée, j'ai pris ça pour un signe. Tu n'étais pas destinée à être abandonnée. Je suis allée te rendre visite. À la seconde où je t'ai vue, j'ai su que je ne pourrais pas repartir sans toi...

Elle marque une pause.

— Après avoir signé tous les documents, j'ai écrit à Jeannie et j'ai confié ma lettre à Mlle Clarke pour qu'elle la lui transmette. J'étais sûre qu'elle déciderait de rentrer si elle te savait à la maison. Et ne va surtout pas croire que c'est uniquement pour ça que je t'ai adoptée. Je l'aurais fait de toute façon.

Elle s'interrompt pour se moucher.

— Malheureusement, Jeannie n'est pas revenue et elle n'a jamais su que je t'avais ramenée chez nous, parce que Mlle Clarke ne lui a pas transmis ma lettre. Cette femme est un monstre, Celia, sache-le.

Celia songe avec un pincement au cœur à la lettre déchirée. Mlle Clarke ne lui en a pas parlé lors de leurs entretiens.

Sa mère lui tend le journal.

— Je sais que ce n'est pas grand-chose. Mais c'est mieux que rien. Tu vois, c'est étrange, mais quand Jeannie a été arrêtée par les Allemands, je l'ai senti. J'ai senti aussi quand elle est morte. J'ai tout écrit là-dedans, à l'époque. Et quand Mlle Clarke...

Elle prononce ce nom avec une grimace douloureuse, comme si elle avait mordu dans un piment.

— ... quand elle est venue nous annoncer ce qui était arrivé à notre Jeannie, ça n'a fait que confirmer mes prémonitions. Quelque part, tout au fond de moi, je savais qu'elle n'était plus là et qu'elle avait eu une fin tragique. Comme si le Seigneur avait voulu m'en avertir. Du moins... il me semble que je le savais. Mais peut-être que mes souvenirs me trompent.

Elle est prise de frissons, puis se ressaisit.

— Si tu as encore des questions à me poser sur Jeannie, je ferai de mon mieux pour te répondre. Je ne peux pas te promettre qu'André se montrera aussi ouvert que moi. Il a été très éprouvé et ça l'a définitivement abîmé. Mais moi, je vais essayer de t'aider à traverser ça, Celia. Je te le dois.

Les larmes qu'elle essayait de retenir ont gagné le combat et coulent à présent librement sur ses joues. Celia lui prend la main et la presse fortement.

— Merci, dit-elle.

Elles restent assises un long moment en silence, les yeux rivés au petit

journal intime qui est maintenant sur les genoux de Celia.

Mère semble dévastée. Celia n'a plus devant elle une mère de famille colérique, distante et impossible à satisfaire, mais une femme fragile et vulnérable, qui a commis des erreurs et s'en veut d'avoir trop longtemps refusé de les affronter – par peur, par fierté, ou Dieu seul sait quoi. Elle la juge moins sévèrement et se sent du même coup un peu apaisée.

Elle songe à tout ce que Mère a fait pour elle. Elle la revoit, cuisinant le soir après une longue et épuisante journée de travail. Lavant, raccommodant et cousant ses vêtements avec un soin méticuleux, souvent tard dans la nuit. S'inquiétant de ses retards. Acceptant un animal de compagnie pour lui faire plaisir. Écoutant tranquillement son interminable bavardage. Mère toujours présente quand sa fille était malheureuse, quand elle avait besoin d'aide, quand elle avait quelque chose à lui raconter. Elle ne lui a pas manifesté son amour par des gestes ou des mots tendres, mais elle le lui a montré autrement, depuis le début, en étant toujours dévouée et prête à la soutenir, aussi bien moralement que matériellement.

Mère est la première à rompre le silence.

— Je n'aurais pas dû lire cette lettre, mais à présent que je sais que tu vas revoir Mlle Clarke, je me sens tenue de te mettre en garde. Évite cette femme, Celia, ne l'approche pas. On ne peut pas lui faire confiance.

— Pourquoi ?

— Elle et toute sa clique... Il faudrait les enfermer et jeter la clé dans la Tamise.

La voix de sa mère tremble d'émotion.

— Elle s'est bien gardée de dire à Jeannie que je t'avais sortie de l'orphelinat. Sans doute pour ne pas perdre un agent. Je ne lui pardonne pas ça, ni la nonchalance avec laquelle le SOE a mené ses opérations. C'était une bande d'amateurs. Leur traître, l'homme qui est responsable de la capture de ta mère, Claude Beaumont... Ils l'ont recruté parce qu'il était un ancien camarade de classe de l'un d'entre eux. Il était aussi un ami de longue date du chef de la police secrète nazie à Paris, mais apparemment ça ne les a pas inquiétés. Comment se fait-il qu'ils n'aient pas pensé que cela constituait un risque pour la sécurité ? Ils prétendaient prendre soin de leurs agents, mais ce n'étaient que de belles paroles. Ils étaient arrogants et incompétents. C'est à cause d'eux que ta mère est morte. Et bien d'autres avec elle.

— Attends, tu vas trop vite, je n'arrive pas à suivre. De quoi tu parles ?

Sa mère prend une grande inspiration.

— Tu ne sais pas qu'elle a été trahie ?

— Si, je le sais. Mlle Clarke me l'a raconté. Elle ne m'a pas dit le nom du traître... Seulement qu'il était sorti libre de son procès pour trahison, mais qu'il était mort dans un accident d'avion il y a quelques années.

— Il s'appelait Claude Beaumont, alias capitaine Maurice Albert.

Mère crache ce nom comme s'il avait un goût de viande avariée.

— Elle ne t'a donc pas dit qu'il aurait pu être condamné si elle avait pris la peine de témoigner contre lui à ce procès et de fournir les preuves qu'elle avait contre lui...

— Non. Mais tu dois te tromper... Je...

— Alors bien sûr que je lui en veux, poursuit sa mère, sans lui laisser le temps de protester. Je lui en veux d'avoir convaincu notre Jeannie qu'il était normal d'envoyer une jeune femme traumatisée vers une mort quasi certaine en France. Puis de ne pas lui avoir dit que nous avions ramené sa fille à la maison. Et enfin d'avoir permis au traître de son réseau de sortir d'un procès sans la moindre condamnation. Et maintenant, elle continue à sévir avec toi en te servant tout un tas de mensonges sur cette affaire !

— Je ne comprends pas... Comment peux-tu dire que c'est la faute de Mlle Clarke si Claude Beaumont s'en est tiré ? N'était-ce pas plutôt la faute du juge ?

— Mlle Clarke...

Sa mère soupire longuement.

— Mlle Clarke avait rassemblé des éléments plus que suffisants prouvant que l'homme était un agent double et qu'il avait livré une centaine d'agents du SOE aux nazis. Mais, pour une raison que personne n'a compris, elle ne s'est pas présentée au procès. Les preuves qu'elle avait recueillies étaient donc irrecevables. Demande-toi pourquoi elle s'est donné tant de mal pour interroger des dizaines de personnes, parcourir tous les camps de concentration d'Europe à la recherche de survivants et d'officiers nazis, pour ensuite ne pas témoigner au procès. Pire encore, il y a eu un type, je ne me souviens plus de son nom... Ah oui, Peter Berkley ! Berkley est venu témoigner en faveur de Beaumont pour dire qu'il était digne de confiance et que c'était lui qui l'avait chargé de maintenir le contact avec les Allemands. Après cela, l'accusation s'est effondrée.

— Comment sais-tu tout cela ?

— *Parce que j'étais là !* s'écrie sa mère. J'ai assisté au procès.

— Tu es allée en France ?

Celia la regarde avec stupeur. Sa mère répugne à quitter Southwark. Alors, aller jusqu'en France...

— Cet homme avait détruit ma fille. Je voulais qu'il paie.

Une larme roule sur sa joue.

— Mais elle n'a même pas eu droit à ça.

Celia se redresse sur son siège et regarde fixement sa mère. Il semble en effet que Mlle Clarke ne lui ait pas tout dit. Elle a peut-être eu tort de se fier à elle, finalement.

Plus tard, allongée dans son lit, Celia se repasse en boucle cette conversation. Elle a fait confiance à Mlle Clarke, tout comme Jeannie autrefois. Cette femme semble fiable et sincère, mais en réalité non, elle ne l'est pas tant que ça. Elle ne vaut peut-être pas mieux que l'homme qui a dénoncé Jeannie et qui avait su endormir la méfiance de son entourage. Pourquoi l'a-t-elle laissé s'en tirer, si elle tenait vraiment à venger les agents qu'elle prétend avoir aimés comme ses propres enfants ?

Celia pense ensuite à ses grands-parents. Depuis toujours, elle les côtoie sans savoir qui ils sont. Elle croyait les connaître. Elle croyait *se* connaître. Mais elle se trompait. Elle n'était pas la Celia qu'elle croyait être, juste une illusion, un fac-similé. La vraie Celia, elle la garde cachée tout au fond. Elle n'est pas lisse et ronde, mais pleine de défauts et d'aspérités.

Et puis elle pense à sa soirée avec Septimus Nelson. Doit-elle croire à sa déclaration d'amour ? Ce soir, il a un peu livré de lui-même en lui avouant ses sentiments, mais elle ne sait toujours rien de son passé.

Au bout du compte, les gens ne savent pas grand-chose les uns des autres. Au début d'une relation, cela vaut sans doute mieux. Tout découvrir trop vite comporte des risques. Quand on enlève à quelqu'un ses couches de protection, on ne sait pas ce que l'on va trouver en dessous.

Quand Celia arrive devant l'imposant bâtiment circulaire de la bibliothèque du British Museum, dans Bloomsbury, Daphne l'attend déjà. Comme toujours, elle ne porte que des couleurs primaires. Un jour de semaine et en plein milieu de l'après-midi, sa tenue ne manque pas d'attirer l'attention.

— Merci d'être venue, Daphne. Je te revaudrai ça, déclare Celia en déposant un baiser sonore sur sa joue.

— J'espère bien, ma chérie, répond celle-ci en agitant une main aux ongles fraîchement peints d'un vernis cramoisi. Je dirais que ça vaut au moins des vacances sur la Côte d'Azur. J'ai dû mentir comme une arracheuse de dents pour obtenir un après-midi de congé. Décès d'un proche parent et tout le reste. J'ai intérêt à ne pas oublier de porter demain des couleurs sombres. Bon, on entre ?

Celia glisse son bras sous celui de Daphne.

— Oui, entrons. Et je te promets qu'un jour je t'offrirai des vacances sur la Côte d'Azur. Dès que j'aurai décroché un poste d'assistante de direction à la BBC. Et en attendant, pour sceller cette promesse, que dirais-tu d'un *fish and chips* après notre cession bibliothèque ? Je crains que mon salaire ne me permette pas beaucoup plus.

Daphne sourit.

— Ça fera parfaitement l'affaire, assure-t-elle. Tu as donné quoi, comme excuse, pour t'absenter ?

— Oh, pas besoin d'excuse. J'ai juste demandé une demi-journée de congé. Mme Denton est très arrangeante.

Daphne gémit.

— Tu as de la chance. Et maintenant, dis-moi pourquoi on est ici.

Tout en l'entraînant vers la salle de lecture, Celia lui annonce le dégel de ses relations avec Mère. Elle lui résume leur étrange conversation et explique que sa mère l'a mise en garde contre Mlle Clarke. Enfin, elle termine par ce qu'elle présente comme un événement secondaire : la déclaration d'amour de Septimus.

— Je ne te pardonne pas *ça* ! s'exclame Daphne en secouant le bras de Celia. Comment peux-tu fréquenter un diplomate qui travaille pour le gouvernement américain ? Je croyais que notre priorité était de sauver le monde.

— Je n'ai pas abandonné notre cause, Daph, proteste Celia. Cette semaine, je suis allée tous les jours chez Pitman après mon travail pour taper les tracts des Espions pour la paix. Tu sais qu'ils ont réussi à s'introduire dans l'un des bunkers ? Ils ont des preuves concrètes, maintenant. Et, à part ça, tu serais étonnée au sujet de Septimus : il n'est pas du tout celui que tu crois.

— Écoute, Celia, c'est sérieux. Il pourrait être un espion.

— Ne sois pas bête.

— Mais enfin, Celia, redescend sur terre ! Notre gouvernement et les Américains détestent la CND. Pour eux, nous sommes des traîtres communistes. Est-ce qu'il t'a posé des questions ? Il a demandé à participer à des manifestations ?

— Pas vraiment, répond lentement Celia.

Elle tripote la breloque en forme de serpent que Septimus lui a offerte et qu'elle porte désormais en permanence. C'est vrai qu'il l'a interrogée sur le Comité des 100 et sur les Espions pour la paix. *Oh, mon Dieu*. Qu'a-t-elle dit ? Elle essaie de se souvenir. Pas grand-chose, certainement, car il n'a posé que des questions anodines.

— Comment ça, « pas vraiment » ?

— On en a vaguement parlé. Et non, il n'a pas demandé à participer aux manifestations.

Daphne fronce les sourcils.

— N'empêche, ça me semble déplacé, que tu le fréquentes.

— Daph, tu te trompes au sujet de Septimus. Il est tout aussi opposé que nous au développement des armes nucléaires. Quand tu auras appris à mieux le connaître, tu verras. Mais aujourd'hui, ce qui nous intéresse, c'est Mlle Clarke. Je...

Elles viennent de franchir la porte de l'immense salle de lecture circulaire et un chœur de « chut » l'interrompt au beau milieu de sa phrase.

Elles se dirigent vers la section des journaux et périodiques, où elles demandent de l'aide à une bibliothécaire au visage sévère, mais qui s'avère par ailleurs serviable et compétente. Tandis qu'elle va chercher dans une arrière-salle les journaux que Celia lui a demandés, cette dernière explique

en détail à Daphne pourquoi sa mère lui a conseillé de se méfier de Mlle Clarke.

— C'est pour ça que j'ai décidé de vérifier quelques trucs avant de lui rendre visite. « Un homme averti en vaut deux », tu vois ce que je veux dire...

La bibliothécaire revient avec un chariot chargé de journaux dont les parutions s'échelonnent entre la fin de la guerre et 1948. Celia grimace devant l'ampleur de la tâche. Il va leur falloir des heures, voire des jours, pour consulter tout ça.

— Ne t'inquiète pas, lui murmure Daphne. J'ai une méthode extra pour chercher dans une pile de documents. On m'a appris ça au boulot. Il suffit de sélectionner quelques mots-clés ou quelques phrases, et de parcourir les titres des articles. Je t'assure que ce n'est pas aussi insurmontable que ça en a l'air.

Elles se mettent au travail, en se répartissant les rôles. Celia recherche tout ce qui est en rapport avec Mlle Muriel Clarke, Daphne tout ce qui concerne le traître Claude Beaumont.

Il existe de nombreuses références élogieuses sur le rôle de Mlle Clarke au sein du SOE et aussi sur l'acharnement qu'elle a mis à tenter de retrouver ses agents après la guerre. Pour mener à bien cette mission après la dissolution du SOE, elle a été nommée chef d'escadron de la force féminine auxiliaire de la Royal Air Force, poste qui lui a permis de poursuivre ses enquêtes. Celles-ci ont duré un certain temps. Mlle Clarke a passé de longs mois en Allemagne, parcourant les camps de concentration, interrogeant d'anciens nazis, rassemblant des preuves sur leurs crimes de guerre. Celia imagine aisément qu'elle a dû découvrir des horreurs. En dépit de ce que lui a dit Mère, elle ne peut s'empêcher d'admirer cette femme. À la lecture de ces journaux, elle apprend que Mlle Clarke ne s'est pas contentée de retrouver la trace de chacun de ses agents. Elle s'est également battue pour leur obtenir des citations et des médailles, et pour que l'on se souvienne de leur courage et des exploits accomplis par eux dans des circonstances particulièrement difficiles. Sans elle, ils auraient tout simplement sombré dans l'oubli.

Jusqu'à présent, la Mlle Clarke décrite dans les articles correspond à celle que Celia a rencontrée. Mère doit se tromper. Sans doute est-ce son chagrin qui la pousse à s'en prendre à la seule personne qui avait des liens avec Jeannie. Ce serait compréhensible.

— Ça ira pour aujourd’hui, murmure-t-elle. Je meurs de faim, et il n’y rien à trouver contre cette femme. Ma mère se trompe.

Daphne lève la tête, le doigt posé sur une page.

— Attends, je crois que j’ai quelque chose, regarde.

Celia se penche par-dessus son épaule pour lire. Il s’agit d’un article du *Daily Mirror*, daté du 29 novembre 1946 :

Arrestation pour trahison de Claude Beaumont, alias capitaine Maurice Albert, ex-agent du SOE.

De notre correspondant David Welk, Paris, vendredi.

Un ancien pilote français travaillant pour les services secrets britanniques durant la guerre a été arrêté aujourd’hui pour trahison. Claude Beaumont (trente-six ans), engagé sous le pseudonyme de capitaine Albert, aurait livré à la Gestapo les agents britanniques et français qu’il transportait entre l’Angleterre et la France. Scotland Yard l’avait déjà interpellé une première fois à Croydon en avril de cette année, pour avoir fait passer en contrebande dix mille livres sterling de lingots d’or et de platine. Après un procès au cours duquel il avait plaidé coupable, il s’en était tiré avec une lourde amende (trois cents livres). Lors des audiences, il avait assuré avoir agi pour aider un membre du SOE mettant sur pied une nouvelle organisation clandestine – la transaction ne lui avait rapporté que cent livres, à peine de quoi rentrer dans ses fonds. À la suite de ce procès, il avait été expulsé.

Lors de cette seconde arrestation à Paris, Beaumont a été soumis à un interrogatoire poussé sur ses liens avec les Allemands. Il serait, dit-on, passé aux aveux.

— D’accord, murmure Celia. Je n’étais pas au courant d’une condamnation à Londres, mais, à part ça, cet article ne m’apprend rien de nouveau. Mlle Clarke m’a dit qu’il avait fait de la contrebande de drogue et de lingots d’or après la guerre.

— C’est vrai, mais regarde ça.

Daphne écarte le *Daily Mirror* pour lui montrer le *London Evening Echo* du 27 juin 1948. Il contient un article d’opinion sur le procès et l’acquittement de Claude Beaumont – article qui se termine ainsi :

... Nous sommes de nouveau en présence d’une affaire de rivalité entre deux agences britanniques de renseignement en temps de guerre, le MI6 et le SOE. Au centre de cette rivalité, on trouve l’énigmatique Claude Beaumont, responsable des opérations

aériennes du SOE dans la France occupée et qui aurait communiqué des informations vitales à la Gestapo, causant ainsi la mort de nombreux agents. Il vient pourtant d'être acquitté lors du procès qui s'est tenu en France et au cours duquel les preuves fournies par Londres n'ont pas été présentées, l'officier de la section féminine de la Royal Air Force, Mlle Muriel Clarke, n'ayant pas été appelée à témoigner. Cette dernière avait rassemblé contre lui des éléments accablants au terme de plusieurs mois d'enquête et d'entretiens, mais sa présence était indispensable pour les valider – en l'absence d'autres témoins, les officiers de la Gestapo qui dirigeaient M. Beaumont ayant été exécutés.

L'auteur de l'article donne ensuite son interprétation des faits.

L'absence de Mlle Clarke à ce simulacre de procès trahit entre autres l'embarras des services britanniques à l'idée de voir comparaître à la barre une femme qui occupait un poste décisif au sein de l'exécutif du SOE, alors qu'elle n'avait pas la nationalité britannique, mais un simple statut de réfugiée – elle était juive et avait fui la Roumanie.

Arrivée dans le pays en 1937, elle avait officiellement changé de nom par acte notarié pour prendre celui de « Muriel Clarke », aux consonances plus anglaises, mais elle avait dû attendre février 1944 pour obtenir sa naturalisation. Ainsi, à l'époque où elle jouait un rôle central au sein du SOE, elle n'aurait pas dû avoir accès à un poste en rapport avec des activités relevant du secret d'État – une anomalie dont l'ennemi aurait pu tirer profit. Avec le recul, et compte tenu de la position d'agent double de M. Beaumont, on peut s'interroger sur la probité des recrues du SOE. Des documents top secret provenant d'une source non identifiée révèlent que Mlle Clarke aurait de plus effectué une mission secrète en Europe au tout début de la guerre. Personne n'a pu nous renseigner sur le but de cette mission, mais il s'agissait apparemment de verser une importante somme d'argent aux nazis.

Tout cela peut suffire à expliquer l'absence de Mlle Clarke au procès, mais il n'en reste pas moins que cette absence a profité au traître Beaumont en lui permettant d'obtenir un acquittement.

Ajoutons qu'à l'époque, la nomination de M. Beaumont au SOE n'avait pas fait l'unanimité, compte tenu de ses liens de longue date avec des nazis de haut rang. D'autres membres du SOE entretenaient également des amitiés douteuses, notamment Peter Berkley, lequel, soit dit en passant, a été envoyé par les Britanniques au procès de M. Beaumont pour témoigner en sa faveur. On ne s'étonnera plus que le SOE ait été si rapidement démantelé à la fin de la guerre. Les anciens du SOE aiment parler de leurs

succès, mais n'occultons pas leurs échecs et les controverses qu'ils ont soulevées. Un certain nombre de courageux patriotes ont perdu la vie sous leurs ordres. Nous n'avons pas le droit de les oublier.

Celia s'assied et fixe le journal. Les caractères d'imprimerie dansent sur la page. Elle lève les yeux vers Daphne.

— Mon Dieu ! Maman avait raison. Mais je ne comprends pas. Mlle Clarke semblait tellement sincère. Et tellement heureuse de me voir.

Ainsi, le côté vieille Anglaise un peu chic de Mlle Clarke n'est qu'une comédie. Dire qu'elle la croyait issue de la petite aristocratie. Cette femme est une réfugiée, tout comme le grand-père paternel de Celia – et comme tant d'autres. La seule différence, c'est que son grand-père était honnête et n'a jamais cherché à cacher ses origines. Elle secoue la tête, incrédule. Puis elle se souvient des paroles de Mlle Clarke à la fin de leur dernière entrevue : « *Il suffit de jouer un personnage pour le devenir. Et voyez-vous, Celia, je sais de quoi je parle.* »

Celia regarde à nouveau le journal. Une photo illustre l'article. Elle se penche pour la voir de plus près. La légende dit : « Claude Beaumont, alias Capitaine Albert, cet après-midi après son acquittement à Paris. » Ainsi, voilà l'homme qui a vendu sa mère aux Allemands. Un frisson la parcourt.

Puis, soudain, son sang se fige dans ses veines.

— Christ ! s'exclame-t-elle en se levant d'un bond.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Daphne sans se préoccuper des chuchotements furieux qui s'élèvent autour d'elles.

Son regard passe plusieurs fois de la photo à Celia.

— Je n'en suis pas absolument certaine, mais...

Celia s'interrompt et se penche à nouveau sur le journal. C'est bien ça. Malgré la mauvaise qualité du cliché, elle distingue la ligne d'une cicatrice qui part du milieu du front, descend en diagonale jusqu'au-dessus de l'œil et traverse le sourcil. L'homme est plus jeune et plus beau que M. Humphries, mais la photo a au moins quatorze ans et la ressemblance est indéniable.

— Je connais ce type, dit-elle à voix basse à l'oreille de Daphne. Je suis prête à jurer que c'est Alfred Humphries, l'ami de Mme Denton, celui qui n'arrête pas de venir la voir à la librairie.

Daphne scrute un instant le journal en plissant les yeux, puis manifeste son incrédulité.

— Ce n'est pas possible ! Pourquoi aurait-il pris le risque de venir à Londres ? Tu dois te tromper.

— Il a exactement la même cicatrice, insiste Celia en tapotant la photo. Et, même sans cela, je reconnais ses traits. Il n'a plus autant d'allure, c'est vrai, mais il a encore de beaux restes.

— Tu m'avais dit que Claude Beaumont était mort dans un accident d'avion, non ?

— C'est ce que m'a affirmé Mlle Clarke... Mais si elle mentait ?

Celia consulte sa montre. Il est déjà 19 heures.

— Je comprendrais que tu en aies marre, mais je dois continuer. Il faut que je vérifie cette histoire d'accident d'avion.

— Marre ? Tu plaisantes ? Juste au moment où ça devient intéressant ? On va rester jusqu'à la fermeture de la bibliothèque.

Elles partent donc en quête d'articles datant de l'automne 1954, année de l'accident de Claude Beaumont, selon Mlle Clarke. Cela leur prend moins d'une heure. L'article est bref et va droit au but.

23 novembre 1954

Un avion commercial d'Air Laos, un bimoteur Beech 18, s'est écrasé il y a deux jours au cœur de la forêt tropicale près d'un aérodrome désaffecté, à environ soixante-dix kilomètres de Sayaboury, au Laos. Les premiers enquêteurs dépêchés sur place ont découvert quatre morts dans l'épave, ainsi qu'une grande quantité de lingots d'or. Le corps du pilote, un citoyen français, Claude Beaumont, n'a pas encore été retrouvé, mais il a probablement péri lui aussi dans cet accident qui serait dû apparemment à une panne de carburant. M. Beaumont, ancien agent des services secrets britanniques pendant la guerre et envoyé en France pour aider la Résistance, était un personnage controversé, soupçonné d'avoir été agent double. Jugé en juin 1948 pour avoir transmis des informations aux nazis, il avait été acquitté, mais des soupçons concernant son rôle dans la capture d'un certain nombre d'agents britanniques pesaient toujours sur lui. Séparé depuis longtemps de sa femme, il passait le plus clair de son temps en Extrême-Orient en tant que pilote pour Air Laos. Les recherches se poursuivent pour retrouver son corps.

Celia et Daphne échangent un regard entendu. Le corps de Claude Beaumont n'a jamais été retrouvé.

SEPTIMUS

Pour être honnête, Septimus doit admettre qu'il n'a plus besoin de Celia Duchesne. Il s'était rapproché d'elle pour justifier ses fréquentes visites à la librairie de Vera, et apparemment cela a fonctionné : depuis un certain temps, on ne le suit plus, son petit numéro avec Celia a convaincu ceux qui le surveillaient. De plus, Shauna sert maintenant elle aussi de canal pour la transmission d'informations, ce qui a dilué les risques.

Mais, pour être tout à fait honnête, il doit également admettre que Celia a pris désormais une certaine importance dans sa vie. Plus il la fréquente, plus il a envie de la connaître. Sa jeunesse et son innocence réveillent tous ses instincts protecteurs. Il voudrait la mettre à l'abri, la rendre heureuse. Par-dessus tout, il est persuadé qu'elle aurait les capacités requises pour jouer un rôle à ses côtés, au service de la paix – une cause qui leur tient à cœur.

L'opération qu'il dirige a pris de l'ampleur et il est plus occupé que jamais. Il doit garder le contact avec ses agents, tout en assumant ses propres tâches et en ne laissant passer aucune information importante. C'est assez pour remplir la vie de n'importe quel homme, et il se passerait volontiers de la complication d'être amoureux. D'ailleurs, l'imperturbable Septimus peut-il tomber vraiment amoureux ? Il croyait ne plus jamais aimer après Rosa, mais il se trompait. Au fond, Rosa n'a jamais été qu'un amour d'enfant.

Tandis que Celia est désormais une drogue. Et une drogue, ça vous dérègle le système. Il n'est plus aussi rigoureux et discipliné. Il n'arrive pas à dormir, parce qu'il pense à elle. Ce n'est pas une question de désir, le sexe n'étant pas au programme avec Celia, pas encore, pas comme ça. Peut-être qu'elle l'obsède *précisément* parce qu'elle incarne le fruit défendu. Ou alors c'est parce qu'il la sent fondamentalement bonne et pure. En tout cas, impossible de l'oublier.

Septimus comprend que Celia ait besoin d'en savoir plus sur sa mère, mais cela lui pose un problème qu'elle veuille l'entraîner dans sa quête en l'emmenant chez une vieille chouette, retraitée des services secrets

britanniques. Il a eu tort de lui parler du lien possible entre Mlle Clarke et Big B. Pour quelqu'un qui ne se permet jamais la moindre erreur, c'était assez négligent. Heureusement, il est peu probable que ces deux-là se connaissent. À part cela, maintenant qu'il connaît l'histoire de la mère de Celia, il se dit que l'espionnage est inscrit dans ses gènes.

À 6 heures, il renonce à dormir et enfile son survêtement. Courir un peu plus longtemps que d'habitude lui fera du bien. Au train où vont les choses, il a besoin d'avoir la tête claire et reposée.

Il a plu pendant la nuit et il fait encore sombre. L'air du dehors est frais et humide. Septimus se laisse envelopper par l'atmosphère du parc. La lumière pâle de l'aube, les arbres ruisselants, l'odeur d'herbe mouillée, tout lui rappelle les matins de son enfance dans son pays, avant qu'on ne l'envoie en Californie chez sa tante. Il se souvient des journées d'été passées à jouer avec Alexander et sa sœur Rosa. Alexander se serait passé de la présence de Rosa, mais pour Septimus, enfant unique qui avait toujours souffert de la solitude et rêvait d'un frère ou d'une sœur, elle incarnait la perfection. Elle avait treize ans et lui dix. Elle était sa déesse. La plus belle, la plus gentille, toujours douce et patiente avec lui. Il adorait la faire rire avec ses pitreries.

Ignorant les marmonnements mécontents d'Alexander et ses regards agacés, il demandait à Rosa de les accompagner dans la forêt. Le plus souvent elle refusait, mais de temps en temps elle acceptait pour lui faire plaisir. Le jour où il lui avait tenu la main une première fois pour l'aider à franchir le gué d'un fleuve déchaîné et une seconde fois pour descendre les flancs escarpés d'un ravin, il était devenu un homme.

Il a perdu Rosa, il ne veut pas perdre Celia.

Mais, avant de lui parler, il doit régler des affaires urgentes.

La mission qui lui a été confiée en juin – attirer l'attention sur Berlin – est un franc succès. Le président américain, son service de politique étrangère et bien entendu l'ambassadeur américain en Grande-Bretagne ont regardé du côté de Berlin durant tout l'été. On est à la fin du mois de septembre et, avec les élections de mi-mandat qui auront lieu début novembre, Septimus voit en quoi cela profite à Kennedy. Les gens veulent pour président un homme fort capable de tenir tête à l'Union soviétique dans le conflit autour de Berlin. Il est dans l'intérêt de tous que le peuple américain conserve l'impression qu'il est cet homme-là.

Mais Septimus est également très occupé sur un autre front. Pendant

qu'elle se focalisait sur Berlin, l'Amérique a oublié de surveiller l'île de Cuba. D'après les renseignements de Septimus, des bateaux de l'Union soviétique n'ont cessé d'y accoster, sans que personne se demande pourquoi – au point qu'il lui est venu à l'esprit que c'est aussi pour empêcher les Américains de s'intéresser à Cuba qu'on lui avait donné l'ordre de maintenir leur attention sur Berlin.

Les articles de journaux dénonçant un important trafic maritime entre Cuba et l'Union soviétique n'ont pas ému Kennedy. À la CIA, les anciens collègues de Big B. affirment que l'équipement et le personnel militaire soviétiques déployés à Cuba ne sont que défensifs. Tout en continuant à courir, Septimus secoue la tête. Quelque chose lui dit que c'est bien plus que cela. Il a la boule au ventre chaque fois qu'il pense à Cuba, même s'il a du mal à croire que les renseignements américains aient pu se tromper à ce point. Le 19 septembre, il y a tout juste dix jours, la CIA a soutenu qu'il n'y avait pas plus de quatre mille soldats russes à Cuba et que les Soviétiques avaient pour unique but d'aider leurs camarades cubains à défendre l'île contre la menace d'une invasion américaine.

À moins que... À moins que Khrouchtchev ne fasse tout ce qu'il faut pour que l'on parle le moins possible des navires qu'il envoie là-bas. Et si c'est le cas, alors il n'y a qu'une seule explication : l'Union soviétique est en train de placer des armes *nucléaires* à Cuba, aux portes de l'Amérique. Auquel cas Septimus ne saurait dire s'il s'agit là d'une géniale manœuvre stratégique ou bien d'une énorme sottise. Il pencherait plutôt pour une sottise. La menace américaine sur Cuba est suffisamment réelle pour inquiéter Khrouchtchev, et sans doute veut-il protéger et étendre la fraternité communiste dans le monde entier en se posant en défenseur de cette île, une prérogative qu'il ne voudrait pas laisser au président chinois Mao.

Par ailleurs, si Khrouchtchev cherche à rééquilibrer la menace nucléaire entre l'Est et l'Ouest, placer des armes nucléaires à Cuba irait dans ce sens. L'Union soviétique a vu arriver les armes nucléaires américaines Jupiter à ses portes, juste au-delà de ses frontières, en Turquie et en Italie, ce qui a mis Moscou et Leningrad à portée de tir. À cela s'ajoutent les missiles américains Thor pointés sur elle depuis la Grande-Bretagne. Il n'est pas surprenant que le président russe veuille montrer aux Américains quel effet cela fait d'avoir des d'armes nucléaires à seulement quatre-vingt-dix miles de ses côtes. Mais si les Américains s'en aperçoivent – et cela ne saurait

tarder maintenant que les U2 ont repris leurs vols de reconnaissance au-dessus de Cuba –, alors l'enfer pourrait vraiment se déchaîner.

Septimus se demande ce que feront les américains s'ils découvrent des armes nucléaires russes sur l'île. À l'approche des élections, Kennedy ne pourrait pas prendre le risque de réagir mollement. Ordonnerait-il le bombardement des sites de missiles ? Ou bien chercherait-il plutôt à envahir Cuba ?

Septimus a son avis sur la question, car il sait quelque chose que le président soviétique lui-même ignore. Il y a au sein du réseau soviétique clandestin une taupe qui a transmis aux Américains une information capitale : ceux-ci savent maintenant que leur puissance nucléaire est bien supérieure à celle des Russes. Forts de ce nouvel élément, ils n'hésiteraient pas à envahir Cuba s'ils découvraient sur cette île des missiles russes. Les Soviétiques riposteraient. Et ce serait la guerre nucléaire.

Cette perspective tétanise Septimus, mais il ne peut rien faire, à part attendre et espérer que la situation ne dégénérera pas.

Mais quand on rumine des idées pareilles, pas moyen de dormir.

Septimus pense à Celia, à son amie Daphne, à leurs manifestations, à leurs marches, à la lutte des antinucléaires. Comme l'ont prédit les mystérieux Espions pour la paix, Londres serait probablement la première cible des Soviétiques. Les informations recueillies par Alfred Humphries ont confirmé à Septimus que Celia disait vrai. Le gouvernement britannique se prépare à une agression. Il construit des bunkers souterrains loin de la capitale, dans le plus grand secret, pour ne pas faire paniquer la population (quand il l'a découvert, Alfred a paniqué). Septimus a également appris par Fox-Andrews que le gouvernement britannique s'apprêtait à mettre des œuvres d'art à l'abri en les envoyant loin de Londres pour les sauver de la destruction. Peu importe le peuple, du moment que les œuvres d'art sont en sécurité.

En approchant des grilles du parc, Septimus cesse de courir et se remet à marcher. Il jette un coup d'œil circulaire pour s'assurer que personne ne l'a suivi. Apparemment, non, il est seul. Arrivé à la hauteur du banc le plus proche de l'entrée, il s'arrête pour faire quelques exercices d'étirement. En se penchant pour toucher ses orteils, il allonge discrètement un bras et tâte le dessous du banc. Là, sous une latte, un papier est coincé. Il le prend entre le pouce et l'index, tire doucement pour ne pas le déchirer, puis le glisse subrepticement dans la poche de son short. Après quelques étirements

supplémentaires, il quitte les lieux, non sans avoir vérifié une dernière fois que personne ne l'a vu.

De retour dans son appartement, il lisse les minces feuillets déposés hier sous le banc par Molly Barton – dont ce n'est probablement pas le vrai nom –, secrétaire à l'Association britannique de recherche sur les métaux non ferreux. Elle vole pour lui des documents sur l'armement nucléaire britannique – il devient urgent de rattraper leur retard dans ce domaine –, et il les fait ensuite parvenir à ses supérieurs. D'autres Molly et d'autres Shauna, de discrètes secrétaires subalternes ailleurs dans Londres ou dans le sud-est de l'Angleterre, transmettent des secrets d'État à Septimus. Comme cette femme qu'Alfred appelle « sa petite jupe » (pauvre fille) et qui travaille au centre de recherche sur la guerre sous-marine. Ces employées ordinaires dont personne ne se méfie et auxquelles on prête à peine attention jouent un rôle capital en prenant d'énormes risques, le plus souvent sans aucun profit personnel, portées par la seule certitude d'agir pour le bien.

Septimus n'a pas oublié que lui aussi œuvre pour le bien, non seulement pour celui de son pays, mais pour celui de l'humanité tout entière. Il pense à ses années d'éducation en Californie. Pas à l'école qu'il fréquentait avec les petits Américains, mais à la formation spéciale qu'il a reçue de Lena, son mentor. Elle lui a enseigné l'art d'agir dans la clandestinité, et il lui doit aussi son éducation morale et politique. Grâce à elle, il a compris la nécessité de défendre un système qui offre à tous une vie décente, une bonne éducation, la santé, une nourriture abondante. Il fait tout cela non pas pour la prétendue *liberté* – un leurre, il en a eu maintes fois la preuve – mais pour *la justice et l'équité*. Il espère rentrer un jour en héros dans son pays avec celle qu'il aime, pour découvrir avec elle la patrie qu'il sert à distance depuis l'âge de dix ans.

Une semaine plus tard, Septimus a de nouveau rendez-vous sous le pâle soleil automnal, dans un autre parc, sur un autre banc. Cette fois, il attend sir Reginald Fox-Andrews. Celui-ci s'annonce avec une toux grasse et arrive dans un nuage de fumée de cigare. Il s'arrête devant Septimus, soulève légèrement son chapeau d'une main en guise de salut et tient son cigare en l'air de l'autre.

— Bonjour, mon gars, lance-t-il de cette voix affectée et bourrue qui écorche les oreilles de Septimus comme des ongles sur un tableau noir.

Puis-je me joindre à vous ?

— Je vous en prie. Je vous en prie.

Septimus se pousse pour faire de la place à l'imposant fessier de Fox-Andrews.

Ils demeurent un instant assis côte à côte, à observer le paysage. La courbe de la mare aux canards, les arbres, l'étendue d'herbe. Ils entendent le bruit de la circulation sur Horse Guards Road. Pas une âme à portée de voix. Personne ne sait que la guerre et le néant sont dans la balance, que le destin de l'humanité dépend des capacités de discernement de quelques hommes égoïstes, lesquels s'appuient sur des preuves incomplètes pour analyser les faits qu'on leur expose, pour décider de leur véracité ou de leur importance.

La respiration de Fox-Andrews est laborieuse. Sans doute parce qu'il fume trop de cigares et aussi à cause de sa bedaine, témoin de quarante ans de bonne chère.

— On m'a dit que vous réclamiez l'autorisation de vous marier. Qu'a-t-elle de particulier ?

Fox-Andrews va droit au but. Sans doute n'a-t-il pas plus envie que Septimus de s'attarder sur ce banc.

— Rien, c'est une fille ordinaire, répond Septimus en reprenant les mots de Celia.

— Si elle est tellement ordinaire, pourquoi ne pas vous contenter de profiter de sa compagnie durant votre séjour à Londres ?

— Ce n'est pas son genre.

— Dans ce cas, trouvez-en une dont ce serait le genre.

Septimus soupire.

— Ces filles-là, je connais par cœur. Celle-ci est différente. C'est elle que je veux.

Fox-Andrews reste silencieux. Il tire une bouffée de son cigare. Il plisse les yeux.

— Qu'est-ce qu'elle sait ?

— Rien. Je peux vous assurer qu'elle est totalement innocente, dans tous les sens du terme, et je préfère que ça reste comme ça. Pour l'instant, du moins. Mais je crois qu'elle pourrait être sympathisante. Elle est membre de la CND. Elle penche du bon côté. Donnez-moi un peu de temps, et elle fera partie de notre équipe.

— Ils n'aimeront pas ça, vous savez. Si vous l'épousez, cela limitera les

options futures pour un mariage plus... utile.

— Je sais, répond Septimus d'une voix calme et posée. Mais le fait qu'elle soit totalement hors circuit présente aussi des avantages. Elle me fournira une excellente couverture et elle me rendra heureux.

— Votre bonheur n'entre pas dans leurs préoccupations, marmonne Fox-Andrews.

— Vous n'ignorez pas qu'un agent malheureux devient facilement un problème. Certains sont même passés à l'ennemi.

Fox-Andrews lui jette un regard acéré.

— Et vous n'ignorez pas comment ils ont fini.

Il marque une pause.

— On a effectué quelques vérifications. Elle semble transparente.

— Elle est blanche comme neige, je vous l'ai dit. Et je ne l'impliquerai pas avant que ça ne soit le bon moment. Vous avez ma parole.

Il préfère en effet laisser pour l'instant Celia en dehors de ses activités, mais il est de plus en plus convaincu qu'on peut la rallier à la cause. Il a l'habitude de recruter. Celia se sent seule, elle se pose des questions sur tout, elle est mûre pour ça. En tant que couple – couple véritable –, ils représenteront une force avec laquelle il faudra compter.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Faites-moi confiance. Je sais y faire. Ce ne sera pas difficile.

Fox-Andrews grommelle de nouveau. Il fume encore un peu en silence et pose son coude sur l'accoudoir du banc, tout en réfléchissant.

— Vous êtes certain que c'est ce que vous voulez ?

Il tourne vers Septimus le regard vif de ses petits yeux gris et enfoncés.

Septimus acquiesce. Fox-Andrews le fixe quelques minutes, puis semble se décider.

— D'accord. Je vais faire une recommandation, mais je ne peux rien vous promettre.

— Entendu, acquiesce Septimus.

Comme toujours, il n'a pas le choix. Sa vie a été planifiée par d'autres, il y a très longtemps, sans qu'on lui ait demandé à aucun moment son avis. Ce n'est que très récemment qu'il a commencé à prendre des initiatives.

Le choix, comme la liberté, n'est qu'une illusion.

Fox-Andrews se lève du banc.

— Je vous recontacterai, dit-il.

Puis il se retourne vers Septimus.

— On apprécie votre travail, Nelson. Vous avez un bel avenir devant vous. Ne le gâchez pas.

— Non, monsieur, promet Septimus.

Il n'a jamais été aussi sincère. Il se lève pour regarder Fox-Andrews droit dans les yeux.

— Je vous en donne ma parole.

30

CELIA

La nuit de Celia est ponctuée de rêves étranges et vivaces mettant en scène le visage balafre d'Alfred Humphries qui se penche sur elle, menaçant, les lèvres retroussées en un sourire narquois. « *J'ai fait ce qu'il fallait pour que ta mère soit arrêtée, lui dit-il, et maintenant je vais faire ce qu'il faut pour que tu meures jeune toi aussi. Tu n'es qu'une bâtarde, tu n'as pas le droit de vivre...* » Elle se réveille en sursaut. Elle allume la lumière. Le réveil de sa table de nuit marque 3 h 30.

Il fait trop chaud dans cette chambre, l'air est chargé et immobile comme avant un orage. Celia a du mal à respirer, elle manque d'oxygène. Quittant son lit, elle va jusqu'à la fenêtre à guillotine et soulève le battant pour laisser entrer l'air frais et humide de la nuit. Elle ne sait quoi penser de ce qu'elle a découvert. Mlle Clarke et Alfred Humphries seraient-ils de mèche ?

Et Mme Denton, dans tout cela ? C'est une gentille petite femme, rieuse et tellement prévenante. La pauvre ne sait sûrement pas à qui elle a affaire. Humphries représente-t-il un danger pour elles deux ? Ou bien faut-il le considérer comme un vieil escroc décati et inoffensif ?

À moins que toutes ces idées ne soient que le produit de son imagination trop fertile.

Celia renonce à dormir, s'enveloppe dans sa robe de chambre et descend. Dans la cuisine, elle allume la cuisinière, prend un quart de litre de lait dans le réfrigérateur et le verse dans une casserole. En attendant qu'il frémissse, elle met du cacao et du sucre dans une tasse. Bartholomew, qui dormait dans son panier, s'étire en faisant le gros dos. Puis il vient vers elle en émettant de petits bruits satisfaits, comme si sa présence dans la cuisine au milieu de la nuit était une bonne surprise.

Elle revoit le visage crispé de Mère l'interrogeant autour de cette même table sur ses conversations avec Mlle Clarke. S'excusant pour tout, essayant de lui expliquer qu'ils ont voulu agir au mieux. Elle semblait vraiment abattue, et Celia se sent coupable à l'idée de lui infliger tout ça, alors qu'elle a déjà tant souffert en silence. Une vague de gratitude et d'amour

l'envahit. Mère l'a gardée près d'elle, même quand elle a su que Jeannie ne reviendrait pas. Et ensuite elle l'a élevée de son mieux, comme elle le pouvait, en la surveillant de près. Et tout ça parce qu'elle l'aime, Celia en prend soudain conscience et cela lui fait mal. Mère l'aime, elle ne mesure que maintenant à quel point, comme si elle avait vu jusque-là le monde à travers un brouillard qui commence tout juste à se lever.

Le lait frémit, Celia ferme le gaz. Bartholomew miaule devant la porte de derrière et elle le laisse sortir. Il disparaît dans l'obscurité, sans doute pour aller chasser des souris. Elle monte sa tasse de chocolat dans sa chambre et la boit tranquillement au lit, en la tenant à deux mains pour se réchauffer.

Dès que ce sera possible, elle parlera à Mère de ce qu'elle a découvert à la bibliothèque avec Daphne. Elle lui parlera aussi de Septimus. Elle lui dira qu'elle regrette d'avoir douté d'elle. Il est grand temps pour elle de s'excuser auprès de ses parents, ils doivent tous les trois laisser le passé derrière eux et redevenir une famille unie. Et pour ça, elle vient d'avoir une idée.

À présent qu'elle a surmonté sa rancœur, un sentiment de paix l'envahit.

Elle pose sa tasse vide sur la table de chevet et éteint la lumière. Elle est prête maintenant à accueillir l'oubli bienfaisant que procure le sommeil.

Le lendemain matin, quand elle se réveille à 7 heures, Mère est déjà partie au travail et elle trouve Père dans la cuisine.

— Tu t'es levé tôt, commente-t-elle en le dévisageant.

Il est gris de fatigue, il a les cheveux ébouriffés et les yeux rouges.

— Je n'arrivais pas à dormir, avoue-t-il en se laissant lourdement tomber sur sa chaise, comme s'il était tout à coup devenu un vieillard.

— Pareil, répond-elle en se souvenant qu'elle s'est promis de se racheter auprès de ses parents. Je vais nous préparer du thé.

— Attends une seconde... Je... Je sais que Maggie t'a parlé, mais moi aussi j'ai des choses à te dire. Assieds-toi. Juste un instant.

Elle s'exécute.

Il déglutit, elle voit monter et descendre sa pomme d'Adam.

— Je ne suis pas doué pour les grandes déclarations, Celia, tu le sais. Mais je ne suis pas pour autant insensible.

Elle acquiesce en luttant contre les larmes.

— Je sais, papa.

— La vérité, c'est que...

Il agite la main dans un geste d'impuissance, puis la laisse retomber sur la table.

— Je me suis trompé sur beaucoup de choses, poursuit-il. Ce que j'ai fait à Jeannie est malheureusement irréparable et je ne me le pardonnerai jamais, mais avec toi, il est encore temps...

Sa voix faiblit, et Celia allonge le bras par-dessus la table pour lui prendre la main.

— Papa, j'ai eu une idée pour nous trois, qui devrait nous aider à tourner la page. Je ne peux pas t'en parler tout de suite, mais tu verras... Ce sera peut-être un moment difficile à passer, mais ensuite on se sentira libérés...

Une heure plus tard, elle constate en quittant la maison que la température a baissé. Elle ajuste son écharpe autour de son cou. On n'est que le 11 octobre, mais l'hiver est déjà là. Un vent frais venu du nord soulève les feuilles mortes, qui tourbillonnent à ses pieds. Dans la rue, il n'y a que le facteur, qui dépose le courrier du matin dans les boîtes. Il la salue d'un signe de tête et poursuit son chemin.

La porte du numéro 11 s'ouvre brusquement, et Sam apparaît. Il se penche et ramasse la bouteille déposée un peu plus tôt par le laitier. Il n'a pas remarqué Celia sur le trottoir, et elle s'arrête un instant pour l'observer. Il a les cheveux en bataille et est torse nu sous une robe de chambre bleu marine qu'il n'a pas pris la peine de nouer, avec uniquement un bas de pyjama à rayures rouges. Elle se sent un peu gênée de le surprendre dans cette tenue. Elle devrait détourner le regard. Mais elle n'y arrive pas.

Bartholomew apparaît derrière Sam et sort sur le seuil, la queue en l'air. Celia sourit. Ainsi, il n'a pas passé la nuit à chasser les souris, il s'était réfugié dans sa deuxième maison. Elle l'entend miauler, et Sam lui répond : « D'accord, petit voyou. Je sais ce que tu veux. Maman va me tuer, mais je suis un tendre, alors tiens, voilà. » Il s'accroupit, caresse le chat, puis ôte le bouchon argenté de la bouteille et verse le dessus crémeux du lait dans une soucoupe qu'il dépose sur le pas de la porte. Sam aime ce chat autant qu'elle. Cela lui fait un petit coup au cœur de le voir caresser le poil luisant de Mew.

Elle regrette un peu de devoir rompre le charme de l'instant, mais d'un autre côté elle préfère se signaler, plutôt que d'être surprise par Sam dans

cette posture de voyeuse. Elle cale sur son épaule la bandoulière de son sac à main et se dirige vers lui.

— Ça va, Sam ? appelle-t-elle.

Il sursaute au son de sa voix et la regarde à travers son épaisse frange ébouriffée.

— Celia !

Il se redresse d'un bond, referme les pans de sa robe de chambre et s'empresse de nouer la ceinture en souriant jusqu'aux oreilles.

— Pardon de me montrer comme ça, dit-il. C'est qu'il est tôt. Je suis rentré tard hier soir.

— Je ne sais pas comment tu tiens le coup avec ces horaires qui changent tout le temps et toutes ces heures de sommeil décalé.

Il hausse les épaules, l'air joyeux.

— On s'habitue. Et ça paie.

— Je veux bien te croire...

Sam continue à sourire. Ses yeux brillent. Il se retourne pour regarder Bartholomew, lequel lape son lait, les yeux fermés de ravissement, les pattes avant plantées de part et d'autre de la soucoupe.

— Cette pauvre créature m'attend tous les matins et j'ai droit à de grands yeux suppliants, comme si tu ne le nourrissais pas, explique Sam.

Celia rit.

— Il te manipule. Tu le gâtes trop. Il ne va plus vouloir de moi.

— Bien sûr que si, il va vouloir de toi, répond Sam en la dévisageant avec insistance et en cherchant son regard.

— Ça va pour toi ? lui demande Celia tandis qu'ils se tiennent face à face, vaguement gênés. Ça faisait un moment que je ne t'avais pas vu dans les parages.

Elle se demande s'il est toujours avec la fille aux taches de rousseur. Prise d'une soudaine envie de le toucher, elle fourre ses mains dans ses poches.

— Oh, rien de spécial, dit-il en haussant les épaules.

— La routine ?

— La routine.

— Comment va Lindy ? Ou Mindy ? Désolée, je ne me souviens plus de son nom...

— C'est Ginny.

— Ah oui. Ginny.

— Eh bien, grommelle-t-il en se grattant la tête et en plissant le nez. Ça n'a pas collé.

— Oh non, gémit-elle. Je suis désolée.

— Je pensais te rendre visite, Celia.

— Oh vraiment ?

— Pour t'annoncer que je vais partir dans le Yorkshire.

— Dans le Yorkshire ?

Quelque chose remue dans le ventre de Celia.

— Pourquoi le Yorkshire ? C'est loin.

Sam rit.

— Ce n'est tout de même pas la Mongolie. J'ai eu une promotion. L'office du gaz me propose un poste de direction. L'occasion était trop belle, je ne pouvais pas refuser.

— Mais... ils n'ont personne à la hauteur dans le nord de l'Angleterre ? Ils sont obligés de voler un employé de Londres ?

— Les félicitations sont normalement de rigueur quand quelqu'un obtient une promotion, rétorque Sam en lui jetant un regard en biais.

— Pardon, oui, tu as raison. Félicitations.

— Et pour répondre à ta question, si, bien sûr qu'ils ont des gens là-bas. Mais j'ai appris qu'il y avait un poste, je me suis dit « pourquoi pas » et j'ai présenté ma candidature sur un coup de tête. Je ne m'attendais pas à être sélectionné, mais voilà, c'est comme ça. J'avais envie d'aventure, ça tombe bien. Est-ce que je vais te manquer ?

— Bien sûr, idiot. Tu vas me manquer énormément. Et tu manqueras aussi à Bartholomew.

C'est vrai que Sam va lui manquer. Ils regardent tous les deux le chat sans un mot.

— Tu pars quand ? demande-t-elle enfin.

— Pas avant janvier. Tu devras encore me supporter jusque-là.

— Tu ferais bien d'aller chez le coiffeur avant de partir.

Il rit et passe une main dans ses cheveux en bataille.

— C'est vrai, dit-il.

Celia se dandine d'un pied sur l'autre.

— Bon, je devrais y aller, dit-elle. Si je ne veux pas être en retard au travail.

— Oui, et moi je vais me laver avant le petit déjeuner. On se prend un verre un de ces jours ?

Elle acquiesce, et il referme la porte derrière lui, la laissant seule avec Bartholomew. Sam quitte Southwark et elle est encore ici. Jamais elle n'aurait cru ça. Elle ne se voit pas vivre à Copperfield Street sans lui. Elle secoue la tête et se penche vers Bartholomew. Il fait entendre de petits miaulements et ronronne bruyamment tandis qu'elle lui gratte le museau.

— Ça va, mon vieux ? J'ai l'impression que la journée va être chargée.

En arrivant devant *H.J. Potts*, Celia trouve trois cartons de livres sur le seuil. Elle passe la première heure de la journée à les trier. Au moindre bruit, elle lève la tête en se demandant si Alfred Humphries va entrer par la porte donnant sur l'extérieur, ou par celle qui mène à l'appartement. Sans Mme Denton et en l'absence de clients, elle est terrifiée à l'idée de le voir apparaître. Pourtant, c'est grotesque. Elle s'est déjà trouvée maintes fois seule avec cet homme par le passé et, même si elle s'est toujours sentie mal à l'aise en sa présence, il n'a jamais rien tenté. De plus, si elle se mettait à appeler au secours, Mme D. l'entendrait depuis l'appartement.

M. Humphries ne se montre pas. Quand Mme Denton finit par descendre, Celia propose de donner ces cartons au refuge pour chats qui est tout proche et qui organise de temps à autre des braderies. Ils ne contiennent que des livres sans valeur. Mme Denton est d'accord.

Tout en marchant dans la rue pour aller au refuge et en revenir, Celia se demande comment interroger sa patronne au sujet de M. Humphries. Elle ne veut pas lui poser de questions trop directes et encore moins lui parler de ce qu'elle a trouvé dans les journaux, de peur d'avoir l'air d'une idiote si elle s'est trompée. Sans compter que Mme D. se met vite en colère. Celia sait qu'en se montrant trop intrusive elle risque de nuire à leur belle relation. Elle a encore besoin de son travail à la librairie. Tant que sa formation au cours Pitman n'est pas terminée, elle doit garder son salaire. Il y en a encore pour quelques semaines.

Elle se souvient soudain de l'étrange conversation entre Mme Denton et M. Humphries, le jour où elle était cachée derrière le rayonnage de poésie. Mme Denton proposait de mettre quelque chose en sécurité pour M. Humphries, en assurant qu'elle n'irait nulle part *avant Noël*. Sur le moment, elle s'est dit que sa patronne, ne sachant pas à qui elle avait affaire, cherchait simplement à rendre service. Mais après tout... Rien ne prouve qu'elle n'est pas la complice de Humphries. Cet homme est un criminel condamné pour trafic de drogue et pour contrebande. Si Mme D.

est vraiment amoureuse de lui, elle a très bien pu accepter de le couvrir. Celia a vaguement la nausée. Cela pourrait expliquer qu'elle ne se soucie pas des rentrées d'argent de la librairie. Et puis... il y a aussi tous ces curieux qui viennent depuis qu'elle est là et n'achètent jamais le moindre livre... Et s'ils venaient pour se procurer de la drogue ?

Cette idée la terrorise.

Serait-elle mêlée sans le savoir à un trafic criminel ? Doit-elle se rendre au commissariat de Charing Cross ? Non. On se moquerait d'elle, car elle n'a pas la moindre preuve de ce qu'elle avance. Juste une vieille photo floue dans un article de journal mentionnant un homme censé être mort dans le crash d'un avion. Tout le reste n'est que le produit de son imagination. Si elle racontait tout ce qui lui passe par la tête, elle aurait de grandes chances de se retrouver dans un asile de fous. Mère a raison quand elle lui reproche de lire trop de romans policiers.

Elle se promet de parler de tout ça à Daphne, qui l'aidera à y voir plus clair.

— C'est calme pour un jeudi, n'est-ce pas ? dit-elle à Mme Denton en revenant.

— Vous trouvez ? C'est possible. Avez-vous rendez-vous ce soir avec votre soupirant ? demande soudain Mme D en ouvrant la caisse pour en examiner le contenu.

— Non. Pas ce soir.

— Vous faites marcher notre Septimus, on dirait...

— Pas du tout.

Celia saisit sa chance.

— Et vous et M. Humphries ?

Mme D. semble surprise, mais cache sa gêne derrière un petit rire.

— Je veux dire... Est-ce que vous le connaissez vraiment bien, madame Denton ? insiste Celia.

— Je vous ai déjà expliqué que c'était un très vieil ami.

— De l'époque où vous étiez à San Francisco ?

— Exactement !

— C'est fou comme coïncidence, d'avoir retrouvé à Londres deux amis de San Francisco, vous ne trouvez pas ?

Mme Denton la regarde longuement.

— M. Humphries n'habite pas Londres. Il vit dans le Dorset, à Weymouth. Il adore Londres parce qu'il aime la culture, tout comme moi, et

là-bas il ne se passe pas grand-chose. Mon appartement lui sert donc de pied-à-terre. Il y laisse quelques affaires et y dort aussi souvent qu'il le souhaite. Dans la chambre d'amis, évidemment.

Celia sent son visage devenir brûlant. Elle n'ose plus soutenir le regard de Mme Denton.

— Je ne voulais pas...

— Quoi donc, Celia ?

Celia fixe ses chaussures.

— Vous mêler de ma vie ? propose Mme Denton.

— Non, bien sûr que non.

— Tant mieux, car je reçois qui je veux chez moi et cela ne regarde personne.

Celia lève les yeux vers Mme Denton qui la dévisage avec un regard noir, la mâchoire crispée. Son ventre se noue.

— Vous avez raison. Pardon. Je vous considère comme une amie et il me semblait que cet homme abusait de votre gentillesse. Mais c'était idiot de ma part, bien sûr. Ça ne me regarde pas.

Il y a un temps de silence.

— Pardonnez-moi, madame Denton.

L'expression de Mme Denton se radoucit.

— Je sais que ça partait d'une bonne intention, Celia, soupire-t-elle. Mais je vous assure que je peux me débrouiller seule. Sur la côte, M. Humphries mène une existence plutôt solitaire. Il travaille pour l'Amirauté et il n'a pas beaucoup de distractions. Il me fait de la peine, vous comprenez ? Ses séjours à Londres sont une bouffée d'air dans la monotonie de sa vie.

Celia l'observe attentivement. Elle a l'air tellement gentille et sincère. Comment a-t-elle pu croire une seule seconde que cette brave femme pouvait être de mèche avec un criminel ? Sans aucun doute, M. Humphries profite de la nature douce et généreuse de Mme Denton. Certaines femmes ont le don d'attirer les sales types, et sa patronne appartient visiblement à cette catégorie, si l'on compte en plus son ex-mari. Malheureusement, si elle ne veut rien entendre, on ne peut pas la sauver malgré elle.

Inutile d'insister. Ce serait offensant et elle ne ferait que l'agacer.

— Oh, dit-elle. Je vois... Une bouffée d'air frais, oui, je n'en doute pas.

— Bon, soupire Mme Denton en se détournant. Je dois vraiment m'occuper de la paperasse.

Elle tourne la poignée de la porte menant à l'appartement, mais celle-ci est fermée à clé.

— Zut, j'ai laissé mes clés à l'intérieur ! s'agace-t-elle.

Elle adresse un sourire à Celia et prend le double de son trousseau qu'elle cache sous le comptoir, pendu à un crochet.

— Je rapporterai ça tout à l'heure, dit-elle. N'hésitez pas à fermer plus tôt si c'est calme, comme ça vous n'aurez pas à courir pour arriver à l'heure à votre cours. D'accord, ma chère ?

— Merci, je n'y manquerai pas.

Dès que Mme D. est partie, Celia pousse un gémissement et s'effondre sur le comptoir, la tête dans les bras. Qu'est-ce qu'il lui a pris de poser des questions aussi personnelles et indiscrettes à Mme Denton ?

Le reste de l'après-midi s'écoule lentement. La conversation avec Mme D. tourne en boucle dans la tête de Celia. À première vue, ses arguments paraissent logiques. M. Humphries s'ennuie et se sent seul sur la côte sud. Mais s'il est vraiment Beaumont, alors il trompe Mme D. en se faisant passer pour quelqu'un d'autre. Il a déjà trompé pas mal de monde avant elle. Celia a pitié de cette femme. C'est terrible de découvrir un beau jour que vous avez été utilisé par quelqu'un à qui vous teniez.

Elle a soudain hâte de partir. Elle consulte sa montre. Seize heures quarante. Il n'y aura plus de client et, si elle ferme maintenant, cela lui laissera tout le temps d'aller tranquillement à son cours. Elle pourra même taper quelques tracts pour la cause.

Elle ferme la porte à double tour, range les clés dans son sac à main et enfile ses gants. L'air lui pique les narines, le visage et les mains. La brise fraîche du matin a été remplacée par un vent glacial venu du nord-est, et des nuages d'un gris métallique planent au-dessus de la ville. Il ne neige généralement pas en octobre, mais on dirait pourtant que ça va être le cas.

Si Alfred Humphries est Claude Beaumont, elle va avoir besoin de preuves pour le confondre. Le problème, c'est qu'elle ne sait pas où les chercher.

31

CELIA

En sortant de *H.J. Potts*, Celia hésite. En prenant à droite, elle se rendra au cours Pitman pour taper des tracts. À gauche, ce sera l'ambassade américaine, où elle pourra demander à voir Septimus. Elle n'est pas certaine qu'il sera en mesure de la recevoir.

Mais à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles.

Elle prend donc à gauche. Elle marche vite et descend presque en courant les escaliers encombrés de la station de métro, dépassant ceux qui la ralentissent, notamment des touristes et un groupe d'écoliers qui lambinent. Il y a un train à l'arrêt sur le quai, et elle joue des coudes pour se faire une place dans le wagon bondé ; en se refermant, les portes la plaquent contre le dos d'un passager. Elle n'a que deux heures devant elle, ensuite elle devra rentrer à Copperfield Street.

Le métro s'arrête à Green Park. Celia marche d'un bon pas vers le magnifique bâtiment de l'ambassade situé sur Grosvenor Square. Un élan de fierté l'envahit devant les rangées de fenêtres éclairées. Derrière l'une d'elles, il y a Septimus, assis derrière un bureau, en train de travailler.

Elle perd quelques précieuses minutes au contrôle de sécurité – « Pardon madame, mais on n'est jamais trop prudent ces jours-ci avec les manifestations. » –, puis on l'introduit dans une salle d'attente vide, tandis qu'une réceptionniste appelle le bureau de Septimus. *Il a donc son propre bureau...* L'attente s'éternise. Celia ramasse un journal abandonné sur un fauteuil. « Mardi 16 octobre 1962 : mort des sœurs siamoises. » Elle le repose. Il faut vraiment tout ce temps-là pour joindre Septimus ?

Il arrive enfin, franchissant une double porte, les joues empourprées, les lèvres pincées, visiblement inquiet.

— Celia ? Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

Il lui saisit les deux bras avec un regard implorant.

— Oui, je vais bien, Septimus. Désolée, je ne voulais pas t'affoler.

Il la regarde fixement.

— Il n'y a rien de grave ?

— Non ! Rien de grave, je t'assure.

— Dieu merci, murmure-t-il en soupirant de soulagement.

Il se laisse tomber dans un fauteuil à côté d'elle.

Elle remarque qu'il respire fort, comme s'il avait couru. Il a les joues creusées, des poches violacées sous les yeux.

— Septimus, ça va ? Tu as l'air vraiment fatigué, et on ne s'est pas vus depuis plusieurs jours.

— Je sais, Celia. Pardon. On travaille beaucoup et je dors mal. En ce moment, l'ambiance à l'ambassade est plutôt stressante.

— Oh, Septimus, murmure-t-elle en lui effleurant la joue. En temps normal, je n'aurais pas osé venir ici, mais... je dois absolument te parler, ça ne peut pas attendre. Cela te serait possible de t'éclipser un instant ?

— C'est vraiment si important que ça, Celia ? Il se passe beaucoup de choses ici en ce moment, ajoute-t-il tout bas en se penchant vers son oreille. Mais si tu as besoin de moi, bien sûr, je suis là pour toi.

Elle se mordille la lèvre inférieure.

— C'est vraiment important, oui. Je te remercie. Je sais que tu es très occupé, mais... Tu m'as manqué, Septimus.

— Tu m'as manqué aussi, répond-il avec une expression radoucie.

Ils se lèvent et quittent le bâtiment de l'ambassade. Septimus avance d'un pas décidé, en la tenant par le bras. Il l'entraîne sur North Audley Street, dans un café où il demande à la serveuse de s'occuper d'eux au plus vite. Il a l'air de connaître l'endroit. Quant à la serveuse, elle est visiblement médusée de le voir avec Celia.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demande Septimus.

— Est-ce que tu connais *vraiment* bien Alfred Humphries ?

— Pardon ? marmonne Septimus, le front plissé. Tu as fait tout ce chemin pour me parler de Humphries ?

Il secoue la tête et gonfle les joues.

— As-tu la moindre idée de ce qu'il se passe en ce moment ?

— Non, je...

— Bien sûr que non.

Il a dit ça d'un ton de reproche, et elle se rebiffe.

— Comment le saurais-je ? Tu ne me dis rien !

— Je ne te dis rien parce que je ne le peux pas. Pour des raisons évidentes.

Il s'ensuit un silence gêné, puis il reprend, plus gentiment :

— Je comprends que tu puisses te plaindre de Humphries, mais il ne

vaut pas la peine que tu t'intéresses à lui.

— Eh bien, c'est que...

Elle se rend compte qu'elle doit parler plus calmement. Trouver les bons mots. Une fois qu'il saura de quoi il retourne, il lui pardonnera de l'avoir dérangé.

— ... je crois qu'il ne s'appelle pas vraiment Alfred Humphries. Son véritable nom est Claude Beaumont et il était dans les services secrets britanniques pendant la guerre. Il travaillait pour le SOE. C'était une sorte d'espion, comme ma mère. Et aussi comme votre ambassadeur qui a travaillé pour l'OSS... Sauf que Beaumont était un agent double et renseignait les nazis. C'est lui qui a vendu ma mère. C'est sa faute si elle est morte. Et aujourd'hui il vit ici, à Londres, et il se fait appeler Alfred Humphries.

Septimus ricane. Il fixe Celia comme s'il venait de lui pousser des cornes et une langue fourchue.

— Tu divagues, Celia.

Il tambourine du bout des doigts sur la table et cherche la serveuse du regard. Celle-ci lui répond d'un signe de tête et se présente bientôt avec un plateau. Elle pose devant eux du café, du thé, du lait et du sucre, en s'excusant de les avoir fait attendre. Dès qu'elle s'est éloignée, il se penche vers Celia pour s'adresser de nouveau à elle d'une voix de conspirateur.

— Comment diable en es-tu venue à imaginer des choses pareilles ? Qu'est-ce qui te permet d'affirmer que Humphries serait ce Beaumont ? Et même si c'était le cas, pourquoi aurait-il pris le risque de venir ici, à Londres, où il est sûrement recherché ?

La voix de Septimus est dure, très différente de celle que Celia a l'habitude d'entendre.

— Je n'imagine rien, proteste-t-elle.

Elle se sert une tasse de thé. Elle s'y prend très mal pour convaincre Septimus. À présent, il est en colère et ne semble plus disposé à l'écouter.

— J'ai trouvé une photo de Claude Beaumont dans un vieux journal et j'ai tout de suite été frappée par la ressemblance avec Humphries, insiste-t-elle. Et surtout, il a la même cicatrice sur le front.

Septimus lui jette un regard ahuri.

— Tu fondes ta théorie sur une photo de journal prise il y a des années ?

Il a raison. Dit comme cela, à voix haute, ça paraît vraiment absurde. La photo était de mauvaise qualité et peut-être que ce n'était pas une cicatrice,

mais un simple reflet, placé au même endroit que la cicatrice de M. Humphries.

— Je te croyais plus intelligente que cela, Celia, poursuit Septimus. Tout ça n'a aucun sens. Tu m'as dit toi-même que le traître qui avait vendu ta mère était mort.

— Oui, c'est vrai que je t'ai dit ça et qu'il est censé être mort, mais l'article sur l'accident d'avion mentionne que son corps avait disparu. Il était aux commandes, on a retrouvé les cadavres des passagers, mais pas le sien. Et voilà qu'un homme qui lui ressemble énormément refait surface à Londres des années plus tard. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

Celia s'adosse à son fauteuil et boit une nouvelle gorgée de thé.

Septimus secoue la tête.

— Ça a dû te prendre un temps fou, toutes ces recherches. Où l'avion s'est-il écrasé ?

— Au Laos.

— Ah oui, tu me l'avais dit... En pleine forêt tropicale ?

Elle acquiesce.

— Et tu ne crois pas qu'il pourrait y avoir des tas d'autres explications à la disparition d'un corps dans une forêt tropicale ? Beaucoup plus plausibles que la tienne ? Tu es en train de me dire que cet homme a survécu à un crash qui a tué tous les autres passagers, qu'il a réussi à sortir de la jungle, qu'il est allé jusqu'en Californie où il a rencontré Mme D. et qu'il l'a ensuite suivie jusqu'à Londres, ville où elle a justement acheté la librairie dans laquelle travaille la fille d'une femme qu'il a trahie vingt ans plus tôt ?

Celia ne dit rien. Elle est abattue. Elle se sent sotte. Qu'est-ce qui lui a pris de venir ici ? Septimus semble épuisé et totalement débordé. Il n'a pas du tout apprécié qu'elle débarque à l'improviste. Il a d'abord cru qu'il lui était arrivé quelque chose de grave et, à présent, il est mécontent parce qu'elle l'a interrompu dans son travail pour lui parler d'un soupçon qu'il juge grotesque. Si seulement elle pouvait remonter le temps. Prendre à droite, pas à gauche. En ce moment, elle pourrait être chez Pitman en train de travailler sa vitesse de frappe ou de taper un tract pour le bien de la nation, au lieu d'affronter Septimus, qui la prend pour une folle.

— Je suis désolée, murmure-t-elle. Tu as raison. Ça n'a pas de sens.

— C'est le moins que l'on puisse dire, répond Septimus.

Il est rouge de colère.

— Je suis vraiment désolée, Septimus. Je t'ai dérangé dans ton travail.

— Celia, murmure-t-il doucement en lui prenant la main. Ce n'est pas si grave que ça. Tu viens de traverser une dure épreuve en apprenant la vérité sur ta naissance. C'est un peu normal que ton imagination batte la campagne.

— Alors tu me pardonnes ?

Il sourit.

— Bien sûr. Toujours.

Il lui embrasse tendrement la main. L'atmosphère se détend. Elle retrouve le Septimus qu'elle connaît.

— Je dois vraiment y aller, déclare-t-il en consultant sa montre. Quelque chose de grave se prépare sur l'île de Cuba.

Il baisse la voix et se penche vers elle.

— Les Américains ont des preuves que les Soviétiques y ont installé des missiles. Le président en a été informé ce matin. Je pense qu'ils vont envahir Cuba et... ça pourrait vraiment déclencher une guerre nucléaire.

— Oh, Septimus... On en est vraiment là ?

Celia a le ventre noué.

— Malheureusement oui, on en est là. Je ne pourrai pas rencontrer ta Mlle Clarke ce week-end. Je suis désolé, mais je vais devoir travailler pendant un certain temps sans compter mes heures. J'essaierai de te consacrer un moment dès que possible.

— Bien sûr. Est-ce que... Est-ce qu'on doit avoir peur ?

Il la fixe un instant, l'air grave.

— Je pense que oui.

Elle enfouit son visage dans ses mains.

— Et dire que je viens t'embêter avec mes élucubrations, alors que toi, tu as ça à gérer.

Septimus rit.

— Ce n'est rien, je ne t'en veux pas. Vraiment. Mais je dois y aller.

Il se penche par-dessus la table, dépose un baiser sur les lèvres de Celia, tire un billet d'une livre de son portefeuille et le pose sur la table.

— Je te laisse demander l'addition et régler, d'accord ?

— Bien sûr. Septimus, je dois aplanir mes relations avec mes parents, mais, dès que ça ira mieux avec eux, j'aimerais que tu les rencontres. Je ne leur ai pas encore parlé de toi. Mais je le ferai. Je pense qu'ils t'apprécieront.

— J'aimerais beaucoup, Celia. Espérons que le monde sera toujours là.

— Alors dépêche-toi d'aller le sauver.

Il lui adresse un sourire attristé.

— Je ferai de mon mieux.

— Au revoir, Septimus.

Elle le regarde se frayer un chemin entre les tables, puis disparaître dans la nuit.

Plus tard, de retour à Copperfield Street, elle reste seule avec Mère, car Père travaille au restaurant.

— Je me suis bien habituée à la télévision, avoue Mère tout en débarrassant la table. C'est une compagnie le soir, quand vous n'êtes pas là, André et toi.

Sans avoir besoin de se concerter, elles reprennent leurs habitudes. Celia fait la vaisselle, Mère essuie et range. Celia repense à sa conversation avec Septimus. Elle aimerait tant le présenter à ses parents, mais elle sait qu'il est encore trop tôt, que ce n'est pas le bon moment. Le dégel entre eux vient de s'amorcer, de délicates pousses de confiance sortent tout juste de terre. Elle ne veut pas prendre le risque de les piétiner. Elle se demande par contre si elle doit parler à Mère de ses recherches sur Mlle Clarke et Claude Beaumont. Peut-elle lui dire que l'homme qui rend visite à Mme Denton dans la librairie pourrait être le traître qui a vendu Jeannie ? Elle décide d'attendre d'en être sûre et d'avoir vu Mlle Clarke, qu'elle doit rencontrer dimanche, comme prévu.

Pour aujourd'hui, elle préfère se concentrer sur la relation à reconstruire avec sa mère. Elle voudrait l'amener à s'ouvrir un peu plus.

— Maman, je peux te demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Pourquoi n'avez-vous pas eu d'autre enfant ? Après Jeannie ?

Sa mère soupire.

— La vérité, c'est que je ne suis pas douée pour ça. Pour la maternité. Je n'ai pas comme certaines la fibre maternelle. Et puis j'ai eu devant les yeux l'exemple de ma mère. Neuf enfants et usée jusqu'à la corde. Après la Grande Guerre, mon père a été déclaré invalide. Il n'a plus jamais ramené un centime, alors c'était à elle de gagner de l'argent. Elle cumulait trois emplois de serveuse. Un le matin, un à midi et l'autre le soir. En plus de ça, elle devait assurer à la maison la cuisine, le ménage, les soins à donner à mon père. Nous, les enfants, on devait faire notre part. Dès qu'on avait

l'âge, on travaillait pour rapporter quelques sous. Comme j'étais l'aînée, j'ai dû aussi m'occuper des plus jeunes. Je détestais ça. Je me suis promis de n'avoir qu'un seul enfant. Ainsi, l'aîné n'aurait jamais la charge de ses frères et sœurs.

— Continue, murmure Celia en tendant à sa mère la plaque du four.

Derrière elles, la pendule fait entendre son tic-tac. Celia ramasse une casserole sale et la plonge dans l'eau savonneuse.

— Nous étions très pauvres. Ma mère parvenait à peine à payer le loyer. Comme je te l'ai déjà raconté, nous étions souvent jetés à la rue avec toutes nos affaires.

Elle sourit d'un air triste.

— Des voisins nous recueillaient chez eux jusqu'à ce qu'on soit de nouveau à flot. On leur rendait la pareille quand ils étaient dans le besoin. On se soutenait mutuellement, tu vois ? Puis André est arrivé, et je me suis mariée à dix-huit ans. Pour moi, il était une porte de sortie. À l'époque, un chef cuisinier, un étranger, c'était exotique, merveilleux. Mais je n'avais aucune expérience des hommes. Il a été le premier et le seul que j'aie connu... Enfin... Tu vois ce que je veux dire... Je suis très vite tombée enceinte, et Jeannie est arrivée. Bien sûr, je l'adorais. Mais André a compris quel genre de vie je voulais pour elle et on n'a pas fait de deuxième enfant. Je suppose qu'il aurait aimé avoir un fils, mais il n'en a jamais parlé. Il a donné tout son amour à Jeannie. Il lui a appris le français, la natation, le vélo, il s'est occupé d'elle. Mais ensuite, quand elle a eu des problèmes...

Elle sourit tristement à Celia et tend la main pour prendre la casserole.

— On a finalement survécu à tout ça. Tu sais, le jour de ta naissance, Jeannie m'a dit qu'elle voulait t'appeler Celia. Elle aurait été heureuse de savoir que c'est le nom que nous t'avons donné quand nous t'avons adoptée.

Mon prénom, c'est Jeannie qui l'a choisi !

Celia cesse de frotter le plat qu'elle a dans les mains. Elle fixe longuement Mère, avec des larmes dans les yeux.

Elles terminent la vaisselle sans un mot, dans un silence paisible et complice, très différent du vide tendu et pesant qui régnait dans la maison depuis la Révélation.

— Si on regardait un peu la télévision ? propose Mère en mettant le torchon mouillé à sécher sur la cuisinière.

— Oui, pourquoi pas ? acquiesce Celia.

Dehors, la température a chuté et le froid qui filtre à travers les minces carreaux de la fenêtre à encoorbellement du salon arrache un frisson à Celia.

Sur Granada TV, ils diffusent un programme musical.

— Ce sera plus gai que le journal télévisé, déclare Mère en regardant l'écran. C'est trop déprimant, toutes ces histoires de guerre et de menace nucléaire.

Celia pense à ce que lui a révélé Septimus. Il semblait très inquiet. Le sentiment d'impuissance face à tout cela est écrasant. Les manifestations, les *sit-in*, les enquêtes sur les bunkers du gouvernement britannique – au fond, ça ne sert à rien. Quel poids ont-ils face à la puissance et à la folie de l'Union soviétique et des Américains ?

— Tu as raison, approuve-t-elle. Le journal télévisé va nous saper le moral.

Elles s'installent sur le canapé. Le présentateur annonce un nouveau groupe, les Beatles, qui passe pour la première fois à la télévision. « Regardez bien ces quatre jeunes gens, ils sont en pleine ascension, nous aurons l'occasion d'entendre parler d'eux ! » Celia et sa mère écoutent d'abord une chanson qu'ils ont composée, *Love Me Do*, puis une reprise de *Some Other Guy*. Celia marque le rythme du pied et de la tête.

Mère observe le groupe avec une désapprobation non dissimulée.

— Mais où va le monde ? commente-t-elle d'un air outré. C'est vraiment n'importe quoi. Ils ne vont pas faire long feu, ceux-là. Ça m'étonnerait qu'on les revoie. Je me demande si on n'aurait pas dû mettre les informations, plutôt.

— Oh non, pas les informations ! proteste Celia. Moi je les trouve plutôt bons, ces Beatles.

Soudain, la sonnerie du téléphone résonne dans le couloir. Celia se lève pour aller répondre.

— Celia ! Il va falloir se battre, c'est le moment où jamais ! s'exclame Daphne sans préambule. Il paraît que les Soviétiques ont placé des armes nucléaires à Cuba et que les Américains sont susceptibles de riposter. On va établir un tour de garde pour une veille permanente devant l'ambassade américaine. Tu viens avec nous ?

Aujourd'hui, c'est dimanche 21 octobre et Celia se présente comme prévu devant l'immeuble de Mlle Clarke dans Chelsea. Elle a failli ne pas venir. Elle sait bien qu'elle devrait être en ce moment avec Daphne, en train de manifester pour la paix et l'avenir, au lieu de se focaliser sur un passé auquel elle ne peut rien changer. Mais elle a besoin de savoir. Elle veut demander à cette femme pourquoi elle n'a pas prévenu Jeannie de son adoption par sa grand-mère, pourquoi elle n'a pas témoigné au procès de Claude Beaumont et ce qu'elle sait exactement à propos de ce qui est arrivé à ce traître. On peut tout imaginer, et rien ne dit que Mlle Clarke sera honnête avec elle, mais elle tient à lui poser ces questions de vive voix pour observer ses réactions.

L'angoisse lui noue le ventre quand elle entend le bourdonnement de l'interphone, puis le déclic de la porte d'entrée. Elle entre et referme soigneusement derrière elle. À l'intérieur, elle retrouve l'odeur d'encaustique, le sol en marbre lustré, l'élégante table d'entrée avec son vase en cristal taillé contenant des fleurs fraîches. Elle monte l'escalier menant à l'étage.

Mlle Clarke lui ouvre la porte d'un geste ample.

— Celia, ma chère, quel plaisir de vous revoir !

Elle conduit Celia dans son salon immaculé. Cette fois, un feu crépite joyeusement dans la cheminée.

— Que puis-je vous servir ?

Celia ouvre la bouche pour répondre « du thé », mais Mlle Clarke la prend de vitesse :

— Vin blanc, bordeaux rouge ou gin ? Il est plus de midi, nous avons le droit.

— Dans ce cas, je prendrai avec plaisir un verre de vin blanc, merci.

Pendant qu'elle disparaît dans la cuisine, Celia se dirige vers les portes-fenêtres et regarde par le balcon. Dans les jardins, quelques feuilles agonisantes s'accrochent encore aux rameaux et aux branches tendus vers le ciel bas, tels des doigts squelettiques.

Mlle Clarke revient avec deux verres de vin et un bol de cacahuètes. Elle s'installe dans le même fauteuil que la dernière fois et lève son verre pour trinquer :

— *Chin chin*, lance-t-elle. C'est bien ce qu'on dit, non ?

Celia sourit et lève son verre en réponse. Le vin est doux et frais.

— Vous arrivez à point, Celia, poursuit Mlle Clarke. Après de longues semaines de recherches, je viens de trouver le cottage idéal à Winchelsea. J'ai l'intention d'y emménager dès le début de l'année, le temps de signer la vente et de le rénover un peu. J'ai envie de vivre au bord de la mer et passerai désormais le plus clair de mon temps dans l'East Sussex. Mais je garderai cet appartement, bien sûr, car c'est toujours utile d'avoir un pied-à-terre à Londres.

Celia pense à la crise de Cuba et se demande si elle aussi ne serait pas plus en sécurité sur la côte sud et si elle ne pourrait pas persuader ses parents de déménager.

— Vous avez raison de quitter Londres, dit-elle. C'est une bonne nouvelle.

Elle boit encore une gorgée de vin, tout en se demandant comment amener la conversation sur le sujet qui l'intéresse.

Mlle Clarke hausse l'un de ses sourcils bien dessinés.

— Vous m'avez écrit pour demander à me voir, aussi je suppose que vous avez quelque chose à me demander. Que puis-je faire pour vous ?

Celia pose son verre et respire profondément.

— Ma grand-mère vous avait chargée de faire savoir à Jeannie qu'elle m'avait adoptée, mais vous ne l'avez pas fait. Pourquoi ?

Mlle Clarke soupire. Elle pose son verre sur la table et noue ses deux mains, en repliant légèrement ses longs doigts fins.

— Voyez-vous, ma chère... Comment expliquer cela... Votre mère travaillait dans des conditions de pression extrême et de danger permanent dans un Paris occupé par les nazis. J'avais prévu, bien sûr, de lui annoncer cette nouvelle dès qu'elle rentrerait en Angleterre. Mais je ne pouvais pas prendre le risque de le faire pendant qu'elle était en mission à l'étranger. Elle devait garder la tête froide. C'était pour la protéger, mais aussi parce que sa vie privée passait après certains intérêts supérieurs. Je sais que c'est difficile à comprendre, et vous devez trouver cela cruel. Mais c'est la vérité.

— Donc, pour vous, lorsqu'on se bat pour la liberté et pour son pays, les intérêts personnels passent au second plan.

— Grossièrement résumé, c'est ça, oui.

— Dans ce cas, pourquoi avoir pris le risque d'aller dans un territoire occupé par les nazis pour leur verser une grosse somme d'argent ? Était-ce pour votre profit personnel, ou pour le bien de la nation ? Et d'ailleurs, de quelle nation s'agissait-il pour vous à ce moment-là, de la Grande-Bretagne ou de la Roumanie ?

Mlle Clarke ouvre des yeux ronds.

— J'ai consulté de vieux articles de journaux, poursuit Celia, tandis que Mlle Clarke reste silencieuse. Et j'en ai trouvé un qui posait des questions intéressantes vous concernant. Vous n'étiez pas de nationalité anglaise, mais réfugiée, aussi vous n'auriez jamais dû travailler pour le SOE. D'après le journaliste, vos supérieurs étaient très embarrassés par cet état de fait et c'est pour cela que vous n'avez pas été autorisée à témoigner au procès de Beaumont.

Mlle Clarke laisse échapper un petit sifflement.

— Eh bien, ma chère, c'est du bon travail. Vous avez dû vous donner un mal de chien pour mettre la main sur cet article. Il a été publié dans un obscur petit journal, grâce à l'un de mes détracteurs – j'en avais quelques-uns – qui avait renseigné un journaliste. Ensuite, mes supérieurs, comme vous les appelez, ont donné des coups de fil pour que personne d'autre ne relaie l'affaire.

Elle regarde Celia droit dans les yeux.

— Je suis désolée de ne pas avoir transmis ce message à votre mère, mais, même si je l'avais fait, elle ne serait pas rentrée ici saine et sauve. Il y avait un traître dans son réseau, et c'est pour ça qu'elle est tombée. En ce qui me concerne, j'étais en effet une réfugiée, et beaucoup ne voulaient pas m'octroyer le droit de rester dans ce pays, pourtant j'étais prête à tout sacrifier dans ma lutte contre les nazis. Et oui, il est vrai également que j'ai remis une grosse somme d'argent à un salaud sans scrupules.

Elle grimace à ce souvenir.

— C'était pour sauver l'un de mes cousins d'une mort certaine et le ramener en Angleterre. Qui ne ferait pas tout son possible pour un être cher ?

Celia secoue la tête. Elle ne trouve rien à répondre. Mlle Clarke a raison.

— Pour ce qui est du procès, eh bien... L'affaire est compliquée, mais si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais fait mon devoir de citoyenne et

témoigné contre ce détestable personnage. Claude Beaumont était directement responsable de la mort d'un certain nombre de mes agents, et notamment de celle de votre mère. Il a donné des informations pour qu'ils soient capturés parfois dès leur arrivée en France, avant même qu'ils aient eu l'occasion d'entamer la moindre mission. Mais on m'a empêchée de montrer mes preuves. Bien sûr, on ne m'a pas donné d'explication. Personne ne vous donne jamais la raison, pour ce genre de choses. « Ils n'ont pas demandé pourquoi, ils vont obéir et mourir », pourrais-je dire en citant lord Tennyson.

Elle soupire.

— Il s'agissait probablement de protéger la réputation d'une personne haut placée qui valait bien qu'on lui sacrifie quelques têtes.

Elle se retourne et regarde par la fenêtre le ciel qui s'assombrit. Puis elle se lève brusquement.

— J'ai quelque chose pour vous.

Elle disparaît quelques instants et revient avec une mallette rectangulaire au cuir usé.

— Je l'ai trouvée en rangeant des affaires en prévision du déménagement, explique-t-elle en tendant l'objet à Celia. Elle appartenait à votre mère.

Elle a repris sa voix de velours.

— Il m'a semblé normal que vous l'ayez, ajoute-t-elle.

Celia attrape la poignée. Elle a une boule dans la gorge.

Cet objet appartenait à sa mère. Et, à présent, il est pour elle.

La mallette est étonnamment lourde. Elle la pose sur ses genoux et l'effleure du bout des doigts. Il y a des années, sa mère a caressé ce même cuir, dans des circonstances très différentes. Comme elle regrette de ne pas l'avoir connue... Ce manque qui la ronge de l'intérieur est une douleur presque physique.

— Ouvrez-la.

La voix de Mlle Clarke tire Celia de ses rêveries. Elle avance sur le bord de son fauteuil et soulève précautionneusement le couvercle avec des mains qui tremblent.

À l'intérieur se trouve un émetteur-récepteur. Elle contemple fixement la surface noire et plate de l'appareil, les fils rouges et bruns enroulés, les boutons – la touche Fix, le réglage d'antenne et d'anode, le réducteur de bruit, le télémètre, le sélecteur de bande, la fréquence, le volume, la prise de

branchement du casque et celle de la batterie ou du secteur. Son pouls s'accélère quand elle imagine sa mère, la jeune femme des photos aux yeux brillants, en train de régler ce même poste, casque aux oreilles, pour taper des messages codés en morse, le cœur battant, dans l'urgence, en tremblant à l'idée d'être repérée par les nazis. Jeannie savait ce qu'elle risquait, mais elle émettait quand même, pour envoyer à Londres des secrets de première importance. Celia lui envie son courage.

— C'était vraiment sa radio ? demande-t-elle en cherchant le regard de Mlle Clarke. Comment pouvez-vous en être certaine ?

— Les nazis étaient ignobles et brutaux, mais organisés, répond sans hésiter celle-ci. Ils consignaient tout. Cette radio a été confisquée pendant l'hiver 1943, lors d'une descente dans une planque parisienne au cours de laquelle un certain nombre d'agents du SOE ont été arrêtés, dont votre mère. La transmission de messages par ondes radio à bande courte n'est pas silencieuse – il y a les parasites et les bips du code morse quand l'agent tape un message crypté. Jeannie a été repérée alors qu'elle envoyait un message urgent à Londres depuis le grenier de la planque.

Elles contemplent toutes deux la radio posée sur les genoux de Celia.

— Les nazis ont ensuite utilisé ce même poste en se faisant passer pour votre mère, poursuit Mlle Clarke. Ils ont envoyé des messages à Londres depuis le quartier général de la Gestapo, avenue Foch à Paris, alors que Jeannie était enfermée à la prison de Karlsruhe. Je tiens à vous dire au passage que votre mère était forte et n'a jamais révélé la moindre information. Je le sais pour avoir parlé avec des hommes qui avaient été chargés de l'interroger. Pour en revenir à cette radio, les Allemands l'ont confisquée et nous ont envoyé des messages. Nous étions persuadés de communiquer avec Jeannie. J'ai honte de le dire, mais ils nous ont bernés pendant un an, en dépit d'anomalies qui auraient dû nous alerter.

— Un an ?

Celia regarde à nouveau le poste. À la place de ceux de sa mère, elle imagine maintenant les doigts pâles et manucurés d'un nazi en train de manipuler ces boutons.

— Comment ont-ils fait pour vous mener en bateau pendant toute une année ?

Mlle Clarke inspire profondément.

— Il n'y a pas de quoi être fier, je vous l'accorde. La Gestapo avait surnommé cette opération « le jeu anglais ». Certaines filles des

transmissions avaient des soupçons, moi y compris. Mais Arthur Royston, le chef de la section française, refusait d'y croire. Il était déterminé à faire du SOE un succès, pour aider à libérer la France, bien sûr, mais aussi pour donner tort aux autres agences qui nous dénigraient.

— Les autres agences ?

— MI5, MI6, etc... Ils nous considéraient comme des amateurs et attendaient de nous voir démantelés.

Mlle Clarke sort son étui à cigarettes et en propose une à Celia, laquelle décline poliment, comme la dernière fois. Mlle Clarke allume sa cigarette sans un mot, puis reprend :

— À la fin de l'été et à l'automne 1943, le personnel des transmissions a signalé l'absence ou l'inexactitude de certaines procédures de sécurité dans l'envoi des messages. Des opératrices sont allées jusqu'à expliquer qu'elles soupçonnaient les Allemands d'avoir démantelé des réseaux en France et aux Pays-Bas, et de se faire passer pour nos agents. Mais Royston a refusé de croire à une hypothèse aussi catastrophique et a préféré conclure à une négligence de la part des opérateurs radio. Pour votre mère, par exemple, il a demandé à l'équipe des transmissions de rappeler à Jeannie de suivre les procédures.

— Et ensuite ?

— L'opérateur a prétexté les avoir oubliées.

Mlle Clarke baisse la tête.

— Bien sûr, à ce moment-là, nous aurions dû nous douter de la supercherie. Mais sur ordre de Royston, croyant avoir affaire à Jeannie, nous avons réagi exactement comme l'espérait la Gestapo, en envoyant un message rappelant la procédure. Par la suite, les communications ont été irréprochables, évidemment.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fait entendre votre voix, si vous pensiez que quelque chose n'allait pas ?

— Dans la salle des transmissions, toute l'équipe était composée de femmes. C'est un handicap, quand il s'agit de « faire entendre sa voix », comme vous dites. Et de plus, en ce qui me concerne...

Mlle Clarke s'agite sur son siège.

— Vous le savez, donc je n'ai plus de raisons de vous le cacher, ma position en tant qu'étrangère était précaire. Pour être naturalisée, j'avais besoin du soutien d'Arthur Royston. Il a été l'un des rares à parler en ma faveur, et c'est grâce à lui que j'ai obtenu ma naturalisation en 1944. Si

c'était à refaire... Quoi qu'il en soit, votre mère était déjà prisonnière à ce moment-là, donc pour elle il était trop tard. Même si nous avions réagi, ça ne l'aurait pas sauvée. Mais cela aurait pu en sauver d'autres. Beaucoup d'autres.

Son visage se ferme. Elle semble perdue dans ses souvenirs.

Celia referme sur la radio le couvercle de la mallette. À présent qu'elle connaît l'histoire de cet objet, elle n'est plus très sûre de vouloir le garder.

— Celia, je suis désolée pour ce qui est arrivé à votre mère. Et pour la part de responsabilité que j'ai pu avoir dans la négligence qui a contribué à sa capture. Nous vivions alors des jours terribles et chaotiques, nous dormions peu, nous faisons de notre mieux dans des circonstances terriblement difficiles. Néanmoins, même si nous avons commis des erreurs au sein du SOE, les vrais coupables, ce sont Hitler et les nazis. Et en particulier cet agent double de bas étage, Beaumont, qui ne pensait qu'à sauver sa peau.

Celia voit sur le visage de Mlle Clarke qu'elle est sincèrement émue et qu'elle dit la vérité. Elle n'est sans doute pas blanche comme neige, mais elle ne peut pas avoir été, ni être, de mèche avec Beaumont. Prise d'une impulsion, elle se penche en avant pour lui saisir les deux mains.

— J'ai bien compris tout cela et je ne vous reproche rien. Mais je ne suis pas venue ici uniquement pour parler du passé. Quelque chose me tracasse, et j'espère que vous pourrez m'aider à y voir plus clair. Mademoiselle Clarke, je ne crois pas que Claude Beaumont ait péri dans un accident d'avion. Si absurde que cela paraisse, je pense qu'il est toujours en vie et qu'il se trouve en ce moment même ici, à Londres.

Mlle Clarke laisse échapper un drôle de son, quelque part entre le rire et le cri de surprise.

— Je comprends que vous ayez du mal à me croire et je serais prête à reconnaître que je me suis fait des idées si c'est le cas, mais il faudrait...

— Vous ne semblez pas du genre à vous faire des idées, Celia, l'interrompt Mlle Clarke. Et vous m'avez plus d'une fois impressionnée par votre perspicacité. Aussi je suis toute prête à vous écouter...

— Pourriez-vous nous resservir du vin, mademoiselle Clarke ? L'histoire que j'ai à vous raconter risque de prendre un certain temps.

SEPTIMUS

En ce vendredi 26 octobre au petit matin, Septimus est allongé dans son lit, les yeux grands ouverts. Il se demande si Londres sera toujours debout pour voir les premiers jours de novembre et cela l'empêche de dormir, bien qu'il soit totalement épuisé. Il en profite pour réfléchir, car il n'a pas eu une minute pour se poser durant les journées surréalistes de la semaine qui vient de s'écouler. Par un étrange jeu de miroirs, il a l'impression de perdre son emprise sur les événements de sa vie, à mesure que les Américains et les Soviétiques perdent la leur sur les événements du monde. Autour de lui, tout semble partir dans une spirale infernale totalement incontrôlable. Celia lui manque. Il ne l'a pas revue depuis leur thé à la sauvette il y a dix jours et n'a qu'un vague souvenir de leur conversation. Il serait incapable de dire s'ils se sont quittés en mauvais termes ou pas.

Le même jour, il a appris en retournant à l'ambassade la présence de plus de *quarante mille* soldats soviétiques sur l'île de Cuba, alors que les estimations avaient jusque-là tablé sur quatre mille. Par ailleurs, il a découvert les clichés du survol de Cuba par un avion espion U2, montrant des missiles balistiques de portée moyenne et intermédiaire. Les missiles de moyenne portée peuvent atteindre Washington ; les autres menacent la quasi-totalité du territoire des États-Unis. Il s'est d'abord réjoui secrètement de la panique suscitée par cette découverte. Toujours aussi arrogants, les impérialistes américains s'étaient crus invincibles et ils découvraient avec stupeur que ce n'était pas le cas. Il était plaisant de constater l'échec retentissant de leurs services de renseignement, ainsi que d'observer leur réaction quand on leur rendait la monnaie de leur pièce.

Le lundi suivant, Kennedy a prononcé un discours adressé à la population américaine et au monde entier, dans lequel il qualifiait les Soviétiques de provocateurs et les accusait d'avoir bafoué leurs accords et de menacer la paix. Il a évoqué les leçons des années 1930, en assurant qu'il souhaitait aborder le conflit avec patience et retenue, sans pour autant nier la possibilité d'une guerre – nucléaire, s'il fallait en arriver là. Les Américains ont ensuite annoncé le blocus total des navires soviétiques à

destination de Cuba et leur détermination à empêcher tout transport de matériel ou de personnel militaire.

Septimus a eu entre les mains une transcription du discours. Le président a utilisé des mots forts, appelant clairement aux armes. Comme toujours, il présentait l'Amérique comme un pays pacifique et bienveillant, résolument placé du côté du « bien ». Tandis que la grande méchante Russie faisait encore des siennes.

Septimus se demande comment le peuple américain peut encore se laisser berné par cette rhétorique impérialiste. Pourquoi ne comprend-il pas qu'on lui conte une fable, que le discours de son président est tout aussi corrompu, manipulateur et éloigné de la vérité que celui de Khrouchtchev ? Kennedy a bien sûr parlé de paix et de lutte pour la liberté. Encore la *liberté*, cette nébuleuse. Liberté par rapport à quoi et pour qui ? Sans doute pour les gros bonnets qui monopolisent l'argent, le pouvoir et l'influence. Ceux-là se sentent libres, mais les autres ? *À quel point sont-ils libres, monsieur le président ?* De quelle paix profitent-ils dans leur vie de tous les jours ?

Une inquiétude ronge Septimus. Comme Fox-Andrews l'a récemment souligné, Londres serait probablement la première cible des missiles nucléaires de Moscou en cas d'escalade des hostilités. La ville est à leur portée. Moscou miserait sur le fait qu'une frappe sur Londres serait suffisamment dévastatrice pour donner aux Américains un violent coup de semonce qui les ferait reculer.

Septimus a mobilisé son réseau d'agents clandestins vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour recueillir des informations sur les intentions des Américains et des Britanniques. Jusqu'à présent, il a pu constater que la peur régnait des deux côtés. À tel point que le gouvernement anglais vient de lancer une opération ultra secrète, nom de code *Methodical*, consistant à mettre à l'abri dans des carrières situées à la campagne les œuvres d'art les plus précieuses de la collection royale et des principaux musées de Londres – pas moins de onze gros camions ont été réquisitionnés pour les transporter. Les Espions pour la paix n'ont pas réussi à diffuser l'information ; on a dû les museler pour éviter un mouvement de panique dans la ville. Plus alarmant encore, comme Septimus l'a appris grâce à des notes interceptées lors d'une réunion entre Macmillan et ses hauts gradés, le Premier ministre britannique va ordonner d'ici un jour ou deux la mise en service de quarante bombardiers Vulcan de la RAF équipés de missiles

nucléaires. Ils seront répartis sur quatre aérodromes du pays et attendront moteurs allumés avec les pilotes à proximité, afin d'être prêts à décoller en quinze minutes pour aller larguer leurs charges au cœur de l'Union soviétique.

Septimus est scandalisé de voir que les capitalistes se préoccupent de sauver des œuvres d'art, au lieu de penser avant tout à protéger la population. Mais il n'a pas le temps de s'appesantir là-dessus.

Il détient par ailleurs des informations importantes susceptibles de calmer le jeu et doit absolument les transmettre à ses supérieurs. Son rôle n'est pas de donner des conseils, mais la situation est exceptionnelle et, pour une fois, il va aller au-delà de ses attributions. Il allume la lumière et se lève. Les États-Unis et la Grande-Bretagne n'ont aucune envie de faire face à une guerre, et le Kremlin pourrait utiliser cette réticence pour négocier un accord qui lui serait favorable – tout en acceptant de retirer ses armes de Cuba. Installé à son bureau, Septimus prend le temps de choisir ses mots :

Bien qu'ayant mis des bombardiers Vulcan de la RAF en état d'alerte, le Premier ministre britannique ne recherche pas le conflit. Par l'intermédiaire de son ambassadeur, il a proposé à Kennedy de renoncer aux soixante armes nucléaires Thor présentes sur le sol britannique en échange du retrait des missiles nucléaires de Cuba. Selon lui, un tel accord permettrait à Khrouchtchev de faire machine arrière sans « perdre la face ». Macmillan a de sérieux doutes sur la capacité de Kennedy à gérer une crise et n'est pas favorable au blocus, ni à un bombardement ou à l'invasion de Cuba. Selon l'ambassadeur B., les généraux continuent à faire pression sur Kennedy pour qu'il envahisse l'île, ou au moins qu'il bombarde les installations nucléaires qui s'y trouvent, mais le président n'est pas très chaud pour cette solution. Il serait très nerveux. D'après mes informations, Moscou est plutôt en position de force et peut tirer parti de la réticence de l'Occident. En échange du retrait de sa force nucléaire, l'URSS devrait exiger celui des missiles à moyenne portée de Turquie, en plus de celui des missiles Thor britanniques. Elle pourrait aussi réclamer des garanties de non-invasion de Cuba. Attendons ordres pour agir.

Tandis que Septimus scelle le message dans une simple enveloppe, son esprit s'égaré une fois de plus vers Celia. Elle est la complication qu'il s'était toujours promis d'éviter, mais elle fait désormais partie de sa vie et il ne peut plus ignorer ses sentiments. Il se promet de la protéger. Il l'a négligée durant toute la semaine, mais le danger ne cesse de se préciser et il doit maintenant la mettre en sécurité.

Un plan commence à prendre forme dans son esprit. Il y réfléchit un moment, l'envisage sous tous les angles. Il le trouve de plus en plus séduisant, même s'il n'est pas certain qu'il fonctionne. De toute façon, ils seront peut-être bientôt tous morts. Il repense à sa conversation avec Celia lors du pique-nique, la première fois qu'il l'a embrassée, lorsqu'elle lui a demandé ce que ça changerait pour lui s'il n'avait qu'un jour à vivre comme les papillons, ou au contraire mille ans, comme les arbres. Aujourd'hui, il pourrait lui répondre : son espérance de vie s'étant singulièrement raccourcie, ses priorités ont changé. Il ne veut pas mourir avec le regret de ne pas avoir tenté sa chance auprès d'elle.

Maintenant qu'il a pris sa décision, un profond sentiment de paix l'envahit. Il regagne son lit en titubant de fatigue, se couche en chien de fusil et tire son édredon sur lui. Enfin, il parvient à fermer les yeux et sombre dans l'oubli du sommeil.

Un peu plus tard, il est 8 h 45 quand Septimus intercepte Celia au moment où elle descend de son bus sur le Strand. Il la prend par le bras et l'entraîne dans la direction opposée à la librairie.

— Septimus ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Chut, ordonne-t-il en jetant un regard inquiet par-dessus son épaule.

Le feu change de couleur, ils traversent aussitôt à vive allure, en direction du fleuve et des Jardins du temple.

— Septimus, ça me fait très plaisir de te voir, mais je vais être en retard à mon travail ! proteste-t-elle.

— S'il te plaît, ça ne sera pas long. Et parle moins fort.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

Septimus pose un doigt sur ses lèvres. Après s'être assuré une dernière fois qu'ils ne sont pas suivis, il ralentit le pas, s'arrête, met un genou à terre. C'est un peu ridicule, mais il tient à y mettre les formes. Saisissant la main gauche de Celia dans la sienne, il lève les yeux vers elle.

— Septimus, que...

— Celia, tu sais que je t'aime, et je pense, ou du moins j'espère, que tu m'aimes aussi.

Elle ouvre la bouche mais, avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il poursuit :

— Je ne pensais pas devoir faire ma déclaration si tôt, mais le temps presse. Je dois quitter Londres à l'improviste et je ne me vois pas partir sans toi. Celia, il faut que tu viennes avec moi. Je veux t'épouser.

Il a déjà reçu la réponse au message envoyé à Moscou quelques heures plus tôt, ainsi que de nouvelles instructions. Il sait désormais que le seul moyen de mettre Celia à l'abri est de s'enfuir avec elle.

Il y a un temps de silence durant lequel elle le dévisage, bouche bée.

— Normalement, j'aurais dû t'inviter dans un restaurant chic et t'offrir un diamant, mais le temps est compté.

Celia jette un coup d'œil autour d'elle.

— Relève-toi, Septimus, s'il te plaît. L'herbe est mouillée et ton pantalon va être trempé.

Il se remet debout.

— Viens, murmure-t-il en l'enveloppant dans ses bras.

Il respire l'odeur fleurie de son parfum, celle du shampoing dans ses cheveux et, en dessous, son odeur à elle, tellement enivrante. Il lui relève le menton et l'embrasse. Longuement. Sans hâte.

— Tu m'as manqué. Je suis désolé d'avoir été aussi peu disponible. Et pardon pour mon attitude de la dernière fois. J'ai certainement raison au sujet de Humphries, mais j'ai été un peu brusque et je te demande sincèrement de m'en excuser.

Elle le repousse avec douceur pour le regarder droit dans les yeux.

— Je ne t'en veux pas. De mon côté, je me suis comportée comme une idiote en te tombant dessus sans crier gare, alors que tu étais déjà sous pression. Avec tout ce qu'il se passe en ce moment, d'après ce que tu m'as dit, tu n'avais pas besoin de ça. Je ne t'en voudrais pas si on se voyait moins, le temps que ça se tasse.

— Ce n'est pas près de se tasser, Celia ! Tu ne comprends donc pas ?

Il lui saisit le bras et se retient juste à temps de le secouer.

— D'accord, d'accord, je te crois, dit-elle.

Elle demeure silencieuse un moment et ils se regardent sans un mot.

— Septimus, je tiens à toi, vraiment, mais... cette demande est plutôt

soudaine...

Elle laisse échapper un rire nerveux.

— Tu n'as même pas encore rencontré mes parents.

Elle parle avec douceur, pour tenter de le ménager.

— Je n'ai que dix-neuf ans. Ici, en Angleterre, avant vingt et un ans, j'ai besoin de leur consentement pour me marier.

Bon sang. Il n'y avait pas pensé. Tout cela va prendre trop de temps.
Réfléchis, réfléchis.

— C'est d'accord, dit-il. Mais, Celia, il faut absolument que tu comprennes à quel point la situation est grave à Cuba. Tu as écouté le discours de Kennedy ?

— Bien sûr. Et j'admets que ça fait froid dans le dos, mais... ils vont trouver un accord, non ? Le blocus semble fonctionner. Aux informations, ils ont dit que les navires russes s'étaient arrêtés et que certains faisaient même demi-tour.

Septimus secoue la tête.

— Les informations sont filtrées, comme les Espions pour la paix l'avaient prévu. Ils veulent à tout prix éviter un mouvement de panique dans la population. On est sur le fil du rasoir. Kennedy et Khrouchtchev ne veulent pas d'une guerre, mais les événements échappent à leur contrôle. Tout peut arriver. Les sous-marins russes patrouillent dans les mers autour de Cuba, armés de têtes nucléaires. Les forces britanniques et américaines sont en état d'alerte maximale. En ce moment même, les Américains s'organisent pour que des avions de combat équipés de missiles nucléaires tournent en permanence dans les airs.

— Comment sais-tu tout ça ?

— C'est important ?

— Sans doute pas, mais tu n'es certainement pas censé me le répéter.

— En effet, je ne devrais pas.

— Alors pourquoi tu le fais ?

— Tu n'as toujours pas compris. Un faux pas de l'un ou l'autre camp, et tout sera fini. Ce sera le néant.

— Eh bien, une fois qu'on sera tous morts, au moins, on n'aura plus peur du nucléaire.

— Il n'y a pas de quoi rire.

— Je ne ris pas.

Septimus éprouve le besoin d'inspirer profondément.

— En cas de guerre, Londres sera probablement la première cible d'une attaque nucléaire.

— Pourquoi pas l'Amérique ? C'est à Cuba que sont les armes, non ? Pourquoi auraient-ils accumulé des missiles là-bas pour ne pas s'en servir ?

— Je n'ai pas dit que les missiles de Cuba ne serviraient pas. Mais Londres est à portée de frappe de Moscou. De plus, Khrouchtchev sait que la Grande-Bretagne sera la première à soutenir les États-Unis et que les missiles Thor stationnés ici seront utilisés contre eux. Pour des raisons tactiques, Londres doit être la cible de la première frappe.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, Septimus... Essaierais-tu de m'effrayer pour me convaincre de t'épouser ?

— Oh, Celia, je sais que je m'y prends très mal. Mais c'est que...

Merde. Les choses ne prennent pas la tournure qu'il espérait. Il n'a pas réfléchi à la manière de les présenter et il se rend compte qu'il a l'air d'un type au bord du gouffre. D'ailleurs, c'est le cas, il est au bord du gouffre. Plus Celia cherche à lui faire entendre la voix de la raison, plus il a envie de l'emmener. Il la *veut*. Un point c'est tout. Et Septimus a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut.

— Avec tout ce qu'il se passe, je crains qu'il ne soit trop tard. La guerre nucléaire ne sera pas une guerre comme les autres. Ce qui compte, c'est la première frappe. C'est elle qui décidera du vainqueur.

Celia se frotte le bras, tout en le dévisageant avec un mélange de méfiance et d'amusement.

Il serre les dents de frustration.

— Crois-moi, je n'exagère rien. Les *services de renseignement* confirment tout ce que je dis.

Il est normal qu'elle ne le croie pas sur parole. Elle est bien trop intelligente et indépendante d'esprit. Pourtant, étant donné la situation, ce serait quand même plus simple si elle lui faisait un peu confiance.

Les bruits de la ville parviennent jusqu'à eux. Le grondement d'un moteur, des voix et des rires s'élevant du chemin qui longe les bâtiments. La vie, tout simplement. Septimus ressent soudain une profonde tristesse à l'idée que tout cela pourrait bientôt disparaître.

— Je veux que tu quittes Londres, dit-il d'une voix altérée. Avec moi. Nous pouvons partir tous les deux. Aller en Écosse et nous marier là-bas, avec ou sans la permission de tes parents. Fuir ensemble.

— Fuir ? répète-t-elle en riant, une expression incrédule sur le visage.

Septimus prend ses deux mains dans les siennes.

— Notre vie est fragile et éphémère comme celle d'un papillon, Celia. Et aujourd'hui il n'est plus possible d'attendre, ajoute-t-il avec une pointe d'urgence dans la voix. J'ignore combien de temps il nous reste, mais... Je peux nous trouver un petit cottage isolé sur la côte ouest de l'Écosse. Ou bien au nord. Ou sur une île. Ça m'est égal. On élèverait des moutons et on mènerait une vie paisible. Ensemble, rien que nous deux. En sécurité. Loin de tout ça.

Il désigne d'un geste vague la menace invisible.

— Septimus, dit-elle d'une voix douce en lui caressant le dessus des mains avec ses pouces. Tu es surmené. C'est le stress. Et aussi le manque de sommeil, probablement. Je ne peux pas m'enfuir maintenant, quand ça commence tout juste à aller mieux avec mes parents. Ça les détruirait. Et puis, si la menace est grave à ce point, comment pourrais-je les abandonner à leur sort ?

— On les emmènera, si tu y tiens, répond Septimus en désespoir de cause, bien qu'il sache que c'est impossible.

Il faudra voyager vite et être capable de s'adapter à l'imprévu. Ils devront changer d'identité, semer leurs éventuels poursuivants – sauf si la guerre éclate, car dans ce cas, ceux qui le surveillent auront mieux à faire que de pister un simple agent. Il peut tout planifier en vingt-quatre heures. Pourvu simplement que Celia accepte de le suivre.

— Mes parents ne seront jamais d'accord pour venir avec nous. Ils ne t'ont même pas rencontré ! Et puis il y a aussi Bartholomew.

— Qui est Bartholomew ?

— Mon chat. Lui non plus, je ne me vois pas le laisser.

— Pour l'amour de Dieu, Celia ! C'est bon, on prendra aussi le chat !

Elle sourit et se réfugie dans ses bras, l'oreille contre son torse.

— Cette réponse, le fait que tu sois prêt à sauver aussi le chat, ça me montre que je pourrais t'aimer. Je vais réfléchir à ta proposition.

— Ne réfléchis pas trop longtemps, s'il te plaît, murmure Septimus, la bouche contre ses cheveux. Le temps presse. J'ai besoin d'une réponse demain soir au plus tard. Il faut partir dimanche à la première heure.

— D'accord, dit-elle.

— Merci, murmure-t-il, le cœur rempli d'espoir.

Puis il ferme les yeux et adresse une prière silencieuse à un dieu auquel il ne croit pas.

Septimus a insisté pour raccompagner Celia à la librairie, prétendant vouloir expliquer à Mme Denton qu'il était le seul et unique responsable de son retard. Il lui a fait promettre de ne pas parler de sa demande en mariage. Ni de leur éventuelle fuite. Ça tombait sous le sens... *Qui s'amuse à crier sur les toits qu'il veut se marier en secret et fuir en douce ?* s'est demandé Celia.

Comme elle le pensait, Mme Denton n'était pas encore descendue de son appartement quand ils sont arrivés, à 9 h 30. Voyant cela, Septimus a pris le double des clés sous le comptoir, en annonçant qu'il montait la saluer – y a-t-il quelqu'un qui ne connaisse pas la cachette de ce double ? Le temps pour Celia d'ôter son manteau et son chapeau, puis de lisser ses cheveux, il était déjà de retour.

— À demain soir, lui a-t-il murmuré en l'embrassant dans le cou et en lui glissant une carte de visite. Tu peux être chez moi à 19 heures ?

— J'y serai, Septimus, c'est promis.

Elle lui a souri en le regardant dans les yeux et en lui pressant la main pour le rassurer, alors qu'elle-même avait le ventre noué d'angoisse.

Maintenant qu'elle est seule depuis un moment, elle tente de se concentrer sur les tâches habituelles de la matinée, mais ses mains continuent de trembler. *Septimus m'a demandée en mariage ! Il veut s'enfuir avec moi !* Elle ne sait pas quoi faire de ça, quoi en penser. Elle aime la compagnie de Septimus, la façon dont il la regarde, l'intérêt qu'il lui porte, et elle le trouve très intéressant. Il lui plaît, c'est certain. Mais est-ce suffisant ? Est-elle vraiment *amoureuse* ? Et surtout, que sait-elle de lui ? Pas grand-chose. Cela fait un certain temps qu'elle fréquente le dénommé Septimus Nelson, mais il demeure pour elle une énigme.

Toute la matinée, elle a l'esprit confus et la tête lourde, l'angoisse au ventre. Elle se débat avec des émotions contradictoires, elle est terrorisée par la menace nucléaire et la panique de Septimus. Travailler lui semble dérisoire et elle se demande sans cesse ce qu'elle fait ici, pourquoi elle ne se précipite pas chez ses parents pour les mettre au courant, pour câliner

Bartholomew, pour parler avec eux de la conduite à tenir.

À midi, Mme Denton l'envoie à la banque avec le contenu de la caisse. Comme elle marche d'un pas alerte sur le trottoir, sous une légère bruine, une tape sur l'épaule la fait sursauter. Elle se retourne. C'est Mlle Clarke, enveloppée dans un élégant manteau bleu marine à boutons de laiton, le visage dissimulé sous un grand chapeau de feutre à larges bords.

— Mlle Clarke ! s'exclame-t-elle. Qu'est-ce que vous faites là ?

Mlle Clarke porte un doigt à ses lèvres, tout comme Septimus tout à l'heure. Décidément, on ne peut même plus parler dans la rue, ce n'est pas une journée comme les autres.

— Je suis contente de vous trouver, déclare tout bas Mlle Clarke en glissant son bras sous le sien, tandis qu'elles continuent à avancer vers la banque Lloyd. Je préférerais ne pas vous appeler chez vous, de peur de perturber vos grands-parents, et je souhaitais encore moins me montrer à la librairie. Je me doutais que vous sortiriez à un moment donné pour votre pause-déjeuner. À propos de ce dont nous avons parlé chez moi dimanche, je vous avais promis d'enquêter et ce que j'ai à vous apprendre est assez intéressant. Mais nous aurons besoin de preuves. Avez-vous le temps de prendre une tasse de thé, ma chère Celia ?

— Bien sûr ! répond-elle.

Cela lui fait du bien de voir Mlle Clarke.

— J'ai eu une drôle de matinée et j'aurais grand besoin d'une oreille attentive, ajoute-t-elle en soupirant.

Le soir, Celia retrouve Sam et Daphne au *Horse and Groom* pour prendre un verre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Daphne alors que Celia en est à son troisième Babycham.

— Rien, pourquoi ?

— Chérie, tu bois comme un trou. Ça ne te ressemble pas. Et, depuis une demi-heure qu'on est là, tu n'as pas écouté un traître mot de ma conversation avec Sam.

— Bien sûr que si, je vous ai écoutés.

— De quoi avons-nous parlé ?

Celia hausse les épaules. Impossible de nier : elle n'a aucune idée de ce qu'ils ont bien pu se dire. Daphne pose une main sur son bras.

— Allez, crache le morceau. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Celia respire profondément. Après avoir vérifié d'un coup d'œil que personne ne s'intéresse à eux, elle raconte tout. Enfin, presque tout. Elle ne parle pas de la demande en mariage de Septimus, ni du fait qu'il lui propose de fuir avec lui. Elle sait parfaitement ce qu'ils en diraient, et c'est à elle de décider. Elle n'est pas encore sûre de vouloir tout abandonner pour lui, mais d'un autre côté elle rêve depuis toujours de quitter Southwark et un prince charmant propose de l'emmener très loin d'ici... Il y a de quoi être tentée.

Elle se concentre donc sur le personnage d'Alfred Humphries et leur expose sa théorie à propos de Claude Beaumont, l'homme qui a vendu sa mère aux nazis. Elle explique d'abord à Sam ce qu'elle a découvert avec Daphne à la bibliothèque, puis ajoute que Mlle Clarke a prêté une oreille attentive à son histoire, qu'elle considère comme plausible, bien que peu probable. D'après elle, Beaumont a pu se vendre au plus offrant, c'est-à-dire aux Soviétiques, et simuler sa propre mort afin d'être libre de travailler pour eux. Si c'est le cas, ils ont pu lui donner une nouvelle identité et il serait ici en mission. Après tout, il a déjà changé de camp. Un homme comme lui est capable de tout.

À midi, elle a bu un thé avec Mlle Clarke, qui a promis de convaincre « l'agence » – elle désigne sûrement par là une agence de renseignement britannique – de la nécessité de mettre en place une filature pour surveiller Humphries. Pour cela, il faut d'abord trouver des preuves contre lui, et ça risque de lui prendre un peu de temps. Mais Celia n'a pas envie d'attendre, car elle est persuadée que Humphries a laissé dans l'appartement de Mme D. de quoi convaincre n'importe quelle agence. Elle pense notamment au colis que sa patronne se proposait de garder jusqu'à Noël. Il s'agit sûrement d'un élément incriminant, mais, pour mettre la main dessus, encore faut-il entrer chez elle. C'est un risque, mais elle doit le prendre, pour sa mère, pour elle-même, et aussi pour éviter à Mme Denton d'être la complice innocente de ce traître.

Une heure plus tard, à eux trois, ils ont concocté un plan.

— Tu es bien sûre de vouloir aller jusque-là ? demande Daphne en prenant les deux mains de Celia. Il doit bien y avoir un autre moyen, quand même...

— Sûre à cent pour cent, répond Celia, même si la boule qu'elle a au ventre proclame le contraire.

— Et je ne peux vraiment pas t'accompagner ? insiste de nouveau Daphne. Je t'aiderais à chercher !

— Pas question que je te fasse prendre un tel risque. Et Sam sera là, à m’attendre dehors.

Elle se tourne vers lui.

— Et toi, Sam, tu es bien sûr d’être toujours partant ?

Elle sonde le regard de ses yeux bruns, y cherchant une lueur d’hésitation.

— Et comment ! s’exclame Sam.

Il boit une gorgée de son verre.

— Je ferais n’importe quoi pour toi, Celia, tu le sais.

Il lui sourit. Et, contre toute attente, le gentil clin d’œil qu’il lui adresse pour la rassurer déclenche dans son ventre des battements d’ailes de papillons.

Le lendemain samedi à midi pile, Celia termine sa demi-journée de travail à la librairie. Elle dit au revoir à Mme Denton et celle-ci lui annonce qu’elle compte fermer à l’heure du déjeuner : elle veut se reposer avant de se rendre au Princes Theatre avec M. Humphries, voir *Les Hommes préfèrent les blondes*. Celia se dépêche de rejoindre l’arrêt de bus. Elle a les nerfs à fleur de peau. Elle espère que le plan concocté la veille avec Sam et Daphne va fonctionner. Sam va l’aider. Ils ont jusqu’à 19 heures pour trouver des preuves contre M. Humphries. Ensuite elle ira chez Septimus, lui donner la réponse qu’il attend.

Au 13 Copperfield Street, tout est calme. C’est samedi, donc Père travaille de jour et Mère est à l’épicerie. Celia embrasse Bartholomew et file à l’étage se changer. Elle met des affaires dans un sac. Elle se demande si elle doit laisser un mot à sa mère. C’est sans doute mieux. Elle griffonne donc à la hâte :

Chère maman, je vais aider Sam au refuge pour animaux tout l’après-midi et ce soir je dîne chez Daphne. Ne m’attends pas. Je t’aime, Celia.

Elle pose le message bien en vue contre la bouilloire. Elle aimerait écouter les nouvelles pour se tenir au courant de l’évolution de la situation à Cuba. Depuis le discours de Kennedy, tous les médias sont braqués sur cette petite île au large de l’Amérique. Mais elle n’a pas le temps.

Elle attrape son sac et sort de la maison.

Sam attend déjà devant chez lui, vêtu de son bleu de travail.

— Prêt ? lui demande-t-elle.

Il se contente de lui sourire, et ils se dirigent ensemble vers sa jolie camionnette colorée.

— Tu vas me manquer, quand tu partiras dans le Yorkshire, dit-elle. Je veux que tu le saches, au cas où... tout ne se passerait pas aujourd'hui comme prévu.

— Tout ira bien ! Et, non, je ne te manquerai pas. J'ai l'impression que tu as une vie riche en émotions. Mais merci quand même, Celia. Je prends ça pour un compliment. Tu me manqueras aussi.

— J'apprécie vraiment ce que tu fais aujourd'hui, poursuit-elle. Je sais que c'est un risque pour toi, d'utiliser ta camionnette de service.

Il lui adresse un clin d'œil, et ils montent dans la cabine.

— C'est vrai que je ne devrais pas. Mais, comme je te l'ai dit hier soir, je ferais n'importe quoi pour toi.

Ils se taisent, perdus dans leurs pensées. Sam traverse le pont de Southwark. Sous eux, l'eau sombre de la Tamise coule lentement.

— Très bien, déclare Celia quand elle juge qu'ils sont suffisamment près de *H.J. Potts*. On peut se séparer maintenant, c'est plus prudent.

Sam s'arrête et la fait descendre de la camionnette.

— Je vais attendre ici, à l'abri des regards, dit-elle. Dès que la voie sera libre, j'entrerai, je jetterai un coup d'œil à l'appartement et j'en ressortirai aussi vite que possible.

— Ne t'inquiète pas, au moindre problème je viendrai à ton secours, promet Sam.

— Non, surtout pas ! Si tu ne me vois pas ressortir, appelle la police et Mlle Clarke.

Elle tend à Sam un bout de papier sur lequel elle a griffonné un numéro de téléphone.

— Elle saura comment réagir et elle expliquera aux autorités pourquoi je suis entrée par effraction dans l'appartement de ma patronne. Vas-y, et bonne chance.

Elle regarde la camionnette de Sam se glisser dans le flux de la circulation, puis se garer devant *H.J. Potts*. Même à cette distance, elle peut voir la silhouette du panneau blanc « Fermé » accroché de l'autre côté de la vitre. L'adrénaline coule dans ses veines. Sam s'approche de la porte située entre *H.J. Potts* et la boutique voisine, qui vend des perruques et des robes

d'avocat. Cette porte s'ouvre sur une volée de marches menant aux deux appartements situés au-dessus des deux boutiques – mais personne ne passe jamais par là. Sam sonne aux deux portes et recule en jetant un coup d'œil autour de lui. Elle prie pour qu'il ait l'air naturel et détendu.

Le temps s'écoule avec une lenteur exaspérante. Si Mme D. n'est pas encore réveillée de sa sieste, elle risque de ne pas entendre la sonnerie. Quant aux voisins, ils ont dû sortir, ou bien ils n'ouvrent pas aux inconnus. Soudain, miracle, Mme Denton apparaît sur le seuil. Elle écoute Sam, la tête légèrement inclinée, tout en se palpant les cheveux et en ajustant son cardigan.

Quelques instants plus tard, la porte de l'appartement voisin s'ouvre à son tour et un couple d'âge mûr apparaît. Celia sourit en les regardant s'entretenir avec Sam. La veille, ils ont discuté de l'intérêt d'impliquer ou non les voisins dans leur plan. Elle était contre, mais Sam trouvait que ça ferait plus authentique. Elle voit à présent qu'il avait raison. Il sort des documents et les leur montre. Ça discute et ça s'agite. Celia imagine la conversation.

On nous a signalé une fuite de gaz dans le quartier et, après recherche, nous l'avons localisée au niveau d'une canalisation qui passe devant chez vous. Je vais procéder à des travaux d'urgence. C'est une opération délicate et vous devez évacuer les lieux pendant mon intervention. Non, cela ne devrait pas être trop long. Une heure, grand maximum. S'il n'y a pas de complications, vous pourrez retourner à l'intérieur. La priorité, c'est votre sécurité, messieurs-dames. Je ne devrais pas avoir besoin d'accéder à votre appartement, mais je ne pourrai vous le confirmer qu'après l'intervention.

En tout cas quelque chose dans ce goût-là, si ce n'est que Sam utilise sûrement des arguments techniques plus convaincants. En cet instant, il pointe du doigt une plaque d'égout sur le trottoir devant le magasin. Sam s'est préparé en étudiant le réseau des conduites de gaz la nuit dernière. Celia éprouve envers lui un sentiment de gratitude. Il est en train de risquer son emploi, sa promotion, son déménagement dans le Yorkshire. Pour elle. Et il n'a pas hésité une seconde. Elle regarde Mme D. et ses voisins disparaître dans leurs appartements respectifs pendant quelques instants, tandis que Sam ouvre sa camionnette et isole une portion du trottoir au moyen de panneaux annonçant des travaux de gaz. Le couple est le premier à réapparaître, portant chapeaux et manteaux. Après avoir échangé quelques mots avec Sam, l'homme et la femme prennent la direction d'Embankment.

Celia se ronge les ongles. Et si Mme D. n'avait pas cru à la fable de Sam et refusait de sortir ? Mais non, la voilà, emmitouflée dans son long manteau de laine fuchsia, son volumineux sac à main noir pendu à son coude. Elle hésite un instant, puis part dans la direction opposée au couple. Elle va sûrement s'acheter un magazine, avant de s'installer dans le confortable salon du *Strand Palace Hotel* pour boire un verre. Du moins, c'est ce que Celia espère. Elle s'oblige à patienter encore cinq longues minutes pour être sûre que Mme Denton n'a rien oublié, puis elle respire un grand coup et traverse la rue en courant, direction la librairie.

Sam a déjà ouvert la bouche d'égout. Il est en train de sortir des outils de l'arrière de sa camionnette.

— Bon, dit-il sans la regarder. Dépêche-toi d'entrer, moi je vais m'activer là-dedans.

Il désigne d'un signe de tête le trou béant au bord de la chaussée.

— Tout en surveillant, je vais m'arranger pour avoir l'air occupé, personne ne se doutera de rien. Au moindre danger, je frapperai très fort avec ce marteau sur un tuyau, trois fois de suite, ça devrait s'entendre depuis l'appartement. À ce signal, tu sors le plus vite possible. Si quelqu'un arrive, je le retiendrai à l'arrière du fourgon avec de la papperasse, mais ne traîne pas. C'est bien compris ?

— C'est compris, déclare Celia en affichant une assurance qu'elle est loin de ressentir. J'y vais. Dès que j'ai trouvé le paquet de M. Humphries, je sors. J'espère qu'il contient quelque chose d'intéressant.

Elle compte beaucoup sur ce paquet pour prouver sa théorie – à savoir que Humphries est le traître Claude Beaumont qui a vendu sa mère. Elle entre subrepticement par la porte de la boutique et va directement au comptoir pour prendre le double de la clé. Elle pousse un soupir de soulagement en la sentant sous ses doigts. Dieu merci, Mme Denton ne l'a pas changée de place.

Une fois franchie la porte menant à l'appartement, elle cherche à tâtons un interrupteur. Quand elle l'actionne, une ampoule nue s'allume au-dessus de sa tête. Elle grimpe l'escalier, tout le corps en tension. Elle a soudainement conscience que s'introduire dans la maison de son employeur est un délit. Elle prend un risque énorme. Bien sûr, elle veut désespérément venger Jeannie et cela suffit à ses yeux à justifier cette folle équipée, mais rien ne dit que le paquet de M. Humphries est toujours là. Et, même s'il y est, il ne contient peut-être rien de compromettant. Celia ralentit le pas. Elle

peut encore faire demi-tour et partir, ni vu ni connu. D'un autre côté, elle a déjà fait la moitié du chemin et le temps presse. Il n'y aura pas de meilleure occasion, elle doit agir aujourd'hui. Elle poursuit donc son ascension. Une fois en haut des marches, elle s'arrête un moment, le temps de s'orienter. À sa gauche se trouve une petite cuisine. Elle est tout d'abord frappée par le désordre qui y règne. Des casseroles près de l'évier attendent d'être lavées, des tasses et des assiettes sales traînent sur la table, avec de la nourriture desséchée. Une odeur rance plane dans la pièce et Celia remarque une poubelle qui déborde, juste derrière la porte. À voir Mme Denton, toujours tirée à quatre épingles avec ses beaux ensembles pull-cardigan et ses perles, elle ne s'était pas attendue à ça. Sans compter qu'elle l'entend souvent passer l'aspirateur. C'est tout de même incompréhensible.

Ne te laisse pas distraire.

Elle sort de la cuisine, tous les sens en éveil. Sa respiration résonne à ses oreilles, la peur lui donne des frissons. Elle tend l'oreille, guettant le moindre bruit. Ses yeux fouillent la pénombre du couloir. À droite, par une porte ouverte, elle aperçoit un salon. Pas là. Tout droit, une chambre et une salle de bains. La chambre est impeccable, comme si personne ne l'utilisait. Elle jette tout de même un coup d'œil dans l'armoire et la commode, mais les trouve vides. De retour dans le couloir, elle repère un autre escalier, plus étroit, qui mène au second étage. Elle grimpe les marches deux à deux. En haut, il y a une autre chambre, imprégnée de l'odeur entêtante du parfum de Mme Denton. L'un de ses cardigans est accroché au dossier d'une chaise et un édredon fleuri recouvre le lit. À côté de la fenêtre se trouve une coiffeuse sur laquelle sont posés pêle-mêle des bijoux, du maquillage, des bigoudis et des épingles à cheveux. Elle jette un coup d'œil par la fenêtre : les étroites marches en fer d'un escalier de secours descendent en zigzag le long du mur jusqu'à une petite cour où sont entreposées les poubelles, autour d'un carré de mauvaises herbes.

Le paquet n'est sûrement pas dans la chambre de Mme D. et Celia s'apprête à partir, mais quelque chose la retient. Et si la relation de Mme D. et de M. Humphries était plus intime qu'il n'y paraît ? Elle s'avance dans la pièce, ouvre la commode, soulève des pulls, des sous-vêtements, une chemise de nuit en coton. Le tout soigneusement plié. C'est assez désagréable de fouiller ainsi dans l'intimité de son employeur. Celia est mal à l'aise.

Puis elle repense à la déclaration de Mlle Clarke, lors de leur dernière

rencontre chez elle. « *J'ai besoin d'un peu plus que votre intuition et une photo granuleuse pour aller plus loin, Celia. Il nous faut des preuves tangibles.* »

Quel genre de preuves ? Elle ne sait même pas ce qu'elle cherche, si ce n'est le paquet que Mme D. a mis à l'abri pour M. Humphries.

Elle retourne dans le salon et regarde autour d'elle, de plus en plus désespérée. Non, il n'y a rien. Et si tout cela n'était que le fruit de son imagination, comme le pense Septimus ? Elle a entraîné Sam dans cette histoire, elle s'est introduite comme une voleuse dans un appartement. Ils ont pris tous les deux d'énormes risques, et tout ça sur la base de quoi ? D'une vague intuition qui s'est peu à peu transformée en obsession. C'était vraiment idiot. Elle aurait dû écouter Mlle Clarke et laisser à des professionnels le soin de rassembler les éléments nécessaires – s'ils existent.

Elle dévale l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Il lui reste un dernier espoir : trouver quelque chose dans le bureau de Mme Denton. La pièce, contrairement à la cuisine et à la chambre, est parfaitement bien organisée et rangée. Rien ne traîne, les tiroirs ne contiennent qu'un bloc-notes vierge, des enveloppes, un stylo-plume et de l'encre. Sur les étagères au-dessus du bureau se trouvent les registres de Mme Denton et une rangée de dossiers noirs, datant probablement du temps des Blythe – « Factures et reçus envoyés », « Factures et reçus payés », « Créanciers », « Comptes 1960-1961 », « Comptes 1961-1962 », etc. Sur le mur du fond, une bibliothèque est chargée de vieux volumes en cuir, de livres de poche, de quelques livres cartonnés et d'autres dossiers. Mais aucune trace du mystérieux paquet appartenant à Humphries. Zut et zut ! Si seulement elle pouvait trouver quelque chose, *n'importe quoi*, qui puisse justifier cette folle entreprise.

Celia soupire et remonte l'escalier jusqu'au couloir, pour jeter un dernier coup d'œil à l'étage avant de partir. C'est alors qu'elle découvre quelque chose qu'elle n'avait pas vu tout à l'heure car ses yeux n'étaient pas habitués à la pénombre : une autre porte dans le couloir, petite et étroite, située sous l'escalier menant au deuxième étage. Elle s'ouvre sur un réduit qui sert de placard et contient à première vue des accessoires et des produits de ménage – notamment l'aspirateur que Celia a si souvent entendu. Elle balaie du regard une serpillière, un seau et une planche à repasser calée contre le mur du fond. Il y a deux étagères. Sur celle du bas, des éponges, un plumeau, le fer à repasser. Rien d'exceptionnel. Mais sur celle du haut,

elle remarque une mallette de cuir. Elle la contemple fixement, n'en croyant pas ses yeux. Son cœur part au galop.

Impossible.

Elle la prend. C'est lourd.

Elle la dépose par terre dans le couloir et défait les fermetures avec des doigts qui tremblent, en retenant son souffle.

À l'intérieur, il y a bien un émetteur-récepteur qui n'est pas sans rappeler celui que Mlle Clarke lui a offert et qui a appartenu à sa mère – l'appareil de Mme D. est plus moderne, mais Celia n'a aucun doute.

Elle s'accroupit pour l'observer de près, tout en songeant à ce que Mlle Clarke lui a dit à propos des transmissions. Tout s'explique. L'aspirateur, c'était pour couvrir le bruit de l'émetteur. Son sang se glace dans ses veines.

Mme Denton se servirait de cette radio pour émettre des messages codés ?

Elle n'est donc pas *du tout* innocente.

Elle est donc une... *espionne* ? Est-ce possible ? C'est vrai que Humphries lui parlait dans une langue étrangère, le jour où elle a surpris leur conversation à propos du paquet. Ils sont *Russes* ? Les messages de Mme Denton sont donc destinés aux Soviétiques ? La librairie n'est que sa couverture ! Pas étonnant qu'elle ne s'intéresse pas aux livres.

Mme Denton n'est pas manipulée par Humphries : elle est de mèche avec lui.

Celia mesure à présent l'ampleur du danger qu'elle court, et cela lui donne le vertige. Elle tend l'oreille. Elle doit sortir de là. Rejoindre Sam. S'enfuir avant que Mme Denton ne revienne. Dès qu'elle sera en sécurité, elle appellera Mlle Clarke. Elle, au moins, saura quoi faire.

Elle replace la radio dans sa mallette et se lève d'un bond. La tête lui tourne. Elle se force à respirer lentement et profondément. Inspirer, expirer. Inspirer, expirer. Cet appareil suffira-t-il à impliquer Humphries ou Mme Denton ? Ils pourraient nier avoir eu connaissance de la présence de cet objet et prétendre qu'il était déjà là quand Mme Denton a emménagé.

Elle hésite. Il n'y a aucun bruit dans l'escalier. Sam n'a pas encore fait entendre le signal annonçant le retour de Mme Denton. De son côté, elle n'a toujours pas trouvé le paquet qui pourrait servir à incriminer M. Humphries. Elle doit encore chercher.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour passer la main sur l'étagère du

haut. Ses doigts effleurent un épais dossier. Est-ce que ce serait ça ? Elle tire le dossier. Il est lourd. Sur la couverture, elle lit : « Factures ». Comme elle l'ouvre en tremblant, plusieurs passeports s'en échappent et tombent par terre. Elle les ramasse et les ouvre. Il y en a quatre : deux pour M. Humphries et Mme Denton avec leurs photos, mais des noms différents ; deux autres pour des hommes qu'elle a vus une ou deux fois à la librairie, de soi-disant « clients ». En fouillant dans le dossier, elle trouve des feuilles vierges. Un briquet. Une enveloppe remplie d'étranges bouts de papier avec de petites taches carrées qu'elle n'arrive pas à déchiffrer. Un bloc contenant des pages d'un alphabet présenté par groupes de cinq lettres, sans doute un cryptogramme pour chiffrer les messages – ses entretiens avec Mlle Clarke lui ont appris quelques trucs. Elle contemple fixement son butin, osant à peine y croire. Ainsi, elle ne s'était pas trompée. Un sentiment de triomphe l'envahit, qui le dispute à la peur.

Il faut qu'elle sorte d'ici.

Elle en est à remettre les passeports en place quand elle entend un craquement dans le couloir. Elle se fige.

— Je vois que tu as découvert ma petite cachette, lance une voix derrière elle.

Elle se retourne et lâche le dossier, dont le contenu se répand à ses pieds. Mme Denton ! Pourquoi Sam ne l'a-t-il pas avertie, comme prévu ? Mais peut-être qu'il l'a fait et qu'elle n'a rien entendu. Et, tout à coup, elle remarque que Mme Denton est armée. Elle tient discrètement un pistolet à la hauteur de sa taille. Et ce pistolet est pointé sur elle.

Celia en a le souffle coupé. Elle est incapable de parler, son esprit part dans tous les sens. Elle cherche quelque chose à dire. Comment s'échapper.

— Inutile d'espérer fuir, déclare Mme Denton comme si elle avait lu dans ses pensées.

Sa voix est dure, très loin du ton doucereux qu'elle utilise habituellement.

— Il n'y a aucune issue. La porte de la boutique est verrouillée et Alfred est en train de monter l'escalier extérieur en ce moment même. Ce pistolet est chargé, au cas où tu en douterais. Et maintenant, jeune fille, il est temps de me dire pour qui tu travailles.

Cinquième partie

Camp de concentration Natzweiler-Struthof, juillet 1944

L'air de la montagne était vif et de plus en plus frais à mesure que la Volkswagen grimpait plus haut, avec son moteur qui peinait à gravir la pente de cette route défoncée. Ils roulaient vitres baissées, et Jeannie ferma les yeux un instant pour s'évader dans le passé. Elle se revit enfant, sillonnant les routes de campagne avec son père dans les vieux bus verts des lignes rurales, quand il l'emmenait en randonnée pour le week-end, en emportant leur tente, leur matériel de pêche, leurs vêtements imperméables et leurs lourds sacs à dos. Elle gardait un souvenir vivace du mélange de pure joie enfantine et d'excitation qui la prenait chaque fois qu'ils prévoyaient l'une de ces expéditions, rien qu'eux deux partant à l'aventure, sans savoir ce qui les attendait. Elle sourit en pensant à leurs longues veillées autour du feu de camp, quand ils chantaient de vieilles chansons françaises ou les chansons de marins que son père avait apprises à l'école, *Hey Ho, Up She Rises*, et *Blow The Man Down*.

La voiture prit un virage serré, presque sur deux roues, et Jeannie ouvrit les yeux en sursautant, de retour à sa réalité de prisonnière. Elle ne se trouvait pas dans un bus de campagne, mais dans une voiture avec trois autres femmes – Julienne, Simone et Céline –, sous la surveillance d'un officier nazi qui gardait son revolver sur les genoux et dont les yeux vigilants passaient de l'une à l'autre, constamment en alerte, comme s'il craignait qu'elles ne tentent de sauter de la voiture en marche.

Jeannie n'avait aucune idée de ce qui les attendait. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle était soulagée de quitter l'enfer de la prison de Karlsruhe. Depuis qu'elle avait été capturée à Paris à la fin de l'année précédente, elle avait enduré la torture et les mauvais traitements avec une seule idée en tête et un unique but : survivre et protéger la sécurité des agents de son réseau. Elle s'était raccrochée à l'espoir ténu de revoir l'Angleterre, un jour, quand la guerre serait finie. De revoir son père et sa mère bien-aimés. Parfois, elle s'imaginait retrouvant sa fille. La pensée de

Celia et une volonté de fer nourrie par sa haine contre Maurice Albert, l'homme qui avait orchestré sa capture et celle de ses compagnons de lutte, l'avaient aidée à ne rien lâcher aux nazis. Pas une seule information sensible. Plus ils la maltrahaient, plus sa détermination s'en trouvait renforcée. La souffrance et la mort, c'était probablement ce qui l'attendait de toute façon, alors elle ne leur donnerait rien de ce qu'ils voulaient. Rien.

Elle avait résisté à la Gestapo de l'avenue Foch. Elle avait résisté à ses gardiens de la prison de Fresnes, et à ceux de Karlsruhe, malgré l'enfermement et l'isolement, les chaînes, la douleur, la solitude, les privations. Quoi qu'on lui réservât à présent, elle ne voyait pas comment cela aurait pu être pire. Et puis... Maintenant qu'elle se trouvait au milieu de ces montagnes, qu'elle respirait de l'air pur et qu'elle pouvait voir le ciel, les arbres et l'herbe, elle avait l'impression de revivre. Il lui vint à l'esprit que la vie lui offrait une seconde chance. Les Allemands avaient renoncé à la faire parler. Là où on les emmenait, elle pourrait attendre la fin de la guerre sans trop souffrir. On lui avait parlé d'un camp de travail. Elle était capable de travailler dur. Ça ne la dérangeait pas. Si elle parvenait à rester suffisamment alerte et en bonne santé pour se rendre utile, elle survivrait à tout ça.

La voiture s'arrêta devant la porte principale du camp de concentration de Natzweiler-Struthof. Jeannie et les autres femmes descendirent de voiture, étirèrent leurs membres ankylosés et battirent des paupières pour se protéger de la lumière trop vive, en serrant contre elles leurs maigres possessions. Un garde leur fit franchir les portes du camp. Les tours de guet en bois de l'entrée semblaient avoir été construites à la hâte, et leur style grossier rappelait des fortifications médiévales. Mais les kilomètres de clôtures de barbelés, les multiples tours de guet et les baraques à perte de vue montraient qu'il s'agissait bien d'une prison. Le camp s'étalait sur une pente escarpée, jusqu'à une canopée d'arbres verts qui s'incurvait et se repliait dans le lointain, suivant la courbe de collines amarante. Dans la brume de la fin d'après-midi, un soleil pâlichon glissait lentement vers l'ouest, baignant la campagne d'Alsace-Lorraine d'une lumière rose et or. La beauté des lieux, très loin de la puanteur et de la misère d'une prison froide et humide, raviva un peu plus l'espoir de Jeannie. Elle glissa son bras sous celui de Julienne et ce fut d'un pas presque léger qu'elles franchirent ensemble les portes de leur prison.

Les gardiens les conduisirent en bas de la colline, vers la partie

principale du camp. La nouvelle de leur arrivée s'étant répandue comme une traînée de poudre, les prisonniers se pressaient contre les clôtures de part et d'autre du chemin – rien que des hommes – pour regarder passer ces femmes qui avançaient deux par deux, tête baissée pour ne pas croiser leurs regards hantés et affamés.

Quand elles atteignent le bloc central, on les fit entrer dans le bâtiment du crématorium, puis dans une cellule. Une dispute éclata alors entre les commandants SS. Simone, qui parlait couramment l'allemand, traduisit tout bas pour les autres d'un ton précipité.

— « Ce problème, c'est à toi de le résoudre, Ernst. » « Pourquoi moi ? » « Parce qu'on a ici quatre femmes particulièrement dangereuses, parmi des milliers de détenus masculins. Qu'est-ce qu'on va faire d'elles ? »

Simone jeta un regard angoissé à ses compagnes et attendit la suite.

— « Ce sont des prisonnières nuit et brouillard [2]. Elles ne sont pas sous ma responsabilité. » « Elles ne sont sous la responsabilité de personne. C'est bien là le problème. On a simplement ordre de s'en débarrasser par le moyen de notre choix. Il est par ailleurs interdit d'enregistrer leur venue, car il ne doit rester aucune trace de leur passage. À nous de nous débrouiller. »

Les femmes se tinrent les mains et se blottirent instinctivement les unes contre les autres. Jeannie jeta un coup d'œil à travers les barreaux. Autour d'elles, dans les cellules voisines, d'innombrables paires d'yeux brillaient dans le noir.

Les discussions entre les Allemands se poursuivirent un moment à voix basse, mais Jeannie et les autres n'entendaient plus ce qu'ils se disaient. À un moment donné, l'un des soldats ordonna aux prisonniers de s'écarter des barreaux et de cesser de regarder les femmes, en menaçant d'exécution immédiate ceux qui désobéiraient.

Enfin, les officiers semblèrent avoir trouvé une solution. Le commandant envoya chercher les médecins du camp ainsi que le détenu préposé au feu, lequel reçut l'ordre d'alimenter les fours du crématorium.

Les femmes se tassèrent un peu plus les unes contre les autres.

Il y eut de nouvelles discussions animées avec les médecins qu'on avait fait venir, tandis que ceux-ci secouaient violemment la tête, refusant visiblement une demande des officiers SS, qui se mirent en colère. Pendant ce temps, le préposé au feu pelletait du charbon dans les ouvertures voûtées des fours crématoires. Le grondement des flammes et la chaleur ne

cessaient d'augmenter.

— Il n'y a que trois doses, et ces femmes sont au nombre de quatre, déclara l'un des médecins.

— Je ne vois pas d'autre solution ! cria le commandant du camp. Faites en sorte que ça marche, et vite. Je me fiche de savoir comment vous répartissez les doses. Faites-le et c'est tout. C'est un ordre.

Les médecins acquiescèrent et partirent, abandonnant à sa besogne le préposé aux fours.

Jeannie chercha des mots de réconfort pour ses compagnes, mais elle ne put en trouver. Aussi, elle fit comme elles. Elle s'accroupit et attendit.

Quelques minutes plus tard, un médecin passa devant leur cellule d'un pas lourd, le souffle court. Il était blême, la sueur perlait à son front, ses mains tremblaient. Il disparut dans une pièce qui devait être selon Jeannie une salle d'examen. Après quelques minutes, il vint chercher une première prisonnière et la fit entrer.

Il les appela tour à tour. Jeannie fut la dernière.

— Je vais vous vacciner contre le typhus, lui expliqua-t-il dès qu'elle se trouva à l'intérieur de la salle d'examen. C'est la routine pour les nouveaux, ajouta-t-il avec des excuses dans la voix.

Pendant qu'elle attendait, comme elle ne voyait pas revenir les autres, son angoisse avait augmenté. À présent, la peur lui tordait les entrailles et lui comprimait la poitrine comme un étau. *Sois courageuse*, se dit-elle. *Ce sera bientôt fini.*

— S'il vous plaît, ordonna le médecin d'un ton extrêmement poli, déshabillez-vous et ne gardez que vos sous-vêtements.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Pour recevoir votre injection, répondit-il patiemment.

Elle s'interrogea à propos de la dose manquante. Avaient-ils réussi à en trouver une de plus, ou bien avaient-ils donné à chacune un peu moins que ce qui était prévu ?

— Ensuite, vous irez vous asseoir près du gardien sur le banc et quelqu'un vous apportera vos vêtements de prisonnière.

Il se pencha, puis se détourna, comme s'il voulait se montrer délicat en ne la regardant pas se déshabiller.

Tout en ôtant ses vêtements avec des gestes lents, Jeannie observa le médecin. Ses mains tremblaient, il avait la nuque en sueur.

Elle plia soigneusement sa robe et la posa sur la chaise, au moment

précis où le médecin attrapait la fiole de vaccin, résolument, comme s'il avait soudain pris sa décision. Elle avait compris ce qui l'attendait, mais quelque chose en elle refusait encore d'y croire. C'était impossible.

Du coin de l'œil, elle aperçut l'ombre de Celia, qui souriait en lui tendant les bras.

« *Maman. Tout va bien, maman. Je suis là, avec toi.* »

Elle sentit une aiguille s'enfoncer dans la chair tendre de sa cuisse et un liquide froid pénétrer sous sa peau. Après la piqûre, elle alla s'installer à l'extérieur, sur le banc que lui avait indiqué le médecin. Depuis les cellules, des yeux l'observaient dans la pénombre. Elle n'eut pas à attendre longtemps. Elle eut d'abord un vertige, puis la nausée. Elle se sentit partir. Ce fut alors que la terreur s'empara d'elle. On ne lui avait pas injecté un vaccin contre le typhus. Elle en eut la certitude juste avant de sombrer dans l'obscurité. Puis elle eut vaguement l'impression d'être traînée au sol. Elle aurait voulu résister. Ne pas se laisser emmener. Mais elle était sans force. Les ténèbres se refermaient sur elle. Elle entendit une voix, la sienne, qui semblait venir de très loin. *Pourquoi* ?*

Il y eut un éclair de lumière blanche, une épouvantable chaleur.

La voix de son père : *Jeannie Cœur de Lion*. Mon cœur de lion.*

Sa dernière pensée fut qu'elle allait disparaître sans laisser de traces.

En silence. Dans la nuit et le brouillard.

Dehors, les prisonniers observaient sans un mot la fumée qui s'échappait de la haute cheminée du crématorium en se détachant sur le ciel du crépuscule. Une, deux, trois fois, puis une dernière et quatrième fois. Enfin, le feu mourut lentement.

Les hommes restèrent là, immobiles et silencieux. Autour d'eux, les oiseaux chantaient leur ode au crépuscule et les feuilles bruissaient sous l'effet de la brise. Lentement, le soleil plongeait sous l'horizon, déployant des traînées rouge sang au-dessus des collines lointaines, tandis que les lignes irrégulières des arbres se dressaient, sentinelles d'un noir d'encre contre le ciel vibrant.

— C'est pour vous que je travaille ! s'écrie Celia.

— Ne fais pas l'idiote avec moi, s'il te plaît, s'énerve Mme Denton, rouge de colère, en agitant son revolver. Tu m'as parfaitement comprise. Alors je répète ma question : tu travailles pour qui ? Le MI5 ou la CIA ?

— Madame Denton, je vous assure que je ne comprends même pas votre question. C'est un énorme malentendu. Je peux vous expliquer...

— Si tu refuses de parler, Alfred interrogera ton complice.

Le cœur de Celia s'arrête.

— Sam n'a rien à voir avec ça ! s'exclame-t-elle d'une voix altérée. Je vous en prie ! Que lui avez-vous fait ?

Mme Denton ne daigne pas répondre et se place de manière à lui barrer l'accès à l'escalier menant au rez-de-chaussée.

— Je m'en doutais, poursuit-elle. Le jour où tu m'as harcelée de questions, j'ai dit à Alfred : « Celle-là, elle n'est pas aussi sotte qu'elle en a l'air. Elle est trop curieuse, on devrait se débarrasser d'elle. » Mais il ne m'a pas crue. Pour lui, tu étais bien mignonne, mais un peu sotte, et surtout ta présence était indispensable pour ma couverture.

On entend un grand bruit qui semble provenir de la librairie. Mme Denton relâche son attention durant une fraction de seconde, et Celia en profite pour foncer vers l'interrupteur et éteindre la lumière, les plongeant ainsi dans l'obscurité. Elle dévale l'escalier, en dépit de ses jambes en coton, manque de trébucher, parvient à se rattraper. Mais, lorsqu'elle essaie d'ouvrir la porte donnant dans la boutique, elle la trouve verrouillée.

Elle est prise au piège. La lumière se rallume et la silhouette de Mme Denton apparaît en haut de l'escalier.

— Il n'y a pas d'issue de ce côté, dit-elle. Dépêche-toi de revenir. Je pourrais m'énerver et être tentée de me servir de mon arme.

Celia remonte lentement l'escalier avec la démarche raide d'un automate. Étrangement, depuis qu'elle sait qu'elle n'a pas d'échappatoire, sa terreur s'est envolée.

— Qu'est-il arrivé à mon ami ? demande-t-elle. Il est innocent et n'a rien à voir avec tout ça. Si vous le laissez partir, je vous expliquerai.

Des pas résonnent dans l'escalier extérieur, puis la porte s'ouvre à la volée et Alfred Humphries apparaît, tout rouge. Effrayée par son air furieux, Celia se plaque contre le mur. Il se jette sur elle, lui saisit le bras et le serre à la faire crier. Mais soudain elle prend conscience d'avoir devant les yeux le visage du traître qui a vendu sa mère. Sa colère lui fait oublier la peur et lui insuffle une énergie dont elle ne se serait pas crue capable.

— Je sais ce que vous avez fait, crache-t-elle. Vous êtes ignoble et monstrueux.

Elle se débat pour se libérer de l'emprise de Humphries et le gifle de sa main libre.

— Vous avez tué ma mère !

Elle parvient à l'atteindre à la mâchoire. Tout en poussant un grognement de douleur, il manœuvre pour l'obliger à pivoter, et elle se retrouve les mains dans le dos, prise dans un étau. Un homme costaud entraîné aux techniques de meurtre silencieux, contre une frêle jeune fille entraînée à la sténographie et à la dactylographie : le combat n'est pas équitable, même si elle a l'avantage de la jeunesse...

Mme Denton et Celia se dévient du regard. Mme Denton abaisse son arme.

— Apporte-moi une corde, ordonne Humphries. Je vais attacher cette petite salope. Elle a plus de force qu'il n'y paraît.

Mais Mme Denton ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-elle à Celia. C'est quoi cette histoire avec ta mère ?

Celia est obligée de se pencher en avant, à cause de Humphries qui lui tord toujours le bras au risque de lui briser les os. Il lui fait atrocement mal, elle transpire abondamment, elle a le dos et le cou en sueur, ses vêtements lui collent à la peau. Elle s'efforce de respirer calmement et ne quitte pas Mme Denton du regard. Elle compte sur ce qu'il reste de leur complicité passée. Elles ont travaillé ensemble. Elles sont toutes deux des femmes dans un monde dominé par les hommes.

— Écoutez, madame Denton, je suis désolée, je n'ai aucune idée de qui vous êtes, ni de ce que vous faites dans la librairie, et au fond je crois bien que ça m'est égal. Je travaille ici depuis des années. J'aime les livres, c'est tout. Mais depuis que cet homme vous rend visite, j'ai découvert par hasard

qu'il n'est pas celui qu'il prétend être. En vérité, Alfred Humphries s'ap...

— La ferme ! l'interrompt Alfred en tordant un peu plus le bras de Celia, ce qui la fait de nouveau hurler de douleur.

Mme D. lève la main pour demander à Alfred de cesser. En grommelant, il relâche un peu sa pression sur le bras de Celia.

— Poursuivez, au contraire, mademoiselle Duchesne. Je suis impatiente d'entendre la suite.

Celia prend le temps de souffler, puis elle reprend.

— Alfred Humphries est en vérité un Français nommé Claude Beaumont, alias capitaine Albert, un traître à ce pays qui a livré ma mère aux nazis. À cause de lui, elle a été exécutée alors qu'elle n'avait que vingt et un ans. Peu m'importe ce qu'il fait ici en ce moment, ce qui compte pour moi, c'est cette coïncidence incroyable qui l'a mis sur mon chemin, comme si une force dans l'univers avait voulu que je le rencontre. Sachez en tout cas qu'il n'est absolument pas digne de confiance. Et si je suis venue fouiller votre appartement, c'est pour chercher des preuves contre lui, n'importe quoi, parce que je veux qu'il paie pour ce qu'il a fait à ma mère.

Mme Denton en reste bouche bée. Elle s'agrippe à la rampe. De toute évidence, elle ne s'attendait pas à ça. Elle tourne son regard vers Alfred Humphries.

— C'est vrai ça, Alfred ?

Il lâche les mains de Celia, la saisit violemment par les épaules pour la placer face à lui et la dévisage un instant.

— Incroyable, murmure-t-il dans un souffle, les yeux écarquillés, visiblement sous le choc. Anya. Tu es la fille d'Anya. Je vois enfin la ressemblance. Ton visage me semblait familier et je me demandais pourquoi...

Puis, soudain, son expression change et il pousse un cri étouffé :

— Donc c'est bien *elle* que j'ai vue ! J'en étais sûr. Tu es en contact avec Clarke, n'est-ce pas ? Je t'avais bien dit que je pensais avoir vu cette salope traîner par ici, Vera. Tu croyais que je me faisais des idées, mais je n'oublie jamais un visage...

Celia regarde droit dans les yeux l'homme qui a dénoncé sa mère. Celui en qui une jeune femme innocente avait placé sa confiance dans des circonstances extrêmement risquées. Les larmes lui brouillent la vue et elle sent monter en elle une fureur d'une violence inouïe.

— C'est à cause de vous qu'elle a été exécutée, hurle-t-elle en essayant

encore de se libérer de l'emprise d'Alfred pour se jeter sur lui. Vous l'avez trahie.

— C'est faux, proteste-t-il en la plaquant contre le mur. J'ai été acquitté, lavé de cette accusation. Alors tu vas la fermer et nous dire qui...

— Alfred, nous n'avons pas le temps, l'interrompt Mme Denton. Nous devons partir.

— Oui, Vera, je sais, mais...

— C'est un ordre ! hurle-t-elle. Enferme-la avec le garçon, je vais chercher mes affaires.

Et, là-dessus, elle pivote sur ses talons et se dirige vers l'escalier. Tant pis pour la solidarité féminine. Les larmes coulent sur les joues de Celia. Elle se sent totalement impuissante.

Humphries suit d'un regard haineux Mme Denton qui s'éloigne, mais il ne dit rien. Il tire brutalement Celia vers l'escalier, et elle comprend qu'il veut l'emmener dans la cave, afin de prendre tranquillement la fuite avec Mme Denton. Elle se débat pour lui résister, de toutes ses forces, et parvient dans un premier temps à dégager ses bras. Mais il la bloque à nouveau et lui tord le poignet tout en l'entraînant dans l'escalier.

En bas des marches, il la pousse à l'intérieur de la boutique et s'arrête non loin du comptoir, près de l'entrée de la cave. Elle entend Sam cogner à la porte et crier. Jamais elle n'aurait dû l'impliquer.

Profitant de ce que Humphries relâche un instant son attention pour déverrouiller la porte, elle tend son bras libre vers le comptoir et sa main rencontre un épais livre à la couverture de cuir. Elle s'en saisit sans la moindre hésitation, décrit un grand arc de cercle pour prendre de l'élan, et abat le livre sur la tempe d'Alfred Humphries. Il pousse un cri, lâche son poignet et titube. Rassemblant ses forces, elle se jette sur lui, et il tombe sur le côté. Sa tête heurte durement le bord du comptoir en verre. Celia entend distinctement un craquement. Les yeux d'Alfred Humphries se révulsent. Il s'effondre.

Elle lâche alors le livre et ouvre la porte de la cave avec la clé restée sur la serrure. Aussitôt, Sam pousse le battant.

— Dieu merci, tu vas bien ! s'exclame-t-il.

Elle est dans ses bras. Il la serre contre lui.

— Oh, Sam, pardon. Pardon pour tout ça.

Sam contemple le corps de Humphries qui gît au sol. Il lâche Celia et se baisse pour ramasser le livre.

— *Guerre et Paix* ! s'exclame-t-il. C'est de circonstance !

La clé de la porte donnant accès à l'escalier de l'appartement est restée elle aussi dans la serrure. Celia s'empresse de verrouiller, pour empêcher Mme Denton de sortir par là. Elle tend ensuite le trousseau à Sam.

— Cette autre clé est celle de la porte extérieure. Il faut aller la fermer et laisser la clé en place pour que Mme D. ne puisse pas déverrouiller de l'intérieur. Pendant ce temps, je vais appeler la police.

Elle décroche le combiné et compose le 999.

— Mme Denton va sûrement essayer de s'enfuir par l'escalier de secours, mais elle est armée, alors ne prends pas le risque d'intervenir, recommande-t-elle à Sam. Espérons que la police arrivera à temps pour l'intercepter.

Il acquiesce et tend *Guerre et Paix* à Celia avant de partir :

— Si jamais cet énergomène remue, frappe aussi fort que la première fois.

Au bout du fil, une voix claire demande à Celia si elle a besoin de la police, des pompiers ou d'une ambulance.

— Police, répond-elle. Venez vite, s'il vous plaît. Il y a un homme blessé et une femme armée...

D'une voix tremblante, elle donne l'adresse de la librairie.

Une fois la police en route, elle téléphone à Mlle Clarke, tout en surveillant Alfred Humphries du coin de l'œil.

— Mademoiselle Clarke, vous devez venir tout de suite à la librairie, dit-elle. J'ai les preuves qu'il vous fallait.

Celia monte dans le bus 18 en direction de Paddington. Elle ne cesse de repasser dans sa tête les événements qui viennent de se dérouler. *Ils l'ont arrêté !* Les policiers sont arrivés quelques minutes après son appel au 999. Ils ont menotté Humphries, et Mme Denton a été interceptée alors qu'elle tentait de fuir par l'escalier de secours à l'arrière du bâtiment. Celia a laissé son nom et son adresse à l'officier responsable, puis elle est partie. Sam et Mlle Clarke sont restés pour attendre l'équipe spéciale de Scotland Yard, qui a dû maintenant arriver. Celia contemple par la vitre la nuit qui tombe lentement. L'euphorie d'avoir retrouvé celui qui a trahi Jeannie s'estompe à mesure que le bus se rapproche de l'endroit où elle doit descendre. Son moral chute un peu plus à chaque tour de roue. Elle pense à Septimus qui l'attend.

Une bataille intérieure fait rage en elle. Mais, d'une certaine manière, sa décision est déjà prise.

Il n'est pas trop tard. Je ne suis pas obligée d'aller jusque-là.

Et pourtant je vais le faire.

Le bus stoppe et redémarre, manœuvrant son énorme masse au fil des arrêts pour entrer et sortir du trafic. Et pendant ce temps, Celia réfléchit. En ce moment même, le président des États-Unis et le celui du Præsidium du Soviet suprême s'interrogent chacun de leur côté, avant de décider de l'avenir du monde. Pour cela, ils ne peuvent se fier qu'à leur jugement, même s'ils ont écouté durant des heures les opinions contradictoires de leurs nombreux conseillers. Elle espère qu'ils seront également capables d'entendre la voix des peuples qui aspirent à vivre en paix et ne veulent pas être anéantis à cause d'une simple erreur de jugement. Elle espère que l'un de ces deux hommes aura suffisamment de sagesse (en faisant notamment appel à sa part féminine) pour reculer et admettre que la paix passe avant son ego, et même avant la victoire.

Car dans une guerre nucléaire, il n'y a pas de vainqueur.

Le bus s'arrête peu avant Lancaster Gate, et Celia descend le petit escalier en colimaçon de la martingale. Elle sort dans la nuit. Dehors souffle

un vent violent et chargé de pluie. Elle resserre son écharpe autour de son cou et prend Westbourne Street vers le nord, laissant derrière elle la vaste étendue sombre de Hyde Park. Son estomac qui gronde lui rappelle qu'elle n'a mangé que deux biscuits pour le thé depuis ce matin. Elle suit les indications données par Septimus pour se rendre à son appartement, tout en se demandant pourquoi elle n'est encore jamais allée chez lui depuis le temps qu'ils se fréquentent. Il lui a caché tant de choses...

Arrivée à peu près au milieu de Sussex Gardens Street, elle s'arrête devant un immeuble géorgien comportant six étages, en briques rouges. C'est là que Septimus habite. Elle appuie sur la sonnette. Tout près d'elle, elle entend le son étranglé d'un renard qui glapit. Quelque part dans les appartements, un téléphone sonne et quelqu'un décroche. Il y a un déclic quand Septimus ouvre la porte, puis il apparaît, souriant, et jette un bref regard derrière elle, de gauche à droite.

— Je suis si heureux de te voir, dit-il d'une voix chaleureuse et soulagée. J'avais très peur que tu ne viennes pas.

L'appartement de Septimus est au deuxième étage sur rue. Il est étonnamment spacieux, avec des canapés confortables, une cuisine pourvue d'un équipement moderne, une chambre à coucher avec un lit double aux couvertures froissées. Une valise à moitié pleine est posée à terre. Il y a dans le salon un carton contenant des effets personnels – quelques livres et une photo encadrée. Sa vie – toute sa vie – tient dans une valise et un carton.

Celia sent une boule enfler dans sa gorge, une douleur sourde lui comprimer la poitrine.

— Septimus... Je ne veux pas te donner de faux espoirs. Je suis ici pour te dire que j'ai bien réfléchi. Je ne pars pas.

Il accuse le coup sans ciller. Sous l'éclairage ambré de la pièce, ses yeux sont plus fauves et léonins que jamais.

— Je vais nous chercher à boire, dit-il après un temps de silence.

Il lâche enfin son regard pour aller dans la cuisine, et elle l'entend ouvrir le réfrigérateur.

— C'est tout ce que j'ai, s'excuse-t-il en revenant avec deux bouteilles de bière. Comme j'avais prévu que nous partirions demain à la première heure...

Celia prend la bouteille qu'il lui tend. Elle déteste la bière, mais boit quand même une longue rasade dont elle sent à peine le goût.

— Septimus... Je ne peux pas m'enfuir avec toi pour t'épouser. Je suis désolée.

Il l'entraîne dans un canapé et passe un bras autour de ses épaules, mais elle s'écarte de lui.

— Je ne peux pas venir avec toi, Septimus, insiste-t-elle en tâchant de résister au pouvoir magnétique de ses beaux yeux. Parce que je sais tout. Tu n'es pas Septimus Nelson.

Elle lit sur son visage le choc produit par cette déclaration. Elle voit ses pupilles qui se dilatent. Elle sent le frisson qui le parcourt.

— Septimus Nelson était un Canadien né en 1936 et décédé en 1941 à l'âge de cinq ans, d'une pneumonie consécutive à une grippe, poursuit-elle. Tu l'as ramené à la vie peu avant ton arrivée à Londres, en prenant son identité.

Septimus secoue la tête d'un air incrédule.

— Comment diable as-tu découvert tout ça ? soupire-t-il.

Elle hausse les épaules.

— J'ai fait des recherches. Ou plutôt, Mlle Clarke s'en est chargée pour moi.

— Mais pourquoi ? Je n'ai jamais eu l'impression que tu te méfiais de moi.

Il la dévisage. Comme s'il la réévaluait.

Celia repose lentement sa bouteille vide sur la table.

— Pourquoi faut-il toujours que les hommes sous-estiment la capacité des femmes à être un tant soit peu perspicaces, ou à posséder ne serait-ce qu'une petite parcelle d'intelligence ?

Septimus prend sa tête entre ses mains.

— Comment ai-je pu être aussi stupide ? murmure-t-il d'une voix étouffée. Qu'est-ce qui m'a échappé ?

— Dès notre première rencontre, je me suis posé des questions sur ce qui t'amenait vraiment à la librairie. Évidemment, quand tu as commencé à t'intéresser à moi, j'ai cru que je te plaisais, mais j'ai toujours pensé que tu me cachais la vraie raison de tes fréquentes visites à la librairie. De plus, entre ce que tu me racontais et ce que me disait Mme Denton, il y avait toujours un léger décalage. Tu évitais de parler de ton passé. Quand j'évoquais la Californie, tu devenais nerveux, tu ne répondais pas, tu t'arrangeais pour changer de sujet. Là où j'ai commencé à vraiment douter, c'est quand je t'ai parlé de mes doutes au sujet de l'identité d'Alfred

Humphries et que tu m'as tournée en ridicule. Ta réaction excessive m'a confortée dans l'idée que je tenais quelque chose.

Comme Septimus ne dit rien, elle poursuit :

— Alors j'ai tout raconté à Mlle Clarke. Elle est retraitée, mais elle a gardé pas mal de contacts dans le milieu du renseignement par l'intermédiaire de la CIA, du MI5 et de son vieil ami l'ambassadeur David Bruce. Eux, ils m'ont prise au sérieux, contrairement à Mme Denton et à M. Humphries, qui me voyaient comme une fille naïve et un peu sottée, et aussi à toi, qui me croyais aveuglée par l'amour. Mlle Clarke a pu récemment entrer en contact avec les bonnes personnes au Canada et en Amérique, et ce soir j'ai enfin appris la vérité. À savoir que Vera Denton et Alfred Humphries – mais je devrais sans doute les appeler par leurs vrais noms, Maria Kirova et Claude Beaumont – ont eu droit comme toi à une nouvelle identité en Amérique. Ensuite, après une formation, on les a envoyés en Angleterre pour une mission secrète spéciale, sous tes ordres. Tu étais chargé de mettre en place un réseau d'espions illégaux, en dehors de la protection de l'ambassade soviétique, afin de voler des secrets sur les armes nucléaires américaines et britanniques, et de les communiquer à Moscou. L'objectif était de combler l'écart entre la capacité nucléaire de l'URSS et celle de l'Amérique. Mme Denton te servait de canal avec Moscou et la librairie n'était que sa couverture. Il est très regrettable, pour vous tous, qu'elle ait choisi la librairie dans laquelle je travaillais et qu'elle m'ait gardée comme vendeuse. Mais je ne peux pas m'attribuer tout le mérite de leur arrestation. Il s'avère que les services secrets britanniques et américains la surveillaient. Par contre, ils ne savaient rien de toi, de l'étendue de ton réseau et de toute l'organisation qui était derrière tout ça.

Septimus secoue la tête, comme s'il n'arrivait toujours pas à y croire.

— Eh bien, à ce que je vois, tu es très bien renseignée.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, Septimus, c'est ce que tu comptais faire de moi si j'avais accepté de m'enfuir avec toi demain. Pourquoi m'emmener ? Je t'aurais ralenti, j'aurais gêné ta fuite. Seul, tu étais forcément plus rapide. Tu aurais disparu sans laisser de traces, tu aurais pris une autre identité, tu aurais continué ton travail ailleurs. Est-ce que tu avais tout simplement prévu *de te débarrasser de moi* ?

Septimus sursaute, comme si on l'avait giflé.

— Jamais ! Je ne t'ai pas menti sur mes sentiments, Celia. Aucune autre femme n'a jamais vraiment compté. Tu es la seule. Tu es tout pour moi. Il

faut me croire.

— Comment pourrais-je te croire après tant de mensonges ?

— Mes sentiments sont sincères, tu dois bien le sentir, tout de même. Comment te convaincre ? Celia, tout ce que je veux, c'est te protéger. Il me semblait que le meilleur moyen d'y parvenir, c'était aussi que tu ne saches rien de ma véritable identité.

Comme il se tourne vers elle, elle voit ses joues trempées de larmes. Ça lui fait comme un coup de poignard dans le cœur. Et s'il ressentait vraiment quelque chose pour elle, après tout ?

— Très bien, soupire-t-il. Tu ne connais qu'une partie de la vérité. Je vais tout te dire, et alors peut-être que tu comprendras. Mon vrai nom est Vassili Petrov. Je viens d'un petit village de Sibérie situé dans une contrée sauvage, à l'écart de tout. La ville la plus proche, Krasnoïarsk, se trouve à des heures de route. Mon père était un scientifique et travaillait, comme la plupart des hommes du village, dans l'immense usine d'aluminium de cette ville. Il était absent de la maison des semaines durant, revenait pour quelques jours, repartait de nouveau. Il est mort subitement alors que j'étais très jeune. Ma mère pensait qu'on avait pu l'assassiner, mais elle n'en parlait qu'en privé.

Il s'interrompt un instant, le regard perdu dans le vide.

— J'ignore si c'est vrai, reprend-il. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait des liens avec le KGB, qui n'a pas tardé à s'intéresser à moi. J'étais brillant à l'école, discipliné, excellent en mathématiques et en sciences – ils ont tout de suite compris que je ferais une bonne recrue. J'aurais sans doute pu continuer à vivre heureux avec ma mère dans mon petit village. Nous étions très pauvres, mais je n'avais pas la sensation de manquer de quoi que ce soit car tout le monde était logé à la même enseigne. J'avais tout ce dont un enfant a besoin pour s'épanouir : la nature, des amis, l'école. Mais, quand j'ai eu dix ans, des hommes du KGB ont rendu visite à ma mère et lui ont fait une offre qu'elle ne pouvait pas refuser. Il s'agissait de m'envoyer en Amérique avec une nouvelle identité. Je devais me fondre dans la masse, m'imprégner de la culture américaine, passer pour un Américain, mais sans oublier qui j'étais vraiment. Je logerais chez ma tante Sylvie, la sœur de ma mère – celle qui était ballerine. Elle s'était enfuie à l'Ouest lors d'une tournée avec sa troupe et avait épousé un militaire américain, qui la battait et avait fini par l'abandonner. Le KGB nous a donné à tous les deux une nouvelle identité, une maison et une vie en Californie. Sylvie était censée

m'élever et me présenter comme son fils, mais j'appartenais au KGB. Des agents venaient régulièrement chez nous, à San Francisco. J'ai eu droit à un entraînement poussé dès l'âge de dix ans, après l'école, pendant les week-ends et les vacances scolaires. Il y avait chez nous un défilé d'hommes anonymes, dont certains couchaient avec ma tante, en se passant parfois de son consentement. On m'a présenté Maria Kirova – Mme Denton – quand j'avais dix-sept ans. Comme moi, on la formait à être un agent dormant à l'Ouest.

Septimus (elle n'arrive pas à l'appeler Vassili) marque une pause et la dévisage, comme s'il tentait de décrypter ce qu'elle pense. C'est tragique, tout ce qu'il lui raconte. D'une certaine manière, elle sait que c'est la vérité, même si cela semble absurde. Pour la première fois, il abandonne son armure, son assurance, son personnage sophistiqué et ses airs supérieurs – il lui montre sa fragilité et la confusion qui l'habite. Ce n'est pas facile pour lui de parler de tout ça, car on lui a seriné depuis son enfance qu'il ne devait le révéler à personne. Il a été recruté alors qu'il n'était encore qu'un enfant ! Un enfant ! Quel genre de gouvernement fait travailler des enfants à son service ?

Elle ne sait plus quoi dire.

— Je suis... C'est terrible, Septimus. On t'a volé ta vie... Tout cela est affreux.

Septimus secoue la tête, s'agite.

— Non, tu ne comprends pas, ce n'est pas affreux. Je me bats pour une humanité meilleure ! Depuis que j'ai obtenu un poste clé à l'ambassade américaine, j'ai pu transmettre des informations vitales sur ce que les Américains ont en tête et sur les conseils qu'ils reçoivent des Britanniques. Tout cela aide le gouvernement soviétique à prendre des décisions. Je ne suis qu'une des nombreuses sources qui contribuent à orienter leur politique, mais ma mission est importante. Et surtout...

Il lui prend la main :

— Tout ce que je fais, c'est pour préserver la paix. Toi et moi, nous voulons la même chose, n'est-ce pas ?

Il lui sourit. Ses yeux l'implorant.

— Si ce que je fais permet au communisme de triompher, alors mes sacrifices n'auront pas été vains... Tu as du mal à l'admettre, parce que tu es conditionnée et qu'on t'a appris à craindre tout ce qui venait de mon pays, mais au fond tu veux la même chose que moi : une société où tous

seraient égaux, où tout le monde mangerait à sa faim et aurait droit à une éducation, à un travail, à une vie décente. Les hommes comme les femmes.

— Septimus...

Elle est totalement à court de mots. Dans sa tête, c'est un tumulte de pensées qui se bousculent et tourbillonnent, si bien qu'elle a du mal à formuler une idée claire. Mais le temps presse. Elle tient à aller jusqu'au bout :

— Où comptais-tu m'emmener, Septimus ? En Sibérie ? Quand allais-tu me mettre au courant de tes projets ? Et pourquoi fuir, puisque ce que tu fais ici est tellement important ? Je ne comprends pas...

La sueur perle au front de Septimus. Il lui tient toujours la main et elle sent ses paumes moites.

— Le problème, ce sont les événements, dit-il en se rapprochant de nouveau d'elle. Tout se précipite. Je ne vois pas comment la guerre pourrait être évitée. Un avion U2 américain a été abattu à Cuba. Un autre s'est égaré au-dessus du territoire russe dans le Nord et, aux dernières nouvelles, des chasseurs MIG ont été envoyés pour l'intercepter. En ce moment même, quatre sous-marins nucléaires sont traqués par la marine américaine dans l'Atlantique – les hommes qui sont à l'intérieur pensent probablement que la troisième guerre mondiale a déjà éclaté. Sais-tu à quel point il est difficile de communiquer avec les sous-marins, les navires et les avions, dès lors qu'ils sont en mission ? C'est la plupart du temps impossible. Ils ont tous certainement reçu l'ordre d'utiliser leurs armes nucléaires si on les attaquait. Et les hommes, comme on le sait, se comportent de manière imprévisible quand ils sont privés de sommeil, ou soumis à une tension ou à une peur extrême. Il suffit d'une erreur. Un seul tir, et ce sera fini.

— Désolée, Septimus, mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Ce que je veux dire, Celia, reprend-il en déglutissant avec difficulté tandis que la sueur accumulée à la racine de ses cheveux commence à dégouliner sur son visage, c'est que personne ne peut plus rien faire. Il ne nous reste plus qu'à prier pour que le pire ne se produise pas. Mais cela n'empêche pas de tenter de protéger ceux que l'on aime. Mes ordres sont de quitter Londres. Ce soir, et pas demain matin. On m'a informé que mon réseau était compromis – à cause de tes recherches, je viens de le comprendre. Je pars en Écosse dès ce soir, avec ou sans toi. Ils ont prévu un avion pour moi à la première heure demain, à condition qu'il y ait encore des avions et un endroit où aller. On me donnera une nouvelle identité. Je

dirigerai un autre réseau. Viens avec moi, Celia, je t'en prie, je ne veux pas partir sans toi. Je t'aime, je suis sincère. Je suis persuadé que nous ferions une équipe formidable. Tu dois m'épouser. Maintenant que tu sais tout, tu n'as plus le choix, il faut que tu me suives.

Ils demeurent silencieux un instant. Il scrute son visage, il attend.

— C'est impossible..., commence-t-elle. Septimus, je vois que tu crois m'aimer. Et j'avoue que de mon côté j'étais en train de tomber amoureuse de toi. Mais l'homme qui me plaisait, c'était le Septimus que je croyais connaître. Pas *Vassili Petrov*, ou peu importe ton vrai nom – pas l'espion. De ton côté, tu crois me comprendre, mais tu te trompes. Septimus, je suis désolée pour tout ce que tu as vécu et pour ce qu'ils ont fait de toi, parce que je suis sûre qu'au fond tu es quelqu'un de bon, d'attentionné, de doux et d'aimant. Tu es intelligent et gentil, mais tout ce « bien » que tu crois faire, c'est... c'est une illusion, quelque chose qu'ils t'ont mis dans le crâne. On t'a lavé le cerveau. Cette utopie pour laquelle tu te sacrifies n'existe pas. Alors je te supplie de m'écouter...

Elle entend dans la rue un vrombissement de moteur. Dehors, la vie continue. Et l'heure tourne.

— Il n'est pas trop tard. Tu pourrais changer de camp, insiste-t-elle.

Elle lui prend les mains et les secoue. Il faut qu'il comprenne. Et vite, ils n'ont plus beaucoup de temps.

— Ils se montreraient indulgents. C'est déjà arrivé, n'est-ce pas ? Tu pourrais encore avoir une belle vie, Septimus. Je suis terriblement désolée pour toi. Au fond, tu n'es pas coupable. Avec le temps, tu...

Ses yeux se remplissent de larmes, car elle vient d'entendre du remue-ménage au rez-de-chaussée et des bruits de pas dans l'escalier.

Septimus a entendu, lui aussi. Un bref instant, son regard exprime l'incompréhension, puis soudain son expression change. Un rictus de chagrin et de surprise se peint sur son visage. Il prend sa tête entre ses mains. Il est atterré. Il vient de comprendre.

— Non... Non, non, non, non, Celia. Non. Pourquoi ?

Il s'est levé et cherche fébrilement quelque chose dans l'appartement. Son portefeuille, qui est sur plan de travail de la cuisine. Il l'attrape et fonce en direction de l'entrée, en prenant au passage son manteau suspendu à une patère. Il ouvre la porte à la volée. Les policiers, une douzaine, sont dans le couloir et dans l'escalier, à quelques mètres de lui. Il tente de monter, pas de descendre, mais ils le rattrapent. Ils sont trois sur lui et le plaquent au sol en

lui bloquant les bras dans le dos. Il y a un flash argenté et un déclic quand on lui passe les menottes.

Celia a assisté à la scène en sanglotant, étouffée par ses propres larmes.

La dernière chose qu'elle voit de lui lorsqu'il se retourne vers elle, ce sont ses yeux. La douleur et la résignation qu'ils expriment. Son magnifique lion. Capturé.

— Raconte-leur ! Raconte-leur tout ! lui crie-t-elle tandis qu'ils l'entraînent en bas pour l'emmener dans une des voitures de police qui attendent à l'extérieur. Pense à ce que j'ai dit. Ils t'écouteront.

Puis ses genoux cèdent et elle s'effondre au sol. Elle écoute des portières claquer. Les moteurs démarrent. Les sirènes s'éloignent.

Une demi-heure plus tard, une policière raccompagne Celia chez elle. Durant le trajet en voiture jusqu'à Copperfield Street, elle ne prononce pas un mot. Elle est en état de choc.

— Je pense qu'elle va avoir besoin de boire quelque chose de fort et de sucré, déclare la femme en confiant Celia à son père, qui leur a ouvert la porte.

Il a son manteau sur lui et elle songe vaguement qu'il devait être sur le point de retourner travailler après être passé à la maison pendant sa pause. Elle a perdu la notion du temps. Elle a l'impression que cela fait des jours, voire des semaines, qu'elle est sortie de la maison en laissant un message.

— Mon Dieu, que s'est-il passé ?

Il devient tout pâle en découvrant à la lumière du couloir le visage baigné de larmes de Celia.

— Tu es blessée ?

— Non, je vais bien, dit-elle.

C'est seulement quand il la prend dans ses grands bras qu'elle s'aperçoit qu'elle tremble.

— Viens à l'intérieur, à l'abri du froid, ordonne-t-il. Maggie ! Mets la bouilloire à chauffer, veux-tu ? Notre Celia a l'air d'avoir passé un sale moment. Je vais téléphoner au restaurant pour prévenir que je serai en retard.

Il lui frictionne les bras avec ses grosses mains, un geste qui la reconforte et lui donne envie de pleurer. Mais elle n'a plus de larmes. Elle veut s'asseoir et tout raconter.

— Merci, murmure-t-elle comme il l'aide à enlever son manteau. J'ai

tellement de choses à vous dire, à tous les deux.

Ça devait finir comme ça. Il aurait dû s'en douter et ne pas se faire croire qu'il pouvait en être autrement. C'était pour éviter ce genre de catastrophe qu'il a toujours contrôlé ses émotions, ses actes, ses pensées. Il s'est relâché. Il s'est autorisé à aimer, et ç'a été le commencement de sa chute. En plus de cela, face aux événements extérieurs qui semblaient échapper à tout contrôle, il a cédé à la panique, persuadé qu'une attaque nucléaire sur Londres était inéluctable. « *En situation de crise, garde à tout prix ton calme.* » En somme, il a oublié les bases de sa formation. Et aujourd'hui, le monde est toujours là, car au bout du compte ils ont tous fait machine arrière. Pour avoir entendu des bribes d'informations provenant de la radio d'un des gardiens, Septimus sait que, hier dimanche, Nikita Khrouchtchev a annoncé sur Radio Moscou qu'il allait démanteler les missiles soviétiques installés à Cuba. Il n'a pas parlé de ses propres exigences, celles que Septimus préconisait dans son message : la promesse des États-Unis de ne pas envahir Cuba et de retirer son arsenal nucléaire de la Turquie. Soit il est plus raisonnable et conciliant que le président des États-Unis, soit – et c'est le plus probable – les deux pays ont conclu à ce sujet un accord qui doit rester secret pour ne pas froisser l'OTAN.

Septimus est allongé sur le côté, sur l'étroit lit de camp d'une cellule de garde à vue de haute sécurité. Il sent les ressorts du matelas et cela lui rappelle qu'il est vivant et qu'il ne se trouve pas dans une sorte de purgatoire entre la vie et l'enfer éternel – du moins pas encore. Cela fait deux jours qu'il a été arrêté, et il est maintenant dos au mur, au propre comme au figuré. Et justement il contemple le mur face à lui, dont la couleur lui rappelle celle du vomi. Alfred et Vera sont également détenus ici, ainsi que deux autres membres de son réseau. Les agents des services spéciaux doivent se congratuler mutuellement, car ils ont réussi avec eux un sacré coup de filet. Ils n'ont tout de même pas coincé tout le monde : Fox-Andrews et Shauna n'ont pas été inquiétés. Personne d'autre que Septimus n'est au courant du rôle qu'ils jouaient pour lui et ils sont donc en sécurité, du moins pour l'instant.

Septimus essaie de ne pas penser à sa mère. Comme elle doit être déçue qu'il ait failli à sa promesse et gâché de longues années de sacrifice et de préparation, tout cela à cause d'une femme... Une femme qu'il continue à aimer en dépit de ce qu'elle lui a fait. Celia lui manque, il souffre. Mais aussi, il lui en veut, de tout son être, au point qu'il en tremble parfois de rage.

Au fil des jours, tandis que des vagues d'émotions contradictoires le submergent, puis refluent, il finit par se rendre à l'évidence. La Celia dont il est tombé amoureux, ou plutôt celle dont il se croyait amoureux, la fille qu'il aurait voulu qu'elle soit, n'était qu'une fiction. Une illusion. La femme pure et douce, l'innocente, c'est un fantasme qu'il s'est créé à partir de sa mère et de Rosa, dont il conserve des images idéalisées, tout comme il idéalise son enfance et la mère patrie. La vraie Celia, celle qui respire et qui vit, la Celia en chair et en os, a des pensées et des opinions qui lui sont propres. Elle est intelligente et impitoyable. Et elle n'a pas hésité à le dénoncer.

Il a eu tort de sous-estimer la femme qu'il aimait. À sa décharge, c'est une erreur que les hommes commettent depuis la nuit des temps.

Des bruits résonnent dans le couloir. Il y a un cliquetis de clés. Il entend ouvrir des portes. Des voix.

Quand ils arrivent à sa cellule, il est debout, il a enfilé sa veste et ses chaussures. Il attendait ce jour, il est prêt. Il croit savoir comment ça va se terminer, mais il a quand même au fond de lui l'espoir de s'en tirer, *d'une manière ou d'une autre*. L'un de ses camarades haut placés dans l'*establishment* britannique – Fox-Andrews par exemple – trouvera un moyen de le sortir de ce pétrin. Il tend docilement les bras pour que les policiers lui passent les menottes.

Le trajet dans un véhicule blindé jusqu'à la cour des magistrats de Bow Street est bref et silencieux. Ils gardent tous les cinq les yeux baissés vers leurs chaussures, en relevant de temps à autre la tête pour regarder à travers les petites fenêtres grillagées laissant entrevoir les bâtiments et les arbres dénudés qui défilent à l'extérieur. Quand ils arrivent devant le tribunal, c'est plein de policiers armés et de journalistes qui se bousculent pour tenter de les approcher. Ils entendent le crépitement des appareils photo, ils sont aveuglés par les flashes. On les pousse à la hâte à l'intérieur. C'est une affaire très médiatisée.

L'audition est brève. À tour de rôle, ils se présentent et entendent

l'accusation d'espionnage à leur encontre. On les informe que le procès aura lieu en janvier 1963.

On ne propose à Septimus ni liberté conditionnelle ni compromis. Fox-Andrews n'est pas venu lui porter secours.

Il est seul et livré à son sort. Au fond, il n'est pas vraiment surpris.

Il pense à son procès et envisage un instant d'accepter de passer de l'autre côté en échange de sa liberté, comme Celia l'a supplié de le faire. Mais il ne peut s'y résoudre. Et, même s'il le faisait, il serait alors traqué par le KGB. *Ils* le retrouveraient, même s'il changeait plusieurs fois d'identité, où qu'il aille. Il servirait d'exemple, bien sûr. Pour montrer aux autres comment finissent ceux qui s'écartent de la voie qu'on leur a tracée.

Il envisage également d'avouer toute la vérité, en réclamant l'indulgence, car il n'a guère eu le choix de sa profession. Mais qui le croira ? La vérité, tout comme la liberté, n'est qu'une nébuleuse, obscurcie par les souvenirs et les désirs des individus. Chacun en donne sa propre version.

Il a beau se tourner de tous les côtés, il ne voit pas d'issue. Il est fichu.

Il se résigne donc à son destin, quel qu'il soit.

39

CELIA



Natzweiler-Struthof, France, décembre 1962

Ils ont failli ne pas partir, car la météo prévoyait une tempête hivernale. Mais Celia a insisté : s'ils n'y allaient pas maintenant, il leur faudrait sans doute attendre des mois – jusqu'au printemps. Avec l'accord de ses parents, elle a préparé ce voyage des semaines à l'avance. Il est très important pour elle. Pour eux trois. Et puis, elle veut avoir tourné la page en janvier, quand elle commencera son nouveau travail.

Ils ont peur de ce qu'ils vont trouver, mais ils savent que ce pèlerinage est nécessaire pour être en paix avec le passé et repartir du bon pied.

Avant leur départ, ils ont appris par les services spéciaux que Claude Beaumont ferait l'objet d'un second procès pour trahison. Grâce aux preuves découvertes par Celia dans l'appartement de Mme Denton, il sera condamné, c'est une certitude. Il s'avère que Beaumont est tout simplement un mercenaire proposant ses services au plus offrant. Britanniques, nazis ou Soviétiques, peu lui importe du moment qu'il y a de l'argent à gagner. Et ce n'est pas grave s'il doit au passage sacrifier des innocents comme Jeannie. Il n'a manifestement aucun sens moral, et Celia espère que cette fois justice sera faite.

Pour l'instant, elle contemple le paysage qui défile par la vitre du train qui les conduit de Strasbourg à Rothau, la dernière étape de leur voyage. En face d'elle, ses grands-parents partagent la banquette avec Mlle Clarke. Ils commencent à lui pardonner. De son côté, Celia l'apprécie de plus en plus.

Bien calée sur son confortable siège, elle pense à ce qui aurait pu se passer quelques semaines plus tôt, quand le monde s'est trouvé au bord de l'Armageddon nucléaire. En fin de compte, plus par accident que par dessein, le pire a été évité. Celia se demande dans quelle mesure les informations communiquées par Septimus aux dirigeants soviétiques ont aidé à une sortie de crise. Est-ce que tout ce qu'il lui a dit lors de ce terrible

samedi était vrai ? Sont-ils vraiment passés aussi près de la guerre qu'il le pensait ?

Ce qu'elle sait, par Mlle Clarke, c'est que, pour retirer ses missiles de Cuba, Khrouchtchev a exigé que les États-Unis en fassent autant avec leurs propres missiles Jupiter déployés à la frontière entre l'URSS et la Turquie, et aussi qu'ils promettent de ne pas envahir l'île. Les Américains n'étant pas censés prendre ce genre de résolutions sans l'avis de l'OTAN, l'accord doit rester secret. Celia se demande qui s'en tire le mieux dans l'affaire. Aux yeux du monde, ce sont les Américains, mais la Russie s'en sort très bien aussi. Et sans doute Cuba, dont la souveraineté est désormais garantie. Mais c'est tout simplement la planète entière qui doit pousser un soupir de soulagement, en espérant que les deux camps finiront par signer un traité d'interdiction des essais et cesseront d'empoisonner la nature. La suite dépendra des décisions d'une poignée d'hommes dans le futur. Maintenant que ces armes existent, on ne peut pas les faire disparaître, et la survie des peuples est désormais suspendue à la bonne volonté et au bon sens de ceux qui dirigeront la planète. Il faudra aussi compter sur un alignement favorable des planètes, car un accident nucléaire est toujours possible. Celia se demande quel rôle Septimus a joué dans tout cela. Car il n'a jamais voulu que la paix, de cela, elle est certaine.

Septimus. Ses pensées s'attardent sur lui, comme très souvent. Sa main cherche la breloque en forme de serpent qu'elle porte encore au creux de son cou. Avec l'autorisation des services spéciaux, elle lui a rendu visite en prison, pour tenter une dernière fois de le convaincre de changer de camp. En vain. Il a eu de nombreux entretiens avec divers hauts responsables de la CIA et du MI6, mais ils n'ont pas réussi à le faire changer d'avis, tant il est pétri de convictions. Tout ce qu'on lui a inculqué depuis l'enfance est profondément ancré dans chaque fibre de son être. Septimus est une cause perdue.

Si elle veut aller de l'avant, elle doit cesser de penser à lui.

Ils descendent à la gare de Rothau et, de là, prennent un taxi équipé de chaînes qui les emmène au cœur des montagnes enneigées. Tandis qu'ils découvrent le paysage, Mlle Clarke leur explique que la région intéressait les nazis au début des années 1940 pour son granit rose, une pierre noble qui devait servir à construire des bâtiments proclamant au monde entier la puissance et la gloire du grand Reich. Pour l'extraire, ils avaient installé un camp de prisonniers politiques, uniquement des hommes capables

d'effectuer des travaux de force. Ils avaient là une main-d'œuvre gratuite qu'ils finissaient par tuer à la tâche, se débarrassant du même coup de leurs opposants – avec ce souci constant de l'efficacité qui les caractérisait. Au fil du temps, leur explique Mlle Clarke, le camp était devenu un lieu de cruauté, de tortures et d'exécutions.

Ils lui emboîtent le pas quand elle franchit de sa démarche altière les hautes portes de bois de la première enceinte du camp. La couche de neige est épaisse et, à cette altitude, la morsure de l'air glacial devient difficile à supporter. Celia a du mal à respirer.

Pour installer ce camp de Natzweiler-Struthof, théâtre de tant d'horreurs, les nazis avaient choisi un superbe emplacement au sommet d'une vaste colline, avec vue sur les montagnes environnantes. Au-delà de la structure en bois qui entoure la première porte, Celia aperçoit le camp qui s'étend le long de la pente abrupte. Des terrasses ont été construites à flanc de colline. Sur certaines d'entre elles, il y a encore des baraquements de bois, mais la plupart ont disparu et il n'en reste que des chapes de béton en partie recouvertes par des amas de neige. Le camp est par ailleurs entouré de plusieurs hautes clôtures de fil barbelé, avec des tours de guet à intervalles réguliers. Celia imagine un garde posté dans chacune d'elles et d'autres patrouillant dans la zone, fusil au poing, prêts à tirer. S'évader devait être impossible.

Tout en avançant, elle imagine sa mère foulant ce même sol avec aux pieds les jolies petites chaussures à lacets qu'elle portait sur cette photo dont elle connaît les moindres détails pour avoir passé des heures à la contempler. Elle se demande si elle était blessée, si elle avait faim, si elle a eu peur, froid. Si elle avait conscience de marcher vers la mort quand elle a parcouru ce chemin.

Un vent glacial balaie la colline, et Celia lève son visage vers le ciel, luttant pour faire entrer de l'air dans ses poumons oppressés. Elle s'arrête, ferme les yeux. *Je l'ai eu, maman*, lui dit-elle. *Je l'ai eu, et cette fois il sera puni*. Du coin de l'œil, elle voit Père saisir la main de Mère, et ce geste l'émeut profondément. Elle pense à Jeannie, qui sait à présent que ses parents et sa fille sont réconciliés et que tout est clair entre eux. Il lui semble que c'était indispensable pour qu'elle puisse enfin reposer en paix.

Mlle Clarke dit quelques mots au gardien et celui-ci acquiesce. Ils attendent en silence qu'il aille chercher des clés pour leur ouvrir. L'ancien statut de Mlle Clarke lui permet encore d'obtenir des faveurs, à ce qu'il

semble.

Celia à la nausée. Elle a comme des anguilles dans le ventre et cette impression empire quand l'homme ouvre grand le portail pour les laisser passer.

Mlle Clarke leur fait signe d'approcher.

— Voici monsieur Bernard, dit-elle en élevant la voix par-dessus le rugissement du vent. Il va répondre à vos questions et vous montrer tout ce que vous voudrez voir.

L'homme se tient devant eux, la tête basse, l'air sombre. Celia se demande s'il a connu autrefois cet endroit en tant que prisonnier.

Ses parents n'ont pratiquement pas dit un mot depuis qu'ils sont montés dans le train ce matin. Ils ont peur de ce qu'ils risquent de découvrir. Il faut du courage pour affronter ce que l'on redoute.

Ils franchissent en file indienne le portail intérieur du camp, descendent la pente raide et glissante, passent devant les baraquements qui sont encore debout et devant les chapes de béton. Celia frissonne en dépit de son manteau. Les prisonniers à peine vêtus devaient souffrir terriblement du froid. De nouveau, elle imagine sa mère sur ce même chemin. Comme elle a dû être terrifiée et se sentir seule.

Celia jette un coup d'œil à ses grands-parents, qui s'appuient l'un sur l'autre comme si le chagrin menaçait de les faire tomber. Les larmes coulent sur le visage de Mère. Père a les joues pincées et les lèvres bien serrées, comme s'il craignait de laisser sortir sa douleur. Il s'accroche à deux mains à l'une des mains de Mère. Mlle Clarke traduit d'un ton monocorde les paroles du gardien, qui s'exprime en français.

— Il nous explique qu'en hiver les prisonniers ne portaient qu'un uniforme rayé en tissu fin et qu'ils allaient souvent pieds nus. Ils étaient affamés, battus, torturés. Dans un sens, Jeannie et ses compagnes ont eu de la chance de ne pas séjourner ici. Au moins, elles n'ont pas vécu ce calvaire.

Celia a l'impression que la souffrance des anciens prisonniers est là, presque palpable, imprimée sur le flanc de la montagne, gravée pour l'éternité dans le sol et la roche, charriée par le vent.

— On les a conduites directement ici.

L'homme désigne un bâtiment surmonté d'une haute et étroite cheminée noircie qui s'élève dans l'air transparent. Celia imagine une épaisse fumée noire – celle de la chair humaine que l'on brûle – s'échappant de ce conduit

et souillant la pureté de l'air.

— Les quatre femmes ont été emmenées dans le pavillon médical, on leur a fait une injection létale, puis elles ont été incinérées.

Le petit groupe demeure silencieux et regarde fixement vers le haut, tâchant d'imaginer l'inimaginable.

— L'injection létale était la manière la plus douce de procéder, à la fois rapide et indolore, reprend Mlle Clarke. Elles ne se sont probablement aperçues de rien, et je suis sûre que, dans leurs derniers instants, elles ont tiré un grand réconfort dans le fait d'être ensemble. Elles étaient courageuses et sont mortes dignement, sans avoir craqué ni livré le moindre secret.

Elle se tait. Celia sait que ces paroles réconfortantes à propos de la mort rapide et indolore de Jeannie ont pour but de leur épargner une vérité sûrement bien plus douloureuse. Mais elle décide de les croire, car pleurer ne sert à rien. Jeannie n'a-t-elle pas suffisamment souffert pour eux tous ? Elle est morte pour que d'autres – notamment sa fille – puissent profiter de la vie et de la liberté. Alors Celia a l'intention de vivre pleinement.

— On devrait y aller, dit Père.

Les larmes roulent sur ses joues rougies par le froid. Il jette un coup d'œil à Mère, dont le visage est une grimace, comme si elle souffrait physiquement. Elle acquiesce.

— Il fallait venir. On devait voir ça. Mais, maintenant, on veut partir.

Mlle Clarke acquiesce. Ils remontent lentement la colline et franchissent le portail. Le gardien verrouille derrière eux.

Avant de grimper dans la voiture, Celia essuie son visage avec un mouchoir déjà trempé de larmes et se retourne pour embrasser une dernière fois le camp du regard.

Au revoir, maman. Je regrette que tu aies tant souffert, mais à présent tu es libre. Je ferai de mon mieux pour que tu sois fière de moi. J'emporte un petit bout de toi et je sais que tu seras toujours à mes côtés.

Tu peux reposer en paix.

Quand leur train arrive à la gare de Victoria, il neige à gros flocons et cela semble parti pour durer toute la nuit. Heureusement, leur ferry a accosté avant la tempête de neige. Les voies ferrées et les routes n'étaient pas encore bloquées, mais ça ne saurait tarder. La météo a prévu l'hiver le plus rude jamais vu en Angleterre de mémoire d'homme.

Ils s'entassent dans un taxi, trop épuisés et frigorifiés pour envisager un long trajet comportant le métro, un bus et une marche pour rentrer chez eux.

— J'espère que Bartholomew n'est pas mort de froid, commente Celia en regardant la couche de neige par la vitre de sa portière.

— Les chats sont des créatures intelligentes, la rassure Père. Il a dû trouver un endroit où s'abriter, très probablement près du feu d'Ursula Bancroft. Ce cœur tendre de Sam ne l'a certainement pas laissé dehors par ce temps.

Celia sourit. Elle est impatiente de retrouver son compagnon à quatre pattes et ses ronrons. Sa présence l'aide à surmonter le chagrin d'avoir perdu Septimus. Elle a aussi Daphne et Sam, toujours prêts à manifester leur soutien et à lui remonter le moral avec leur joyeuse présence. Le voyage en France aussi lui a permis de franchir un cap. En ce moment, elle accepte avec reconnaissance tout ce qui la pousse à penser à autre chose qu'à Septimus.

Ça ira encore mieux quand elle aura repris le travail. S'adapter à un nouvel emploi va lui demander des efforts et l'accaparer, et c'est exactement ce qu'il lui faut. Depuis que Mme Denton a été arrêtée et emmenée pour être interrogée par l'équipe de Scotland Yard, la librairie est fermée, bien entendu. Celia n'a aucune idée de ce qu'elle va devenir. Le stock sera vendu et le local aussi, sûrement, mais pour cela il faudra attendre l'issue du procès. Il doit avoir lieu dans un an environ, et il est très probable que Mme Denton sera condamnée, tout comme M. Humphries et Septimus.

Une fois de plus, les pensées de Celia sont revenues vers Septimus. Tant de choses le lui rappellent. Il lui manque. Elle regrette leurs longues discussions passionnées. Son affection. Sa douceur. Avec le temps, cela se tassera.

Elle doit se tourner vers l'avenir et penser au nouveau travail que Mlle Clarke lui a proposé quelques semaines avant leur voyage en France :

— Celia, ma chère, quels sont vos projets ? a demandé Mlle Clarke d'un ton de conspiratrice. Sur le plan professionnel, je veux dire.

— J'ai réussi mon examen chez Pitman, alors je vais postuler à la BBC, comme prévu. À condition qu'ils aient des postes à pourvoir dans leur équipe de dactylographes.

Mlle Clarke l'a dévisagée d'un air dubitatif.

— Je crois détecter dans votre ton une certaine réticence.

— C'était mon rêve, soupire Celia. Mais j'ai beaucoup changé au cours des deux derniers mois et, à présent...

— Oui, à présent ?

— Eh bien, c'est formidable d'être secrétaire et je sais que beaucoup de filles voudraient être à ma place, mais, après cette période mouvementée, il me semble que j'ai envie de quelque chose de plus...

Elle s'est sentie un peu gênée de faire ainsi la difficile, au lieu de se réjouir de ce que lui offrait la vie.

— ... de plus intéressant, a-t-elle tout de même achevé d'une toute petite voix.

— Je suis ravie de l'entendre, Celia. À vrai dire, je m'y attendais et je l'espérais un peu.

— Voyez-vous, c'est que...

— Ne vous justifiez pas. Une fille brillante comme vous n'a pas le droit de gaspiller son talent.

Celia a failli s'en décrocher la mâchoire.

— Nous en reparlerons plus tard, car vous avez besoin avant tout d'apaiser vos relations avec vos grands-parents, mais, vu l'excellent travail que vous avez fourni dans cette affaire, je pense que vous auriez votre place au MI6, si cela vous intéresse. Je pourrais dire un mot en votre faveur. Je suis certaine que votre candidature retiendrait l'attention. Il ne serait évidemment pas question de vous confier de dangereuses missions, mais vous me semblez apte à travailler dans les services secrets. Croyez-moi, Celia, nous avons plus que jamais besoin de gens compétents. La crise de Cuba est terminée, mais les menaces sont toujours là. Réfléchissez-y. Vous pourrez m'écrire ou me téléphoner pour me dire si vous avez au moins envie d'entendre ma proposition.

Celia en est presque tombée à la renverse.

— Mais comment justifierai-je ça auprès de mes grands-parents ? Ils voudront savoir où je travaille.

— Vous prétendrez avoir obtenu un poste dans un ministère. Dès que vous dites aux gens que vous êtes employé... au ministère des Transports, par exemple, ils prennent un air vague et cessent de poser des questions, a-t-elle ajouté avec un clin d'œil.

— Eh bien, je...

— Ne me donnez pas votre réponse tout de suite, l'a interrompue Mlle Clarke en lui tapotant le bras. Je vous demande simplement d'y

réfléchir.

C'était tout réfléchi : il n'y avait qu'une seule réponse possible à cette offre.

Une réponse que Jeannie aurait approuvée.

Beaucoup plus tard, après un bain et un bon dîner, Celia se sent rassérénée. Elle ôte son pendentif serpent et le range dans une boîte au fond du tiroir de sa table de nuit – il est temps de s'en défaire. Elle met son manteau, son chapeau et son écharpe. Daphne n'est pas libre ce soir et, à part elle, Celia ne connaît qu'une personne avec qui elle peut partager ce qu'elle vient de vivre. Quelqu'un qui sait l'écouter sans la juger et qu'elle voit différemment depuis la nuit des arrestations.

Sam.

Domage qu'elle ne s'en aperçoive que maintenant, alors qu'il part dans un mois pour prendre son nouveau poste dans le Yorkshire...

« On pourra s'écrire, dit-il chaque fois qu'elle évoque le sujet de son départ imminent. Et ce n'est que pour un an ou deux. Ensuite, j'obtiendrai sûrement un transfert. »

Parfois, ce que vous désirez se trouve sous votre nez depuis toujours, mais vous y êtes tellement habitué que vous ne le remarquez même plus. Jusqu'au jour où il a disparu.

Comme on frappe à la porte, Celia dit rapidement au revoir à ses grands-parents en annonçant qu'elle va se promener avec Sam. Quand elle ouvre, il est là, appuyé au chambranle, en tee-shirt moulant et veste de cuir, les cheveux coiffés à la James Dean.

— Te voilà, dit-il en souriant.

— Oui, me voilà, dit-elle en lui prenant la main.

Et ils s'éloignent ensemble dans la nuit.

Épilogue

CELIA

Novembre 1964

Celia récupère son courrier dans un compartiment de la réception. Il est encore tôt et elle est comme toujours l'une des premières à arriver.

La réceptionniste, Mlle Taylor, s'installe en soupirant derrière son bureau d'accueil en acajou, impressionnant par sa taille et par son lustre.

— Il commence à faire froid le matin, déclare-t-elle, toujours prête à papoter, tandis que Celia passe rapidement en revue les enveloppes arrivées par le premier courrier.

Mlle Taylor sort un miroir de son sac, vérifie son reflet, se remet du rouge à lèvres.

— Je peux vous apporter une tasse de thé, si vous voulez, propose-t-elle à Celia en rangeant son maquillage et en glissant son sac à main sous le bureau. Je sais que vous êtes très occupée. On ne vous voit presque jamais dans la cuisine.

C'est vrai. Mais Celia ne voit pas l'intérêt de traîner dans la cuisine, à bavarder avec les autres en attendant que la bouilloire siffle. Elle adore son travail et considère que les commérages doivent être gardés pour *après* les horaires de service. « C'est une cachottière », chuchotent les autres en voyant qu'elle ne livre rien sur sa vie amoureuse, ou plutôt sur son absence de vie amoureuse. Cela la fait sourire et, en effet, elle garde pour elle son secret : Sam sera de retour dans moins d'un mois. Il a enfin obtenu son transfert et dirigera une équipe de la compagnie du gaz à Battersea. Elle ne sait pas comment ça va se passer entre eux, mais elle se réjouit à l'idée de le découvrir. Elle n'attend rien de particulier, ils n'ont échangé aucune promesse, mais, chaque fois qu'elle pense à lui, son cœur s'emballé. Elle est une femme libre des années 1960 et elle se donne le droit d'aimer.

— Ce serait très gentil à vous, mademoiselle Taylor, merci, répond-elle. Mais pas de sucre, j'ai arrêté.

— Vous êtes suffisamment douce comme ça, hein ?

Mlle Taylor rit de sa propre blague et Celia lui sourit poliment avant de

s'éclipser dans le long couloir menant jusqu'au bureau qu'elle partage au rez-de-chaussée avec trois autres membres de la sécurité interne. Le travail de son équipe au MI6 consiste à débusquer les taupes, non seulement en leur sein, mais aussi ailleurs, dans les autres agences et au gouvernement. Celia aime son travail. Il est excitant. Il a du sens.

Elle pousse la porte en soupirant d'aise. La pièce est vide. Quelle paix... Dans une heure, les employés vont commencer à arriver et les téléphones se mettront à sonner. Elle aime la bruyante agitation du travail, bien sûr, et aussi l'agréable camaraderie de ses collègues, mais elle a besoin de ce précieux moment de solitude et juge qu'il vaut bien l'effort de se lever aux aurores.

Elle s'installe à son bureau et continue à trier le courrier. Soudain, une enveloppe kraft retient son attention. Cette écriture lui est familière : c'est celle de Mlle Clarke. Celia sourit. Mlle Clarke vit désormais presque toute l'année à Winchelsea, qu'elle décrit dans ses lettres comme un endroit paradisiaque.

Celia palpe la mince enveloppe avant de l'ouvrir. Il y a quelque chose de dur à l'intérieur. Elle ouvre à l'aide du coupe-papier que lui a offert Père en la félicitant pour son « nouveau travail dans un ministère ».

Ce qui résistait sous ses doigts s'avère être un trombone qui maintient ensemble la coupure d'un journal russe et une page de traduction anglaise soigneusement dactylographiée. Une phrase écrite de la main de Mlle Clarke figure au bas de la page.

Chère Celia, j'ai pensé que vous voudriez lire ceci. Je me doute que cela va vous bouleverser. Appelez-moi pour en parler si vous en ressentez le besoin. Bien à vous, Muriel.

Celia sépare la traduction de l'article et pose les deux feuilles bien à plat, côte à côte sur son bureau. Elle hésite un instant. Elle n'a pas envie de savoir. Elle a le ventre noué.

Elle sait qu'il sera question de Septimus dans cet article. Cher et tendre Septimus, manipulé depuis l'enfance. Son beau lion aux yeux fauves. Quelque chose en elle le regrette encore. Elle aurait aimé que cela finisse autrement, mais entre eux rien n'était possible. Quoi qu'elle eût pu faire ou ne pas faire, le destin aurait fini par les séparer. À un moment de leur errance, ils se sont croisés et soutenus, deux âmes égarées issues de deux

mondes trop différents. Puis la vie les a arrachés l'un à l'autre.

Elle lisse les deux feuilles du plat de la main en rassemblant son courage. À l'issue d'un procès qui s'est tenu à Old Bailey en janvier 1963 et grâce aux preuves fournies par le MI5, la CIA et la Gendarmerie royale du Canada, Septimus Nelson, Vera Denton et Alfred Humphries (elle n'arrive décidément pas à les appeler par leurs vrais noms) ont été reconnus coupables d'espionnage – ainsi que deux de leurs complices. Septimus avait mis sur pied un groupe important d'agents soviétiques, tous sous couverture. Il y a sûrement d'autres réseaux à démasquer, mais l'arrestation de Septimus et le démantèlement de son groupe ont été un énorme coup d'éclat pour les agences de sécurité britanniques. Tous les journaux en ont parlé – mais aucun n'a mentionné le rôle de Celia et celui de Mlle Clarke. « C'est mieux ainsi, croyez-moi », a assuré Mlle Clarke avec un clin d'œil complice. Vera et Alfred ont été condamnés à vingt ans chacun, Septimus à vingt-cinq.

Celia a rendu une fois visite à Septimus, au moment où il venait d'apprendre son inculpation. Elle lui a promis de revenir. Elle ne l'a pas fait. Ce n'était pas une très bonne idée pour bien des raisons. Ensuite, en décembre 1962, il a été transféré dans une prison de Birmingham pour attendre son procès. À ce moment-là, le froid s'en est mêlé, fournissant à Celia une bonne excuse pour ne pas se déplacer. De décembre 1962 au printemps 1963, l'Angleterre a affronté son hiver le plus rude depuis deux cents ans, et la neige a bloqué tout le pays pendant des mois – la Tamise était tellement gelée que les voitures auraient pu y circuler. Celia s'est promis de retourner voir Septimus au printemps.

Mais elle n'en a pas eu le temps. Du jour au lendemain et dans la plus grande discrétion, on l'a échangé contre un espion britannique et il est reparti en Union soviétique.

Elle respire profondément et commence à lire.

3 octobre 1964 – Moscou

Nous venons d'apprendre une bien triste nouvelle : Vassili Petrov, le célèbre agent soviétique revenu en héros dans sa patrie il y a un peu plus d'un an, est brutalement décédé. Selon son ami et voisin, Oleg Golubev, Petrov était un homme discret et poli, qui vivait en solitaire. Il ne parlait jamais de ses exploits à l'étranger et ne cherchait pas à se mettre en avant, en dépit de son statut de héros. Étant proches voisins et partageant

le même amour de la nature, ils étaient devenus amis et partaient régulièrement en expédition dans la campagne. M. Golubev est surpris et choqué par la mort soudaine et inattendue de M. Petrov, qui jouissait selon lui d'une santé de fer. Le corps de M. Petrov a été retrouvé par un homme qui promenait son chien dans une forêt de la banlieue de Moscou. On pense qu'il était parti cueillir des champignons. Une autopsie a confirmé qu'il avait succombé à un accident vasculaire cérébral. M. Petrov avait vingt-huit ans. Un porte-parole du médecin légiste a expliqué que les accidents vasculaires chez les jeunes hommes sont rares, mais pas exceptionnels. M. Petrov souffrait probablement d'une faiblesse pathologique ou d'une maladie non diagnostiquée qui a causé sa mort prématurée.

Celia fixe la page. Les lettres se brouillent. Elle est prise d'un haut-le-cœur et plaque sa main sur sa bouche, en se demandant un instant si elle ne va pas se précipiter aux toilettes pour vomir. Heureusement, elle parvient à se reprendre et demeure assise à son bureau, à contempler la nuit à travers les carreaux de la fenêtre. Septimus n'a pas eu une attaque. Il était jeune et en pleine forme. Elle se souvient qu'il craignait davantage son propre camp que celui de l'ennemi. Quand elle lui a rendu visite avant le procès, il lui a confié qu'il espérait être condamné à une longue peine dans une prison britannique, où là, au moins, personne n'essaierait d'attenter à sa vie.

Pauvre, cher Septimus. Quelle horrible et terrible fin. Il n'avait pas mérité cela. Mais peut-être que si, après tout. Il aurait pu changer de camp. Ou au moins cesser d'espionner pour le compte des Soviétiques. Disparaître. Faire d'autres choix. Mais sans doute n'était-ce pas si simple. Dans la vie, même quand on croit tout contrôler, on est ballotté par les événements. La guerre, la paix et une grande partie de ce qui nous arrive ne sont qu'une série d'accidents, de hasards et de désordres sur lesquels nous n'avons pas de prise. Septimus était à la fois victime et maître de son destin. Comme il le disait toujours, il n'était qu'un simple rouage jouant un modeste rôle dans une machinerie qui le dépassait. Tout comme elle aujourd'hui. Ou comme Jeannie autrefois.

Mlle Taylor entre avec le thé, et Celia l'accueille avec un sourire reconnaissant.

— Merci, mademoiselle, dit-elle. Et pour le sucre, j'ai changé d'avis, je crois que je vais en prendre un peu, finalement.

Note de l'auteur

Dans la vie comme dans la politique, les faits sont soumis à interprétation et cela complique la tâche quand il s'agit de restituer des événements historiques. À propos de la crise des missiles de Cuba, par exemple, les récits diffèrent légèrement selon les sources. Chaque fois que je lisais quelque chose de nouveau sur le sujet, j'étais confrontée à une nouvelle version – en fonction des documents disponibles au moment où l'auteur avait écrit, mais aussi en fonction de ses opinions et de son point de vue. De mon côté, j'ai pris en tant que romancière un certain nombre de libertés, même si mon livre s'inspire largement d'événements réels et de personnes ayant existé.

La majeure partie de l'intrigue de *La Librairie des faux-semblants* se déroule en 1962, avec pour point culminant les deux semaines d'octobre de la crise des missiles de Cuba – crise provoquée dans une large mesure par la politique agressive des États-Unis à l'égard de cette île. De nombreuses décisions prises par Kennedy au cours de ces deux semaines furent motivées par des considérations politiciennes plutôt que par le souci de protéger les peuples. L'incapacité à détecter le renforcement des troupes soviétiques et l'arrivée de l'arsenal nucléaire au cours de l'été 1962 furent pour les renseignements américains un échec cuisant. La résolution de la crise par le retrait des missiles soviétiques de Cuba, ainsi que par celui des missiles Jupiter américains de Turquie, fut le résultat d'un accord conclu dans le plus grand secret.

Le samedi 27 octobre, au plus fort de la crise, il y eut plusieurs incidents, et un seul aurait pu suffire à déclencher une guerre. Des comptes-rendus récemment traduits montrent que le sous-marin russe B59 fut à deux doigts de lancer une torpille nucléaire en réponse à des assauts tactiques de la part de destroyers américains. Par ailleurs, un avion espion américain U2, accidentellement égaré au-dessus de la Sibérie, entraîna la mobilisation de chasseurs F-102 envoyés pour le protéger. Or, il se trouve que, à la suite du relèvement de l'alerte à Defcon 2, ces chasseurs étaient armés de missiles nucléaires, à l'insu des chefs d'état-major qui avaient donné l'ordre de les envoyer au secours du U2. De telles erreurs peuvent se produire n'importe

où, n'importe quand, et l'évitement d'une catastrophe tient alors autant à la chance qu'à une prise de décision judicieuse. Nous en avons eu un exemple en septembre 2022, quand un « dysfonctionnement » sur un avion de chasse russe déclencha le lancement d'un missile, lequel manqua de peu un avion de surveillance britannique dans l'espace aérien international.

S'il y avait eu la guerre en 1962, la Grande-Bretagne aurait été la rampe de lancement des soixante missiles Thor américains qui se trouvaient secrètement sur le sol britannique (projet *Emily*). Quarante bombardiers Vulcan de la Royal Air Force pouvaient décoller en quinze minutes depuis quatre aérodromes – pilotes et équipages dormant près des avions et n'attendant qu'un signal pour lâcher des armes nucléaires au cœur de l'Union soviétique. Pendant que les antinucléaires de la CND se massaient à Londres, les familles préparaient leurs repas et vaquaient à leurs occupations : les Londoniens ignoraient que leur ville aurait été la première cible en cas d'attaque nucléaire de l'Union soviétique.

Grâce aux désormais tristement célèbres réseaux d'espionnage soviétiques opérant à Londres, Khrouchtchev était parfaitement au courant des possibilités de tir depuis la Grande-Bretagne – qui était plus proche de Moscou que Washington. Quelques jours avant son célèbre discours télévisé, Kennedy avait prévenu le Royaume-Uni de l'escalade imminente de la crise (quatre heures avant les autres puissances européennes), notamment en fournissant une copie de son discours, les photos des sites de missiles installés à Cuba et un rapport détaillé de la CIA. Ces informations furent transmises au Royaume-Uni par l'intermédiaire de l'ambassadeur des États-Unis. Dans mon roman, c'est par ce canal que Septimus obtient des informations à transmettre à ses supérieurs en Russie. Par ailleurs, le personnage de Septimus, agent soviétique occupant le poste d'aide de camp de l'ambassadeur des États-Unis, est uniquement le fruit de mon imagination.

Depuis la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 1960 et 1970, la tension croissante entre l'Union soviétique et l'Occident eut pour conséquence la création de nombreux réseaux d'espionnage soviétiques au Royaume-Uni. Les espions étaient recrutés dans tous les milieux et certains, malheureusement, dans les hautes sphères de la société. C'est le cas notamment des Cinq de Cambridge et du réseau de Portland, dont est inspiré celui de Septimus, réseau qui fut opérationnel à la fin des années 1950 et jusqu'au début des années 1960. Ce réseau transmettait sur la flotte

sous-marine britannique des informations qui ont permis aux Russes de construire une nouvelle génération de sous-marins. Il n'a été opérationnel que jusqu'en 1961, mais j'ai prolongé son existence jusqu'à la crise de Cuba de 1962 pour les besoins de cette histoire. Comme les agents de Septimus, les membres du réseau de Portland étaient des espions « illégaux » ne bénéficiant pas de l'immunité diplomatique, circulant sous de fausses identités et utilisant des employés subalternes, tels que les secrétaires, pour avoir accès aux documents sensibles. La Mme Denton de mon roman est un personnage fictif très librement inspiré d'Helen Kroger, qui opérait avec son époux. Avant de se joindre au réseau de Portland, Peter et Helen Kroger (de leur vrai nom Morris et Lona Cohen, clandestins du KGB nés aux États-Unis) transmettaient des informations top secrètes sur la recherche atomique américaine à des agents tels que Julius et Ethel Rosenberg. Expulsés des États-Unis en 1952, les Cohen débarquèrent deux ans plus tard au Royaume-Uni avec des passeports néo-zélandais. Depuis leur maison de Ruislip, une paisible banlieue londonienne, ils utilisèrent des radios clandestines pour transmettre à Moscou les informations recueillies par d'autres espions de leur réseau. Une boutique de livres anciens sur le Strand leur servait de couverture. Lors du démantèlement du réseau en 1961, ils furent arrêtés et jugés.

Pour les besoins de cette histoire, Mme Denton opère depuis la librairie elle-même, et transmet des informations obtenues par Alfred Humphries grâce à une petite amie travaillant au centre de recherche de Portland sur la guerre sous-marine, l'*Admiralty Underwater Weapons Establishment* (AUWE), mais aussi via Septimus, qui a accès aux entretiens secrets entre le président Kennedy et le Premier ministre britannique Macmillan. L'intégralité de ces entretiens est désormais disponible dans des documents déclassifiés. Il s'avère que les Soviétiques étaient probablement au courant des projets de lancement d'armes nucléaires depuis le Royaume-Uni grâce aux informations transmises par l'espion soviétique Anthony Blunt. Blunt était le conservateur des collections d'art de la reine, et ce fut probablement lui qui décida que certaines œuvres d'un prix inestimable devaient quitter Londres pour être mises à l'abri d'une éventuelle guerre nucléaire.

Le personnage d'Alfred Humphries s'inspire de l'espion Harry Houghton, employé de l'AUWE, ainsi que d'un agent double de la Seconde Guerre mondiale, Henri Déricourt, dont je parlerai plus loin. Houghton se servait de sa maîtresse, Ethel Gee, employée de l'archivage, pour obtenir

des documents secrets qu'il se chargeait ensuite de transmettre.

Le rassemblement auquel Celia et Daphne assistent au début de l'été 1962 est basé sur un discours que Bertrand Russell fit à l'été 1959 à Manchester. Il intervint aussi à plusieurs reprises dans Trafalgar Square au début des années 1960, mais j'ai utilisé le discours de 1959, qui servait mieux mon intrigue et correspondait parfaitement à la situation de 1962. *The Spies for Peace* (Les Espions pour la paix) était un groupe d'activistes opposés à la guerre et associés au *Committee of 100* (Comité des 100). Ils s'introduisirent réellement dans un bunker secret du gouvernement, mais pas avant 1963. Jusqu'aux révélations publiées dans un tract édité par eux et distribué à la presse nationale, aux hommes politiques et aux militants pacifistes, sous l'intitulé « *Danger! Official Secret* » (« Attention ! Secret d'État ! »), le public britannique ignorait que le gouvernement se préparait à affronter les conséquences d'une attaque nucléaire. Aucun des « espions » de ce groupe n'a jamais été identifié.

Pour Septimus Nelson, je me suis inspirée de Konon Molody, alias Gordon Lonsdale. Se faisant passer pour un homme d'affaires canadien, Lonsdale était le cerveau du réseau d'espionnage de Portland. Il n'a cependant jamais travaillé à l'ambassade américaine. Le vrai Gordon Lonsdale était mort jeune, vraisemblablement vers 1943, à l'âge de dix-neuf ans. Konon Molody est né à Moscou d'un père scientifique décédé quand il était enfant. Quand il a environ douze ans, le NKVD (commissariat du peuple aux affaires intérieures) aide sa mère à lui obtenir un passeport étranger et il part vivre avec sa tante en Californie, où il est scolarisé et se familiarise avec la culture américaine, avant de retourner à Moscou. Après la guerre, il entre au département du service d'espionnage de l'URSS. Envoyé en mission secrète autonome au Canada, il devient Gordon Lonsdale. Après sa capture et sa condamnation, il est renvoyé en Union soviétique en 1964 dans le cadre d'un échange d'espions. En 1970, à l'âge de quarante-huit ans, il meurt d'une attaque cérébrale alors qu'il se promenait pour cueillir des champignons. Un agent du KGB à la retraite a affirmé qu'il était en parfaite santé, mais que les médecins du KGB lui faisaient des injections contre l'hypertension.

L'histoire de Jeannie m'a été inspirée par le *Special Operations Executive* (SOE – Service des opérations spéciales), un service secret britannique créé en 1940 pour mener des activités d'espionnage et de sabotage dans les pays d'Europe occupés par l'Allemagne et l'Italie, afin de

soutenir la Résistance. Il était connu également sous le nom « d'armée secrète de Churchill » ou de « *Ministry of Ungentlemanly Warfare* » (ministère de la Guerre sans Courtoisie), et son quartier général, appelé *Inter-Services Research Bureau* (Bureau de recherches interservices) était situé à Londres, dans Baker Street. Son existence à l'époque était top secrète. Plus de treize mille personnes, dont au moins trois mille femmes, travaillèrent pour le SOE, jusqu'à sa dissolution officielle peu après la guerre. Le SOE a fait couler beaucoup d'encre et ses courageux agents ont été largement représentés dans des films et des romans. On a moins parlé de l'infiltration par les Allemands de certains circuits clés du SOE, qui ne fut pas détectée, ou du moins pas prise au sérieux, par les responsables à Londres.

En juillet 1944, quatre femmes furent exécutées au camp de concentration de Natzweiler-Struthof : Diana Rowden, Sonia Olschanezky, Vera Leigh et Andrée Borrel. Elles reçurent une injection létale, mais, selon les témoignages des prisonniers et de la Gestapo, on partagea entre elles l'équivalent de trois doses et il est vraisemblable qu'elles furent placées vivantes dans les fours crématoires – Sonia, Vera et Andrée étaient inconscientes, mais sans doute pas Diana Rowden. De nombreuses espionnes du SOE furent battues, torturées et exécutées dans d'autres camps de concentration, notamment Violette Szabo, jeune veuve et mère d'une petite fille prénommée Tania, exécutée à Ravensbrück, ainsi que Noor Inyat Khan, une jeune opératrice radio particulièrement douée, morte à Dachau. En tant que civiles, elles ne bénéficiaient pas de la protection accordée par la Convention de Genève aux prisonniers de guerre. Jeannie, mon espionne du SOE, est librement inspirée de toutes ces femmes héroïques qui vécurent l'horreur.

Le personnage de Madeleine s'inspire de l'histoire de Jeannie Rousseau, nom de code Amniarix, une femme exceptionnelle. En jouant les naïves, Jeannie parvint à soutirer aux officiers nazis des détails cruciaux sur les travaux secrets des Allemands autour du développement des fusées V-1, ce qui entraîna le raid britannique sur Peenemünde où les modèles V-1 et V-2 étaient à l'étude, causant ainsi un important retard dans leur fabrication et sauvant des milliers de vies. Contrairement à l'image de fille un peu simplette qu'elle donnait aux nazis, Rousseau était une femme d'une grande intelligence dotée d'une mémoire photographique. C'est ainsi qu'elle put fournir les plans des fusées destinés aux services de renseignement alliés.

Elle fut capturée et internée successivement dans trois camps de concentration, mais aucun ne parvint à la briser. Elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Comme mentionné précédemment, le personnage d'Alfred Humphries est librement inspiré d'Henri Déricourt, agent du SOE de 1943 à 1944. Pilote talentueux, Déricourt était le chef du circuit Farrier. Grâce à une parfaite connaissance de l'espace aérien français et des terrains d'atterrissage, il déposait clandestinement des agents et coordonnait l'arrivée et le départ des espions circulant entre l'Angleterre et la France. Mais Déricourt était presque certainement un agent double et travaillait également pour Karl Bömelburg, chef de la Gestapo en France. Avant la guerre, Déricourt avait fréquenté Bömelburg à Paris, mais aussi le journaliste britannique Nicolas Bodington (qui correspond dans mon roman au personnage de Peter Berkley). Bodington devint ensuite le second du chef de la section française du SOE à Londres, Maurice Buckmaster (dans le roman Arthur Royston). Bien que le MI5 ait déclaré ne pas pouvoir garantir la fiabilité de Déricourt, son vieil ami Bodington se porta garant pour lui, ce qui lui permit d'être recruté par le SOE en novembre 1942 en tant que coordinateur des opérations aériennes. On pense que la trahison de Déricourt a conduit à la capture de plus d'une centaine d'agents.

Les nazis, à l'aide d'un poste de radio-émetteur confisqué à des espions, parvinrent à communiquer avec le SOE de Londres pour obtenir des renseignements, en usurpant l'identité des opérateurs radio capturés. Malgré les rumeurs qui commençaient à circuler au sujet de la probité de Déricourt et des soupçons des filles du département des transmissions concernant un changement dans les « signatures radio » des opérateurs – c'est-à-dire le rythme personnel et le style de chacun dans les messages en morse –, Buckmaster, le chef de la section française, refusa de croire à une anomalie. C'est ce qu'on appellera le « jeu anglais ».

La vérité éclata en 1946 lorsque Vera Atkins (Mlle Clarke dans mon roman) entreprit de rechercher les agents disparus et interrogea dans ce cadre des membres de la Gestapo ayant coopéré avec Déricourt. Elle-même avait travaillé pour Buckmaster et, bien qu'ayant eu des soupçons à l'égard de Déricourt, elle n'avait pu les faire entendre en raison de sa position délicate, car, étant juive de nationalité roumaine, sa place n'était pas dans une agence d'espionnage britannique – elle n'obtiendra la nationalité britannique qu'en 1944. Ses activités après la guerre restèrent extrêmement

secrètes et enveloppées d'une aura de mystère. Alors qu'elle était officiellement employée par un établissement d'enseignement parrainé par l'UNESCO, des rumeurs l'accusèrent d'être à la solde de la CIA, et d'autres d'être favorable aux idées communistes et aux Soviétiques. De fait, certains des établissements pour lesquels elle travaillait furent des organisations de façade pour les Soviétiques.

En 1948, lors du procès pour trahison de Déricourt à Paris, aucun membre du SOE britannique ne vint témoigner contre lui. Nicolas Bodington, son vieil ami, déclara avoir été au courant de ses contacts avec les Allemands et assura lui faire entièrement confiance. On ignore pourquoi Atkins n'a jamais témoigné, mais, dans sa biographie, Sarah Helm a avancé l'idée qu'il s'agissait de ne pas dévoiler sa position délicate et hors-la-loi au sein du SOE.

Déricourt fut acquitté, mais sa réputation était détruite. Il fut impliqué dans un trafic de drogue et de contrebande de lingots d'or. En novembre 1962, alors qu'il transportait quatre passagers et un chargement d'or au Laos, il fut victime d'un accident d'avion – par manque de carburant. Il n'y eut aucun survivant, mais le corps de Déricourt ne fut pas retrouvé. Bien que cela semble peu probable, le bruit courut que Déricourt avait mis en scène sa propre mort afin de prendre une nouvelle identité et de poursuivre ailleurs ses activités. Il aurait été vu une fois à New York et aurait espionné pour le compte des Soviétiques. Cela n'est pas impossible, car les cas de décès simulés existent. Il y a notamment celui de Horst Kopkow, haut responsable du contre-espionnage pour le bureau principal de la sécurité du Reich de l'Allemagne nazie, qui fut arrêté et détenu par les Britanniques en 1946, puis déclaré mort en 1948, avant d'être engagé dans leur service de renseignement.

Ce qui arrive à Jeannie, contrainte d'abandonner son bébé car elle est mère célibataire, fut une triste réalité pour de très nombreuses femmes. Un rapport accablant publié en juillet 2022 par la commission nationale des droits de l'homme a estimé que cent quatre-vingt-cinq mille enfants furent enlevés à leur mère entre 1949 et 1976. Ce rapport accusait le gouvernement, les institutions d'État et leurs employés d'avoir plongé des femmes dans le désespoir et le désarroi toute leur vie durant. Celles qui tombaient enceintes en dehors du mariage étaient stigmatisées et méprisées, et d'autant plus qu'elles abandonnaient leur enfant, un acte perçu à tort comme « volontaire ». Nombre d'entre elles étaient placées pendant les

dernières semaines de leur grossesse dans des foyers pour mères célibataires où elles étaient maltraitées et humiliées, subissant même parfois des châtiments corporels en punition de leur « faute ».

En écrivant *La Librairie des faux-semblants*, j'ai pris des libertés avec les faits réels, modifiant quelques dates et inventant des liens entre mes protagonistes. J'ai changé les noms des personnes qui m'ont inspirée, à l'exception des personnages historiques, qui ne tiennent par ailleurs qu'une place mineure dans le roman. Les personnages de Celia, Maggie et André sont entièrement fictifs. Et en ce qui concerne Septimus, aucun document officiel n'a jamais fait état de la présence d'espions soviétiques au sein de l'ambassade des États-Unis à Londres.

Outre les documents originaux provenant des Archives nationales, de la bibliothèque JFK, de la British Library et de la collection d'archives du King's College de Londres, je suis très reconnaissante aux auteurs dont les travaux et les livres ont, au moins en partie, nourri la base factuelle de ce roman.

REMERCIEMENTS

Sur la couverture d'un roman, on ne trouve que le nom de son auteur, pourtant la publication d'un livre résulte toujours d'un important travail collectif. Mes profonds remerciements vont tout d'abord à mon agent, Caroline Hardman, qui défend avec ardeur mon écriture et ma carrière d'écrivain, n'hésite pas à discuter de mes idées et me pousse à faire toujours mieux. Je remercie également toute l'équipe de Hardman & Swainson pour son travail acharné et ses conseils, qu'il s'agisse de rechercher des droits de traduction, de négocier des contrats ou d'une myriade d'autres tâches. Mes remerciements les plus sincères vont également à ma merveilleuse éditrice, Liz Stein. Ce fut une grande joie de collaborer avec elle pour améliorer ce livre. Sa contribution subtile et pertinente m'a été précieuse. Merci à la brillante correctrice Kathleen Cook pour l'incroyable attention qu'elle porte aux détails et pour avoir repéré mes (nombreuses) erreurs et incohérences. Mes remerciements les plus sincères à toute l'équipe de William Morrow, y compris Ariana Sinclair, Jeanie Lee et Mumtaz Mustafa, pour la conception de la très belle couverture. Il se passe tellement de choses dans les coulisses de la fabrication d'un livre – merci à tous ceux qui y ont participé.

Je suis très reconnaissante à mes amis autrices, qui me permettent de garder la tête froide au quotidien. Écrire me condamnerait sans vous toutes à une vie bien solitaire. Je remercie tout particulièrement Nikki Smith, Nicola Gill, Polly Crosby, Zoë Sommerville et Frances Quinn pour leurs idées, la lecture des premières ébauches, les discussions autour du titre, le partage des retraites pour écrire et, plus généralement, pour leur présence. Merci à mes amis qui n'écrivent pas de supporter que je parle sans cesse de mes livres et que je disparaisse dans mon atelier d'écriture pendant de longues périodes, ainsi que d'avoir la générosité et la gentillesse de dire du bien de ce que j'écris. Vous êtes les meilleurs.

Je suis éternellement reconnaissante à toute ma famille, non seulement pour m'avoir donné l'espace et le temps d'écrire, mais aussi pour m'avoir soutenue, comprise et encouragée sans relâche, en particulier dans les périodes de doutes et lors de mes crises de confiance, lesquelles sont assez fréquentes. Sans vous, je n'y arriverais pas.

Un grand merci à tous ceux qui contribuent à faire connaître non seulement ce livre, mais les livres en général, qu'il s'agisse des critiques, des blogueurs, des libraires, des bibliothécaires ou des groupes de lecture.

Je tiens à remercier tout particulièrement Laurie Alexander, de l'Ohio, qui a trouvé le nom du chat Bartholomew lors d'un concours réservé à mes fans. Je suis également très reconnaissante au merveilleux lecteur Robert Elmore de l'Oregon, retraité de l'US Air Force, que j'ai consulté au sujet du rôle que Septimus aurait pu jouer dans la crise des missiles, alors qu'il était en poste auprès de l'ambassadeur américain à Londres. Bob, j'ai beaucoup apprécié notre correspondance et je vous suis infiniment reconnaissante pour vos conseils bienveillants et réfléchis.

Enfin, j'adresse mes plus profonds remerciements à tous mes lecteurs. Vous êtes nombreux à vous manifester pour me dire à quel point vous avez apprécié mes livres. Cela compte beaucoup pour moi.

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

1. Nom donné aux prisonniers coupables de délits contre le Reich ou contre les forces allemandes dans les zones occupées, soumis à des directives particulières.